This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Zah. III. B. 5

3. R. 35

ESPRIT
ET
GENIE
DE M. L'ABBÉ REYNAL.

par l'abbé J. B. Hélouin.

L'Image auguſte de la vérité m'a toujours été préſente. O vérité ſainte! C'eſt toi ſeule que j'ai reſpectée. Si mon Ouvrage trouve encore quelques Lecteurs dans les ſiècles à venir, je veux qu'en voyant combien j'ai été dégagé des paſſions & des préjugés, ils ignorent la contrée où j'ai pris naiſſance; ſous quel Gouvernement je vivois, quelles fonctions j'exerçois dans mon pays, quel culte je profeſſois: je veux qu'ils me trouvent tous leur concitoyens, leur ami.

A GENÈVE,

Chez JEAN-LÉONARD, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXII.

TAYLOR INSTITUTE
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE.

De l'homme & de ses facultés. Page 1
Des femmes 14
De l'Amour. 21
Des vices. 24
De la gloire. 25
De l'honneur. 27
De la liberté de l'homme. 29
De la civilisation. 35
De l'hospitalité. 36
De la sociabilité. 38
Des sociétés politiques. 41
Du Peuple. 48
Des propriétés. 50
Des Nations. 53
De l'esprit national. 54
Des antipaties nationales. 56
Des Gouvernemens. 57
Des Rois & des Souverains. 63
Du despotisme & de la tyrannie. 75
De l'oppression. 89
De la politique. 90
De l'administration des Etats. 93
De l'administration de la justice. 104
Des Capitales. 109
Des titres & des distinctions. 111
De la guerre & de l'art militaire. 112
Des grandes armées. 115
De la marine. 117

De l'or & des richesses. 118
Des corvées 119
Des impôts. 121
Des richesses & du crédit. 128
De l'économie domestique. 129
Du luxe. 130
Du droit d'aubaine. 131
De la population. 132
Des émigrations. 136
Du patriotisme. 139
Des hôpitaux. 141
Des religions. 144
De Rome & des Papes. 150
Du jeûne & de l'abstinence. 166
Des Moines. 169
Des Théologiens. 173
Des Jésuites. 174
Des Missionnaires. 176
Du célibat. 178
Du fanatisme & de la superstition. 179
Du tolérantisme. 184
Des arts & des sciences. 192
De l'agriculture & du cultivateur. . . . 207
De la Philosophie & des Philosophes. . . . 214
De la liberté de la Presse & d'écrire. . . . 222
Des langues. 228
Du commerce. 230
De la découverte du Nouveau-Monde. . . 244
Des colonies. 251
Des Nègres & de l'esclavage. 268
Des Juifs. 278
De l'Empire des Grecs. 279
Des Romains. 281
De l'Europe. 285

De l'Allemagne. 284
De la Pologne. 285
De la Suède. 287
De la France & des François. 288
De l'Angleterre & des Anglois. 296
De la Hollande & des Hollandois. . . . 304
Des Eſpagnols. 307
De Mahomet & des Turcs. 312
Des Puiſſances Barbareſque. 314
De l'Indoſtan. 316
Des Chinois & des Japonois. 318
Des Indiens & des ſauvages de l'Amérique. 320
Des Flibuſtiers. 327
Des Inſulaires. 328
Tableaux. 330
Deſcriptions. 340
Mœurs, uſages & coutumes. 345
Portraits & caractères. 364
Anecdotes. 372
Penſées, maximes & réflexions. . . . 390

Fin de la Table.

ESPRIT ET GENIE.

De l'homme et de ses facultés.

LES quadrupèdes sociables relégués dans des climats inhabités & contraires à leur multiplication, se sont trouvés par-tout isolés, incapables de se réunir en communauté & d'étendre leurs connoissances; & l'Homme qui les a réduits à cet état précaire s'applaudit de la dégradation où il les a plongés, pour se croire d'une nature supérieure, & s'attribuer une intelligence qui forme une barriere éternelle entre son espèce & toutes les autres.

L'homme.... ne doit-il pas principalement à cet avantage de son organisation la supériorité de son espèce sur toutes les autres? Ce n'est point parce qu'il lève les yeux au ciel, comme tous les oiseaux, qu'il est le roi des animaux; c'est parce qu'il est armé d'une main souple, flexible, industrieuse, terrible & secourable. Sa main est son sceptre.

Quoi! il n'y a donc que le mal qu'on dit de l'Homme qui ſoit vrai? il n'y a que ſa miſere & ſa méchanceté qui ne puiſſent être conteſtées? Cet être, né pour la vertu, dont il s'efforceroit inutilement d'étouffer le germe qu'il en a reçu, qu'il ne bleſſe jamais ſans remords, & qu'il eſt forcé de reſpecter lors même qu'elle l'afflige ou l'humilie, eſt donc méchant par-tout. Cet être qui ſoupire ſans ceſſe après le bonheur, la baſe de ſes vrais devoirs & de ſa félicité, eſt donc malheureux par-tout. Par-tout il gémit ſous des maîtres impitoyables; par-tout il tourmente ſes égaux & il en eſt tourmenté; par-tout l'éducation le corrompt, & le préjugé l'empoiſonne en naiſſant; par-tout il eſt livré à l'ambition, à l'amour de la gloire, à la paſſion de l'or, bourreaux qui ſe relaient pour nous déchirer, nous, triſtes victimes, qu'elles n'abandonnent qu'au bord du tombeau. Quoi! le crime s'eſt emparé de toute la terre?

Par-tout où les Hommes ne peuvent élever une fortune ſtable, ni la tranſmettre à leurs deſcendans, ils ſe hâtent de raſſembler toutes leurs jouiſſances dans le ſeul moment où ils en ſont sûrs. Ils épuiſent au milieu des parfums & des femmes, & tous les plaiſirs & tout leur être.

Il y eut, & dans tous les tems il y aura des Hommes entreprenans. L'Homme porte en lui même une énergie naturelle qui le tourmente, & que le goût, le caprice & l'ennui tournent vers les tentatives les plus ſingulieres; il eſt curieux, il deſire de s'inſtruire, de voir. La ſoif des connoiſſances eſt moins générale, mais elle eſt plus impérieuſe que celle de l'or. On va re-

veillir au loin de quoi dire & de quoi faire parler
e soi dans son pays. Ce que le desir de la gloire
roduit dans l'un, l'impatience de la misere le
uit dans un autre; on imagine la fortune plus fa-
ile dans les contrées éloignées que proche de
oi. On marche beaucoup, pour trouver sans fa-
igue ce qu'on n'obtiendroit que d'un travail assidu.
n voyage par paresse. On cherche des ignorans
x des dupes. Il est des êtres malheureux qui
e promettent de tromper le destin en fuyant
levant lui. Il y en a d'intrépides qui courent
près les dangers. Quelques-uns sans courage &
ans vertus ne peuvent supporter une pauvreté
qui les rabaisse dans la société au dessous de leur
condition ou de leur naissance. Les ruines amenées
subitement, ou par le jeu ou par la dissipation,
ou par des entreprises mal calculées, en rédui-
sent d'autres à une indigence à laquelle ils sont
étrangers & qu'ils vont cacher au pôle ou sous
la ligne. A ces causes ajoutez toutes celles des
émigrations constantes, les vexations des mau-
vais gouvernemens, l'intolérance religieuse, & la
fréquence des peines infamantes qui pousse le cou-
pable d'une région où il seroit obligé de marcher
la tête baissée, dans une région où il puisse effron-
tément se donner pour un homme de bien & re-
garder ses semblables en face.

On a mal vu l'Homme, quand on a imaginé
que pour le rendre heureux, il falloit, l'accoutu-
mer aux privations. Il est vrai que l'habitude de
s privations diminue la somme de nos mal-
eurs: mais en retranchant encore plus sur nos
laisirs que sur nos peines, elle conduit l'Homme
l'insensibilité plutôt qu'au bonheur. S'il a reçu
e la nature un cœur qui demande à sentir, si

ſon imagination le promène ſans ceſſe malgré lu
ſur des projets ou des fantômes de félicité qui l
flattent, laiſſez à ſon ame inquiete un vaſte cham
de jouiſſance à parcourir. Que notre intelligenc
nous apprenne à voir dans les biens dont nou
jouiſſons, des motifs de ne pas regretter ceu
auxquels nous ne pouvons atteindre : c'eſt-là l
fruit de la ſageſſe. Mais exiger que la raiſon nou
perſuade de rejetter ce que nous pourrions ajoute
à ce que nous poſſédons, c'eſt contredire la na
ture, c'eſt anéantir peut-être les premiers prin
cipes de la ſociabilité ; c'eſt transformer l'univer
en un vaſte monaſtère, & les Hommes en autan
d'oiſeux & triſtes anachorètes. Suppoſons ce proj
rempli, & jettant un coup-d'œil ſur le globe, demar
dons nous à nous-mêmes, ſi nous l'aimerion
mieux tel que nous le verrions que tel qu'il étoi

Comment réduire l'Homme à ſe contenter d
ce peu que les moraliſtes preſcrivent à ſes beſoins
Comment fixer les limites du néceſſaire qui varie
avec ſa ſituation, ſes connoiſſances & ſes deſirs
A peine eut-il ſimplifié, par ſon induſtrie, le
moyens de ſe procurer la ſubſiſtance, qu'il em
ployoit le tems qu'il venoit de gagner, à éten
dre les bornes de ſes facultés & le domaine d
ſes jouiſſances. De-là naquirent tous les beſoi
factices. La découverte d'un nouveau genre d
ſenſations excita le deſir de les conſerver, &
curioſité d'en imaginer d'une autre eſpèce. L
perfection d'un art introduiſit la connoiſſan
de pluſieurs. Le ſuccès d'une guerre occaſionn
par la faim ou par la vengeance, donna la te
tation des conquêtes. Les haſards de la navig
tion jetterent les Hommes dans la néceſſité
ſe détruire ou de ſe lier. Il en fut des traités d

commerce entre les nations séparées par la mer, comme des pactes de société entre les Hommes semés & rapprochés par la nature sur une même terre. Tous ces rapports commencerent par des combats, & finirent par des associations. La guerre & la navigation ont mêlé les sociétés & les peuplades. Dès-lors les Hommes se sont trouvés liés par la dépendance ou la communication. L'alliage des nations confondues ensemble dans l'incendie des guerres, s'épura & se polit par le commerce. Dans sa destination, le commerce veut que toutes les nations se regardent comme une société unique, dont tous les membres ont également droit de participer aux biens de tous les autres. Dans son objet & ses moyens, le commerce suppose le desir & la liberté concertée entre tous les peuples, de faire tous les échanges qui peuvent convenir à leur satisfaction mutuelle. Desir de jouir, liberté de jouir, il n'y a que ces deux principes de sociabilité, parmi les Hommes.

Ce sont presque toujours des mots qui conduisent les Hommes, & qui dirigent leurs démarches & leurs opinions.

L'Homme épouvanté voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre & des cieux; il croit voir la mort sur sa tête & sous ses pieds. Des événemens que le hasard a rapprochés lui paroissent liés dans la nature même & dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre, sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cause; & de simples rapports de situation & de planètes, ont pour l'esprit humain,

qui a toujours cherché dans les ténèbres l'origine du mal, une influence immédiate & néceſſaire ſur toutes les révolutions qui les ſuivent ou les accompagnent.

Mais les événemens politiques, comme les plus intéreſſans pour l'Homme, ont toujours eu à ſes yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des aſtres. De-là les fauſſes prédictions & les terreurs qu'elles ont inſpirées : terreurs qui ont toujours troublé la terre, & dont l'ignorance eſt tout-à-la-fois le principe & la meſure.

Ce n'eſt pas aſſez pour le bonheur de l'Homme d'avoir ce qu'il lui ſuffit; il lui faut encore de quoi donner.

Comment le haſard a-t-il toujours plus de part dans les découvertes que l'eſprit? C'eſt que le haſard travaille ſans ceſſe, tandis que l'eſprit s'arrête par pareſſe, change d'objets par inconſtance, ſe repoſe par laſſitude ou par ennui, & eſt jetté dans l'inaction par une infinité de cauſes morales & phyſiques, domeſtiques ou nationales. C'eſt donc au haſard, ou à cette fourmilière d'Hommes innombrable qui s'agitent en tout ſens & qui répandent leurs regards ſur tous les objets qui les environnent ou les frappent, ſouvent ſans deſſein de s'inſtruire, ſans projets de découvrir, & par la ſeule raiſon qu'ils ont des yeux : c'eſt à eux que l'on doit la plupart des découvertes. Chez la plupart des Hommes, l'honneur eſt plutôt la crainte de la honte qu'amour de la gloire.

Il n'y a que l'Homme qui ſoit digne d'intéreſſer l'Homme.

Hommes, vous êtes tous freres. Juſques-à quand différerez-vous à vous reconnoître ? Juſques-à

quand ne verrez-vous pas que la nature, votre mere commune, préſente également la nourriture à tous ſes enfans? Pourquoi faut-il que vous vous entre-déchiriez, & que les mamelles de votre nourrice ſoient continuellement teintes de votre ſang? Ce qui vous révolteroit dans les animaux, vous le faites preſque depuis que vous exiſtez. Craindriez-vous de devenir trop nombreux? Eh! repoſez-vous ſur les maladies peſtilentielles, ſur l'inclémence des élémens, ſur vos travaux, ſur vos paſſions, ſur vos vices, ſur vos préjugés, ſur la foibleſſe de vos organes, ſur la briéveté de votre durée, du ſoin de vous exterminer. La ſageſſe de l'être à qui vous devez l'exiſtence, a preſcrit à votre population & à celle de toutes les eſpèces vivantes, des limites qui ne ſeront jamais franchies. N'avez-vous pas dans vos beſoins, ſans ceſſe renaiſſans, aſſez d'ennemis conjurés contre vous, ſans faire une ligue avec eux? L'Homme ſe glorifie de ſon excellence ſur tous les êtres de la nature; & par une férocité qu'on ne remarque pas même dans la race des tigres, l'Homme eſt le plus terrible fléau de l'Homme : ſi ſon vœu ſecret étoit exaucé, bientôt il n'en reſteroit qu'un ſeul ſur toute la ſurface du globe.

L'Homme contemplatif eſt ſédentaire, & le voyageur eſt ignorant ou menteur. Celui qui a reçu le génie en partage, dédaigne les détails minutieux de l'expérience; & le faiſeur d'expériences eſt preſque toujours ſans génie. Entre la multitude des agens que la nature emploie, nous n'en connoiſſons que quelques-uns, & encore ne les connoiſſons-nous qu'imparfaitement. Qui ſait ſi les

autres ne sont pas de nature à échapper pour jamais à nos sens, à nos instrumens, à nos observations & à nos essais? La nature des deux êtres qui composent le monde, l'Esprit & la Matiere, sera toujours un mistère.

Chez presque tous les Hommes les idées se développent en raison des choses.

Rien n'est plus insolent que l'Homme qui vit presque toujours avec ses inférieurs.

L'Homme ne souffre que parce qu'il ignore les moyens de faire cesser sa peine. S'il languit dans le mal-aise, c'est par imbécilité. L'imaginer dans cet état brut, comme on le voit dans l'état policé, s'agitant, observant sans cesse, & se portant à toutes sortes d'excès, ce seroit une erreur grossière. L'expérience prouve qu'il lui faut des siécles pour sortir de sa torpeur naturelle, & que son industrie une fois captive, sous une routine étroite & circonscrite par le petit nombre de ses besoins, ne s'éveillera jamais d'elle-même. Quel est donc le moyen d'abréger la durée de son oisiveté, de sa stupidité, de sa misere? C'est de lui montrer des êtres actifs; c'est de le mettre en communication suivie avec des peuples laborieux. Bientôt il ouvrira des yeux étonnés, il sentira qu'il a des bras aussi. Il aura peine à concevoir comment il ne s'est pas avisé plutôt d'en faire usage. Le spectacle des jouissances qu'on obtient du travail lui inspirera le desir de les partager, & il travaillera. L'invention est le propre du génie. L'imitation est le propre de l'Homme. C'est par l'imitation que toutes les choses rares sont devenues & deviendront communes.

Celui que vous avez avili à ses propres yeux

par la méfiance, n'ayant rien à perdre dans votre esprit, ne se fera aucun scrupule de se montrer dans l'occasion, fourbe, lâche, traître, imposteur tel qu'il est, ou même peut-être tel qu'il n'est pas, mais tel qu'il sait que vous l'avez jugé; tandis que celui auquel vous avez témoigné de l'estime, ne se dégradera pas s'il le méritoit ou se piquera d'honneur s'il ne le méritoit pas. Supposer aux Hommes des vertus ou des vices c'est souvent un moyen de leur en donner.

Dans le seizieme siecle en Italie, & sous celui de Louis XIV en France, on vit le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'Homme; il respira dans le marbre & sur la toile; dans les édifices & les jardins publics comme dans l'éloquence & la poësie. Tout lui fut soumis, & les arts ingénieux qui dependent de la main, & ceux qui sont uniquement du domaine de la pensée; tout sentit son empreinte. Les couleurs visibles de la nature vinrent animer les ouvrages de l'imagination & les passions humaines vivifierent les desseins du crayon. L'Homme donna de l'esprit à la matiere & du corps à l'esprit. Mais qu'on l'observe bien, ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puissante par la situation & l'étendue de son empire; l'honneur qui l'élevoit à ses propres yeux, qui la caractérisoit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit son ame, son instinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les républiques d'Athènes & de Rome, qui les avoit fait revivre dans celle de Florence, qui les forçoit de germer sur les bords nébuleux de la Tamise.

C'eſt dans la nature de l'Homme qu'il faut chercher ſon bonheur. Que lui faut-il pour être auſſi heureux qu'il peut l'être? la ſubſiſtance pour le préſent & s'il penſe à l'avenir, l'eſpoir & la certitude de ce premier bien. Or l'Homme ſauvage, que les ſociétés policées n'ont pas repouſſé ou contenu dans les zones glaciales, manque-t-il de ce néceſſaire abſolu? S'il ne fait pas des proviſions, c'eſt que la Terre & la Mer ſont des magazins & des réſervoirs toujours ouverts à ſes beſoins. La pêche & la chaſſe ſont de toute l'année, ou ſuppléent à la ſtérilité des ſaiſons mortes. Le ſauvage n'a pas des maiſons bien fermées ni des foyers commodes; mais ſes fourures lui ſervent de toit, de vêtement & de poële. Il ne travaille que pour ſa propre utilité, dort quand il eſt fatigué, ne connoit ni les veilles, ni les inſomnies. La guerre eſt pour lui volontaire; le péril, comme le travail eſt une condition de ſa nature, & non une profeſſion de ſa naiſſance; un devoir de la nation, non une ſervitude de famille. Le ſauvage eſt ſérieux, & point triſte: on voit rarement ſur ſon front l'empreinte des paſſions & des maladies qui laiſſent des traces ſi hideuſes ou ſi funeſtes. Il ne peut manquer de ce qu'il ne déſire point, ni déſirer ce qu'il ignore. Les commodités de la vie ſont la plupart des remèdes à des maux qu'il ne ſent pas. Les plaiſirs ſont un ſoulagement des appétits, que rien n'excite dans ſes ſens. L'ennui n'entre guère dans ſon ame, qui n'éprouve ni privations, ni beſoin de ſentir ou d'agir, ni ce vuide créé par les préjugés de la vanité; en un mot, le ſauvage ne ſouffre que les maux de la nature.

Mais l'Homme civilisé, qu'a-t-il de plus heureux? sa nourriture est plus saine & plus délicate que celle de l'Homme sauvage; il a des vêtemens plus doux, un asyle mieux défendu contre l'injure des saisons Mais le peuple, qui doit faire la base & l'objet de la police sociale; cette multitude d'Hommes qui dans tous les états, supporte les travaux pénibles & les charges de la société, le peuple vit-il heureux, soit dans ces empires où les suites de la guerre & l'imperfection de la police l'ont mis dans l'esclavage, soit dans ces gouvernemens où les progrès du luxe ou de la politique l'ont conduit à la servitude? Les gouvernemens mitoyens laissent entrevoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté; mais à quel prix est-elle achetée cette sécurité? par des efforts qui repoussent quelques instans la tyrannie pour la laisser tomber avec plus de fureur & de férocité sur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Neron ont vengé l'expulsion des Tarquins, & la mort de Cesar.

Depuis trop longtems on cherche à dégrader l'Homme. Ses détracteurs en ont fait un monstre. Dans leur humeur ils l'ont accablé d'outrages. La coupable satisfaction de le rabaisser a seule conduit leurs noirs crayons. Qui es-tu donc toi qui oses insulter ainsi ton semblable? quel sein te donna le jour! est-ce au fond de ton cœur que tu puisas tant de blasphêmes? Si ton orgueil eut été moins aveugle ou ton caractere moins féroce, barbare, tu n'aurois vu qu'un être toujours foible, souvent séduit par l'erreur, quelquefois égaré par l'imagination, mais sorti des

mains de la nature avec des penchans honnêtes.

L'Homme naît avec un germe de vertu quoiqu'il ne naisse pas vertueux. Il ne parvient à cet état sublime qu'après avoir contracté l'habitude de le remplir. La science qui conduit à ce haut degré de perfection s'appelle Morale. C'est la règle des actions & si l'on peut s'exprimer ainsi l'art de la vertu. On doit des encouragemens, on doit des éloges à tous les travaux entrepris pour écarter les maux qui nous affligent, pour augmenter la masse de nos jouissances, pour embellir le songe de notre vie, pour élever, pour perfectionner, pour illustrer notre espèce. Bénis & bénis soient à jamais ceux dont les veilles ou le génie ont procuré au genre humain quelques-uns de ces avantages; mais la premiere couronne sera pour le sage dont les écrits touchants & lumineux auront eu un but plus noble, celui de nous rendre meilleurs.

Malgré la diversité de systêmes religieux & de cultes toutes les nations ont senti qu'il falloit être juste; toutes les nations ont honoré comme des vertus la bonté, la commisération, l'amitié, la fidélité, la sincérité, la reconnoissance, l'amour de la patrie, la tendresse paternelle, le respect filial, tous les sentimens, enfin, qu'on peut regarder comme autant de liens propres à unir les Hommes. L'origine de cette unanimité de jugemens si constante & si générale, ne doit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires & passageres.

Au tribunal de la philosophie & de la raison, la morale est une science dont l'objet est la conservation & le bonheur commun de l'espèce hu-

maine. C'eſt à ce double but que ſes regles doivent ſe rapporter; leur principe phyſique, conſtant & éternel eſt dans l'Homme même, dans la ſimilitude d'organiſation d'un Homme à un autre; ſimilitude d'organiſation qui entraine celle des mêmes beſoins, des mêmes plaiſirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foibleſſe, ſource de la néceſſité de la ſociété ou d'une lutte commune contre les dangers communs & naiſſans du ſein de la nature même qui menace l'Homme de cent côtés différens. Voilà l'origine des liens particuliers & des vertus domeſtiques; voilà l'origine des liens généraux & des vertus publiques; voilà la ſource de la notion d'une utilité perſonnelle & générale; voilà la ſource de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

La plupart des Hommes ne ſont pas nés méchans, ne veulent pas faire le mal: mais parmi ceux même que la nature ſemble avoir formés juſtes & bons, il en eſt peu qui aient aſſez de déſintéreſſement, de courage & de grandeur d'ame, pour faire le bien aux dépens de quelques ſacrifices.

L'effet des grandes paſſions & des grands dangers eſt ſouvent d'étonner l'ame, & de la jetter dans une ſorte d'engourdiſſement qui la prive de l'uſage de ſes forces. Peu-à-peu elle revient à elle-même, & ſe reconnoit; toutes ſes facultés ſuſpendues un moment, ſe développent avec plus de vigueur; elle tend tous ſes reſſorts, & ſa force ſe met au niveau de ſa ſituation.

DES FEMMES.

DANS toutes les religions les Femmes ont influé sur le culte, comme prêtresses ou comme victimes des Dieux La constitution physique de leur sexe les expose à des infirmités singulieres, dont les causes & les accidens ont quelque chose d'inexplicable & de merveilleux. Dès lors, c'est par elles, c'est en elles, que s'opérent ces prodiges, que l'ascendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux Hommes, doublement fascinés par l'amour & par l'ignorance. Les imposteurs ont toujours profité de ces dispositions, pour étayer leur puissance sur la foiblesse des Femmes pour le merveilleux, & sur la foiblesse des Hommes pour les Femmes. Les extases, les apparitions, les frayeurs, & les ravissemens, toutes les sortes de convulsions appartiennent à la sensibilité du genre nerveux Comme c'est sur-tout après la puberté que les spasmes & les vapeurs se manifestent; le célibat est très-propre à les en retenir dans le sexe le plus susceptible de ces symptomes Aussi la virginité fut-elle de tout temps convenable à la religion. La dévotion s'empare aisément d'un jeune cœur qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les personnes nubiles en qui les visions se sont manifestées, ont prétendu ne connoître point d'Hommes; elles en ont été plus respectées par les deux sexes.

Comment celle qui a vendu publiquement son honneur à son souverain, balanceroit-elle de vendre l'honneur de son souverain à celui qui sauroit mettre un prix proportionné à sa per-

fidie? Si une Femme étoit capable d'inſpirer de grandes choſes à ſon Roi, elle auroit aſſez d'élévation dans l'ame pour dédaigner de devenir ſa courtiſane; & lorſqu'elle ſe réſoudra à accepter ce titre aviliſſant, lorſque peut-être elle ſera aſſez lâche pour s'en tenir honorée, que peut en attendre la nation? la corruption des mœurs de ſon amant; la déprédation du fiſc; l'élévation des hommes les plus ineptes & les plus infâmes aux places les plus importantes; la honte d'un long règne. Souverains, un Homme de mœurs auſtères vous interdiroit toutes liaiſons illicites: mais ſi vos pénibles fonctions ſollicitent notre indulgence, du moins que votre vice ſoit couvert par de grandes vertus. Ayez une maîtreſſe s'il faut que vous en ayez une: mais qu'étrangère aux affaires publiques, ſon diſtrict ſoit reſtraint à la ſurintendance momentanée de vos amuſemens.

Il eſt plus facile aux Hommes de prendre les goûts & les foibles des Femmes, que de les en guérir.

En général, dans le commencement des ſociétés, les Femmes ſont les premières à ſe policer, leur foibleſſe même, & leur vie ſédentaire, plus occupée de détails variés & de petits ſoins, leur donnent plutôt ces lumieres & cette expérience, ces attachemens domeſtiques qui ſont les liens les plus forts de la ſociabilité. C'eſt peut-être pour cela qu'on voit chez pluſieurs peuples ſauvages, les Femmes chargées des premiers objets de l'adminiſtration civile, qui ſont une ſuite de l'économie domeſtique. Tant que l'état n'eſt qu'une eſpèce de ménage, elles gouvernent l'un & l'autre. C'eſt alors ſans doute que les peuples

ſont les plus heureux, ſurtout quand ils vivent ſous un climat où la nature n'a preſque rien laiſſé à faire aux Hommes.

Les Femmes ſont dans l'oppreſſion ſur l'Orénoque, comme dans toutes les régions barbares. Tout entier à ſes beſoins, le ſauvage ne s'occupe que de ſa ſureté & de ſa ſubſiſtance. Il n'eſt ſollicité aux plaiſirs de l'amour que par le vœu de la nature qui veille à la perpétuité de l'eſpèce. L'union des deux ſexes, ordinairement fortuite, prendroit rarement quelque ſolidité, dans les forêts ſi la tendreſſe paternelle & maternelle n'attachoit les époux à la conſervation du fruit de leur union. Mais, avant qu'un premier enfant puiſſe ſe ſuffire à lui-même, il en naît d'autres auxquels on ne peut refuſer les mêmes ſoins. Il arrive enfin le moment où cette raiſon ſociale ceſſe d'exiſter; mais alors la force d'une longue habitude, la conſolation de ſe voir entouré d'une famille plus ou moins nombreuſe, l'eſpoir d'être ſecouru dans ſes derniers ans par ſa poſtérité: tout ôte la penſée & la volonté de ſe ſéparer. Ce ſont les Hommes qui retirent les plus grands avantages de cette cohabitation. Chez les peuples qui n'accordent leur eſtime qu'à la force & au courage, la foibleſſe eſt toujours tyranniſée pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les Femmes y vivent dans l'opprobre. Les travaux, regardés comme abjects, ſont leur partage; des mains accoutumées à manier des armes ou la rame, ſe croiroient avilies par des occupations ſédentaires, par celles même de l'agriculture.

Les Femmes ſont moins malheureuſes parmi les peuples paſteurs, à qui une exiſtence plus aſſurée

assurée permet de s'occuper un peu davantage du soin de la rendre agréable. Dans l'aisance & le loisir dont ils jouissent, ils peuvent se faire une image de la beauté, apporter quelque choix dans l'objet de leurs désirs, & ajouter à l'idée du plaisir physique celle d'un sentiment plus noble.

Les rélations des deux sexes se perfectionnent encore aussi-tôt que les terres commencent à être cultivées. La propriété qui n'existoit pas chez les peuples sauvages, & qui étoit peu de chose chez les peuples pasteurs, commence à devenir importante chez les peuples Agricoles. L'inégalité qui ne tarde pas à s'introduire dans les fortunes, en doit occasionner dans la considération. Alors les nœuds du mariage ne se forment plus au hasard, & l'on veut qu'ils soient assortis: pour être accepté il faut plaire, & cette nécessité attire des regards aux Femmes, & leur donne quelque dignité.

Les Femmes reçoivent une nouvelle importance de la création des arts & du commerce; alors les affaires se multiplient, les rapports se compliquent. Les Hommes, que des rélations plus étendues éloignent souvent de leur attelier ou de leurs foyers, se trouvent dans la nécessité d'associer à leurs talens la vigilance des Femmes. Comme l'habitude de la galanterie, du luxe, de la dissipation, ne les a pas encore dégoûtées des occupations obscures ou sérieuses, elles se livrent sans réserve & avec succès à des fonctions dont elles se trouvent honorées. La retraite qu'exige ce genre de vie, leur rend chère & familière la pratique de toutes les vertus domestiques; l'autorité, le respect & l'attachement de tout ce qui les entoure, sont la récompense d'une conduite si estimable.

Vient enfin le temps où l'on eſt dégoûté du travail par l'accroiſſement des fortunes. Le ſoin principal eſt de prévenir l'ennui ; de multiplier les amuſemens, d'étendre les jouiſſances ; à cette époque les Femmes ſont recherchées avec empreſſement, & pour les qualités aimables qu'elles tiennent de la nature, & pour celles qu'elles ont reçues de l'éducation. Leurs liaiſons s'étendent, la vie retirée ne leur convient plus. Il leur faut un rôle plus éclatant ; jettées ſur le théatre du monde, elles deviennent l'ame de tous les plaiſirs, & le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur ſouverain eſt de leur plaire, & la grande ambition d'en obtenir quelques préférences ; alors renaît entre les deux ſexes la liberté de l'état de la nature, avec cette différence remarquable que, dans la Cité, ſouvent l'époux tient moins à ſa Femme & la Femme à ſon époux, qu'au fond des forêts ; que les enfans confiés en naiſſant à des mercénaires ne ſont plus un lien, & que l'inconſtance qui n'auroit aucune ſuite fâcheuſe chez la plupart des peuples ſauvages, influe ſur la tranquilité domeſtique, & ſur le bonheur chez les nations policées, où elle eſt un des principaux ſyptômes d'une corruption générale & de l'extinction de toutes les affections honnêtes.

Dogeron, Gouverneur de l'île de la Tortue, s'imagina que les Femmes pouvoient ſeules cimenter le bonheur des Hommes & la proſpérité de la colonie, par les doux plaiſirs qui amènent la population. Cette idée étoit naturelle : mais quelles devoient être les Femmes dont on pouvoit ſe promettre des effets auſſi doux ? Des Femmes

nées de parens honnêtes & bien élevées; des Femmes sages & laborieuses; des Femmes qui devinssent un jour dignes épouses & tendres mères. La disette absolue d'un sexe, dans le nouvel établissement, condamnoit l'autre au célibat. Dogeron songea à remédier à cette espèce d'indigence, qui est la plus cruelle à supporter, & qui précipite l'Homme dans la mélancolie & dans le dégoût d'une vie qui manque pour lui de l'attrait le plus puissant.

La Femme se détermine beaucoup plus difficilement que l'Homme; mais lorsqu'elle a pris son parti, elle est bien plus déterminée: elle ne rougit plus, lorsqu'une fois elle a cessé de rougir. Que ne foulera-t'elle pas aux pieds lorsqu'elle aura triomphé de sa vertu? Que pensera-t'elle de cette dignité, de cette décence, de cette délicatesse de sentimens, qui dans ses jours de candeur étoient ses propos, composoient son maintien, ordonnoient de sa parure? Ce ne seront plus que de l'enfantillage, de la pusillanimité, le petit manège d'une fausse innocente qui a des parens à contenter & un époux à séduire. Mais d'autres tems, d'autres mœurs; quelle que soit sa perversité, ce ne sera point aux grands attentats qu'elle se portera: sa foiblesse ne lui laisse pas le courage de l'atrocité, mais l'habituelle hypocrisie de son rôle, si elle n'a pas tout-à-fait levé le masque, jettera une teinte de fausseté sur son caractère.

O temps heureux & grossiers de nos pères, où il n'y avoit que des femmes honnêtes ou malhonnêtes; où toutes celles qui n'étoient pas honnêtes étoient malhonnêtes!

Mais enfin quelle est la source de ces passions

délicates, formées par l'esprit, le sentiment, la sympathie des caractères? La manière dont elles se terminent toujours marque bien que ces belles expressions ne sont employées que pour justifier la défaite. Egalement à l'usage des Femmes reservées & des Femmes dissolues, elles sont devenues presque ridicules.

Quel est le résultat de cette galanterie nationale? Un libertinage précoce qui ruine la santé des jeunes gens avant la maturité de l'âge, & fane la beauté des Femmes à la fleur de leurs années. Une race d'Hommes sans instruction, sans force & sans courage, incapables de servir la patrie; des Magistrats sans dignité & sans principes; la préférence de l'esprit au bon sens, de l'agrément au devoir, de la politesse au sentiment de l'humanité, de l'art de plaire aux talens, à la vertu; des Hommes personnels substitués à des Hommes officieux; des offres sans réalité; des connoissances sans nombre & point d'amis; des maîtresses & point d'épouses; des amans & plus d'époux; des séparations, des divorces, des enfans sans éducation; des fortunes dérangées; des mères jalouses & des Femmes vaporeuses; des maladies de nerfs, des vieillesses chagrines & des morts prématurées.

Les Femmes galantes échappent difficilement au péril du tems critique. Le dépit d'un abandon qui les menace achève de vicier le sang & les humeurs, dans un moment où le calme qui naît de la conscience d'une vie honnête seroit salutaire. Il est affreux de chercher inutilement en soi les consolations de la vertu, lorsque les maux de la nature viennent nous assaillir.

DE L'AMOUR.

DANS les pays où la Religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la sagesse de le changer en culte. Quel sujet de reconnoissance envers l'Etre des êtres, que d'attendre & recevoir, comme un présent de sa main, le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie, l'épouse ou l'époux qu'on doit chérir, les enfans, gages d'un bonheur qu'ils sentiront à leur tour! Que de biens dont la religion pouroit faire des vertus, & les récompenses de la vertu; mais qu'elle profane & dénature, quand elles les représente comme un sentier de crimes, de malheurs & de peines! Ah que les Hommes se sont éloignés des fondemens de la morale, en s'écartant des premiers sentimens de la nature! Ils ont cherché les liens de la société dans des liens périssables & funestes. Si l'Homme avoit besoin d'illusions pour vivre en paix avec l'Homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchans de son cœur? Quel moraliste, quel législateur sublime, saura trouver, dans les besoins qui tendent à la conservation, à la réproduction de l'espèce, les moyens les plus sûrs de multiplier les individus & de les rendre heureux? Qu'il faut plaindre les ames froides, insensibles, malheureuses & dures, à qui ces sentimens, ces vœux d'un cœur honnête, paroîtroient un délire ou même un attentat.

Dans toutes les régions, le plaisir de l'amour

eſt le premier des plaiſirs; mais le deſir n'en eſt pas auſſi ardent, dans une zone que dans une autre. Tandis que les peuples du ſeptentrion uſent ſi modérément de ce délicieux préſent de la nature, ceux du midi s'y livrent avec une fureur qui briſe tous les reſſorts. La politique a quelquefois tourné ce penchant à l'avantage de la ſociété : mais les légiſlateurs de l'Inde paroiſſent n'avoir eu en vue que d'augmenter les funeſtes influences d'un climat brûlant. Les Mogols, derniers conquérans de ces contrées, ont été plus loin : l'amour n'eſt pour eux, qu'une débauche honteuſe & deſtructive, conſacrée par la religion, par les loix, par le gouvernement. La conduite militaire des peuples de l'Indoſtan, ſoit Gentils, ſoit Mahométans, eſt digne de pareilles mœurs.

L'amour, comme la mort, ſe plaît à confondre les conditions.

Eſt-ce dans les ſiécles où le luxe favoriſe l'incontinence, qu'on voit les Hommes aimer le plus les Femmes, & les Femmes porter le plus d'enfans? Dans quel pays l'amour fut-il une ſource d'héroïſme & de vertu? quand les Femmes y encourageoient leurs amans, par les refus de la pudeur, par la honte qu'elles attachoient aux foibleſſes de leur ſexe? C'eſt à Sparte, c'eſt à Rome, c'eſt en France même, dans les tems de la Chevalerie, que l'amour a fait entreprendre de grandes choſes. C'eſt-là que ſe mêlant à l'eſprit public, il aidoit ou ſuppléoit au patriotiſme; comme il étoit plus difficile de plaire toujours à une Femme que d'en ſéduire pluſieurs, le règne de l'amour moral prolongeoit le pouvoir de l'a-

mour physique, en le réprimant, en le dirigeant, en le trompant même par des espérances, qui perpétuoient les desirs & conservoient les forces. Mais cet amour qui jouissoit peu, produisoit beaucoup. Aimer n'étoit pas un art, c'étoit une passion engendrée par l'innocence même; elle se nourrissoit de sacrifices, au lieu de s'éteindre dans les voluptés.

DES VICES.

Il est bien rare que le corrupteur ne soit pas châtié lui-même par celui qu'il a corrompu. On en a fréquemment l'exemple dans les enfans envers les pères qui ont négligé leur éducation ; dans les Femmes envers leurs maris, lorsqu'ils ont de mauvaises mœurs ; dans les esclaves envers leurs maîtres ; dans les sujets envers les Souverains négligens ; dans les peuples assujettis envers les usurpateurs. Nous avons porté nous-mêmes le chatiment des vices que nous avons semés dans l'autre hémisphère. Nous l'avons porté chez nous & chez les peuples du Nouveau-Monde que nous avons subjugués : chez nous par la multitude des besoins factices que nous nous sommes faits : chez eux en cent manières diverses, entre lesquelles on peut compter l'usage des liqueurs fortes que nous leur avons appris à connoître, & qui souvent leur a inspiré une fureur artificielle qu'ils ont tourné contre nous. De quelque manière qu'on s'y prenne, soit par la superstition, soit par le patriotisme même, soit par les breuvages spiritueux, on n'ôte pont à l'Homme sa raison sans de fâcheuses conséquences. Si vous l'enivrez, quelque soit son ivresse, ou elle cessera promptement, ou vous vous en trouverez mal.

L'ivrognerie, ou l'excès habituel des liqueurs fortes, est un vice grossier & brut, qui ôte la vigueur à l'esprit, & au corps une partie de ses forces. C'est une brèche faite à la loi naturelle qui défend à l'Homme d'aliéner sa raison, le seul avantage qui le distingue des autres animaux qui peuplent le Globe

DE LA GLOIRE.

LA Gloire eſt un ſentiment qui nous élève à nos propres yeux, & qui accroît notre conſidération aux yeux des Hommes éclairés. Son idée eſt indiviſiblement liée avec celle d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité ſubſéquente au ſuccès, & d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers ou pour la patrie. Quelque génie que je reconnoiſſe dans l'invention d'une arme meurtrière, j'exciterois une juſte indignation ſi je diſois que tel Homme, ou tel nation eut la gloire de l'avoir inventée. La Gloire, du moins ſelon les idées que je m'en ſuis formées, n'eſt pas la récompenſe du plus grand ſuccès dans les ſciences. Inventez un nouveau calcul ; compoſez un poëme ſublime ; ayez ſurpaſſé Ciceron ou Démoſthène en éloquence, Thucydide ou Tacite dans l'hiſtoire, je vous accorderai la célébrité, mais non la Gloire. On ne l'obtient pas davantage de l'excellence du talent dans les arts. Je ſuppoſe que vous ayez tiré d'un bloc de marbre, ou le Gladiateur, ou l'Apollon du belvedère ; que la Transfiguration ſoit ſortie de votre pinceau, ou que vos chants ſimples, expreſſifs & mélodieux vous aient placé ſur la ligne de Pergoléſe ; vous jouirez d'une grande réputation, mais non de la Gloire. Je dis plus, égalez Vauban dans l'art de fortifier les places ; Turenne ou Condé dans l'art de commander les armées ; toutes ces actions ſeront

belles sans doute, & votre nom passera à la postérité la plus reculée : mais c'est à d'autres qualités que la gloire est réservée. On n'a pas de la gloire pour avoir ajouté à celle de sa nation. On est l'honneur de son corps, sans être la gloire de son pays. Un particulier peut souvent aspirer à la réputation, à l'immortalité, à la renommée ; il n'y a que des circonstances rares, une heureuse étoile qui puissent le conduire à la gloire.

La gloire appartient à Dieu dans le ciel : sur la terre, c'est le lot de la vertu & non du génie ; de la vertu utile, grande, bienfaisante, éclatante, héroique. C'est le lot d'un Monarque qui s'est occupé pendant un règne orageux du bonheur de ses sujets, & qui s'en est occupé avec succès ; c'est le lot d'un sujet qui auroit sacrifié sa vie au bonheur de ses concitoyens ; c'est le lot d'un peuple qui aura mieux aimé mourir libre que de vivre esclave ; c'est le lot, non d'un César ou d'un Pompée, mais celui d'un Régulus ou d'un Caton ; c'est le lot d'un Henri IV.

DE L'HONNEUR.

L'HONNEUR a paru à quelques personnes une ressource plus efficace que toutes les autres. Notez, ont-elles dit, notez d'infamie le débiteur qui manque à ses engagemens; déclarez-le incapable de jamais exercer aucune fonction publique, & ne craignez pas qu'il se joue de ce préjugé. Les Hommes les plus avides ne sacrifient une partie de leur vie à des travaux pénibles, que dans l'espoir de jouir de leur fortune. Or il n'est point de jouissance dans l'opprobre. Voyez avec quelle exactitude les dettes du jeu sont payées : ce n'est pas un excès de délicatesse, ce n'est pas l'amour de la justice qui ramène dans les vingt-quatre heures un joueur ruiné aux pieds d'un créancier quelquefois suspect ; c'est l'honneur, c'est la crainte d'être exclus de la société. Mais dans quel siècle, en quel tems invoque-t-on le nom sacré de l'Honneur? N'est-ce pas au Gouvernement à donner l'exemple de la justice qu'il veut qu'on pratique ? Seroit-il possible que l'opinion publique tînt pour flétris des particuliers qui n'auroient fait que ce que l'Etat se permet ouvertement? Lorsque l'opprobre s'introduit dans les grandes maisons, dans les premières places, dans les camps, & dans le sanctuaire, fait-on rougir encore ? Qui pourra craindre d'être déshonnoré, si ceux qu'on appelle Gens d'honneur n'en connoissent plus d'autre que celui

d'être riches pour être placés, ou placés pour s'enrichir; si pour s'élever il faut ramper; si pour servir l'Etat, il faut plaire aux Grands & aux Femmes, & si tous les dons de plaire supposent au moins de l'indifférence pour toutes les vertus,

DE LA LIBERTÉ DE L'HOMME.

Il suffit qu'une nation puissante & peu éclairée adopte une première erreur, pour que l'ignorance l'accrédite : bientôt cette erreur, devenue générale, va servir de base à tout le système moral & politique : bientôt les penchans les plus honnêtes vont se trouver en contradiction avec les devoirs. Pour suivre le nouvel ordre moral, il faudra sans cesse faire violence à l'ordre physique. Ce combat perpétuel fera naître dans les mœurs les contradictions les plus étonnantes ; & la nation ne sera plus qu'un assemblage de malheureux, qui passeront leur vie à se tourmenter tour-à-tour, en se plaignant de la nature. Voilà le tableau de tous les peuples de la terre, si vous en exceptez peut-être quelques Républiques de sauvages. Des préjugés absurdes ont dénaturé partout la raison humaine, & étouffé jusqu'à cet instinct qui révolte tous les animaux contre l'oppression & la tyrannie. Des peuples immenses se regardent de bonne-foi comme appartenans en propriété au petit nombre d'hommes qui les oppriment.

Tels sont les funestes progrès de la première erreur que l'imposture a jettée ou nourrie dans l'esprit humain. Puissent les vraies lumières faire rentrer dans leurs droits des êtres qui n'ont besoin que de les sentir pour les reprendre ! Sages de la terre, Philosophes de toutes les nations, c'est à vous seuls à faire des loix, en les indi-

quant à vos citoyens. Ayez le courage d'éclairer vos frères, & soiez persuadés que si la vérité est plus lente à se répandre, à s'affermir que l'erreur, elle est aussi plus solide & plus durable. Les erreurs passent & la vérité reste. Les hommes intéressés par l'espoir du bonheur, dont vous pouvez leur montrer la route, vous écouteront avec empressement. Faites rougir ces milliers d'esclaves soudoyés, qui sont prêts à exterminer leurs concitoyens, aux ordres de leurs maitres. Soulevez dans leurs ames la nature & l'humanité contre ce renversement des loix sociales. Apprenez-leur que la liberté vient de Dieu, & l'autorité des hommes. Révélez tous les mystères qui tiennent l'Univers à la chaîne & dans les ténèbres; & s'appercevant combien on se joue de leur crédulité, les peuples éclairés tous à-la-fois, enfin la gloire de l'espèce humaine.

Les premières étincelles de liberté qui aient éclairé l'Europe, furent l'ouvrage inattendu des Croisades; & la folie des conquêtes contribua, pour la première fois, au bonheur des hommes.

Quel est parmi nous l'effet du despotisme paternel? Le respect extérieur & une haine impuissante & secrète pour les pères. Quel a été & quel est chez toutes les nations l'effet du despotisme civil? La bassesse & l'extinction de toute vertu.

La liberté est la propriété de soi. On distingue trois sortes de libertés: la liberté naturelle, la liberté civile & la liberté politique, c'est-à-dire, la liberté de l'Homme, celle d'un Citoyen & celle d'un Peuple. La liberté naturelle est le droit que la nature a donné à tout Homme de

disposer de soi à sa volonté. La liberté civile, est le droit que la société doit garantir à chaque citoyen de pouvoir faire tout ce qui n'est pas contraire aux loix. La liberté politique est l'état d'un peuple qui n'a point aliéné sa souveraineté, & qui fait ses propres loix, ou est associé en partie à sa législation.

La première de ces libertés est, après la raison, le caractère distinctif de l'Homme. On entraîne & on assujettit la brute, parce qu'elle n'a aucune notion du juste & de l'injuste, nulle idée de grandeur & de bassesse. Mais en moi la liberté est le principe de mes vices & de mes vertus. Il n'y a que l'Homme libre qui puisse dire, *je veux* où *je ne veux pas*, & qui puisse par conséquent être digne d'éloge ou de blâme.

Sans la liberté ou la propriété de son corps & la jouissance de son esprit, on n'est ni époux, ni père, ni parent, ni ami. On n'a ni patrie, ni concitoyen, ni Dieu. Dans la main d'un méchant, instrument de la scélératesse, l'esclave est au-dessous du chien que l'Espagnol lâchoit contre l'Amériquain : car la conscience qui manque au chien, reste à l'Homme. Celui qui abdique lâchement sa liberté, se voue aux remords & à la plus grande misère qu'un être pensant & sensible puisse éprouver. S'il n'y a sous le ciel aucune puissance qui puisse changer mon organisation & m'abrutir, il n'y en a aucune qui puisse disposer de ma liberté. Dieu est mon père, & non pas mon maître. Je suis son enfant, & non son esclave. Comment accorderois-je donc au pouvoir de la politique ce que je refuse à la Toute-Puissance Divine.

En Europe, comme en Amérique, les Peuples ſont eſclaves. L'unique avantage que nous ayons ſur les négres, c'eſt de pouvoir rompre une chaîne pour en reprendre une autre.

Il n'eſt que trop vrai, la plupart des nations ſont dans les fers. La multitude eſt généralement ſacrifiée aux paſſions de quelques oppreſſeurs privilégiés. On ne connoît guère de région où un Homme puiſſe ſe flatter d'être le maître de ſa perſonne, de diſpoſer à ſon gré de ſon héritage, de jouir paiſiblement des fruits de ſon induſtrie. Dans les contrées mêmes les moins aſſervies, le citoyen dépouillé du produit de ſon travail; par les beſoins ſans ceſſe renaiſſans d'un Gouvernement avide ou obéré, eſt continuellement gêné ſur les moyens les plus légitimes d'arriver au bonheur. Par-tout des ſuperſtitions extravagantes, des coutumes barbares, des loix ſurannées étouffent la liberté. Elle renaîtra ſans doute un jour de ſes cendres. A meſure que la morale & la politique feront des progrès, l'Homme recouvrera ſes droits.

Qu'eſt-ce donc qu'un homme? Qu'eſt-ce que ce ſentiment originel & profond de dignité qu'on lui ſuppoſe? Eſt-il né pour l'indépendance ou pour l'eſclavage? Qu'eſt-ce que cet imbécile troupeau, qu'on appelle une nation? Et lorſqu'en parcourant le Globe, le même phénomène & la même baſſeſſe ſe montrent plus ou moins marqués de l'un à l'autre pôle, eſt-il poſſible que la commiſération ne s'éteigne pas, & que dans le mépris qui lui ſuccède, on ne ſoit tenté de s'écrier: Peuples lâches! Peuples ſtupides! puiſque la continuité de l'oppreſſion ne vous rend aucune

aucune énergie, puisque vous vous en tenez à d'inutiles gémissemens, lorsque vous pourriez rugir; puisque vous êtes par millions, & que vous souffrez qu'une douzaine d'enfans, armés de petits bâtons, vous mènent à leur gré. Obéissez, marchez sans nous importuner de vos plaintes, & sachez du moins être malheureux, si vous ne savez pas être libres.

Je suis toujours étonné de la patience des opprimés; je me demande pourquoi ils ne se rassemblent pas tous, & se transportant chez l'homme du ministère qui les gouverne, ils ne lui disent pas: » Nous sommes las d'une autorité qui » nous vexe. Sortez de notre Contrée, & allez » dire à celui que vous représentez ici, que nous » ne sommes pas des rebelles, parce que c'est » contre un bon Roi qu'on se révolte, & qu'il » n'est qu'un tyran contre lequel nous avons le » droit de nous soulever. Ajoutez que s'il est » jaloux de posséder une contrée déserte, il sera » bientôt satisfait: car nous sommes tous réso- » lus à périr, plutôt que de vivre plus long-tems » malheureux sous une administration injuste.

Dieu a imprimé au fond du cœur de l'homme cet amour sacré de la liberté; il ne veut pas que la servitude aviliſſe & défigure son plus bel ouvrage. Si l'apothéose est due à l'homme, c'est à celui sans doute qui combat & meurt pour son pays. Mettez son image dans vos temples, & ce sera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux, où le jour soit marqué par le nom de quelqu'un de ces Héros qui aura versé son sang pour vous rendre libres. Votre postérité les lira un jour avec un saint res-

pect : elle dira, voilà ceux qui ont affranchi la moitié du monde, & qui, travaillant à notre bonheur, quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naissance nous n'entendissions des chaînes retentir sur notre berceau.

Le nom de liberté est si doux, que tous ceux qui combattent pour elle, sont sûrs d'intéresser nos vœux secrets. Leur cause est celle du genre humain tout entier ; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppresseurs, en exhalans du moins en liberté notre haine contre les oppresseurs étrangers. Au bruit des chaînes qui se brisent, il nous semble que les nôtres vont devenir plus légères ; & nous croyons quelques momens respirer un air plus pur, en apprenant que l'Univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs ces grandes révolutions de la liberté sont des leçons pour les despotes : elles les avertissent de ne pas compter sur une trop longue patience des peuples & sur une éternelle impunité. Ainsi, quand la société & les loix se vengent des crimes des particuliers, l'homme de bien espère que le châtiment des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La terreur quelquefois tient lieu de justice au brigand, & de conscience à l'assassin ; telle est la source de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté.

DE LA CIVILISATION.

QUAND la nature a donné à un peuple une inflexibilité de courage, il peut être exterminé mais non soumis par la force. Il n'y a que l'humanité, l'attrait des richesses ou de la liberté, l'exemple des vertus & la modération, une administration douce, qui puisse le civiliser; il faut le rendre ou le laisser à lui-même avant de former avec lui des liaisons qu'il repousse. La voix de la conquête seroit peut-être la dernière qu'il faudroit tenter : elle ne feroit qu'exalter en lui l'horreur d'une domination étrangère, qu'effaroucher tous les sentimens de la sociabilité.

Tous les monumens attestent que la civilisation des états a plus été l'ouvrage des circonstances que de la sagesse des Souverains.

DE L'HOSPITALITÉ.

L'HOSPITALITÉ est un des plus sûrs indices de l'instinct & de la destination de l'homme pour la sociabilité.

Née de la commisération naturelle, l'hospitalité fut générale dans les premiers temps. Ce fut presque l'unique bien des nations; ce fut le germe des amitiés les plus anciennes, les plus révérées, les plus durables entre des familles séparées par des régions immenses. Un homme persécuté par ses concitoyens, ou coupable de quelque délit, alloit chercher au loin ou le repos ou l'impunité. Il se présentoit à la porte d'une Ville ou d'une Bourgade, & il disoit, „ Je suis un tel, fils d'un tel; je viens pour telle ou telle raison, & il arrangeoit son histoire ou son mensonge de la manière la plus merveilleuse, la plus pathétique, la plus propre à lui donner de l'importance. On l'écoutoit avec avidité & il ajoutoit. „ Recevez-„ moi; car si vous ou vos enfans, ou les enfans „ de vos enfans sont jamais conduits par le mal-„ heur en mon pays, ils me nommeront & les „ miens les recevront. „ On s'emparoit de sa personne. Celui auquel il donnoit la préférence s'en tenoit honoré. Il s'établissoit dans les foyers de son hôte; il en étoit traité comme un des membres de la famille; il devenoit quelquefois l'époux, le ravisseur ou le séducteur de la fille de la maison.

Dans les siécles antérieurs à la civilisation, au commerce, à l'invention des signes représentatifs

de la richeſſe, lorſque l'intérêt n'avoit point encore préparé d'aſyle au voyageur, l'hoſpitalité y ſuppléa; l'accueil fait à l'étranger fut une dette ſacrée que les deſcendans de l'homme accueilli acquitoient ſouvent après le laps de pluſieurs ſiécles. De retour dans ſon pays, il ſe plaiſoit à raconter les marques de bienveillance qu'il avoit reçues, & la mémoire s'en perpétuoit dans la famille.

Ces mœurs touchantes ſe ſont affoiblies à meſure que la communication des peuples s'eſt facilitée. Des hommes induſtrieux, rapaces & vils ont formés de tous côtés des établiſſemens, où l'on deſcend, où l'on ordonne, où l'on diſpoſe des commodités de la vie comme chez ſoi. Le maître de la maiſon ou l'hôte n'eſt ni votre bienfaiteur, ni votre frere, ni votre ami; c'eſt votre domeſtique. L'or que vous lui préſentez vous autoriſe à le traiter comme il vous plaît. C'eſt de votre argent & non de vos égards qu'il ſe ſoucie. Lorſque vous êtes ſorti, il ne ſe ſouvient plus de vous, & vous ne vous ſouvenez de lui qu'autant que vous en avez été mécontent ou ſatisfait. La ſainte hoſpitalité, éteinte par-tout où la police & les inſtitutions ſociales ont fait des progrès, ne ſe retrouve plus que chez les nations ſauvages.

DE LA SOCIABILITÉ.

IL n'y a point d'être ni de qualité qui soient isolés dans la nature.

Jamais les hommes ne furent isolés, ils portent en eux un germe de sociabilité qui tend sans cesse à se développer ; ils auroient voulu se séparer qu'ils ne l'auroient pu ; ils l'auroient pu qu'ils ne l'auroient pas dû, les vices de leur association se compensant par de plus grands avantages. La foiblesse & la longueur de l'enfance de l'homme, la nudité de son corps, la perfectibilité de son esprit, suite de la durée de sa vie, l'amour maternel qui croît avec les soins & les peines ; l'attachement réciproque né de cette habitude entre deux êtres qui se soulagent & se caressent ; la multiplication des signes communicatifs dans une organisation qui joint aux accens de la voix, communs à tant d'animaux, le langage des doigts & des gestes particuliers à l'espèce humaine ; les événemens naturels qui peuvent rapprocher de cent façons & réunir des individus errans & libres ; les accidens & les besoins imprévus qui les forcent à se rencontrer pour la chasse, la pêche ou même pour leur défense ; enfin l'exemple de tant d'espèces qui vivent en troupes, telles que les amphibies & les monstres marins, les insectes mêmes qu'on trouve en bande & en essaims, tous ces faits semblent prouver que l'homme tend de sa nature à la sociabilité. Si la nature pousse l'homme vers l'homme, c'est sans doute par une suite de cette attraction universelle qui

tend à la réproduction & à la conservation. Tous les penchans que l'homme porte dans la société, tous les plis qu'il y prend devroient être subordonnés à cette premiére impulsion. Vivre & peupler étant la destination de toutes les espèces vivantes, il semble que la sociabilité, si c'est une des premières facultés de l'homme, devroit concourir à cette double fin de la nature, & que l'instinct qui le conduit à l'état social devroit diriger nécessairement toutes les loix morales & politiques au résultat d'une existence plus longue & plus heureuse pour la pluralité des hommes. Cependant à ne considérer que l'effet, on diroit que toutes les sociétés n'ont pour principe ou pour suprême loi que la sûreté de la puissance dominante. D'où vient ce contraste singulier entre les loix de la nature & celles de la politique? C'est une question à laquelle il est difficile de répondre solidement sans se former des notions justes de la nature, de la succession des différens gouvernemens, & l'histoire ne nous est presque d'aucun secours sur ce grand objet.

Les obligations de l'homme isolé nous sont inconnues, je n'en vois ni l'origine ni le terme; puisqu'il vit seul, il a droit de ne vivre que pour lui seul. Nul être n'est en droit d'exiger de lui des secours qu'il n'implore pas; c'est tout le contraire pour celui qui vit dans l'état social; il n'est rien par lui-même; c'est ce qui l'entoure qui le soutient. Ses possessions, ses jouissances, ses forces & jusqu'à son existence, il doit tout au corps politique auquel il appartient.

Les maux de la société deviennent les maux du citoyen; il court risque d'être écrasé, par quel-

que partie de l'difice qui s'écroule. L'injuſtice qu'il commet le menace d'une injuſtice. S'il ſe livre au crime, d'autres pourront devenir criminels à ſon préjudice; il doit donc tendre conſtamment au bien général, puiſque c'eſt de cette proſpérité que dépend la ſienne.

Le devoir de l'homme ſocial peut donc être défini l'obligation rigoureuſe de faire ce qui convient à la ſociété. Il renferme la pratique de toutes les vertus, puiſqu'il n'en eſt aucune qui ne ſoit utile au corps politique: il exclut tous les vices puiſqu'il n'en eſt aucun qui ne leur ſoit nuiſible. Ce ſeroit raiſonner pitoyablement que de ſe croire en droit de mépriſer avec quelques pervers toutes les vertus, ſous prétexte qu'elles ne ſont que dee inſtitutions de convenance. Malheureux! tu vivrois dans cette ſociété qui ne peut ſubſiſter ſans ces inſtitutions; tu jouirois des avantages qui en ſont le fruit, & tu te croirois diſpenſé de les pratiquer, même de les eſtimer! eh quel pourroit être leur objet, ſi elles étoient ſans rélation avec les hommes? eût-on accordé ce beau nom à des actes purement ſtériles? c'eſt leur néceſſité qui en fait l'eſſence & le mérite.

DES SOCIÉTÉS POLITIQUES.

LA chimère de l'égalité eſt la plus dangereuſe de toutes dans une ſociété policée. Prêcher ce ſyſtême au peuple, ce n'eſt pas lui rappeller ſes droits, c'eſt l'inviter au meurtre & au pillage; c'eſt déchaîner des animaux domeſtiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir ou éclairer les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduiſent: mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les ſauvages mêmes ne ſont pas égaux, dès qu'ils ſont raſſemblés en hordes. Ils ne le ſont que lorſqu'ils errent dans les bois; & alors même celui qui ſe laiſſe prendre ſa chaſſe n'eſt pas l'égal de celui qui l'emporte; voilà la première origine de toutes les ſociétés.

Les grands Hommes qui peuvent former & mûrir une nation naiſſante ne ſauroient rajeunir une nation vieillie & tombée.

Il s'en préſente un grand nombre de raiſons, toutes également palpables. Le fondateur s'adreſſe à un homme neuf, qui ſent ſon malheur, dont la leçon continue le diſpoſe à la docilité; il n'a qu'à préſenter le viſage & le caractère de bienfaiſance, pour ſe faire écouter, obéir & chérir; l'expérience journalière donne de la confiance en ſa perſonne & de la force à ſes conſeils. On eſt bientôt forcé de reconnoître en lui une grande ſupériorité de lumières. Il prêche la vertu qui ſera d'autant plus impérieuſe que le diſciple

sera plus simple. Il ne lui est pas difficile de décrier le vice dont le vicieux est la première victime. Il n'attaque de vive force que les préjugés qu'il se promet de renverser. Il emploie la main du temps pour couper la racine des autres; & l'ignorance qui ne sauroit démêler le but de ses projets, lui en assure le succès. Sa politique lui suggere cent moyens d'étonner, & il ne tarde pas à obtenir de la vénération. Alors il commande, & ses ordres seront appuyés, selon la circonstance, de l'autorité du ciel. Il est grand-prêtre & législateur pendant sa vie; après sa mort, il a des autels, il est invoqué, il est Dieu. La condition du restaurateur d'une nation corrompue est bien différente. C'est un architecte qui se propose de bâtir sur une terre couverte de ruines. C'est un médecin qui tente la guérison d'un cadavre gangrené. C'est un sage qui prêche la réforme à des endurcis. Il n'a que de la haine & des persécutions à obtenir de la génération présente. Il ne verra pas la génération future. Il produira peu de fruits, avec beaucoup de peine pendant sa vie, & n'obtiendra que de stériles regrets après sa mort. Une nation ne se régénère que dans un bain de sang. C'est l'image du vieil Eson, à qui Médée ne rendit la jeunesse qu'en le dépeçant & en le faisant bouillir. Quand elle est déchue il n'appartient pas à un homme de la relever. Il semble que ce soit l'ouvrage d'une longue suite de révolutions; l'homme de génie passe trop vite, & ne laisse point de postérité.

Un citoyen jouit de son opulence à l'abri des loix. La société de ses voisins peut s'accroître sans inconvénient pour la sienne. Il n'en est pas ainsi

des nations. . . . . & pourquoi n'en eſt-il pas ainſi des nations ? . . . . . C'eſt qu'il n'exiſte aucun tribunal devant lequel on puiſſe les citer... Pourquoi ont-elles beſoin de ce tribunal ? . . . . parce qu'elles ſont injuſtes & puſillanimes. . . . & que leur revient-il de leur injuſtice & de leur puſillanimité ? . . . . Des guerres interminables, une misère qui ne ceſſe de ſe renouveller. . . . . Et vous croyez que l'expérience ne les corrigera pas ? . . . . . J'en ſuis très-perſuadé. . . . . Et pour quelle raiſon ? . . . Parce qu'il ne faut qu'une tête folle pour déconcerter la ſageſſe de toutes les autres, & qu'il en reſtera toujours ſur les trônes plus d'une à la fois.

Cependant on entendra de tous les côtés les nations, & ſur-tout les nations commerçantes, crier la paix ! la paix ! & elles continueront à ſe conduire les unes envers les autres de manière à n'en jouir jamais. Toutes voudront être heureuſes & chacune d'elles voudra l'être ſeule. Toutes déteſteront également la tyrannie, & toutes l'exerceront ſur leurs voiſins. Toutes traiteront d'extravagance la Monarchie univerſelle, & la plupart agiront comme ſi elles y étoient parvenues, ou comme ſi elles en étoient menacées.

Une nation qui s'élève ſur les ruines de toutes celles qui l'environnent eſt un coloſſe d'argile, qui étonne un moment & qui tombe en pouſſière.

Les nations policées doivent déſirer la multiplication des hommes, parce que, gouvernées par des chefs ambitieux d'autant plus portés à la guerre qu'ils ne la font pas, elles ſont réduites

à la néceſſité de combattre pour envahir ou pour répouſſer, parce qu'elles n'ont jamais aſſez de terrein & d'eſpace pour leur vie entreprenante & diſpendieuſe. Mais les peuples iſolés, errans, gardés par les déſerts qui les ſéparent, par les courſes qui les dérobent aux irruptions, par la pauvreté qui les garantit de faire ou de ſouffrir des injuſtices, ces peuples ſauvages n'ont pas beſoin d'être multipliés. Pourvu qu'ils le ſoient aſſez pour réſiſter aux animaux féroces, pour repouſſer un ennemi qui n'eſt jamais fort, pour ſe ſécourir mutuellement, tout eſt bien. Plus ils le ſeroient au-de-là, plus promptement ils auroient dévaſté les lieux qu'ils habitent, plutôt ils ſeroient forcés de les quitter pour en aller chercher d'autres, le ſeul, du moins le plus grand inconvénient de leur vie précaire.

Il n'eſt pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la ſociété, vivent auſſi long-temps que ceux qui jouiſſent du fruit de leurs ſueurs. Le travail modéré fortifie, le travail exceſſif accable. Un payſan eſt un vieillard à 60 ans, tandis que les citoyens de nos Villes, qui vivent dans l'opulence, avec quelque ſageſſe, atteignent & paſſent ſouvent 80 ans. Les gens de lettres même, dont les occupations ſont peu favorables à la ſanté, comptent dans leur claſſe un grand nombre d'octogénaires. Loin des livres modernes, ces cruels ſophiſmes dont on berce les riches & les grands qui s'endorment ſur les labeurs du pauvre, ferment leurs entrailles à ſes gémiſſemens, & détournent leur ſenſibilité de deſſus leurs vaſſaux, pour la porter tout entière ſur leurs chiens & ſur leurs chevaux.

Tous les peuples policés ont été sauvages, & tous les peuples sauvages, abandonnés à leur impulsion naturelle, étoient destinés à devenir policés. La famille fut la première société, & le premier gouvernement fut le gouvernement patriarchal, fondé sur l'amour, l'obéissance & le respect. La famille s'étend & se divise; des intérêts opposés suscitent la guerre entre des frères qui se méconnoissent; un peuple fond les armes à la main sur un autre; le vaincu devient esclave du vainqueur, qui se partage dans ses campagnes, ses femmes & ses enfans. La Contrée est gouvernée par un Chef, par ses Lieutenans & par ses soldats, qui représentent la partie libre de la nation, tandis que tout le reste est soumis aux atrocités, aux humiliations de la servitude. Dans cette anarchie, mêlée de jalousie & de férocité, la paix est bientôt troublée: ces hommes inquiets marchent les uns contre les autres, ils s'exterminent; avec le temps il ne reste qu'un Monarque ou un Despote. Sous le Monarque il est un ombre de justice; la législation fait quelques pas; des idées de propriété se développent, le nom d'esclave est changé en celui de sujet. Sous la suprême volonté du Despote; ce n'est que terreur, bassesse, flatterie, stupidité, superstition. Cette situation intolérable cesse ou par l'assassinat du tyran, ou par la dissolution de l'empire, & la Démocratie s'élève sur ce cadavre. Alors pour la première fois, le nom sacré de patrie se fait entendre; alors l'homme courbé relève sa tête & se montre dans toute sa dignité; alors les fastes se remplissent de faits héroïques; alors il y a des pères, des mères, des enfans,

des amis, des concitoyens, des vertus publiques & domestiques ; alors les loix règnent, le génie prend son essort, les sciences naissent, les travaux utiles ne sont plus avilis.

L'homme jetté au hasard sur ce globe, environné de tous les maux de la nature, obligé sans cesse de défendre & de protéger sa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zônes ou brûlantes ou glacées, contre la stérilité de la terre qui lui refuse des alimens, ou sa malheureuse fécondité qui fait germer sous ses pas des poisons ; enfin contre les dents des bêtes féroces qui lui disputent son séjour & sa proie, & le combattant lui-même semblent vouloir se rendre les dominatrices de ce globe dont il croit être le maître : l'homme dans cet état, seul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour sa conservation. Il a donc fallu qu'il se réunît & s'associât avec ses semblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'est par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à son usage, contenu les fleuves, asservi les mers, assuré sa subsistance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le servir, & repoussé les autres loin de son empire, au fond des déserts ou des bois, où leur nombre diminue de siècle en siècle. Ce qu'un homme seul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous ensemble ils conservent leur ouvrage. Telle est l'origine, tels sont les avantages & le but de la société.

Ainsi la société est née des besoins des hom-

mes, le gouvernement eſt né de leurs vices. La ſociété tend toujours au bien; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal. La ſociété eſt la première, elle eſt dans ſon origine indépendante & libre; le gouvernement a été inſtitué pour elle & n'eſt que ſon inſtrument. C'eſt à l'une à commander, c'eſt à l'autre à la ſervir. La ſociété a créé la force publique, le gouvernement qui l'a reçue d'elle doit la conſacrer toute entière à ſon uſage. Enfin, la ſociété eſt eſſentiellement bonne; le gouvernement, comme on le ſait, peut être & n'eſt que trop ſouvent mauvais.

DU PEUPLE.

DANS les temps malheureux, il en eſt des eſpérances du peuple comme de ſes terreurs, comme de ſes fureurs. Dans ſes fureurs, en un clin-d'œil, les places ſont remplies d'une multitude qui s'agite, qui menace. Le citoyen ſe barricade dans ſa maiſon. Le Magiſtrat tremble dans ſon hôtel. Le Souverain s'inquiète dans ſon Palais. La nuit vient, le trouble ceſſe & la tranquilité renaît. Dans ſes terreurs, en un clin-d'œil, la conſternation ſe répand d'une ville dans une autre ville, & plonge dans l'abbattement toute la nation. Dans ſes eſpérances, le fantôme du bonheur non moins rapide ſe préſente par-tout; par-tout il relève les eſprits, & les bruyans tranſports de l'allégreſſe ſuccèdent au morne ſilence de l'infortune. La veille, tout étoit perdu; le jour ſuivant, tout eſt ſauvé.

En vain l'habitude, les préjugés, l'ignorance & le travail abrutiſſent le peuple juſqu'à ne pas ſentir ſa dégradation : ni la religion, ni la morale, ne peuvent lui fermer les yeux ſur l'injuſtice de la répartition des maux & des biens de la condition humaine dans l'ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l'homme du peuple demander au ciel quel étoit ſon crime, pour naître ſur la terre dans un état d'indigence & de dépendance extrême ? Y eût-il de grandes peines inſéparables des conditions élevées, ce qui peut-être anéantit tous les avantages & la ſupériorité de l'état civil ſur l'état de la nature, l'homme

me obscur & rampant, qui ne connoit pas ces peines, ne voit dans un haut rang qu'une abondance qui fait sa pauvreté, il envie à l'opulence des plaisirs, dont l'habitude même ôte le sentiment au riche qui peut en jouir. Quel est le domestique qui peut aimer son maître ? & qu'est ce que l'attachement des valets ?

DES PROPRIÉTÉS.

On a toujours constamment pensé qu'un peuple ne s'éleveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur d'ame que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens l'on ne verroit sur le globe que quelques sauvages errans & nuds, vivans misérablement de fruits, de racines, produit unique & borné de la nature brute; sans le second, nul mortel ne vivroit que pour lui-même. Le genre humain seroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom & le charme inexprimable de faire le bonheur de sa postérité font entreprendre de durable. Le système de quelques spéculateurs hardis, qui ont regardé les propriétés & sur-tout les propriétés héréditaires, comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres, se trouve réfuté par le sort de toutes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes misérablement péri, après avoir langui quelque tems dans la dépopulation & dans l'anarchie.

Dans un monastère, tout est à tous, rien n'est individuellement à personne; les biens forment une propriété commune, c'est un seul animal à 20, 30, 40, 100, 1000 têtes. Il n'en est pas ainsi d'une société. Ici chacun a sa tête & sa propriété, une portion de la richesse générale, dont il est le maître & maître absolu, dont il peut user ou même abuser à sa discrétion. Il faut

qu'un particulier puisse laisser sa terre en friche, si cela lui convient, sans que l'administration s'en mêle. Si le Gouvernement se constitue juge de l'abus, il ne tardera à se constituer juge de l'us; & toute véritable notion de propriété & de liberté sera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma chose à sa fantaisie; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela sous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne suis plus le maître absolu de ma chose; je n'en suis que l'administrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en société la liberté d'être mauvais citoyen en ce point; parce qu'il ne tardera pas à en être sévérement puni par la misère, & par le mépris plus cruel encore que la misère. Celui qui brûle sa denrée, ou qui jette son argent par la fenêtre, est un stupide trop rare pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives; & ces loix prohibitives seroient trop nuisibles par leur atteinte à la notion universelle & sacrée de la propriété. Dans toute constitution bien ordonnée, les soins du Magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sûreté générale, & la tranquilité intérieure, la conduite des armées, l'observation des loix. Partout où vous verrez l'autorité aller plus loin, dites hardiment que les Peuples sont exposés à la déprédation; parcourez les temps & les nations, & cette grande & belle idée d'utilité publique, se présentera à votre imagination, sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du Peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même massue.

Dans les premiers âges du monde, avant qu'il se fût formé des sociétés civiles & policées, tous les hommes en général avoient droit sur toutes les choses de la terre. Chacun pouvoit prendre ce qu'il vouloit pour s'en servir, & même pour consumer ce qui étoit de nature à l'être. L'usage que l'on faisoit ainsi du droit commun tenoit lieu de propriété. Dès que quelqu'un avoit pris une chose de cette manière, aucun autre ne pouvoit la lui ôter sans injustice. C'est sous ce point de vue, qui ne convient qu'à l'état de nature, que les nations de l'Europe envisagèrent l'Amérique, lorsqu'elle eut été découverte, comptant les naturels du pays pour rien. Il leur suffisoit pour s'emparer d'une terre qu'aucun Peuple de notre hémisphère n'en fût en possession. Tel fut le droit public, constant & uniforme qu'on suivit dans le Nouveau-Monde.

DES NATIONS.

Les Nations en général ſont plus faites pour ſentir que pour penſer. La plupart ne ſe ſont jamais aviſé d'analyſer la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéiſſent ſans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premières aſſociations nationales leur paroît un crime. C'eſt principalement où les principes de la légiſlation ſe confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement eſt ordinaire. L'habitude de croire favoriſe l'habitude de ſouffrir. L'homme ne renonce pas impunément à un ſeul objet, il ſemble que la nature ſe venge de celui qui oſe ainſi ſe dégrader. Cette diſpoſition ſervile de l'ame s'étend à tout. Elle ſe fait un devoir de réſignation comme de baſſeſſe, & baiſant toutes les chaînes avec reſpect, elle tremble d'examiner ſes loix comme ſes dogmes. De même qu'une ſeule extravagance dans les opinions religieuſes, ſuffit pour en faire adopter ſans nombre à des eſprits une fois déçus; une première uſurpation du Gouvernement ouvre les portes à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins; qui peut le plus, peut le moins. C'eſt par ce double abus de la crédulité & de l'autorité, que toutes les abſurdités en matière de culte & de politique, ſe ſont introduites dans ce monde pour écraſer les hommes. Ainſi le premier ſignal de la liberté chez les Nations, les a portées à ſecouer ces deux jougs à la fois; & l'époque où l'eſprit humain commença à diſcuter les abus de l'égliſe & du clergé, eſt celle où la raiſon ſentit enfin les droits des Peuples, & où le courage eſſaya de poſer les premières bornes au deſpotiſme.

DE L'ESPRIT NATIONAL.

L'ESPRIT national est le résultat d'un grand nombre de causes, dont les unes sont constantes & les autres variables. Cette partie de l'histoire d'un Peuple est peut-être la plus intéressante & la moins difficile à suivre. Les causes constantes sont fixées sur la partie du globe qu'il habite; les causes variables sont consignées dans ses annales, & manifestées par les effets qu'elles ont produits. Tant que ces causes agissent contradictoirement, la nation est insensée. Elle ne commence à prendre l'esprit qui lui convient, qu'au moment où ses principes spéculatifs conspirent avec sa position physique. C'est alors qu'elle s'avance à grands pas vers la splendeur, l'opulence & le bonheur qu'elle peut se promettre du libre usage de ses ressources locales.

Mais cet esprit qui doit présider au conseil des Peuples, & qui n'y préside pas toujours, ne règle presque jamais les actions des particuliers; ils ont des intérêts qui les dominent, des passions qui les tourmentent ou les aveuglent; & il n'en est presque aucun qui n'élevât sa prospérité sur la ruine publique. Les métropoles des empires sont les foyers de l'esprit national, c'est-à-dire les endroits où il se montre avec le plus d'énergie dans les discours, & où il est le plus parfaitement dédaigné dans les actions; je n'en excepte que quelques circonstances rares, où il s'agit du salut général: à mesure que la distance de la capitale s'accroît, ce masque se détache

Il tombe sur la frontière. D'un hémisphère à l'autre que devient-il? rien. . . . Passé l'équateur, l'homme n'est ni Anglois, ni Hollandois, ni François, ni Espagnol, ni Portugais Il ne conserve de sa patrie que les principes & les préjugés qui autorisent ou excusent sa conduite; rampant quand il est foible, violent quand il est fort: pressé d'acquérir, pressé de jouir, & capable de tous les forfaits qui le conduiront le plus rapidement à ses fins. C'est un tigre domestique qui rentre dans la forêt. La soif du sang le reprend. Tels se sont montrés tous les Européens, tous indistinctement, dans les contrées du nouveau-monde, où ils ont porté une fureur commune, la soif de l'or.

DES ANTIPAPHIES NATIONALES.

IL en eſt des antipathies nationales, ou des jalouſies des couronnes, comme des paſſions aveuglés des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement pour mettre des barrières éternelles entre des familles, & des Peuples, dont le plus grand intérêt eſt de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien univerſel. La haine & la vengeance conſentent à ſouffrir, pourvu qu'elles nuiſent; elles ſe nourriſſent mutuellement des plaies qu'elles ſe font, du ſang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature & l'homme corrompu dans nos malheureuſes ſociétés! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'eſt forgés.

DES GOUVERNEMENS.

LE Gouvernement républicain ſuppoſe une contrée aſſez étroite, pour le prompt & facile concert des volontés; le Gouvernement patriarchal, un petit Peuple nomade renfermé ſous des tentes.

Un Gouvernement militaire tend au deſpotiſme & réciproquement dans tout Gouvernement deſpotique, le ſoldat diſpoſe tôt ou tard de l'autorité ſouveraine; le Prince, affranchi de toute loi qui reſtraigne ſon pouvoir, ne manque pas d'en abuſer, & ne commande bientôt qu'à des eſclaves qui ne prennent aucun intérêt à ſon ſort. Celui qui écraſe ne trouve point de défenſeur, parce qu'il n'en mérite point : ſa grandeur manque de baſe; il craint, par la raiſon même qu'il s'eſt fait craindre. L'uſage de la milice contre ſes ſujets apprend à cette milice même ce qu'elle peut contre lui; elle eſſaie ſes forces, elle ſe mutine, elle ſe révolte; l'impuiſſance du Prince la rend inſolente, ſon eſprit devient celui de la ſédition, & c'eſt alors qu'elle décide & du Maître & de ſes Miniſtres.

Dès que le Prince inſtitue les loix, les abolit, les reſtraint, les ſuſpend à ſon gré; dès que l'intérêt de ſes paſſions eſt la ſeule règle de ſa conduite; dès qu'il devient un être unique & central, où tout aboutit; dès qu'il crée le juſte & l'injuſte; dès que ſon caprice devient loi; & que ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique; ſi

ce n'eſt pas là le deſpotiſme, qu'on nous diſe qu'elle eſpèce de Gouvernement ce pourroit être?

Une conſtitution où le pouvoir légiſlatif & le pouvoir exécutif ſont ſéparés, porte en elle-même le germe d'une diviſion perpétuelle : il eſt impoſſible que la paix règne entre des corps politiques oppoſés; il faut que la prérogative cherche à s'étendre & preſſe la liberté ; il faut que la liberté cherche à s'étendre & preſſe la prérogative.

Ne croyez pas, comme on le dit ſouvent, que les Gouvernemens ſoient à-peu-près les mêmes, ſans autre différence que celle du caractère des hommes qui gouvernent : cette maxime eſt peut-être vraie dans les Gouvernemens abſolus, chez les Nations qui n'ont pas en elles-mêmes le principe de leur volonté ; elles prennent le pli que le Prince leur donne. Elevées, fières & courageuſes ſous un Monarque actif, amoureux de la gloire; indolentes & mornes ſous un Roi ſuperſtitieux; pleines d'eſpérance ou de crainte ſous un jeune Prince ; de foibleſſe & de corruption ſous un vieux Deſpote ; ou plutôt alternativement confiantes & lâches ſous les Miniſtres que l'intrigue ſuſcite. Dans ces états, le Gouvernement prend le caractère de l'adminiſtration ; mais dans les états l bres, l'adminiſtration prend le caractère du Gouvernement.

Quand une nation eſt grande & puiſſante, que doivent être ceux qui la gouvernent? La Cour & le Peuple le diſent, mais en deux ſens bien oppoſés. Les Miniſtres ne voient dans leur place que l'étendue de leurs droits ; le Peuple n'y voit que l'étendue de leurs devoirs ; le Peuple à raiſon, parce qu'enfin les devoirs & les droits de

chaque Gouvernement devroient être réglés par les besoins & la volonté de chaque Nation; mais ce principe de droit naturel n'est point applicable à l'état social. Comme les sociétés, quelque soit leur origine, sont gouvernées presque toutes par l'autorité d'un seul homme, les mesures de la politique sont subordonnées au caractère des Princes.

Qu'un Roi soit foible & changeant, son Gouvernement variera comme ses Ministres & sa politique avec son Gouvernement: il aura tour-à-tour des Ministres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou sincères, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix, tels en un mot, que la vicissitude des intrigues les lui donnera. Un tel Gouvernement n'aura ni système, ni suite dans sa politique; avec un tel Gouvernement tous les autres ne pourront asseoir des vues & des mesures constantes. La politique alors ne peut qu'aller selon le vent du jour & du moment, c'est-à-dire, selon l'humeur du Prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés & des liaisons subordonnées à l'instabilité du ministère, sous un règne foible & changeant.

Dans les Gouvernemens les plus absolus, on fait quelquefois, par esprit d'ambition, ce que les Gouvernemens justes & modérés font par principe de justice.

L'injustice ne fut jamais la base d'aucune société. Un Peuple, créé par un pacte aussi étrange, auroit été en même-temps, & le plus dénaturé, & le plus malheureux des Peuples; ennemi déclaré du genre-humain, il eut été également à plaindre, & par les sentimens qu'il auroit inspirés

& par ceux qu'il auroit éprouvés; craint & haï de tout ce qui l'eût environné, il n'auroit jamais cessé de haïr & de craindre; on se seroit réjoui de ses malheurs, on se seroit affligé de sa prospérité. Un jour les Nations se seroient réunies pour l'exterminer, mais le temps auroit rendu cette ligue inutile : il auroit suffi, pour l'anéantir & le venger, que chacun des membres eût conformé sa conduite aux maximes de l'état; animés de l'esprit de leur institution, tous se seroient empressés de s'élever sur la ruine des uns des autres; aucun moyen ne leur eût paru trop odieux; ç'auroit été la race engendrée des dents du dragon que Cadmus sema sur la terre, aussi-tôt détruite que créée.

Combien différente seroit la destiné d'un Empire fondé sur la vertu! L'agriculture, les arts, les sciences, le commerce, encouragés à l'ombre de la paix, en écarteroient l'oisiveté, l'ignorance & la misère. Le Chef de l'Etat en protégeroit les différens ordres, & en seroit adoré: il auroit conçu qu'aucun des membres de la société ne pouvoit souffrir, sans quelque dommage pour le corps entier, & il s'occuperoit du bonheur de tous. L'impartiale équité présideroit à l'observation des traités qu'elle dicteroit, à la stabilité des loix qu'elle auroit simplifiées, à la répartition des impôts qu'elle auroit proportionnés aux charges publiques. Toutes les Puissances voisines, intéressées à la conservation de celle-ci, au moindre péril qui la ménaceroit, s'armeroient pour sa défense; mais au défaut de secours étrangers, elle pourroit elle-même opposer à l'agresseur injuste la barrière impénétrable d'un Peu-

ple riche & nombreux, pour lequel le mot de patrie ne seroit pas un vain nom, & voilà ce qu'on peut appeller le beau idéal en politique.

Ces deux sortes de Gouvernemens sont également inconnues dans les annales du monde; elles ne nous offrent que des ébauches imparfaites, plus ou moins rapprochées de l'atroce sublimité, plus ou moins éloignées de la beauté touchante de l'un ou de l'autre de ces grands tableaux. Les Nations qui ont joué le rôle le plus éclatant sur le théatre de l'Univers, entraînées par une ambition dévorante, présentèrent plus de traits de conformité, avec le premier. D'autres, plus sages dans leurs constitutions, plus simples dans leurs mœurs, plus limitées dans leurs vues, enveloppées d'un bonheur secret, s'il est permis de parler ainsi, paroissent ressembler davantage au second.

Si les Peuples sont heureux sous la forme de leur Gouvernement, ils le garderont; s'ils sont malheureux, ce ne seroit ni vos opinions ni les miennes, ce sera l'impossibilité de souffrir davantage & plus long-temps, qui les déterminera à la changer; mouvement salutaire que l'oppresseur appellera révolte, bien qu'il ne soit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

Il est dans la nature des Gouvernemens vraiment libres d'être agités pendant la paix; c'est par ces mouvemens intestins que les esprits conservent leur énergie & le souvenir toujours présent des droits de la nation; mais dans la guerre il faut que toute fermentation cesse, que les hai-

nes soient étouffées, que les intérêts se confondent & se servent les uns les autres.

Il faut la paix & la sûreté aux Monarchies ; il faut des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les Républiques. Rome avoit besoin de Carthage ; & celui qui détruisit la liberté Romaine, ce ne fut ni Sylla, ni César, ce fut le premier Caton, lorsque sa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le sénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendres. Venise elle-même, depuis quatre cens ans, peut-être eût perdu son Gouvernement & ses loix, si elle n'avoit à sa porte, & presque sous ses murs, des voisins puissans qui pourroient devenir ses ennemis ou ses maîtres.

DES ROIS ET DES SOUVERAINS.

TANT que les loix ne seront faites que pour les sujets, ceux-ci s'appelleront comme ils voudront, ils ne seront que des esclaves : la loi n'est rien, si ce n'est pas un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes, & qui abat tout ce qui s'élève au-dessus du plan horisontal sur lequel il se meut. La loi ne commande à personne ou commande à tous; devant la loi, ainsi que devant Dieu, tous sont égaux. Le châtiment particulier ne venge que l'infraction de la loi; mais le châtiment du Souverain en venge le mépris. Qui osera braver la loi, si le Souverain même ne la brave pas impunément? La mémoire de cette grande leçon dure des siècles, & inspire un effroi plus salutaire que la mort de mille autres coupables.

C'est le devoir de conserver les Peuples qui fait le droit des Rois.

Dans tous nos Gouvernemens d'Europe, il est une classe d'hommes qui apportent en naissant une supériorité indépendante de leurs qualités morales: on n'approche de leur berceau qu'avec respect; dans leur enfance, tout leur annonce qu'ils sont faits pour commander aux autres; bientôt ils s'accoutument à penser qu'ils sont d'une espèce particulière; & sûrs d'un état & d'un rang, ils ne cherchent plus à s'en rendre dignes.

Le Monarque qui n'a que des vertus pacifiques, peut se faire aimer de ses sujets; mais il n'y a que la force qui le fasse respecter de ses

voisins. Les Rois n'ont point de parens, & les pactes de famille ne durent qu'autant que les contractans y trouvent leur intérêt. Un Roi, le seul Homme qui ignore s'il a à ses côtés un véritable ami, n'en a point hors de ses Etats, & ne doit compter que sur lui-même. Un Empire ne peut pas plus subsister sans mœurs & sans vertus qu'une famille particulière; il s'avance, comme elle, à sa ruine par les dissipations, & ne se peut relever comme elle que par l'économie. Un Roi (Saint-Louis) ne se montra jamais plus grand que lorsqu'accompagné de quelques gardes, qui lui étoient inutiles, plus simplement vêtu qu'un de ses sujets, le dos appuyé contre un chêne, il écoutoit les plaintes & décidoit les différends.

Celui à qui tout appartient comme Souverain, ne doit rien avoir comme particulier.

Lorsque je pense à ces monumens publics, consacrés à un Souverain de son vivant, je ne puis me distraire de son manque de pudeur; en les ordonnant lui-même, le Prince semble dire à ses Peuples: „ je suis un grand Homme, je suis „ un grand Roi, je ne saurois aller tous les jours „ me présenter à vos yeux & recevoir le témoi„ gnage éclatant de votre admiration & de votre „ amour; mais, voilà mon image, entourez-là, „ satisfaites-vous; quand je ne serai plus, vous „ conduirez votre enfant aux pieds de ma sta„ tue, & vous lui direz: tiens, mon fils, re„ gardes-le bien, c'est celui-là qui repoussa les „ ennemis de l'Etat, qui commanda ses armées „ en personne, qui paya les dettes de ses ayeux, „ qui fertilisa nos champs, qui protégea nos agri„ culteurs, qui ne gêna point nos consciences, „ qui

» qui nous permit d'être heureux, libres & ri-
» ches; & que son nom soit à jamais béni ».

Quel insolent orgueil, si cela est! quelle impudence, si cela n'est pas! mais combien y auroit-il peu de ces monumens, si l'on n'en eût élevé qu'aux Princes qui les méritoient? si l'on abattoit tous les autres, combien en resteroit-il? si la vérité avoit dicté les inscriptions dont ils sont environnés, qu'y liroit-on? » A Néron, après avoir » assassiné sa mère, tué sa femme, égorgé son » instituteur, & trempé ses mains dans le sang » des citoyens les plus dignes ». Vous frémissez d'horreur. Eh viles nations, que ne m'est-il permis de substituer les véritables inscriptions à celles dont vous avez décoré les monumens de vos souverains! On n'y liroit pas les mêmes forfaits; mais on y en liroit d'autres; & vous frémiriez encore.

Le cœur des Rois est un sanctuaire impénétrable, d'où l'estime & le mépris s'échappent rarement pendant leur vie, & dont la clef ne se perd que trop souvent à leur mort. D'ailleurs, ne sont-ils pas exposés comme nous aux prestiges de la passion, & sont-ils de meilleurs dispensateurs de l'éloge & du blâme? Les jugemens de leurs sujets sont également suspects. Entre des voix confuses & contradictoires qui s'élèvent en même temps, qui démêlera le cri de la vérité, du murmure sourd & secret de la calomnie, ou le murmure sourd & secret de la vérité, du cri de la calomnie.

Les Princes sont sur-tout ceux qu'on peut le moins se flatter de bien connoître; la renommée en parle rarement sans passion: c'est le plus sou-

vent d'après les baſſeſſes de la flatterie, d'après les injuſtices de l'envie, qu'ils ſont jugés. Le cri confus de tous les intérêts, de tous les ſentimens qui s'agitent & changent autour d'eux, trouble ou ſuſpend le jugement des ſages mêmes.

O que les Maîtres du Monde feront de bien, qu'ils ſeront honorés, lorſque ce qu'ils prodiguent à un luxe giganteſque, à d'avides favoris, à de vains caprices, ſera conſacré à l'amélioration de leur empire! Un hôpital ſain, conſtruit avec intelligence & bien adminiſtré; la ceſſation de la mendicité, ou l'emploi de l'indigence; l'extinction de la dette de l'État; une impoſition modérée & équitablement repartie; la réforme des loix par la confection d'un code ſimple & clair: ces inſtitutions feroient plus pour leur gloire que des palais magnifiques, que la conquête d'une province, que des batailles gagnées, que tous les bronzes, tous les marbres & toutes les inſcriptions de la flatterie.

Souverains, qu'eſt-ce que la mauvaiſe honte qui vous arrête? puiſque l'équité n'eſt pour vous qu'un vain nom, déclarez-le. A quoi ſervent ces traités qui ne garantiſſent point de paix, auxquels le plus foible eſt contraint de céder; qui ne marquent dans l'un & dans l'autre des contractans que l'épuiſement des moyens de continuer la guerre, & qui ſont toujours enfreints? Ne ſignez que des ſuſpenſions d'armes, & n'en fixez point la durée; ſi vous avez ceſſez d'être juſtes, ceſſez au moins d'être perfides: la perfidie eſt ſi lâche, ſi odieuſe; le vice ne convient pas à des potentats. Le renard ſous la peau du lion, le lion ſous la peau du renard, ſont deux animaux également

ridicules. Hommes d'état, puissent les vœux de la philosophie, puissent les vœux d'un citoyen aller jusqu'à vous ! S'il est beau de changer la face du monde pour faire des heureux ; si l'honneur qui en revient appartient à ceux qui tiennent les rènes des empires, sachez qu'ils sont comptables à leur siècle & aux générations futures, non-seulement de tout le mal qu'ils font, mais de tout le bien qu'ils pourroient faire, & qu'ils ne font pas. Vous êtes jaloux d'une véritable gloire parmi vos contemporains : & qu'elle plus grande gloire que celle que je vous propose? vous désirez que votre nom s'immortalise : songez que les monumens élevés en bronze, sont plus ou moins rapidement détruits par le tems. Confiez le soin de votre réputation à des êtres qui se perpétueront en se régénérant. Le marbre est muet ; l'homme parle : faites-le donc parler de vous avec éloge ; si la corruption s'introduit dans la législation sage que vous aurez instituée, c'est alors que vous serez véritablement révéré ; c'est alors qu'on reviendra sur le siècle où vous existâtes, & qu'on donnera des larmes à votre mémoire ; je vous promets les pleurs de l'admiration pendant votre vie, & les pleurs du regret après votre mort.

Rien n'est grand, rien ne prospère dans les Monarchies sans l'influence du maître qui les gouverne : mais il ne dépend pas uniquement d'un Monarque de faire tout ce qui convient au bonheur de ses peuples : il trouve quelquefois de puissans obstacles dans les opinions, dans le caractère, dans les dispositions de ses sujets ; ces opinions, ce caractère, ces dispositions peuvent

sans doute être corrigés : mais la révolution se fait souvent long-temps attendre.

Il ne suffit pas d'offrir aux Peuples un Souverain qu'ils ne puissent pas méconnoître, il faut que ce Souverain les rendent heureux.

Par un exemple de cette injustice & d'une ingratitude si commune dans les cours où le grand mérite ne peut rien contre la protection, où un grand Général est remplacé, au milieu de ses triomphes, par un homme inepte, où une favorite dissipatrice & rapace dépose un Ministre économe de la finance, où le bien général & les services rendus sont également oubliés, & où les révolutions dans les grandes places de l'état deviennent si souvent des sujets de joie & de plaisanterie : Pédrarias fut choisi pour remplacer Balboa.

Le meilleur des Princes laisse toujours beaucoup de bien à faire à ses successeurs ; un premier Despote ne laisse presque jamais de mal à faire à un second.

Le meilleur des Princes qui auroit fait le bien contre la volonté générale seroit criminel, par la seule raison qu'il auroit outre-passé ses droits ; il seroit criminel pour le présent & pour l'avenir ; car s'il est éclairé & juste, son successeur, sans être héritier de sa raison & de sa vertu, héritera sûrement de son autorité dont la nation sera la victime. Un premier Despote juste, ferme, éclairé est un grand mal ; un second Despote juste, ferme, éclairé, seroit un plus grand mal ; un troisieme qui leur succéderoit avec ses grandes qualités, seroit le plus terrible fléau dont une nation pourroit être frappée.

Peuples ne permettez pas à vos prétendus maîtres de faire même le bien contre votre volonté générale ; songez que la condition de celui qui vous gouverne n'eſt pas autre que celle de ce Cacique, à qui l'on demandoit s'il avoit des eſclaves, & qui répondit, *des eſclaves ! je n'en connois qu'un dans ma contrée, & cet eſclave c'eſt moi.*

La prévention ne laiſſe approcher la vérité tremblante du Souverain, que pour lui impoſer ſilence par des ménaces & des châtimens.

Si dans les Etats démocratiques, le Peuple vouloit régler lui-même ſon adminiſtration, il tomberoit néceſſairement dans le délire, & le ſoin de ſa conſervation le force de ſe livrer à un ſénat plus ou moins nombreux. Si dans les Monarchies les Rois prétendoient tout voir, tout faire eux-mêmes ; rien ne ſe verroit, rien ne ſe feroit ; & il a fallu recourir à des conſeils pour préſerver les Empires d'une ſtagnation plus funeſte peut-être qu'une activité mal dirigée.

Les Rois qui, comme les autres hommes, s'attachent au ciel, quand la terre va leur manquer, ſemblent chercher dans leur vieilleſſe une nouvelle eſpèce de flatteurs, qui les bercent d'eſpérances au moment où toutes les réalités leur échappent ; c'eſt alors que l'hypocriſie, toujours prête à ſurprendre les deux enfances de la vie humaine, réveille dans l'ame des Princes les idées qu'elle y avoit ſemées ; & ſous prétexte de les conduire au ſeul bonheur qui peut leur reſter, elle gouverne toutes leurs volontés. Mais comme ce dernier âge eſt un état de foibleſſe, ainſi que le premier, une variation continuelle

règne dans le Gouvernement; la brigue a plus d'ardeur & plus de pouvoir que jamais; l'intrigue espère davantage, & le mérite obtient moins; les talens se retirent, & les sollicitations de toutes espèces s'avancent; les places tombent au hasard sur des hommes qui, tous également incapables de les remplir, ont la présomption de s'en croire dignes, fondant l'estime d'eux-mêmes sur le mépris qu'ils ont pour les autres. La nation dès-lors perd sa force avec sa confiance, & tout va comme tout est mené, sans dessein, sans vigueur & sans intelligence.

Tirer un Peuple de l'état de barbarie, le soutenir dans sa splendeur, l'arrêter dans le penchant de sa chûte, sont trois opérations difficiles; mais la dernière l'est davantage: on sort de la barbarie par des élans intermittens; on se soutient au sommet de la prospérité, par les forces que l'on a acquises; on décline par un affaissement général, auquel on s'est acheminé par des symptômes imperceptibles. Il faut aux nations barbares de longs règnes; il faut des règnes courts aux nations heureuses. La longue imbécilité d'un Monarque caduc prépare à son successeur des maux presque impossibles à réparer.

Rois, aimez le Peuple, aimez les hommes, & vous serez heureux. Ne craignez alors ni les esprits libres & chagrins, ni la révolte des méchans: celle des cœurs est bien plus dangereuse; car la vertu s'aigrit & s'indigne jusqu'à l'atrocité.

Caton & Brutus étoient vertueux, ils n'eurent à choisir qu'entre deux grands attentats, le suicide ou la mort de César. Souvenez-vous que l'intérêt du Gouvernement n'est pas celui de la

nation ; quiconque diviſe en deux cet intérêt ſi ſimple, le connoît mal, & ne peut qu'y préjudicier.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſque celui aux mains de qui la naiſſance ou l'élection ont mis les rênes du Gouvernement, les laiſſe flotter au gré d'un haſard aveugle, ou qu'il préfère un repos lâche à l'importance de ſes fonctions.

Lorſque l'impoſture allarmera le Souverain ſur la fidélité de ſes ſujets, il eſt difficile qu'elle ne ſoit pas attentivement écoutée.

Les nations doivent-elles tout au Roi, & les Rois ne doivent-ils rien aux nations ? Que ſignifie donc le droit des gens ? n'eſt-il que le droit des Princes ? Ceux-ci ne tiennent, diſent-ils, leur pouvoir que de Dieu ſeul : cette maxime imaginée par le Clergé, qui ne met les Rois au-deſſus des Peuples, que pour commander aux Rois mêmes au nom de la divinité, n'eſt donc qu'une chaîne de fer, qui tient une nation entière ſous les pieds d'un ſeul homme ? Ce n'eſt donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu, d'intérêt & de fidélité, qui fait règner une famille au milieu d'une ſociété ? Si l'obéiſſance des Peuples eſt une loi de conſcience impoſée par Dieu ſeul, ils peuvent donc en appeller aux interprêtes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité ſubordonnée à ce grand Etre ? Si l'on fait de l'obéiſſance paſſive une loi de religion, dès-lors elle eſt ſoumiſe, comme toutes les loix religieuſes, au tribunal de la conſcience ; & dans un Etat où l'on connoit la loi de Dieu pour la première, il faut attendre que la déciſion de l'Egliſe éclaire & dirige les conſciences

ſur l'étendue & la nature du pouvoir des Rois. En vain, dira-t-on, que les livres ſaints eux-mêmes ordonnent d'obéir aux Puiſſances de la terre: les Rois, en s'appuyant des textes de la Bible, ſe remettent dès-lors ſous la tutelle de l'Evangile; ainſi quand ils empruntent les armes du Clergé pour tenir les Peuples dans les fers, le Clergé peut retirer ſes propres armes, & s'en ſervir contre les Rois : il trouvera dans l'Evangile même, où ils ont pris le droit de règner, un bouclier à oppoſer contre l'épée, & le glaive contre le glaive.

C'eſt donc en vain que les Princes ont recours au ciel pour rappeller leurs droits, quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu'ils invoquent s'élève contre eux : elle tonne & les foudroie par la bouche des pontifes; elle crie au fond des cœurs d'un Peuple qui gémit. Ainſi leur puiſſance n'en eſt pas moins conditionelle, précaire, interprétative; elle n'eſt pas moins limitée par le code religieux où ils l'ont puiſée, qu'elle ne doit l'être par le code naturel des nations: car la religion étant l'unique frein du deſpotiſme, ſeul pouvoir qui ſe croit établi de Dieu même, & les fondemens de ce pouvoir n'étant pas plus évidens que les dogmes & les principes de la religion qui lui ſert de baſe, le deſpote tombe entre les mains du clergé, ſi le Peuple eſt dirigé par des prêtres, ou à la diſcrétion de ſes ſujets, parce qu'au défaut des pontifes, ils ſont eux-mêmes les juges de la foi.

Mais pourquoi l'autorité voudroit-elle ſe déguiſer qu'elle vient des hommes ? La nature, l'hiſtoire, l'expérience, le ſentiment intérieur, appren-

nent assez aux Rois qu'ils tiennent des Peuples tout ce qu'ils possèdent, soit qu'ils l'aient conquis par les armes, soit qu'ils l'aient acquis par des traités. Puisqu'on reçoit du Peuple tous les fruits de l'obéissance, pourquoi ne pas accepter de lui tous les droits de l'autorité ? Qu'a-t-on à craindre des volontés qui se donnent, & que gagne-t-on à l'abus d'une puissance qu'on usurpe? Ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s'en est emparé par surprise ? & quel est le bonheur d'un Prince qui ne commande que par la force, & qui n'est obéi que par la crainte ? est-il tranquille sur le trône, lorsqu'il se voit forcé de dire, pour règner, que c'est de Dieu seul, qu'il a reçu sa couronne ? Tout ne tient-il pas encore plus de Dieu sa liberté & sa vie, le droit imprescriptible de n'être gouverné que par la raison & la justice ?

Mais qu'a-t-on besoin d'invoquer le sacré nom de Dieu, dont il est si facile d'abuser ? Dans les siècles malheureux de l'enthousiasme de religion, on a pu repaître de mots ambigus les esprits égarés par un fanatisme épidémique ; mais dans le calme de la paix & de la raison ; lorsqu'un Etat s'est policé, agrandi, affermi par l'esprit de discussion & de calcul, par les recherches & la découverte des vérités utiles que la physique offre à la morale pour le maintien de la politique : est-ce alors qu'il faut chercher dans les ténèbres de l'ignorance & de l'erreur, les fondemens d'une autorité légitime ? Le bien & le salut des Peuples, voilà la suprême loi d'où toutes les autres dépendent & qui n'en connoît point au-dessus d'elle. C'est-là sans doute, la véritable loi fondamen-

tale de toutes les sociétés ; c'est par elle qu'il faut interpréter les voix particulières qui doivent toutes émaner de ce principe, en être le développement & le soutien.

Or, en appliquant cette règle aux traités de partage & de cession que les Rois font entre eux, voit-on qu'ils aient le droit d'achetter, de vendre, & d'échanger les Peuples sans les consulter? Quoi les Princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hypothêquer leurs provinces & leurs sujets, comme des biens meubles & immeubles, tandis que les appanages de leur maison, les forêts de leur domaine, les joyaux de leur couronne, sont des effets inaliénables & sacrés, auxquels on n'ose toucher dans les besoins les plus pressans d'un état!

Quel est le Prince vraiment chéri de ses courtisans même, lorsqu'il est haï de ses sujets.

DU DESPOTISME ET DE LA TYRANNIE.

Les Nations font quelquefois des tentatives pour se délivrer de l'oppression de la force, mais jamais pour sortir d'un esclavage auquel ils ont été conduits par la douceur. Tôt ou tard, le despote ou foible, ou féroce, ou imbécille, succède à une toute-puissance qui n'a point souffert d'opposition. Les Peuples qu'elle écrasent se croyent faits pour être écrasés; ils ont perdu le sentiment de la liberté, qui ne s'entretient que par l'exercice : peut-être n'a-t-il manqué aux Anglois que trois Elisabeth pour être les derniers des esclaves.

Qu'est-ce donc qu'un Tyran? ou plutôt qu'est-ce qu'un Peuple accoutumé au joug de la tyrannie? est-ce le respect, est-ce la crainte qui le tient courbé? Si c'est la crainte, le Tyran est donc plus redoutable que les Dieux, à qui l'homme adresse sa prière ou sa plainte dans les tems de la nuit ou dans les heures du jour; si c'est le respect, on peut donc amener l'homme jusqu'à respecter les auteurs de sa misère, prodige que la superstition seule peut opérer. Qu'est-ce qui vous étonne le plus, ou de la férocité du Nabab qui dort, ou de la bassesse de celui qui n'ose le réveiller.

Etrange indignité, de vouloir exercer des vexations sans paroître injuste; de vouloir retirer le fruit de ses rapines, & d'en rejetter l'odieux sur un autre; de ne pas rougir de la tyrannie, &

de rougir du nom de Tyran. Oh! combien l'homme est méchant, & combien l'homme le seroit encore davantage, s'il pouvoit avoir la conviction que ses forfaits seront ignorés, & qu'un innocent en subira l'ignominie & le châtiment!

La révolte est une ressource terrible, mais c'est la seule qui reste en faveur de l'humanité, dans les pays opprimés par le despotisme.

On sait que ces entreprises sont aussi faciles & aussi communes dans les pays soumis aux despotes, qu'elles sont difficiles & rares dans les pays où le Prince règne par la justice; dans les pays où son autorité a pour principes, pour mesure & pour règle des loix fondamentales & immuables, dont la garde est confiée à des corps de Magistrature éclairés & nombreux. Là les ennemis du Souverain se montrent les ennemis de la Nation; là ils se trouvent arrêtés dans leurs projets, par toutes les forces de la Nation, parce qu'en s'élevant contre le Chef de l'Etat, ils s'élèvent contre les loix, qui sont les volontés communes & immuables de la Nation.

L'injustice & la tyrannie aiment à se renfermer dans l'ombre; elles se cachent à ceux qu'elles oppriment. Mais quand le Monarque ne veut agir que sous les yeux de ses sujets, c'est qu'il n'a que du bien à leur faire. Insulter en face à des hommes rassemblés, c'est une injure dont les Tyrans mêmes peuvent rougir.

La nature du despotisme est de n'enrichir des esclaves que pour les dépouiller.

Le rafinement le plus odieux du despotisme est de diviser ses esclaves.

La corruption eſt au comble quand le pouvoir annoblit ce qui eſt vil.

Tant que les Peuples n'éprouvent les injuſtices d'un Deſpote que par le canal des dépoſitaires de ſon autorité, ils ſe contentent de murmurer, en préſumant que le Souverain les ignore, & ne les ſouffriroit pas : mais lorſqu'il vient les conſacrer par ſa préſence & par ſes propres déciſions, il perd la confiance; l'illuſion ceſſe, c'étoit un Dieu; c'eſt un imbécile ou un méchant.

La magnificence extérieure en impoſe au Peuple plus que la juſtice, parce que les hommes ont une plus grande opinion de ce qui les accable que de ce qui les ſert; la richeſſe faſtueuſe de la Cour du Prince, & la pompe qui l'environne, nourriſſent dans l'eſprit des Peuples ces préjugés de l'ignorance ſervile qui tremble devant les idoles qu'elle a faites.

Il eſt dans la nature du Gouvernement deſpotique de rompre les liens qui doivent unir les Nations; & quand il a briſé ce reſſort, il ne peut plus le rétablir. C'eſt la confiance qui rapproche les hommes, qui unit les intérêts : & le pouvoir arbitraire eſt incompatible avec la confiance, parce qu'il détruit toute ſûreté.

Il n'eſt point de Nation qui, en ſe poliçant, ne perde de ſa vertu, de ſon courage, de ſon amour pour l'indépendance; & il eſt tout ſimple que les Peuples du midi de l'Aſie, s'étant les premiers raſſemblés en ſociété, aient été les premiers expoſés au deſpotiſme; telle a été depuis l'origine du monde la marche de toutes les aſſociations. Une autre vérité également prouvée par l'hiſtoire, c'eſt que toute puiſſance ar-

bitraire se précipite vers sa destruction ; & que des révolutions plus ou moins rapides, ramènent par-tout, un peu plutôt, un peu plus tard, le règne de la liberté.

On conçoit comment des citoyens achettent tous les jours, par le sacrifice de leur liberté, les douceurs & les commodités de la vie auxquelles ils sont accoutumés dès l'enfance : mais que des Peuples à qui la nature brute offroit plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unissoit, restassent tranquillement dans la servitude, sans penser qu'il n'y avoit qu'une montagne ou une rivière à traverser pour être libres : voilà ce qui seroit incompréhensible, si l'on ne savoit combien l'habitude & la superstition dénaturent partout l'espèce humaine.

Les guerres civiles prennent ordinairement leur source dans la tyrannie & dans l'anarchie. Dans l'anarchie le Peuple se divise par pelotons ; chaque petite faction a son Démagogue ; chacune a ses prétentions sages ou folles, unanimes ou contradictoires, sans qu'on le sache. Il s'élève une multitude de cris confus ; le premier coup est suivi de mille autres, & l'on s'entregorge sans s'entendre. Les intérêts particuliers & les haines personnelles font durer les troubles publics, & l'on ne commence à s'expliquer que quand on est las du carnage. Sous la tyrannie, il n'y a guère que trois partis, celui de la cour, celui de l'opposition & les indifférens, citoyens froids sans doute, mais quelquefois très-utiles par leur impartialité & par le ridicule qu'ils jettent sur les deux autres partis. Dans l'anarchie, le calme renaît, & il n'en coûte la vie à personne ; sous la-

tyrannie, le calme eſt ſuivi de la chûte de pluſieurs têtes ou d'une ſeule.

Les guerres civiles prennent leur eſprit des cauſes qui les ont fait naître. Lorſque l'horreur de la tyrannie & l'inſtinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, s'ils ſont victorieux, le calme qui ſuccède à cette calamité paſſagère, eſt l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui ont été les témoins & les inſtrumens de ces honteux troubles, réuniſſent plus de forces morales que les Nations les plus nombreuſes. L'homme le plus capable eſt devenu l'homme le plus puiſſant, & chacun eſt étonné de ſe trouver à la place que la nature lui avoit marqué.

Mais lorſque les diſſentions ont une ſouce impure; lorſque les eſclaves ſe battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles; la paix qui termine ces horreurs eſt à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels remplacent des juges qui les ont flétris, & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes, ruinés par leurs profuſions & par leurs déſordres, inſulter par un faſte inſolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les paſſions qui ſoient écoutées. L'avidité veut s'enrichir ſans travail, la vengeance s'exercer ſans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverſer. De l'ivreſſe du carnage on paſſe à celle de la débauche. Le lit ſacré de l'innocence ou du mariage, eſt ſouillé par le ſang,

l'adultère & le viol. La fureur brutale de la multitude se plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent, en quelques heures, les monumens de plusieurs siècles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hasards suspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les Généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paie, le Peuple avide de nouveautés, dans l'espérance d'un meilleur sort: ces matières & ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Les Péruviens, tous les Péruviens sans exception, sont un exemple de ce profond abrutissement, où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés dans une indifférence stupide & universelle. Eh que pourroit aimer un Peuple dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'esclavage le plus aviliſſant a ôté tout sentiment de grandeur & de gloire. Les richesses que la nature a semées sous leurs pas ne les tentent point. Ils ont la même insensibilité pour les honneurs. Ils sont ce que l'on veut, sans chagrin ni préférence, Serfs ou caciques, l'objet de la considération ou de la risée publique. Tous les ressorts de leur ame sont brisés. Celui de la crainte même est souvent sans effet par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. . . . Ils s'enivrent & ils dansent voilà tous leurs plaisirs, quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La paresse est leur état d'habitude.

bitude. *Je n'ai pas faim*, disent-ils, à qui veut les payer pour travailler.

Quoique les Caraïbes n'eussent aucune espèce de Gouvernement, leur tranquilité n'étoit pas troublée. Ils devoient la paix, dont ils jouissoient, à cette pitié innée qui précède toute réflexion, & d'où découlent les vertus sociales. Cette douce compassion prend sa source dans l'organisation de l'homme, auquel il suffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ses semblables. Ainsi, pour humaniser les despotes, il suffiroit qu'ils fussent eux-mêmes les boureaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, & les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilassent de leurs mains voluptueuses les eunuques de leur sérail; qu'ils allassent dans les champs de bataille recueillir le sang, entendre les imprécations, voir les convulsions & l'agonie de leurs soldats mourans; qu'ils entrassent dans les hôpitaux pour y considérer à loisir les plaies, les fractures, les maladies occasionnées par la famine, par les travaux périlleux & mal-sains, par la dureté des corvées & des impôts, par les calamités qui naissent des vices de leur caractère. Combien ces sortes de spectacles ménagés à l'éducation des Princes épargneroient de crimes & de maux aux humains! Que les larmes des Rois vaudroient de bien aux Peuples!

Dans un Etat despotique il n'y a de coupable que le despote? le sujet d'un despote est, de même que les esclaves, dans un état contre nature. Tout ce qui contribue à y retenir l'homme est un attentat contre sa personne. Toutes les mains

qui l'attachent à la tyrannie d'un seul sont des mains ennemies.

Le tyran ne peut rien par lui-même, il n'est que le mobile des efforts que font tous ses sujets pour s'opprimer mutuellement. Il les entretient dans un état de guerre continuelle qui rend légitimes les vols, les trahisons, les assassinats. Ainsi que le sang qui coule dans ses veines, tous les crimes partent de son cœur & reviennent s'y concentrer. Caligula disoit que si le genre-humain n'avoit qu'une tête il eût pris plaisir à la faire tomber; Socrate auroit dit que si tous les crimes pouvoient se trouver sur une même tête, ce seroit celle-là qu'il faudroit abattre.

Ce n'est point à des marins, à des insulaires, aux Peuples des montagnes, que le despotisme peut en imposer long-temps.

La puissance absolue porte dans sa nature un poison si subtil, que les despotes mêmes qui s'embarquoient pour l'Amérique avec des vues honnêtes, ne tardoient pas de s'y corrompre. Quand l'ambition, l'avarice ou l'orgueil ne les auroient pas entamés, pouvoient-ils résister à la flatterie, qui ne manque jamais d'élever sa bassesse sur la servitude générale; & d'avancer sa fortune dans les maux publiques?

Ce ne sont pas des Hommes qui devroient gouverner des Hommes, c'est la loi. Otez aux administrateurs cette mesure commune, cette règle de leurs jugemens; il n'y aura plus de droit, plus de sûreté ni de liberté civile. Dès lors on ne verra qu'une foule de décisions contradictoires; que des réglemens passagers qui s'entrechoqueront que des ordres qui, faute de maximes fonda-

mentales, n'auront aucune liaison entr'eux. Si l'on déchiroit le corps des loix, dans l'empire même le mieux constitué par sa nature, on verroit bien-tôt que ce ne seroit pas assez d'être juste, pour le bien conduire. La sagesse des meilleurs têtes ne suffiroit pas. Comme elles n'auroient pas toutes le même esprit, & que l'esprit de chacun ne seroit pas toujours dans la même situation, l'état ne tarderoit pas à être bouleversé.

L'expérience de tous les âges a prouvé que la tranquilité qui naît du pouvoir absolu, refroidit les esprits, abat le courage, rétrécit le génie, jette une Nation entière dans une léthargie universelle. Mais exposons les dégrés successifs de cette misère, & que les Peuples connoissent le profond anéantissement dans lequel ils croupissent ou dont ils sont ménacés.

Au moment où s'est élevé au centre d'une Nation, le grand fantôme sur lequel on ne porte ses regards qu'en tremblant, les sujets se partagent en deux classes. Les uns s'éloignent par crainte les autres s'approchent sans ambition & ceux-ci se promettent la sécurité dans la conscience de leur bassesse : ils forment entre le Despote & le reste de la Nation, un ordre de tyrans subalternes, non moins ombrageux & plus cruels que leur maître : ils n'ont à la bouche que ces mots, le Roi; le Roi l'a dit; le Roi le veut; j'ai vu le Roi; j'ai soupé avec le Roi; c'est l'intention du Roi. Ces mots sont toujours écoutés avec étonnement, & finissent par être pris pour des ordres souverains. S'il reste quelque énergie, c'est dans le militaire, qui sent toute son importance, & qui n'en devient que plus insolent; & le Prêtre

quel rôle joue-t-il ? Favorisé, il achève d'abrutir les Peuples par son exemple & par ses discours. Négligé, il prend de l'humeur, il devient factieux, & cherche un fanatique qui se dévoue. Par-tout où il n'y a ni loix fixes, ni justice, ni formes constantes, ni propriétés réelles, le Magistrat est peu de chose, ou n'est rien ; il attend un signe pour être ce qu'on voudra. Le grand Seigneur rampe devant le Prince, & les Peuples rampent devant les grands Seigneurs. La dignité naturelle de l'homme s'est éclipsée ; il n'a pas la moindre idée de ses droits. Autour du Despote, de ses suppôts, de ses favoris, les sujets sont foulés aux pieds, avec la même inadvertance que nous écrasons les insectes qui fourmillent dans la poussière de nos campagnes. La morale est corrompue ; il vient un moment où les vexations les plus criantes, les attentats les plus inouis ont perdu leur caractère d'atrocité, & cessent de révolter. Celui qui prononceroit les noms de vertu, de patriotisme, d'équité, ne feroit qu'une tête exaltée, expression qui décèle toujours une indulgence abjecte pour des désordres dont on profite. La masse de la Nation devient dissolue & superstitieuse : car le despotisme ne peut ni s'établir sans l'entremise, ni se soutenir sans l'étai de la superstition : car la servitude conduit à la débauche, qui console & qui n'est jamais réprimée. Les hommes instruits, quand il en reste, ont des vues, font la cour aux Grands & professent la religion politique. La tyrannie menant ensuite à l'espionage & à la délation, il y a des délateurs & des espions dans tous les états, sans en excepter les plus distingués. La moindre in-

discrétion prenant la teinte du crime de lèse-Majesté, les ennemis sont très-dangereux, & les amis deviennent suspects. On pense peu, on ne parle point, & l'on craint de raisonner; on s'effraie de ses propres idées. Le philosophe retient sa pensée, comme le riche cache sa fortune; la vie la plus sage est la vie la plus ignorée; la méfiance & la terreur forment la base des mœurs générales. Les citoyens s'isolent, & toute une Nation devient mélancolique, pusillanime stupide & muette. Voilà les chaînes & les symptômes funestes, ou l'échelle de misère sur laquelle chaque Peuple connoîtra le dégré de la sienne.

Ce n'est que la tyrannie qui, après avoir excité la rébellion, veut l'éteindre dans le sang des opprimés. Le machiavélisme, qui enseigne aux Princes l'art de se faire craindre & détester, leur ordonne d'étouffer les victimes dont les cris les importunent. L'humanité prescrit aux Rois la justice dans la législation, la douceur dans l'administration, la modération pour ne pas occasionner des soulèvemens, & la clémence pour les pardonner. La religion ordonne l'obéissance aux Peuples: mais avant tout, Dieu commande aux Princes l'équité; s'ils y manquent, cent mille bras, cent mille voix s'éleveront contre un seul homme au jugement du ciel & de la terre.

L'injustice s'attache à l'homme par des nœuds qui ne se rompent qu'avec le fer. Le crime engendre le crime; le sang attire le sang, & la terre demeure un théâtre éternel de désolation, de larmes, de misère & de deuil, où les Nations viennent successivement se baigner dans le car-

nage, s'arracher les entrailles, & se renverser dans la poussière.

L'esclave est communément si abruti, qu'il n'ose braver son tyran; il ne peut le haïr: mais le cœur de l'homme qui a vu tomber ses fers a plus d'énergie, il haït & brave les blancs.

Telle est donc la marche de l'homme vers l'indépendance, qu'après avoir secoué le joug, il veut l'imposer; & que le cœur le plus impatient de la servitude devient le plus amoureux de la domination.

Dans cet état de dégradation (*le despotisme*) que sont les hommes? leurs regards contraints n'osent se lever vers la voute des cieux; ils manquent également & de lumières pour voir leurs chaînes & d'ame pour en sentir la honte. Eteint dans les entraves de la servitude, leur esprit n'a pas assez d'énergie pour saisir les droits inséparables de leur être. On pourroit douter si ces esclaves ne sont pas aussi coupables que leurs tyrans, & si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui ont l'insolence de l'envahir que de l'imbécilité de ceux qui ne la savent pas défendre. Cependant vous entendrez dire que le gouvernement le plus heureux seroit celui d'un Despote, juste, ferme, éclairé. Quelle extravagance! Ne peut-il pas arriver que la volonté de ce Maître absolu soit en contradiction avec la volonté de ses sujets? Alors, malgré toute sa justice & toutes ses lumières, n'auroit-il pas tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage? Est-il jamais permis à un homme, quel qu'il soit, de traiter ses commettans comme un troupeau de bêtes? On force celles-ci à quitter un mauvais pâ-

turage pour passer dans un plus gras ; mais ne seroit-ce pas une tyrannie d'employer la même violence avec une société d'hommes ? S'ils disent *nous sommes bien ici* ; s'ils disent même d'accord *nous y sommes mal, mais nous y voulons rester* ; il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues saines par la voie de la persuasion, mais jamais par celle de la force.

Jamais les tyrans ne consentiront librement à l'extinction de la servitude, & pour les amener à cet ordre de chose, il faudra les ruiner ou les exterminer.

Le despotisme s'élève avec des soldats & se dissout par eux. Dans sa naissance c'est un lion qui cache ses griffes pour les laisser croître, dans sa force c'est un frénétique, qui déchire son corps avec ses bras ; dans sa vieillesse c'est Saturne qui, après avoir dévoré ses enfans, se voit honteusement mutilé par sa propre race.

Les Souverains absolus ont craint que l'esprit républicain n'arrivât jusqu'à leurs sujets, dont tous les jours ils appésantissent de plus en plus les fers. Aussi s'apperçoit-on d'une conspiration secrette entre toutes les Monarchies, pour détruire & sapper insensiblement les Etats libres ; mais la liberté naîtra du sein de l'opinion : elle est dans tous les cœurs ; elle passera par les écrits publics dans les ames éclairées, & par la tyrannie dans l'ame du Peuple. Tous les hommes sentiront enfin, & le jour du réveil n'est pas loin, ils sentiront que la liberté est le premier don du ciel, comme le premier germe de la vertu. Les instrumens du despotisme en deviendront les destructeurs, & les ennemis de l'humanité, ceux qui

ne ſemblent aujourd'hui armés que pour l'exterminer, combattront un jour pour ſa défenſe.

La tyrannie, dit-on, *eſt l'ouvrage des Peuples & non des Rois.* Pourquoi la ſouffre-t-on? Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre les entrepriſes du deſpotiſme, qu'il emploie de violence & d'artifice lui même, pour s'emparer de toutes les facultés des hommes? Mais eſt-il permis de ſe plaindre & de murmurer ſous les verges de l'oppreſſeur? N'eſt-ce pas l'irriter, l'exciter à frapper juſqu'au dernier ſoupir la victime? A ſes yeux, les cris de la ſervitude ſont une rebellion. On les étouffe dans une priſon, ſouvent même ſur un échaffaut. L'homme qui révendiqueroit les droits de l'homme, périroit dans l'abandon ou dans l'infamie. On eſt donc réduit à ſouffrir la tyrannie, ſous le nom de l'autorité?

La Nation Deſpote eſt un hydre à mille têtes qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à-la-fois.

DE L'OPPRESSION.

L'OPPRESSION n'eſt que dans les travaux & dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires; ſoit d'hommes, ſoit d'argent, pour compoſer des armées deſtinées à périr; dans l'exécution violente des loix impoſées ſans le conſentement des Peuples, & contre la réclamation des Magiſtrats; dans la violation des privilèges publics & l'établiſſement des privilèges particuliers; dans l'incohérance des principes d'une autorité qui, ſe diſant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une & tout ordonner avec l'autre, s'armer du glaive dans le ſanctuaire, & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppreſſion : jamais elle n'eſt dans une ſoumiſſion volontaire des eſprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la perſuaſion opère & précède l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, & n'aiment que ce qu'ils font. C'eſt-là le doux empire de l'opinion, le ſeul, peut-être, qui ſoit permis à des hommes d'exercer ſur des hommes, parce qu'il rend heureux ceux qui s'y abandonnent.

DE LA POLITIQUE.

Il y a une infinité d'erreurs politiques qui, une fois adoptées, deviennent des principes.

Un Etat ne doit point se laisser gouverner par l'influence de ses voisins; s'il est sage, il doit avoir des forces relativement à sa situation; & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens, à moins que son ambition ne soit démésurée; il a des alliés qui, pour leur propre sûreté, soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne-foi.

Ce n'est pas toujours un avantage pour une Nation de demeurer en paix lorsque tous les Peuples sont en armes. Dans le monde politique comme dans le monde physique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puissance intéressent toutes les autres, celles mêmes qui sont les plus éloignées des champs du carnage, sont souvent les victimes de leur modération ou de leur foiblesse.

La Nation à laquelle une grande catastrophe n'apprend rien est perdue sans ressource, ou sa restauration est renvoyée à des siècles si reculés, qu'il est vraisemblable qu'elle sera plutôt anéantie que régénérée.

La politique a des yeux & point d'entrailles.

Une grande erreur domine dans la politique moderne, c'est celle d'affoiblir autant qu'on peut ses ennemis; mais aucune Nation ne peut travailler à la ruine des autres sans préparer & avancer son asservissement. Sans doute il est des mo-

mens où la fortune offre tout-à-coup un grand accroiſſement de puiſſance à un Peuple, mais une proſpérité ſubite eſt peu durable ; ſouvent il vaudroit mieux ſoutenir des rivaux que de les opprimer. Sparte refuſa de rendre Athènes eſclave, & Rome ſe répentit d'avoir ruiné Carthage.

Cette élévation de ſentimens épargneroit bien des menſonges, bien des crimes à la politique, qui depuis deux ou trois ſiècles, a eu des objets plus variés & plus importans. Son action étoit autrefois très-reſſerrée ; rarement paſſoit-elle les frontières de chaque Peuple. Sa ſphère s'eſt finguliérément aggrandie à meſure que les Nations les plus éloignées les unes des autres ont formé des liaiſons entr'elles : elle a ſur-toût reçu un accroiſſement immenſe, lorſque, par des découvertes heureuſes ou malheureuſes, toutes les parties de l'Univers ont été ſubordonnées à celle que nous habitons.

Semblable à l'inſecte inſidieux qui fabrique ſes filets dans l'obſcurité, la politique tendit ſa toile au milieu de l'Europe & l'attacha en quelque manière à toutes les Cours. On n'en peut toucher aujourd'hui un ſeul fil ſans les tirer tous. Le moindre Souverain a quelqu'intérêt caché dans les traités entre les grandes Puiſſances. Deux petits Princes d'Allemagne ne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un domaine, ſans être croiſés ou ſecondés par les Cours de Vienne, de Verſailles ou de Londres. Il faut négocier des années entières dans les cabinets pour un léger arrondiſſement de terrein. Le ſang des Peuples eſt la ſeule choſe qu'on ne marchande pas. Une guerre eſt décidée en deux jours, une paix traîne des années entières ;

cette lenteur dans les négociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore souvent au caractère des négociateurs.

Tel est le fruit des jalousies nationales, de cette cupidité des Gouvernemens qui dévore les terres des hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voisin, pour un gain tout ce qu'on lui fait perdre; quand on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitans : si l'on ne peut la garder, on la met en cendres; on la rase plutôt que de se rendre; on fait sauter un vaisseau, une fortification par le jeu des poudres & des mines. Le Gouvernement met de grands déserts entre ses ennemis & ses esclaves, pour empêcher l'irruption des uns & l'émigration des autres. L'Espagne a mieux aimé se dépeupler elle-même, & faire de l'Amérique une cimetiere, que d'en partager les richesses avec les Européens. Les Hollandois ont commis tous les crimes secrets & publics, pour dérober aux autres Nations commerçantes la culture des épiceries. Les François ont livré la Louysiane aux Espagnols, de peur qu'elle ne tombât entre les mains des Anglois. L'Angleterre fit périr les François neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournassent pas à la France. Et l'on dit ensuite que la police & la société sont faites pour le bonheur de l'homme! oui, de l'homme puissant, oui, de l'homme méchant.

DE L'ADMINISTRATION DES ÉTATS.

On fronde avec amertume les fauſſes opérations du Gouvernement; & lorſqu'il arrive par haſard, d'en faire une bonne, on garde le ſilence. Peuples, dites-moi, eſt-ce donc la reconnoiſſance que vous devez à ceux qui s'occupent de votre bonheur? Cette eſpèce d'ingratitude eſt-elle bien propre à les attacher à leurs pénibles devoirs? Eſt-ce ainſi que vous les engagerez à les remplir avec diſtinction? ſi vous voulez qu'ils ſoient attentifs au murmure de votre mécontentement lorſqu'ils vous vexent, que les cris de votre joie frappent leurs oreilles avec éclat, lorſque vous en êtes ſoulagés. A-t-on allégé le fardeau de l'impôt, illuminez vos maiſons; ſortez en tumulte; rempliſſez vos temples & vos rues; allumez des bûchers; chantez & danſez à l'entour; prononcez avec allégreſſe, béniſſez le nom de votre bienfaiteur. Quel eſt celui d'entre les adminiſtrateurs de l'empire qui ne ſoit flatté de cet hommage? Quel eſt celui qui ſe réſoudra, ſoit à ſortir de place, ſoit à mourir, ſans l'avoir reçu? Quel eſt celui qui ne déſirera pas d'augmenter le nombre de ces eſpèces de triomphes? Quel eſt celui dont les petits fils n'entendront pas dire avec un noble orgueil : *ſon ayeul fit allumer 4 ſois, 5 fois les feux pendant la durée de ſon adminiſtration?* Quel eſt celui qui n'ambitionnera pas de laiſſer à ſes deſcendans cette ſorte d'illuſtration? Quel eſt celui ſur le marbre funéraire duquel on oſe-

roit annoncer le poste qu'il occupa pendant sa vie, sans faire mention des fêtes publiques, que vous célébrâtes en son honneur ? Cette réticence transformeroit l'inscription en une satyre. Peuples, vous êtes également vils, & dans la misère, & dans la félicité : vous ne savez ni vous plaindre, ni vous réjouir.

Une liberté donnée à un Peuple ne fut jamais un privilège exclusif & perpétuel qui pût ôter au Prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres Peuples.

Si les puissances du premier ordre commettent rarement des fautes impunies, la moindre négligence de la part des Souverains subalternes, à qui de vastes & riches territoires n'offrent aucune prompte & grande ressource, ne peut avoir que des suites funestes. Les petits Etats sont destinés à s'aggrandir ou à disparoître.

La prospérité publique peut-elle augmenter, lors qu'on foule aux pieds la justice; lorsque le ministère encourage la mauvaise foi, en lui offrant un asyle sous la protection de la loi : car si la loi ne poursuit pas, elle protège; lorsqu'on fomente entre les citoyens le germe d'une méfiance qui doit, en se développant, en faire autant de fripons ennemis les uns des autres; lorsque des emprunts, sans aucune sorte de garantie, seront devenus impossibles ou ruineux; lorsque le brigandage de l'usure s'exercera sans aucun frein qui le retienne; lorsqu'il n'y aura plus de crédit, ni au-dedans ni au-dehors de l'Etat, & que la Nation entière passera pour un assemblage d'hommes, sans mœurs & sans principes ? Non, la félicité générale ne peut avoir de base solide,

ſans la validité des engagemens qui en ſont la ſource. Le fiſc lui-même doit ſe libérer par les voies & les règles de la juſtice. La banqueroute du Gouvernement eſt un ſcandale, une atteinte plus funeſte encore à la morale de la ſociété, qu'à la fortune des citoyens.

En quelque lieu du monde ou par quelque motif que ſe puiſſe être, l'autorité ne doit point s'aſſeoir à la place de la juſtice, ni la probité ou la vertu, à la place de la loi; parce qu'il n'y a point d'autorité qu'on ne puiſſe corrompre; parce qu'il n'y a ni probité ni vertu qu'on ne puiſſe ébranler.

Perſonne n'a plus d'intérêt ni de droit au bon Gouvernement d'un pays, que ceux à qui la naiſſance y donne de plus grandes poſſeſſions.

La rage de jouir avant le tems, & ſans meſure; cette maladie qui a gagné le Gouvernement d'une Nation, (la Nation Françoiſe) digne pourtant d'être aimée de ſes maîtres, cette prodigalité qui moiſſonne quand il faudroit ſemer; qui détruit d'une main le paſſé, de l'autre l'avenir; qui ſéche & dévore le fond des richeſſes par l'anticipation des revenus; ce déſordre qui réſulte des beſoins où le défaut de principes & d'expérience ne manque jamais de réduire un état qui n'a que des forces ſans vues & des moyens ſans conduite; l'anarchie qui règne au timon des affaires; la précipitation, la brigue ſubalterne, le vice ou le manque de projets; d'un côté, la hardieſſe de tout faire impunément, & de l'autre, la crainte de parler, même pour le bien public; ce concours de maux qui s'entraînent de loin, & paſſer la Grénade au pouvoir de la Grande

Brétagne qui fut maintenue dans ſa conquête par le traité de 1763.

Un Etat où la proſpérité de la Nation eſt ſacrifiée à la forme du Gouvernement; où l'art de tromper les hommes, eſt l'art de façonner les ſujets; où l'on veut des eſclaves & non des citoyens; où l'on fait la guerre & la paix, ſans conſulter, ni l'opinion, ni le vœu du public; où les mauvais deſſeins ont toujours des appuis dans les intrigues, dans la débauche, dans la pratique du monopole; où les bons ſujets ne ſont reçus qu'avec des moyens & des entraves qui les font avorter: eſt-ce-là la patrie à qui l'on doit ſon ſang.

L'intérêt du Gouvernement n'eſt que celui de la Nation. L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſque les volontés particulières ſont ſubſtituées à l'ordre établi; les loix & les loix ſeules doivent règner. Cette règle univerſelle n'eſt pas un joug pour le citoyen; mais une force qui le protège, une vigilance qui aſſure ſa tranquillité. Il ſe croit libre, & cette opinion qui fait ſon bonheur, décide de ſa ſoumiſſion. Les fantaiſies arbitraires d'un adminiſtrateur inquiet & entreprennant viennent-elles renverſer cet heureux ſyſtême, les Peuples qui par habitude, par préjugé ou par amour-propre, ſont aſſez généralement portés à regarder le Gouvernement ſous lequel ils vivent comme le meilleur de tous, perdent une illuſion que rien ne peut remplacer.

L'autorité diviſe ce grand intérêt lorſqu'elle préſerve opiniatrément dans une erreur où elle eſt tombée. Qu'un fol orgueil ne l'aveugle pas, & elle verra que des variations qui la ramène-

ront

sont au vrai & au bon, loin d'affoiblir ses ressorts, les fortifieront. Revenir d'une mépriſe dangereuſe, ce n'eſt pas ſe démentir, ce n'eſt pas étaler aux Peuples l'inconſtance du Gouvernement, c'eſt leur en montrer la ſageſſe, la droiture; ſi leur reſpect devoit diminuer, ce ſeroit pour la puiſſance qui ne connoîtroit jamais ſes torts, ou les juſtifieroit toujours, & non pour celle qui les avoueroit & s'en corrigeroit.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſqu'elle ſacrifie à l'état terrible & paſſager des exploits guerriers, la tranquillité, l'aiſance & le ſang des Peuples. Vainement cherche-t-on à juſtifier ces penchans deſtructeurs par des ſtatues & des inſcriptions. Ces monumens de l'arrogance & de la flatterie ſeront détruits un jour par le temps, ou renverſés par la haine; il n'y aura de mémoire reſpectée que celle du Prince qui aura préféré la paix qui devoit rendre ſes ſujets heureux, à des victoires qui n'euſſent été que pour lui; qui aura regardé ſon Empire comme ſa famille; qui n'aura uſé de ſon pouvoir que pour l'avantage de ceux qui le lui avoient confié; ſon nom & ſon caractère ſeront généralement chéris. Les pères inſtruiront leur poſtérité du bonheur dont ils ont joui; ces enfans le rediront à leurs neveux, & ce délicieux ſouvenir, conſervé d'âge en âge, ſe perpétuera dans chaque foyer & dans tous les ſiècles.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſque les places qui décident du repos public ſont confiées à des intrigans vils & corrompus; lorſque la faveur obtient les récompenſes dues aux ſervices.

Un bon Gouvernement peut quelquefois faire des mécontens, mais quand on fait beaucoup de malheureux sans aucune sorte de prospérité publique, c'est alors que le Gouvernement est vicieux de sa nature.

Le genre humain est ce que l'on veut qu'il soit, c'est la manière dont on le gouverne qui le décide au bien ou au mal.

Un état ne doit avoir qu'un objet, & cet objet est la félicité publique. Chaque Etat a sa manière d'aller à ce but, & cette manière est son esprit, son principe auquel tout est subordonné.

Un Peuple ne peut avoir d'industrie pour les arts, ni de courage pour la guerre sans commerce & sans amour pour le Gouvernement. Mais dès que la crainte a rompu tous les autres ressorts de l'ame, une nation n'est plus rien, un Prince est exposé à mille entreprises au dehors, à mille dangers au dedans; mépriſé de ses voisins, haï de ses sujets, il doit trembler jour & nuit sur le sort de son royaume & sur sa propre vie. C'est un bonheur pour une Nation que le commerce, les arts & les sciences y fleurissent. C'est même un bonheur pour ceux qui la gouvernent quand ils ne veulent pas la tyranniser; rien n'est si facile à conduire que des esprits justes, mais rien ne hait autant qu'eux la violence & la servitude; donnez des Peuples éclairés au Monarque, laissez les brutes aux Despotes.

Il est des Empires où l'on vend également le droit de se ruiner, celui de se libérer & celui de s'enrichir, parce que le bien & le mal, soit public, soit particulier, peuvent y devenir un objet de finance.

Tel eſt l'enchaînement néceſſaire des événemens qui changent ſans ceſſe les intérêts des Empires, qu'il eſt ſouvent arrivé, & qu'il arrivera ſouvent que les ſpéculations les plus profondes, que les combinaiſons les plus ſages en apparence, ont été trompées & le ſeront encore. On ne ſaiſit que l'avantage du moment dans la choſe où rien n'eſt ſi commun que de voir le bien naître du mal & le mal naître du bien. S'il eſt vrai des particuliers qu'ils ont long-temps ſoupiré après leur malheur, cela l'eſt plus encore des Souverains. On ne fait jamais entrer en calcul les caprices du ſort ſi ſujet à ſe jouer de la prudence des hommes, & l'on a raiſon de penſer toutes les fois qu'un facheux haſard ſe cache dans un avenir éloigné & obſcur, qu'il eſt preſque ſans vraiſemblance, & qu'en le ſuppoſant arrivé, il ne s'enſuivra pas une ruine totale. Mais un Peuple ſera gouverné par un Miniſtre inſenſé, lorſqu'on fermera les yeux ſur la tranquillité, ſur la ſûreté de l'Etat, pour ne les tenir ouverts que ſur ſon agrandiſſement; lorſque ſans conſidération, une malheureuſe petite Iſle occaſionnera des ſoins & des dépenſes qui ne ſeront compenſées par aucun fruit, & qu'on ſe laiſſera éblouir de la gloire frivole de l'avoir ajoutée à la domination nationale; lorſqu'en ſe refuſant à des reſtitutions ſtipulées, on cimentera entre la puiſſance uſurpatrice & la puiſſance léſée des haines, qui ſeront ſuivies tôt ou tard d'effuſion de ſang ſur les mers & ſur le continent; lorſque pour la conſervation de quelques places, on ſera forcé d'y empriſonner des ſoldats qui s'abâtardiront dans une longue oiſiveté; lorſqu'on ſuſcitera des jalouſies durables, ou des préten-

tions toutes prêtes à se renouveller & à mettre des Peuples en armes ; lorsqu'on oubliera qu'entre deux Nations établies, un autre Empire est quelquefois la meilleure barrière qu'ils puissent avoir, & qu'il est imprudent & dangereux de se donner, par l'extinction de la Nation interposée, un voisin ambitieux, turbulent, guerrier & puissant ; que tout domaine séparé d'un Etat par une grande distance, est précaire, dispendieux, mal défendu & mal administré ; que ce seroit sans contredit, un vrai malheur pour deux Nations qu'une possession en-deçà ou au-delà du fleuve qui leur sert de limite ; que renoncer à une contrée que diverses Puissances révendiquent, c'est communément s'épargner des peines superflues, des allarmes & des guerres ; & la céder à un de ceux qui l'envient, c'est lui faire présent des mêmes calamités ; en un mot, qu'un Souverain qui auroit vraiment du génie, le montreroit peut-être même encore plus à saisir les avantages réels de son pays, qu'à abandonner à des Nations rivales des avantages trompeurs, dont elles ne sentiroient qu'avec le temps les conséquences funestes : c'est une espèce de piège sur lequel la fureur de s'étendre les aveuglera toujours.

On ne voit point de terme au mal-être des Peuples ; le terme de leur bien-être est au contraire toujours prochain. Il faut une longue suite d'événemens favorables pour les tirer de la misère. Il ne faut qu'un instant pour les y précipiter.

L'art de maintenir l'autorité est un art délicat ; qui demande plus de circonspection qu'on ne pense. Ceux qui gouvernent sont trop accoutumés peut-être à mépriser les hommes. Ils les

regardent trop comme des esclaves courbés par la nature, tandis qu'ils ne le sont que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids, prenez garde qu'ils ne se redressent avec fureur. N'oubliez pas que le lévier de la puissance, n'a d'autre appui que l'opinion; que la force de ceux qui gouvernent n'est réellement que la force de ceux qui le laissent gouverner. N'avertissez pas les Peuples distraits par les travaux, ou endormis dans les chaînes, de lever les yeux jusqu'à des vérités trop redoutables pour vous; & quand ils obéissent ne les faites pas souvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil sera venu; dès qu'ils auront pensé qu'ils ne sont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs sont faits pour eux; dès qu'une fois ils auront pu se rapprocher, s'entendre & prononcer d'une voix unanime: *nous ne voulons pas de cette loi, cet usage nous déplaît;* point de milieu, il vous faudra pour alternative inévitable, ou céder ou punir, être foibles ou tyrans; & votre autorité désormais détestée ou avilie, quelque parti qu'elle prenne, n'aura plus à choisir de la part des Peuples que l'insolence ouverte ou la haine cachée.

Le premier devoir d'une administration sage est donc de ménager les opinions dominantes dans un pays: car les opinions sont la propriété la plus chère des Peuples, propriété plus chère que leur fortune même. Elle peut travailler sans doute à les rectifier par les lumières, à les changer par la persuasion, si elles diminuent les forces de l'État; mais il n'est pas permis de les contrarier sans nécessité.

Un acte de rigueur en impose quelquefois. Les Peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faisoit que gronder au loin, se soumettent souvent lorsqu'il vient à fondre sur eux. C'est alors qu'ils pèsent les avantages & les désavantages de la résistance ; qu'ils mésurent leurs forces & celles de leurs oppresseurs ; qu'une terreur panique saisit ceux qui ont tout à perdre & rien à gagner ; qu'ils élèvent la voix, qu'ils intimident, qu'ils corrompent ; que la division s'élève entre les esprits, & que la société se partage en deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entregorgent sous les yeux de leurs tyrans qui voient couler ce sang avec une douce satisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guères de complices que chez les Peuples déjà corrompus. Ce sont les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment, c'est la molesse qui s'épouvante & n'ose faire l'échange de son repos contre des périls honorables. C'est la vile ambition de commander qui prête ses bras au despotisme, & consent à être esclave pour dominer ; à livrer un Peuple pour partager sa dépouille ; à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres : c'est sur-tout l'indifférente & froide personnalité, dernier vice d'un Peuple, dernier crime des Gouvernemens, car c'est toujours le Gouvernement qui la fait naître : c'est elle qui, par principe, sacrifie une Nation à un homme, & le bonheur d'un siècle de la postérité, à la jouissance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une société opulente & voluptueuse, d'une société vieille & parvenue à son dernier terme,

n'appartiennent point à des Peuples agriculteurs & nouveaux.

Pour gouverner une grande Nation il faut un grand caractère. Il ne faut point sur-tout de ces ames indifférentes & froides par légéreté, pour qui l'autorité absolue n'est qu'un amusement, qui laissent flotter au hasard de grands intérêts, & sont plus occupés à conserver leur pouvoir qu'à s'en servir.

Dans les Etats Monarchiques, un moyen d'exclure un habile homme d'une place importante, moyen que la haine ou la jalousie ne manquent guère d'employer, c'est d'anticiper sur la nomination de la Cour par le choix populaire. Le même moyen réussiroit aussi sûrement entre les Cours. Pour détourner un Ministre d'une bonne opération, un autre Ministre n'auroit qu'à s'emparer de la gloire de s'en être avisé le premier, en la divulguant, pour empêcher qu'elle se fit. Rien de plus rare entre les Ministres d'une même Cour, que d'en avoir un assez grand, assez honnête, assez bon citoyen, pour suivre un projet commencé par son prédécesseur. C'est ainsi que les abus s'éternisent chez la même Nation. C'est ainsi que tout s'entame & que rien ne s'achève, par un fol orgueil, dont l'influence fatale se répand sur toutes les branches de l'administration, & qui suspend les progrès de la civilisation, qui auroit fixé les Peuples dans l'état barbare, si leurs chefs en avoient été constamment & dans tous les temps, également entêtés.

DE L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.

Il seroit à souhaiter que par-tout le Juge pût être pris à partie. S'il a mal jugé par incapacité, il est coupable; par iniquité, il l'est bien davantage.

A mesure que les sociétés s'accroissent & durent, la corruption s'étend; les délits, sur-tout ceux qui naissent de la nature du climat, dont l'influence ne cesse point, se multiplient, & les châtimens tombent en désuétude, à moins que le code ne soit sous la sanction des Dieux. Nos loix ont prononcé une peine sévère contre l'adultère. Qui est-ce qui s'en doute ?

Avant les loix, la condition de l'homme différoit peu de la condition animale; & aucun préjugé n'attachoit de la turpitude à une action naturelle.

Une ordonnance est ridicule toutes les fois qu'il y a des voies certaines pour l'éluder.

Les tourmens de la question n'ont jamais donné de lumières que sur le courage ou la foiblesse de ceux qu'un préjugé barbare y condamnoit.

Il n'y a aucune contrée où l'on ne connoisse le prix de tout, excepté de l'homme. Les Nations les plus policées n'en sont pas encore venues jusques-là. Témoin la multitude des peines capitales infligées par-tout, & pour des délits assez frivoles. Il n'y a pas d'apparence que des Nations, où l'on condamne à la mort une jeune fille de dix-huit ans, qui pourroit être mère

de cinq où six enfans ; un homme sain & vigoureux de trente ans, pour le vol d'une pièce d'argent, aient médité sur ces tables de la probabilité de la vie humaine, qu'ils ont si savament calculées, puisqu'elles ignorent combien la cruauté de la nature immole d'individus, avant que d'en amener un à cet âge. On répare sans s'en douter, un petit dommage fait à la société par un plus grand. Par la sévérité du châtiment, on pousse le coupable du vol à l'assassinat. Quoi donc! Est-ce que la main qui a brisé la serrure d'un coffre fort, ou même enfoncé un poignard dans le sein d'un citoyen, n'est plus bonne qu'à être coupée? Quoi donc! Parce qu'un débiteur infidèle ou indigent n'est pas en état de s'acquitter; faut-il le réduire à l'inutilité pour la société, à l'insolvabilité pour vous, en le renfermant dans une prison? Ne conviendroit-il pas mieux à l'intérêt public & au vôtre, qu'il fit quelqu'usage de son industrie & de ses talens, sauf à l'action que vous avez légitimement intentée contre lui à le suivre partout, & à s'y saisir d'une portion de son lucre, fixée par quelque sage loi. Mais il s'expatriera? Et que vous importe qu'il soit en Angleterre ou au petit Châtelet? En serez-vous moins déchu de votre créance? Si les Nations se concertoient entr'elles, le malfaiteur ne trouveroit d'asyle nulle part. Si vous étendez un peu vos vues, vous concevrez que le débiteur qui vous échappe par la fuite, ne peut faire fortune chez l'étranger sans s'acquitter d'une portion de sa dette, par ses besoins & par les échanges réciproques des Nations. C'est des vins de France qu'il s'enivrera à Londres; c'est des soies de Lyon que sa femme se vêtira à

Cadix & à Lisbonne. Mais ces spéculations sont trop abstraites & trop patriotiques pour un créancier cruel qui, tourmenté de son avarice & de sa vengeance, aime mieux tenir son malheureux débiteur dans les fers, couché sur de la paille, & l'y nourrir de pain & d'eau, que de le rendre à la liberté. Elles n'auroient pas dû échapper aux Gouvernemens & aux législateurs; & c'est à eux qu'il faut s'en prendre des barbares absurdités qui existent encore à cet égard chez ces Nations prétendues policées.

L'établissement d'un Tribunal tel que la Chambre de justice qui fut élevée en France, anéantit les droits du citoyen, qui ne doit compte de ses actions qu'à la loi, il fait pâtir tous les hommes riches que leur fortune, bien ou mal acquise, désine à leur proscription; il encourage les délateurs qui marquent du doigt à la tyrannie, ceux qu'il est avantageux de ruiner; il est composé de fangsues impitoyables qui voient des criminels par-tout où ils soupçonnent de l'opulence; il épargne des brigands, qui savent se mutiler à propos, pour dépouiller les ames honnêtes, défendues seulement par leur innocence; il sacrifie les intérêts du fisc aux fantaisies de quelques favoris avides, débauchés & dissipateurs.

Nous demanderons au nom de l'humanité quel étoit son crime dans l'ordre des loix? Le glaive redoutable de la justice n'a point été déposé entre les mains des Magistrats, pour venger des haines particulières, ni même pour suivre les mouvemens de l'indignation publique. C'est à la loi seule qu'il appartient à marquer les victimes; & si les clameurs d'une multitude aveugle & pas-

sionnée pouvoient décider les Juges à prononcer une peine capitale, l'innocence prendroit la place du crime, & il n'y auroit plus de sûreté pour le citoyen.

Une suspension générale de la justice deviendroit un des plus redoutables fléaux, dont l'espèce humaine pût être affligé.

Dois-je être surpris que vous donniez réciproquement retraite à vos malfaiteurs, lorsque je vois tous les jours que vous vous arrogez le droit de vous les envoyer, en prononçant contre eux le bannissement : loi aussi contraire au droit commun que le seroit au droit particulier celle qui autoriseroit un citoyen dont le chien devient enragé, à le cacher dans la maison de son voisin?

Mais un homme qui a deux bras est toujours un bon effet. . . donc il ne faut pas le récéler. . . & il n'est pas sans espoir, comme il n'est pas sans un exemple, qu'un méchant s'amende. . . Oui, un contre-cent. . . . Reste à savoir si pour un scélérat qui se corrigera, vous voulez acquérir cent scélérats incorrigibles.

En général, soit dans les Nations, soit dans les particuliers, la vengeance n'est point atroce chez les Peuples où règnent les bonnes loix, parce que ces loix qui gardent le citoyen, les préservent des offenses. La vengeance n'est point un sentiment fort vif dans les guerres des grands Peuples, parce qu'ils ont peu à craindre de leurs ennemis. Mais chez de petites nations, où chaque individu tient une grande portion de l'état dans ses mains, où l'enlèvement d'un seul homme ménace la société de sa ruine, les guerres ne peuvent être que la vengeance, de tous contre tous.

Chez des hommes indépendans qui ont une estime d'eux-mêmes, que des hommes asservis ne peuvent avoir ; chez les sauvages, dont les affections sont peu étendues & fort vives, on doit venger sans mesure les outrages, parce qu'ils attaquent toujours la personne dans quelques endroits infiniment sensibles ; on doit poursuivre jusqu'à la dernière goutte de son sang, le meurtrier d'un ami, d'un fils, d'un frère, d'un concitoyen,

DES CAPITALES.

L'HOMME, sans doute, est fait pour la société; sa foiblesse & ses soins le démontrent. Mais des sociétés de vingt à trente millions d'hommes, des cités de quatre à cinq cens mille ames sont des monstres dans la nature : ce n'est point elle qui les forme : c'est au contraire elle qui tend sans cesse à le détruire. Elles ne se soutiennent que par une prévoyance continue & par des efforts inouis. Elles ne tarderoient pas à se dissiper, si une portion considérable de cette multitude ne veilloit à leur conservation. L'air en est infecté, les eaux en sont corrompues, la terre épuisée à de grandes distances, la durée de la vie s'y abrège; les douceurs de l'abondance y sont peu senties, les horreurs de la disette y sont extrêmes. C'est le lieu de la naissance des maladies épidémiques; c'est la demeure du crime, des vices, des mœurs dissolues. Ces énormes & funestes entassemens d'hommes sont encore un fléau de la Souveraineté, autour de laquelle la cupidité appelle & grossit sans interruption la foule des esclaves, sous une infinité de fonctions, de dénominations. Ces amas surnaturels de population sont sujets à fermentation & à corruption pendant la paix. La guerre vient-elle à leur imprimer un mouvement plus vif, le choc en est épouvantable.

Les sociétés naturelles sont peu nombreuses. Elles subsistent d'elles-mêmes. On n'y attend point la

ſurabondance incommode de la population pour la diviſer. Chaque diviſion va ſe placer à des diſtances convenables. Tel fut par-tout l'état primitif des contrées anciennes; tel celui du nouveau continent.

DES TITRES ET DES DISTINCTIONS.

LE premier qui mérita la nobleſſe, qu'étoit-il avant de l'avoir obtenue ? Mettez à ſa place un de ſes illuſtres deſcendans, & il auroit laiſſé rôturiers ſes enfans & ſes neveux. La véritable nobleſſe étoit dans le ſang & dans la deſtinée avant que d'exiſter ſur un parchemin, il faut du bonheur & du mérite; du bonheur qui nous préſente aux grandes occaſions; du mérite qui nous y faſſe répondre. Tous ceux qui, dans les ſiècles paſſés, ſe ſont anoblis; tous ceux qui s'anobliront dans les ſiècles à venir, ont prouvé & prouveront que le ciel ouvre ces deux grandes voies à un petit nombre d'hommes, & qu'il eſt auſſi facile d'avoir l'ame haute ſous un vêtement Bourgeois, que l'ame baſſe ſous un cordon. Le courage, la vertu, le génie, ſont de toutes les conditions.

DE LA GUERRE ET DE L'ART MILITAIRE.

On établit ce qu'on appelle le droit de la guerre; c'est-à-dire l'injustice dans l'injustice, ou l'intérêt des Rois dans le massacre des Peuples. On ne les égorge pas tous à la fois. On se réserve quelques têtes de ce bétail pour repeupler le troupeau de victimes nouvelles. Ce droit de la guerre ou des gens, fait qu'on prescrit certains abus dans l'usage de tuer. Quand on a des armes à feu, l'on défend les armes empoisonnées; & quand les boulets de canon suffisent, on interdit les balles mâchées. Race indigne du ciel & de la terre, être destructeur & tyrannique, Homme ou Démon, ne cesseras-tu point de tourmenter ce globe où tu vis un moment! Ne finiras-tu la guerre qu'avec l'anéantissement de ton espèce? Eh bien! si tu veux le hâter, vas donc chercher les poisons du Nouveau-Monde.

La guerre fut de tous les temps & de tous les Pays; mais l'art militaire ne se trouve que dans certains siècles & chez quelques Peuples. Les Grecs l'instituèrent, & vainquirent toutes les forces de l'Asie. Les Romains le perfectionnèrent & conquirent le monde. Ces deux Nations, dignes de commander à toutes les autres, puisqu'elles s'élevèrent par le génie & la vertu; durent leur supériorité à l'Infanterie où l'homme seul est dans toute sa force. Les phalanges & les légions menèrent par-tout la victoire sur leurs pas.

Lorsque la molesse eût fait prévaloir la Cavalerie

valeur dans les armées, Rome perdit de sa gloire & de ses succès ; malgré la discipline de ses troupes, elle ne put résister à des Nations barbares qui combattoient à pied.

Le génie militaire, tout mathématique qu'il est, est dépendant de la fortune qui subordonne l'ordre de opérations à la variabilité des données. Les règles sont hérissées d'exceptions que le tact doit pressentir. L'exécution même change presque toujours le plan & dérange le système d'une action. Le courage ou la timidité des troupes, la témérité de l'ennemi, le succès éventuel de ses mesures, une rencontre, un événement imprévu, un orage qui gonfle un torrent, le vent qui dérobe un piège ou une embuscade sous des tourbillons de poussière ; la foudre qui épouvante les chevaux, ou qui se confond avec le bruit des canons, la température de l'air dont l'influence agit continuellement sur les esprits du chef & sur le sang des soldats : ce sont autant d'élémens physiques ou moraux, qui, par leur inconstance, entraîne un renversement total dans les projets les mieux concertés.

La guerre, heureuse ou malheureuse, sert toujours de prétexte aux usurpations des Gouvernemens, comme si les chefs des Nations belligérantes s'y proposoient moins de vaincre leurs ennemis que d'asservir leurs sujets.

Dans toutes les Monarchies de l'Europe, le soldat n'est qu'un instrument de despotisme, & il en a les sentimens. Il croit appartenir au trône & non à la patrie ; & cent mille hommes ne sont que cent mille esclaves disciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force

cet empire à qui tout cède, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté ; enfin, le régime & la subordination militaire, qui à la voix d'un seul homme meut des milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger, & fait au premier signal une loi de tuer ou de mourir.

DES GRANDES ARMÉES.

LA manie d'avoir des troupes, cette fureur qui, sous prétexte de prévenir les guerres les allume ; qui en amenant le despotisme des gouvernemens, prépare de loin la révolte des Peuples; qui arrachant perpétuellement l'habitant de son foyer, & le cultivateur de son champ, éteint l'amour de la patrie en éloignant l'homme de son berceau; qui bouleverse les Nations & les transplante au-delà des terres & des mers ; cet esprit mercenaire de milice, qui n'est pas l'esprit militaire, perdra tôt ou tard l'Europe. Qu'elle gloire peut-il y avoir aujourd'hui à servir des despotes qui mesurent les hommes à la toise, les prisent par leur paye, les enrôlent par force ou par subtilité, les retiennent, les congédient comme ils les ont pris, sans leur consentement? Quel honneur d'aspirer au commandement des armées sous la maligne influence des cours, où l'on donne & l'on ôte tout pour rien, où l'on élève & l'on dégrade par caprice des hommes sans mérite & sans crime, où l'on confie le ministère de la guerre à un protégé qui ne s'est distingué dans aucune occasion & à qui l'art n'est connu ni par la pratique ni par la méditation ; où une favorite trace avec des mouches, sur une carte étendue sur sa toilette, la marche que suivront les armées ; où pour livrer une bataille il faut envoyer solliciter la permission de la cour, délai funeste pendant lequel l'ennemi a changé de position & le moment de la victoire s'est perdu ;

où à l'insçu du Prince on a quelquefois ordonné à un Général, sous peine de disgrace, de se laisser battre; où la jalousie, la haine, mille autres motifs détestables font échouer les espérances d'une campagne heureuse; où par négligence ou par foiblesse on laisse manquer les camps de vivres, de fourage & de munitions; où celui qui doit obéir, s'arrêter, avancer, exécuter des mouvemens combinés, trahit son chef & brave la discipline sans compromettre sa tête? Aussi, hormis les Empires naissans & les momens de crise, plus il y a de soldats dans un Etat, plus la Nation s'affoiblit; & plus la Nation s'affoiblit, plus on multiplie les soldats.

DE LA MARINE.

LA Marine est un nouveau genre de puissance qui a donné, en quelque sorte, l'Univers à l'Europe; cette partie si bornée du globe a acquis par ses escadres un empire absolu sur les autres beaucoup plus étendues. Une supériorité si avantageuse durera toujours, à moins que quelque événement qu'il est impossible de prévoir, ne dégoutât nos descendans d'un élément fécond en naufrages. Tant qu'il leur restera des flottes, elles prépareront les révolutions, elles promèneront les destins des Peuples, elles seront le lévier du monde; mais ce n'est pas seulement aux extrémités de la terre ou dans des régions barbares que les vaisseaux ont porté la terreur & dicté des loix. Leur action s'est fait vivement sentir, même au milieu de nous, & a dérangé les anciens systêmes; il s'est formé un nouvel équilibre; du continent la balance du pouvoir a passé aux Nations maritimes. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande sécurité; ses guerres sont peut-être aussi fréquentes, aussi sanglantes, mais elle en est moins ravagée, moins affoiblie, il y a plus d'efforts & moins de secousses. L'importance où s'est élevée la Marine, conduira avec le temps tout ce qui y a un rapport plus ou moins prochain, au degré de perfection dont il est susceptible.

DE L'OR ET DES RICHESSES.

On a bien dit que l'or représentoit toutes les richesses, mais on pouvoit ajouter le bonheur, le malheur, presque tous les vices, presque toutes les vertus : car quelle est la bonne ou la mauvaise action qu'on ne puisse pas commettre avec de l'or? Est-il donc étonnant qu'il n'y ait rien qu'on ne fasse pour obtenir un objet de cette importance; qu'il ne devienne, après qu'on l'a obtenu, la source des plus funestes abus, qui se multiplient à proportion du voisinage & de l'abondance de ce précieux & funeste métal.

De toutes les passions qui s'allument dans le cœur de l'homme, il n'y en a point dont l'ivresse soit aussi violente que celle de l'or. On connoît le pays des belles femmes, & l'on n'est point tenté d'y voyager. L'ambition sédentaire s'agite dans une enceinte assez étroite; la fureur des conquêtes est la maladie d'un seul homme qui entraine une multitude d'autres à sa suite. Mais supposez tous les Peuples de la terre également policés, & l'avidité de l'or déplacera les habitans de l'un & de l'autre hémisphère. Partis des deux extrémités des deux diametres de l'équateur, ils se croiseront sur la route d'un pôle à l'autre.

Un des effets de l'or seroit-il donc d'endurcir l'homme jusqu'à sa fin, & d'étouffer les remords!

DES CORVÉES.

Qui croiroit que sous le siècle le plus éclairé de cette Nation, au tems où les droits de l'homme avoient été le plus sévérement discutés, lorsque les principes de la morale naturelle n'avoient plus de contradicteurs; sous le règne d'un Roi bienfaisant, sous des ministres humains, sous des Magistrats intègres, on ait prétendu qu'il étoit dans l'ordre de la justice, & selon la forme constitutive de l'Etat, que des malheureux qui n'ont rien fussent arrachés de leurs chaumieres, distraits de leur repos ou de leurs travaux, eux, leurs femmes, leurs enfans & leurs animaux, pour aller, après de longues fatigues, s'épuiser en fatigues nouvelles, à construire des routes encore plus fastueuses qu'utiles, à l'usage de ceux qui possèdent tout, & cela sans solde & sans nourriture.

Ames de bronze, faites un pas de plus, & bientôt vous vous persuaderez qu'il vous est permis. . . . Je m'arrête. L'indignation me pousseroit trop loin. Mais il convient d'avertir le Gouvernement que l'affreux système des corvées est encore plus funeste à ses colonies. La culture des terres, par la nature du climat, & la nature des productions, exigeant plus de célérité, ne peut que souffrir extrêmement de l'absence de ces agens, qu'on occupe loin de leurs atteliers à des ouvrages publics, souvent inutiles & toujours faits pour des bras oisifs. Si la métropole, malgré la foule des moyens qu'elle a sous la main,

n'eſt pas encore parvenue à corriger ou à tempérer la vexation des corvées, elle doit juger combien il en réſulte d'inconvéniens au-delà des mers, quand la direction de ces travaux eſt confiée à des adminiſtrateurs qui ne peuvent être ni dirigés, ni redreſſés, ni arrêtés dans l'exercice arbitraire d'un pouvoir abſolu. Mais le fardeau des corvées eſt doux & léger, au prix de celui des impôts.

DES IMPOTS.

Aucune Nation, quel que fût son régime n'a jamais douté que tous les biens qui existent dans un Etat, ne dussent contribuer aux dépenses du Gouvernement. La raison de ce grand principe est à la portée de tous les esprits. Les fortunes particulieres tiennent essentiellement à la fortune publique. L'une ne sauroit être ébranlée, sansque les autres n'en souffrent. Ainsi, quand les sujets d'un empire le servent de leur bourse ou de leur personne, ce sont leurs propres intérêts qu'ils défendent. La prospérité de la patrie, est la prospérité de chaque citoyen. Cette maxime vraie dans toutes les législations, est surtout sensible dans toutes les associations libres.

On peut définir l'impôt, une contribution pour la dépense publique, qui est nécessaire à la conservation de la propriété particuliere. La jouissance paisible des terres & des revenus, exige une force qui les défende de l'invasion, une police qui assure la liberté de les faire valoir.

C'est une opinion généralement reçue que les Peuples succombent sous le poids des taxes. Après même que le fardeau aura été beaucoup allégé, il le faudra alléger encore, si les arts ne se multiplient pas; si l'agriculture, en particulier, ne prend pas des accroissemens remarquables.

On feroit des efforts inutiles pour l'encourager dans les contrées les plus septentrionales. Rien ne peut prospérer dans ces climats glacés; ce sera

toujours avec des oiseaux, avec des poissons, avec des bêtes fauves que se nouriront, que s'habilleront, que paieront leurs tributs, les habitans disperses de loin en loin, dans ce climat dur & sauvage.

Depuis que le Magistrat Britannique n'a cessé d'imaginer des moyens pour s'approprier l'argent du Peuple, le Peuple n'a cessé de chercher des ruses pour se soustraire à l'avidité du Magistrat. Dès qu'il n'y a point eu de modération dans les dépenses, de bornes dans l'imposition, d'équité dans la répartition, de douceur dans le recouvrement; il n'y a plus eu de scrupule dans la violation des loix pécuniaires, de bonne foi dans le paiement des impôts, de franchise dans les engagemens du sujet avec le Prince. Oppression d'un côté, pillage de l'autre. La finance poursuit le commerce & le commerce élude ou trompe la finance. Le fisc rançonne le cultivateur, & le cultivateur en impose au fisc, par de fausses déclarations. Ce sont les mœurs des deux hémisphères.

Après s'être permis l'impôt qui est la preuve du despotisme, ou qui y conduit un peu plutôt, un peu plus tard, on s'est jetté sur les consommations. Les Souverains ont affecté de regarder ce nouveau tribut comme volontaire en quelque sorte, puisque sa quantité dépend des dépenses que tout citoyen est libre d'augmenter ou de diminuer au gré de ses facultés & de ses gouts la plupart factices.

Mais si la taxe porte sur les denrées de première nécessité c'est le comble de la cruauté. Avant toutes les loix sociales l'homme avoit le droit

de subsister. L'a-t-il perdu par l'établissement des loix? survendre au Peuple les fruits de la terre, c'est les lui ravir; c'est attaquer le principe de son existence que de le priver par un impôt des moyens de la conserver; en pressurant la subsistance de l'indigent, l'état lui ôte les forces avec les alimens; d'un homme pauvre il fait un mendiant, d'un travailleur un oisif, d'un malheureux un scélérat, c'est-à-dire qu'il conduit un famélique à l'échafaud par la misère.

Si la taxe porte sur les denrées moins nécessaires: que de bras perdus pour l'agriculture & pour les arts sont employés, non pas à garder les boulevards de l'Empire, mais à hérisser un Royaume d'une infinité de petites barrieres, à embarasser les portes des villes, à infester les chemins & les passages du commerce, à fureter dans les caves, dans les greniers, dans les magasins! Quel Etat de guerre entre le Prince & le Peuple, entre le citoyen & le citoyen! Que de prisons, de galeres, de gibets, pour une foule de malheureux qui ont été poussés à la fraude, à la contrebande à la révolte même, par l'iniquité des loix fiscales?

Mais quelle est la forme d'imposition la plus propre à concilier les intérêts publics avec les droits des citoyens? c'est la taxe sur la terre. Un impôt est une dépense qui se renouvelle tous les ans pour celui qui en est chargé. Un impôt ne peut donc être assis que sur un revenu annuel, car il n'y a qu'un revenu annuel qui puisse acquitter une dépense annuelle. Or on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui restituent chaque année les avances qui leur sont faites & de plus un bénéfice dont

il soit possible de disposer. On commence depuis longtemps à soupçonner cette importante vérité. De bons esprits la porteront un jour à la démonstration; & le premier gouvernement qui en fera la base de son administration, s'élevera nécessairement à un degré de prospérité inconnue à toutes les Nations & à tous les siècles.

La contribution des citoyens au trésor public est un tribut : ils doivent le présenter eux-mêmes au Souverain, qui de son côté, en doit diriger sagement l'emploi. Tout argent intermédiaire détruit ces rapports, qui ne sauroient être assez rapprochés; son influence devient une source inévitable de division & de ravage. C'est sous cet odieux aspect qu'ont toujours été regardés les fermiers des taxes.

Le fermier imagine les impôts : son talent est de les multiplier; il les enveloppe des ténèbres pour leur donner l'extension qui lui conviendra. Des Juges de son choix appuient ses intérêts; toutes les avenues du trône lui sont vendues, & il sait à son gré vanter son zèle ou calomnier les Peuples mécontens avec raison de ses vexations. Par ces vils artifices il précipite les Provinces au dernier terme de dégradation, mais ses coffres regorgent de richesses : alors on lui vend au plus vil prix les loix, les mœurs, l'honneur, le peu qui reste de sang à la Nation. Ce traitant jouit sans honte & sans remords de ces infâmes & criminels avantages, jusqu'à ce qu'il ait détruit l'Etat, le Prince & lui-même.

Les Peuples libres n'ont que rarement éprouvé ce sort affreux. Des principes humains & réfléchis leur ont fait préférer une régie presque tou-

jours paternelle pour recevoir les contributions du citoyen. C'eſt dans les Gouvernemens abſolus que l'uſage tyrannique des fermes s'eſt concentré. Quelquefois l'autorité a été effrayée des ravages qu'elles faiſoient; mais des adminiſtrateurs timides, ignorans ou pareſſeux, ont craint dans la confuſion où étoient les affaires, un bouleverſement entier au moindre changement qu'on ſe permettroit. Pourquoi donc le temps de la maladie ne ſeroit-il pas celui du remède? c'eſt alors que les eſprits ſont mieux diſpoſés, que les contradictions ſont moindres, que la révolution eſt plus aiſée.

Cependant il ne ſuffit pas que l'impôt ſoit réparti avec juſtice, qu'il ſoit perçu avec modération; il faut encore qu'il ſoit proportionné aux beſoins du Gouvernement, & ces beſoins ne ſont pas toujours les mêmes. La guerre exigea partout & dans tous les ſiècles des dépenſes plus conſidérables que la paix. Les Peuples anciens y fourniſſoient par les économies qu'ils faiſoient dans des temps de calme. Depuis que les avantages de la circulation & les principes de l'induſtrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainſi les métaux a été proſcrite. On a préféré avec raiſon la reſſource des impoſitions extraordinaires. Tout Etat qui ſe les interdiroit ſe verroit contraint pour retarder ſa chûte, de recourir aux voies pratiquées à Conſtantinople. Le Sultan qui peut tout, excepté augmenter ſes revenus, eſt réduit à livrer l'Empire aux vexations de ſes délégués pour les dépouiller enſuite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne ſoient jamais exceſſives,

il faut qu'elles soient ordonnées, réglées & administrées par les représentans des Nations.

L'impôt est un joug pesant. Comment le portera-t-on s'il est aggravé par la manière de le présenter? C'est une coupe amère que tous doivent boire. Si vous la portez brusquement ou mal-adroitement à la bouche, quelqu'un la renversera.

Les membres d'une confédération doivent toujours contribuer à sa défense & à sa splendeur, selon l'étendue de leurs facultés, puisque ce n'est que par la force publique que chaque classe peut conserver l'entière & paisible jouissance de ce qu'elle possède. L'indigent y a sans doute moins d'intérêt que le riche : mais il y a d'abord l'intérêt de son repos, & ensuite celui de la conservation de la richesse nationale, qu'il est appellé à partager par son industrie. Point de principe social plus évident; & cependant point de faute publique plus commune que son infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumières & la conduite des Gouvernemens?

La rapacité des Gouvernemens est inconcevable. On ne trouvera pas peut-être un seul exemple où l'imposition n'ait été concomitante de l'entreprise; pas un Souverain qui n'ait voulu s'assurer une partie de la moisson avant que la récolte fût faite, sans s'appercevoir que ces exactions prématurées étoient des moyens sûrs de la détruire. D'où naît cette espèce de vertige? est-ce de l'ignorance? est-ce de l'indigence? seroit-ce une séparation secrète de l'intérêt propre de l'administration, de l'intérêt général de l'Etat? Le Gouvernement qui se joue par-tout de la crédulité du Peuple, & que rien ne sauroit dis-

traire de son empressement à reculer les limites de l'autorité devient plus entreprenant au moment que la Nation devient plus timide. Des consciences hardies opprimèrent les consciences foibles, & l'époque de ce grand phénomène, fut celle d'une grande servitude. Triste & commun effet des catastrophes de la nature! Elles livrent presque toujours les hommes à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire; soit que ceux qui gouvenent croient qu'en étendant le pouvoir de leur personne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un Etat est comme un ressort qu'on force à agir sur lui-même, & qui, parvenu au point où finit son élasticité, se brise tout-à-coup & déchire la main qui le comprime.

DES RICHESSES ET DU CRÉDIT.

Les richesses produisent l'effet contraire de l'indigence, celui d'éteindre le courage, & de dégoûter de la guerre. Entre le crédit particulier & le crédit public, il y a cette différence que l'un a le gain pour but & l'autre la dépense. Il suit de-là que le crédit est richesse pour les négocians, puisqu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, & qu'il est pour les Gouvernemens une cause d'apauvrissement, puisqu'il ne leur procure que la faculté de se ruiner. Un Etat qui emprunte aliene une portion de son revenu pour un capital qu'il dépense. Il est donc plus pauvre après ces emprunts qu'il ne l'étoit avant cette opération funeste.

L'usage du crédit public, quoique ruineux pour tous les Etats, ne l'est pas pour tous au même point. Une Nation qui a beaucoup de riches productions dont le revenu entier est libre, qui a toujours respecté ses engagemens, qui n'a pas l'ambition des conquêtes, qui se gouverne elle-même, une telle Nation trouvera de l'argent à meilleur marché, qu'un Empire dont le sol n'est pas abondant, qui est surchargé de dettes, qui entreprend au-de-là de ses forces, qui a trompé ses créanciers & qui gémit sous un Gouvernement arbitraire.

Un Peuple dont les Finances sont en désordre tombera rapidement dans les derniers malheurs par le crédit public; Mais le Gouvernement le mieux ordonné y trouvera aussi le terme de sa prospérité.

DE

DE L'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MALHEUREUSEMENT l'avidité ne raisonne pas comme la prudence & l'humanité. Il n'y a presque point de pactes & de baux, entre le riche & le pauvre auxquels ces principes ne soient applicables. Voulez-vous être payé de votre fermier, dans les bonnes & les mauvaises années ? N'en exigez pas à la rigueur tout ce que votre terre peut rendre ; sans quoi, si le feu prend à vos granges, c'est à vos dépens qu'elles seront incendiées. Si vous voulez prospérer seul, la prospérité vous échappera souvent. Il est rare que votre bien puisse absolument se séparer du bien d'un autre. Vous serez la dupe de celui qui s'engage à plus qu'il ne peut ; s'il le fait, il sera la vôtre, s'il l'ignore ; & l'homme qui réunit la prudence à l'honnêteté, ne veut ni duper ni être dupe.

DU LUXE.

L'EMBONPOINT du luxe eſt une maladie qui annonce la décadence des forces de l'Etat.

L'empire Romain tomba par ſa propre péſanteur; ſemblable aux léviers de bois ou de métal, dont l'extrême longueur fait la foibleſſe. Il ſe rompit & il en réſulta deux grands débris.

DU DROIT D'AUBAINE.

LE barbare droit d'Aubaine, droit qui s'oppose au commerce réciproque des Nations, repousse le vivant & dépouille le mort, déshérite l'enfant de l'étranger, condamne celui-ci à laisser son opulence dans sa patrie, & lui interdit ailleurs toute acquisition, soit mobiliaire, soit foncière : droit qu'un Peuple, qui aura les premières notions de bonne politique, abolira chez lui, & dont il se gardera bien de solliciter l'extinction dans les autres contrées.

DE LA POPULATION.

La population dépend beaucoup de la distribution des biens fonds. Les familles se multiplient comme les possessions, & quand elles sont trop vastes, leur étendue démesurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire, ne travaillant que pour lui seul, consacre une moitié de ses terres à ses revenus & l'autre à ses plaisirs; tout ce qu'il donne à la chasse est doublement perdu pour la culture, parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrein des hommes, au lieu de nourrir des hommes dans le terrein des bêtes; il faut des bois dans un pays pour la charpente & le chauffage; mais faut-il tant d'allées dans un parc, & des parterres, des potagers si grands pour un chateau? Ici le luxe qui dans son étalage, alimente les arts, favorise-t-il autant la population des hommes qu'il pourroit la féconder par un meilleur emploi des terres? Trop de grandes terres & trop peu de petites : premier obstacle à la population.

Second obstacle à la population : les domaines inaliénables du clergé. Lorsque tant de propiétés seront éternelles dans la même main, comment fleurira la population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés? Quel intérêt a le bénéficier de faire valoir un fonds qu'il ne doit transmettre à personne, de semer ou de planter pour une postérité qui ne sera pas la sienne? Loin de retran-

cher sur les revenus pour augmenter sa terre, ne risquera-t-il pas de détériorer son bénéfice pour augmenter des rentes qui ne sont pour lui que viagères ?

Les substitutions des biens nobles ne sont pas moins nuisibles à la propagation de l'espèce : elles diminuent à la fois & la noblesse & les autres conditions, de même que la primogéniture chez les Nobles sacrifie plusieurs cadets à l'aîné d'une maison, les substitutions immolent plusieurs familles à une seule. Le droit de primogéniture & de substitution est donc une loi que l'on diroit faite à dessein de diminuer la population de l'Etat. De tous ces obstacles à la multiplication des hommes naît la pauvreté du Peuple.

Par-tout où les paysans n'ont point de propriété foncière, leur vie est misérable & leur sort précaire. Mal assurés d'une subsistance qui dépend de leur santé, comptant peu sur des forces qu'ils sont obligés de vendre, maudissant le jour qui les a vu naître, ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain, croit-on qu'il naît beaucoup d'enfans à la campagne, quand il en meurt chaque année autant & plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des pères & le lait des mères sont perdus pour eux & pour leurs enfans : ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité qui récompense par des fruits toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre, la mère pourroit nourrir son enfant & cultiver son champ, tandis que le père augmenteroit au-dehors du prix de son travail l'aisance de sa famille. Sans propriété ces trois êtres languissent du peu

que gagne un seul, ou l'enfant périt des travaux de sa mère.

Un de ces moyens de favoriser la population, faut-il le dire, c'est de supprimer le célibat du clergé séculier & régulier.

Le Peuple, dit Monsieur de Franklin, s'accroît en raison du nombre des mariages; & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à soutenir une famille. Dans un pays où les moyens de subsistance abondent, plus de personnes se hâtent de se marier. Dans une société vieillie par ses progrès mêmes, les gens riches, effrayés des dépenses qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établissement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens sans fortune passent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans, les domestiques n'en ont point; & les artisans craignent d'en avoir. Ce désordre est si sensible, sur-tout dans les grandes villes, que les générations ne se reproduisent même pas assez pour entretenir la population à son niveau; & qu'on y voit constamment plus de morts que de naissances. Heureusement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laisse un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres sont occupées & mises à-peu-près à la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, sont aux gages de celui qui possède. La concurrence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix; & la modicité du gain leur ôte le desir, l'espé-

fance & les facultés de se reproduire par les mariages. Tel est l'état actuel de l'Europe.

Les Provinces de l'Amérique septentrionale sont peuplées aujourd'hui d'hommes sains & robustes, dont la taille est avantageuse : ces créoles sont plutôt formés que les Européens ; mais ils vivent moins long-temps. Le bas prix des viandes, du poisson, des grains, du gibier, des fruits, de la bierre, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choses relatives à la nourriture. On est obligé de s'observer davantage sur le vêtement qui est toujours fort cher, soit qu'il arrive de l'ancien-monde, soit qu'il soit fabriqué dans le pays même. Les mœurs sont ce qu'elles doivent être chez un Peuple nouveau, chez un Peuple cultivateur, chez un Peuple qui n'est ni poli, ni corrompu par le séjour des grandes cités : il règne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces passions de l'opulence oisive, altèrent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont encore ce qu'elles doivent être, douces, modestes, compatissantes & secourables ; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du soin & du progrès de leurs plantations, qui seront le soutien de leur postérité.

DES ÉMIGRATIONS.

JETTEZ un coup d'œil sur le globe depuis l'origine des temps historiques, & vous verrez les hommes poursuivis par le malheur, ferrés par-tout où il leur est permis de respirer. N'est-il pas surprenant que la généralité & la constance de ce phénomène n'aient pas encore appris aux maîtres de la terre que l'unique moyen de prévenir les émigrations, c'est de faire jouir leurs sujets d'une situation assez douce pour les fixer dans la région qui les a vu naître ?

Les Nations les plus puissantes, ainsi que les plus grands fleuves, n'ont rien été à leur origine. Il seroit difficile d'en citer une seule, depuis la création du monde, qui ne se soit étendue ou enrichie d'elle-même, pendant un long intervalle de tranquillité, par les seuls progrès de son industrie, par les seules ressources de sa population. La nature qui fait les vautours & les colombes, prépare aussi l'homme féroce qui doit s'élancer un jour sur la société paisible qui s'est formée dans son voisinage, ou qu'il rencontrera dans ses courses vagabondes. La pureté du sang entre les Nations, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de même que la pureté du sang entre les familles, ne peut être que momentanée, à moins que quelques institutions bisarres & religieuses ne s'y opposent. Le mêlange est un effet nécessaire d'une infinité de causes; & par-tout il résulte du mêlange une race ou perfectionnée ou dégradée, selon que le caractère & les mœurs du Peuple

conquis ont cédé au caractère & aux mœurs du conquérant, ou que le caractère & les mœurs du conquérant se sont prêtés au caractère & aux mœurs du Peuple conquis. Entre les causes qui accélèrent la confusion, celle qui se présente comme la première & la principale, c'est l'émigration, plus ou moins promptement amenée par la stérilité du sol & par l'ingratitude du séjour. Si l'aigle trouvoit une subsistance aisée entre les rochers déserts qui l'ont vu naître, jamais son vol rapide ne le porteroit, le bec entr'ouvert & les ailes étendues, sur les troupeaux innocens qui paissent au pied de sa demeure escarpée. Mais que fait l'oiseau guerrier & vorace, après s'être emparé de sa proie? Il regagne le sommet de son roc, pour n'en descendre que quand il sera de nouveau sollicité par le besoin. C'est aussi de la même manière que le barbare en use avec son voisin policé; & ce brigandage seroit éternel, si la nature n'avoit mis entre l'habitant d'une contrée & l'habitant d'une autre contrée, entre l'homme de la montagne & l'homme de la plaine ou des marais, la même barrière qui sépare les différentes espèces d'animaux.

On voit dans tous les pays des hommes qui par curiosité, par inquiétude naturelle & sans objet déterminé, passent d'une contrée dans une autre: mais c'est une maladie qui attaque seulement quelques individus, & ne peut être regardée comme la cause générale d'une émigration constante. Il y a dans tous les hommes un penchant à aimer leur patrie, qui tient plus à des causes morales qu'à des principes physiques. Le goût naturel pour la société; des liaisons de sang

& d'amitié; l'habitude du climat & du langage; cette prévention qu'on contracte si aisément pour le lieu, les mœurs, le genre de vie auquel on est accoutumé : tous ces liens attachent un être raisonnable à des contrées où il a reçu le jour & l'éducation. Il faut de puissans motifs pour le faire rompre à la fois tant de nœuds & préférer une autre terre où tout sera étranger & nouveau pour lui.

Ce n'est que par la douceur du Gouvernement qu'on fixe des citoyens dans un pays, & non par des prohibitions & des peines.

C'est le sentiment du malheur qui dégoûte les hommes de leur patrie, plus encore que l'amour des richesses.

Lorsqu'un homme n'est ni poursuivi par les loix, ni chassé par l'ignominie, ni tourmenté par la tyrannie religieuse, par l'acharnement de ses créanciers, par la honte de la misère, par le manque de toutes les sortes de ressources dans son pays, il ne renonce pas à ses parens, à ses amis, à ses concitoyens, il ne s'expatrie pas; il ne traverse pas les mers; il ne va pas chercher une terre éloignée, sans y être attiré par des espérances qui l'emportent sur l'attrait du sol qui le retient; sur le prix qu'il attache à son existence & sur les périls auxquels il s'expose. Se jetter sur un vaisseau pour être déposé sur une plage inconnue, est l'action d'un désespéré, à moins que l'imagination ne soit frappée par un fantôme d'un grand bonheur, fantôme que la moindre allarme dissipera. Si l'on ébranle, de quelque manière que ce soit, la confiance vague & illimitée que l'émigrant a dans son industrie qui compose toute sa fortune, il restera sur le rivage.

DU PATRIOTISME.

Ce n'eſt guère que dans de petits Etats, ſouvent en danger, qu'on ſent pour la patrie un enthouſiaſme, que n'ont jamais connu les grands Peuples qui jouiſſent de plus de ſécurité.

L'eſprit patriotique, cet eſprit ſans lequel les Etats ſont des Peuplades, & non pas des Nations, eſt plus fort, plus actif à la Chine qu'il ne l'eſt peut-être dans aucune république.

L'amour de la patrie, qui eſt une affection dominante dans les Etats policés, qui, dans les bons Gouvernemens, va juſqu'au fanatiſme, & dans les mauvais paſſe en habitude; qui conſerve à chaque Nation pendant pluſieurs ſiècles, ſon caractère, ſes uſages & ſes goûts: cet amour n'eſt qu'un ſentiment factice qui naît dans la ſociété, mais inconnu dans l'Etat de la nature. Le cours de la vie morale du ſauvage eſt entiérement oppoſé à celle de l'homme ſocial. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans ſon enfance. A meſure que ſa force & ſa raiſon ſe dévélopent, il perd de vue le préſent pour s'occuper tout en entier de l'avenir. Ainſi l'âge des paſſions & des plaiſirs, le temps ſacré que la nature deſtinoit à la jouiſſance, ſe paſſe dans la ſpéculation & dans l'amertume. Le cœur ſe refuſe à ce qu'il déſire, ſe reproche ce qu'il s'eſt permis, également tourmenté par l'uſage & la privation des biens qui le flattent, regrétant ſans ceſſe la liberté qu'il a toujours ſacrifiée, l'homme revient, en

ſoupirant, ſur ſes premieres années, que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un ſentiment continuel de curioſité & d'eſpérance. Il ſe rappelle avec attendriſſement le ſéjour de ſon enfance. Le ſouvenir de ſes innocens plaiſirs embellit, ſans ceſſe, l'image de ſon berceau, & le retient ou le ramène dans ſa patrie : tandis que le ſauvage qui jouit, à chaque époque de ſa vie des plaiſirs & des biens qu'elle doit amener & qui ne les ſacrifie pas à l'eſpérance d'une vieilleſſe moins laborieuſe, trouve également dans tous les lieux, des objets analogues au déſir qu'il éprouve; il ſent que la ſource de ſon plaiſir eſt en lui-même, & que ſa patrie eſt par-tout.

DES HOPITAUX.

A L'HÔTEL-DIEU de Paris & à Bicêtre le cinquieme & le sixieme des malades périssent; à l'hôpital de Lyon, le huitième & le neuvieme.

Conserver les hommes, veiller sur leurs jours, écarter d'eux les horreurs de la misère, est une science si peu approfondie par les Gouvernemens, que même les établissemens qu'ils semblent avoir fait pour remplir cet objet, produisent l'effet opposé. Etonnante mal-adresse que ne devra pas oublier celui de nos philosophes qui écrira l'immense traité de la barbarie des Peuples civilisés.

Des hommes de bronze ont dit que pour empêcher la multiplication déjà trop grande, des paresseux, des insoucians & des vicieux, il falloit que les pauvres & les malades ne fussent pas bien traités dans les hôpitaux. Certes, on ne peut nier que ce cruel moyen n'ait été mis en usage dans toute sa violence. Cependant, quel effet a-t-il produit? On a tué beaucoup d'hommes sans en corriger aucun.

Il se peut que les hôpitaux encouragent la paresse & la débauche. Mais si ce vice est essentiellement inhérent à ces établissemens, il faut le supporter. S'il peut être réformé il faut y travailler. Laissons subsister les hôpitaux; mais occupons-nous de diminuer, par l'aisance générale, la multitude des malheureux qui sont forcés de s'y réfugier. Qu'ils soient employés dans des mai-

sons de charité à des travaux sédentaires; que la paresse y soit punie, que l'activité y soit récompensée.

A l'égard des malades, qu'ils soient soignés comme des hommes doivent l'être par des hommes. La patrie leur doit ce secours par justice ou par intérêt. S'ils sont vieux, ils ont servi l'humanité, ils ont mis d'autres citoyens au monde; s'ils sont jeunes, ils peuvent la servir encore, ils peuvent être la source d'une génération nouvelle. Enfin une fois admis dans ces asyles de charité, que la sainte hospitalité y soit exercée dans toute son étendue. Plus de vile lézine, plus de calculs homicides. Il faut qu'ils y trouvent les secours qu'ils trouveroient dans leurs familles, si leurs familles étoient en état de les recevoir.

Rien de bien ne peut donc subsister parmi les hommes! Et le riche attaquera l'indigent, même jusques dans son asyle, si la présence du gibet ne le contient. Malheureux! vous ne connoissez pas toute l'atrocité de votre conduite. Si l'on traduisoit devant vous un de vos semblables, convaincu d'avoir saisi pendant la nuit un passant à la gorge, & lui avoir appuyé le pistolet sur la poitrine pour avoir sa bourse, à quel supplice le condamneriez-vous? quel qu'il soit vous en méritez un plus grand. Vous joignez la lâcheté, l'inhumanité, la prévarication au vol; & à quelle espèce de vol encore? vous arrachez à celui qui meurt de faim, le pain qu'on vous a confié pour lui; vous dépouillez la misère, abandonnée à votre sollicitude; vous la dépouillez clandestinement & sans péril. L'imprécation que je vais lancer contre vous, je l'étends à tous les administrateurs

infidèles des hôpitaux, de quelque contrée qu'ils ſoient, fuſſent-ils de la mienne; je l'étends à tous les Miniſtres négligens, auxquels ils dérobent leurs forfaits ou qui les ſouffriront. Puiſſe l'ignominie, puiſſent les châtimens, réſervés aux derniers des malfaiteurs, tomber ſur la tête proſcrite des ſcélérats capables d'un crime auſſi énorme contre l'humanité, d'un attentat auſſi contraire à la ſaine politique; & s'il arrive qu'ils échappent à la flétriſſure & à la punition; puiſſe le miniſtère qui aura ignoré ou toléré cet excès de corruption, être un objet d'exécration pour toutes les Nations & pour tous les ſiècles!

DES RELIGIONS.

Il y a une vérité qui se prouve par l'étude de l'histoire, & par l'inspection du globe de la terre. Les Religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, sujets aux inondations, aux volcans; & elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités. Toutes portent l'empreinte du climat où elles sont nées.

Peut-être même est-ce dans l'inde où les deux empires du bien & du mal, semblent n'être séparés que par un rempart de montagnes, qu'est né le dogme des deux principes : dogme dont l'homme ne s'affranchira peut-être jamais entiérement, tant qu'on ignorera les vues profondes de l'Etre tout-puissant qui créa l'univers.

Pourquoi une éternité s'étant écoulée, sans que sa gloire eût besoin de se manifester par ce grand ouvrage, & sans que sa félicité en exigeât l'existence, se détermina-t-il à le produire dans le temps? Pourquoi sa sagesse y laissa-t-elle tant d'imperfections apparentes? Pourquoi sa bonté le peupla-t-elle d'êtres sensibles, qui devoient souffrir sans l'avoir mérité? pourquoi le méchant qu'il hait, y prospère-t-il sous ses yeux, & le bon qu'il chérit y est-il accablé d'afflictions? Pourquoi les innombrables fléaux de la nature y frappent-ils indistinctement l'innocent & le coupable? Jusqu'à ce que ces obscurités soient éclaircies, l'homme deviendra, selon que l'ordre des choses lui sera favorable ou nuisible, adorateur d'Oromaze

d'Oromazé ou d'Arimane : car la douleur & le plaisir sont la source de tous les cultes, comme l'origine de toutes les idées.

L'Inde est, dit-on, le berceau de beaucoup de fables, d'allégories, de Religions. Les curiosités de la nature sont une source féconde pour l'imposture; elle change les phénomènes singuliers en prodiges. L'histoire naturelle d'un pays devient surnaturelle dans un autre. Les faits, comme les plantes, s'altèrent en s'éloignant de leur origine. Les vérités se changent en erreurs; & la distance des temps & des lieux, faisant disparoître les causes occasionnelles des fausses opinions, donnent aux mensonges populaires un droit imprescriptible sur la confiance des ignorans & sur le silence des savans. Les uns n'osent douter, les autres n'osent disputer.

La superstition qui, par-tout ailleurs, agite les Nations, & affermit le despotisme ou renverse les trônes; la superstition est sans pouvoir à la Chine. Les loix l'y tolèrent, mal-à-propos peut-être, mais au moins n'y fait-elle jamais des loix. Pour avoir part au Gouvernement, il faut être de la secte des lettrés, qui n'admet aucune superstition. On ne permet pas aux bonzes de fonder sur les dogmes de leurs sectes, les devoirs de la morale, & par conséquent d'en dispenser. S'ils trompent une partie de la Nation, ce n'est pas du moins celle dont l'exemple & l'autorité doivent le plus influer sur le sort de l'Etat.

Confucius dont les actions servirent d'exemples, & les paroles de leçons; Confucius, dont la mémoire est également honorée, la doctrine également chérie de toutes les classes & de toutes les

sectes; Confucius a fondé la Religion nationale de la Chine. Son code n'est que la loi naturelle, qui devroit être la base de toutes les Religions de la terre, le fondement de toute société, la règle de tous les Gouvernemens. *La raison*, dit Confucius, *est une émanation de la divinité; la loi suprême n'est que l'accord de la nature & de la raison.* Toute Religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine, ne vient point du ciel.

Il seroit peut-être très-avantageux que dans toutes les régions, l'administration ne fut attachée à aucun dogme, à aucune secte, à aucun culte religieux. Cependant cette tolérance ne s'étend qu'aux Religions anciennement établies dans l'Empire.

On ne voit pas que la secte du Sintos ait eu la manie d'ériger en crimes des actions innocentes par elles-mêmes; manie si dangereuse pour les mœurs, loin de répandre ce fanatisme sombre, & cette crainte des Dieux, qu'on trouve dans presque toutes les Religions; le Sintos avoit travaillé à prévenir, ou à calmer cette maladie de l'imagination, par des fêtes qu'on célébroit trois fois chaque mois. Elles étoient consacrées à visiter ses amis, à passer avec eux la journée en festins, en réjouissances. Les prêtres du Sintos disoient *que les plaisirs innocens des hommes étoient agréables à la divinité; que la meilleure manière d'honorer les amis, c'étoit d'imiter leurs vertus, & de jouir dès ce monde, du bonheur dont ils jouissent.* Conformément à cette opinion, les Japonois, après avoir fait la prière dans les Temples, toujours situés au milieu d'agréables boc-

cages, alloient chez des courtisanes qui habitoient des maisons ordinairement bâties dans ces lieux consacrés à la dévotion & à l'amour. Ces femmes étoient des religieuses soumises à un ordre de Moines qui retiroient une partie de l'argent qu'elles avoient gagné, par ce pieux abandon d'elles-mêmes, au vœu le plus sacré de la nature.

Le dogme de la métempsycose doit inspirer à ses sectateurs une charité habituelle & universelle. La crainte de nuire à leur prochain, c'est-à-dire à tous les animaux, à tous les hommes, les occupe continuellement. Le moyen qu'on soit soldat, quand on peut se dire, peut-être, que l'éléphant, le cheval que je vais abbattre, renferme l'ame de mon père; peut-être l'ennemi que je vais percer fut autrefois le chef de ma race ? Ainsi aux Indes la religion fortifie la lâcheté, née du despotisme & du climat. Les mœurs y ajoutent plus encore.

Ces Indiens auroient adoptés le culte de l'Europe, par la raison qu'une religion devient commune à tous les citoyens d'un Empire, lorsque le Gouvernement l'abandonne à elle-même, & que l'intolérance & la folie des prêtres n'en font pas un instrument de discorde. Pareillement la civilisation suit du penchant qui entraîne tout homme à rendre sa condition meilleure, pourvu que l'on ne veuille pas l'y contraindre par la force, & que ces avantages ne lui soient pas présentés par des étrangers suspects.

Si l'homme avoit joui sans interruption d'une félicité pure, si la terre avoit satisfait d'elle-même à toute la variétés de ses besoins, on doit présumer que l'admiration & la reconnoissance n'au-

roient tourné que très-tard vers les Dieux les regards de cet être naturellement ingrat; mais un sol stérile ne répondit pas toujours à ses travaux; les torrens ravagèrent les champs qu'il avoit cultivés, un ciel ardent brûla ses moissons, il éprouva la disette, il connut toutes les maladies, & il rechercha les causes de sa misère.

On voyoit souvent l'homme de bien dans la souffrance, le méchant, l'impie même dans la prospérité, & l'on imagina la doctrine de l'immortalité de l'ame. Les ames, affranchies du corps, ou circulèrent dans les différens êtres de la nature, ou s'en allèrent dans un autre monde recevoir la récompense de leurs vertus ou le châtiment de leurs crimes. Mais l'homme en devint-il meilleur? C'est un problême; ce qui est sûr, c'est que depuis l'instant de sa naissance jusqu'au moment de sa mort, il fut tourmenté par la crainte des puissances invisibles, & réduit à une condition beaucoup plus fâcheuse que celle dont il avoit joui. La plupart des législateurs se sont servis de cette disposition des esprits pour conduire les Peuples, & plus encore pour les asservir. Quelques-uns ont fait descendre du ciel le droit de commander, & c'est ainsi que s'est établie la théocratie ou le despotisme sacré, la plus cruelle & la plus *immorale* des législations: celle où l'homme orgueilleux, malfaisant, intéressé, vicieux avec impunité, commande à l'homme de la part de Dieu; où il n'y a de juste que ce qui lui plaît, d'injuste que ce qui lui déplaît, ou à l'Etre suprême avec lequel il est en commerce, & qu'il fait parler au gré de ses passions; où c'est un crime d'examiner ses ordres, une impiété de s'y

opposer, où des révélations contradictoires sont mises à la place de la conscience & de la raison, réduites au silence par des prodiges ou par des forfaits; où les Nations enfin ne peuvent avoir des idées fixes sur les droits de l'homme, sur ce qui est bien, sur ce qui est mal, parce qu'elles ne cherchent la base de leurs privilèges & de leurs devoirs que dans des livres inspirés, dont l'interprétation leur est refusée.

Il seroit de la dignité comme de la sagesse de tous les Gouvernemens, d'avoir un même code moral de religion, dont il ne seroit pas permis de s'écarter, & de livrer le reste à des discussions indifférentes au repos du monde. Ce seroit le plus sûr moyen d'éteindre insensiblement le fantôme des Prêtres & l'enthousiasme des Peuples.

La secte des Quakers pouvoit rendre un Peuple heureux sans maîtres & sans Prêtres. L'homme a besoin de l'un & de l'autre, si l'on en croit l'imposture & la flatterie, qui parlent dans les Temples & dans les Cours. Oui, sans doute, les méchans Rois ont besoin de Dieux cruels, pour trouver dans le ciel l'exemple de la tyrannie; ils ont besoin de Prêtres pour faire adorer des Dieux tyrans. Mais l'homme juste & libre ne demande qu'un Dieu qui soit son père, des égaux qui le chérissent, & des loix qui le protègent.

Les Prêtres les moins éclairés savent que l'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'austérité, la tristesse & la crainte, sont les moyens qui établissent leur autorité sur les esprits, en les occupant profondément de la re-

ligion. Mais il y a des temps où ces moyens n'ont que de foibles succès.

Les Prêtres avoient été long-temps les seuls hommes qui sussent lire; mais ce mérite, devenu plus commun, ne leur donnoit plus de considération. Ils voulurent partager la gloire de réussir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnoient de la gloire.

L'esprit sacerdotal est par-tout le même, & en tout temps les Prêtres, par intérêt & par orgueil, s'occupent à retenir les Peuples dans l'ignorance.

La religion fut par-tout une invention d'hommes adroits & politiques, qui ne trouvant pas en eux-mêmes les moyens de gouverner leurs semblables à leur gré, cherchèrent dans le ciel la force qui leur manquoit, & en firent descendre la terreur. Leurs rêveries furent généralement admises dans toute leur absurdité. Ce ne fut que par le progrès de la civilisation & des lumières, qu'on s'enhardit à les examiner, & qu'on commença à rougir de sa croyance. D'entre les raisonneurs, les uns s'en mocquèrent & formèrent la classe abhorrée des esprits forts; les autres par intérêt ou pusillanimité, cherchant à concilier la folie avec la raison, recoururent à des allégories dont les instituteurs du dogme n'avoient pas eu la moindre idée, & que le Peuple ne comprit pas, ou rejetta pour s'en tenir purement & simplement à la foi de ses pères.

Il est si doux à un vieillard qui sent échapper tout ce qu'il a de plus cher, d'imaginer qu'il pourra jouir encore, & que sa destruction n'est qu'un passage à une autre existence! Il est si con-

folant pour ceux qui le voient mourir, de penſer qu'en quittant le monde, il ne perd pas l'eſpoir d'y renaître! Une religion myſtique voudroit en vain ſubſtituer à cette eſpérance, celles des plaiſirs ſpirituels & d'une béatitude céleſte : les hommes préfèrent à ces idées vagues & abſtraites, la jouiſſance des ſenſations qui ont déjà fait leur bonheur ; & la ſimplicité des Indiens dut trouver plus de douceur à vivre ſur une terre qu'ils connoiſſoient, que dans un monde métaphyſique, qui fatigue l'imagination ſans la ſatisfaire. C'eſt ainſi que le dogme de la métempſycoſe a dû s'établir & s'étendre. En vain, la raiſon peu ſatisfaite de cette vaine illuſion, diſoit que ſans mémoire, il n'y a ni continuité, ni unité d'exiſtence, & que l'homme qui ne ſe ſouvient pas d'avoir exiſté, n'eſt pas différent de celui qui exiſte pour la première fois ; le ſentiment adopta ce que rejettoit le raiſonnement. Heureux encore les Peuples dont la religion offre au moins des menſonges agréables.

L'eſprit de toutes les fêtes civiles & religieuſes, depuis leur origine juſqu'à nos jours, ſous les cabanes du ſauvage & dans nos villes policées, eſt de rappeller quelque époque favorable, quelque événement heureux : elles ont chacune leur caractère. Le Prêtre fait retentir l'air du ſon des cloches ; il ouvre les portes de ſon Temple, il appelle les citoyens au pied des autels, il ſe revêt de ſes ornemens les plus ſomptueux, il élève ſes mains vers le ciel, il en implore la bienfaiſance pour l'avenir, & lui témoigne la reconnoiſſance pour le paſſé, par des chants d'allégreſſe. Au ſortir du Temple, la fête civile commence,

& la joie se montre sous un autre aspect. Les Tribunaux de la justice sont fermés; le bruit qui a cessé dans les ateliers, éclate dans les rues & sur les places publiques; les instrumens invitent à des danses, où les deux sexes où les différens âges se confondent; les pères & les mères sont un peu relâchés de leur sévérité; le vin coule dans les carrefours; des illuminations suppléent à l'absence du soleil, & restituent au plaisir ce que la lumière ôtoit à la liberté. Avec quelle impatience ces solemnités ne sont-elles pas attendues? On en jouit long-temps d'avance: c'est un sujet d'entretien long-temps après qu'on les a célébrées; & c'est ainsi qu'on fait oublier au Peuple sa peine journalière, s'il est malheureux; qu'on redouble son amour pour les auteurs de sa félicité, s'il est heureux, & qu'on entretient dans les ames une étincelle d'enthousiasme par le ressouvenir ou des bons Souverains qui ont gouverné dans les temps passés, ou des honnêtes ou braves ayeux dont on est descendu. Il semble qu'aux Moluques le but des fêtes instituées par les Hollandois, est d'éterniser la mémoire des atrocités qu'ils ont commises, & d'y entretenir au fond des cœurs le sentiment de la vengeance. Ce n'est que sous l'empire des démons que les fêtes doivent être lugubres: mais telle est l'aversion de l'homme pour le travail, que tristes ou gaies, le Peuple aime les fêtes.

Vous riez avec mépris des superstitions del'Hottentot. Mais vos Prêtres ne vous empoisonnent-ils pas, en naissant, de préjugés qui font le supplice de votre vie, qui sement la division dans vos familles, qui arment vos contrées les unes contre les autres? Vos pères se sont cent fois

égorgés pour des questions incompréhensibles. Ces temps de frénésie renaîtront, & vous vous massacrerez encore.

Les plus dangereux asyles ne sont pas ceux où l'on se sauve, mais ceux que l'on porte avec soi, qui suivent le coupable & qui l'entourent, qui lui servent de bouclier & qui forment entre lui & moi une enceinte, au centre de laquelle il est placé, & d'où il peut m'insulter, sans que le châtiment puisse l'atteindre. Tels sont l'habit & le caractère ecclésiastiques. L'un & l'autre étoient autrefois une sorte d'asile où l'impunité des forfaits les plus crians étoit presqu'assurée. Ce privilège est-il bien éteint? J'ai vu souvent conduire des Moines & des Prêtres dans les prisons, mais je n'en ai presque jamais vu sortir pour aller au lieu public des exécutions.

Eh quoi! parce qu'un homme par son état est obligé à des mœurs plus saintes, il obtiendra des ménagemens, une commisération qu'on refusera au coupable, qui n'est pas lié par la même obligation?.... Mais le respect dû à ses fonctions, à son vêtement, à son caractère?..... Mais la justice, due également & sans distinction à tous les citoyens..... Si le glaive de la loi ne se promène indifféremment par-tout; s'il vacille, s'il s'élève ou s'abaisse selon la tête qu'il rencontre à son passage, la société est mal ordonnée. Alors il existe sous un autre nom, sous une autre forme, un privilège détestable, un abri interdit aux uns & réservé aux autres.

Mais si l'assassin avoit plongé le poignard dans le sein d'un citoyen sur les marches mêmes de l'autel! que feriez-vous? Le lieu de la scène san-

glante deviendroit-il son asyle? Voilà certes un privilège bien commode pour les scélérats! Pourquoi tueront-ils dans les rues, dans les maisons, sur les grands chemins, où ils peuvent être saisis? Que ne tuent-ils dans les Eglises? Jamais il n'y eut un temps plus révoltant du mépris des loix & de l'ambition ecclésiastique, que cette immunité des Temples. Il étoit réservé à la superstition de rendre dans ce monde l'Etre suprême protecteur des mêmes crimes qu'il punit dans une autre vie par des peines éternelles. On doit espérer que l'excès du mal fera sentir la nécessité du remède.

On a vu des Etats favoriser la corruption des Prêtres, pour affoiblir l'ascendant que la superstition leur donnoit sur l'esprit des Peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas infaillible, comme le Brésil en fournit la preuve, la morale ne sauroit approuver cette exécrable politique. Il seroit plus sûr & plus convenable d'ouvrir indistinctement à tous les citoyens le sanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elle seroit fermée à tous ceux dont le sang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des hérétiques & des nègres. Cette distinction a fait prendre à un corps, déjà trop puissant, un empire dangereux.

On observe que les Eglises ou les maisons religieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition, à la charge du bas Peuple. N'est-ce pas là que se fabriquent les Saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion? Le bien des Empires veut que le clergé ait une subsistance assurée; mais si modique qu'elle borne nécessairement le

faste du corps & le nombre de membres. La misère le rend fanatique, l'opulence le rend indépendant; l'une & l'autre le rendent séditieux. C'est l'ouvrage d'une administration prudente que d'amener, sans trouble & sans secousse, le sacerdoce à cet état, où sans obstacles pour le bien, il sera dans l'impuissance de faire le mal.

Le Christianisme avoit commencé par des pêcheurs qui ne savoient que l'Evangile; il fut achevé par des évêques qui formerent l'Eglise, alors il gagna de proche en proche & parvint jusqu'à l'oreille des Empereurs. Les uns le tolérerent par mépris, par crainte, par intérêt ou par humanité; les autres le persécutèrent. La persécution hâta les progrès que la tolérance lui avoit ouverts. Le silence & la proscription, la clémence & la rigueur, tout lui devint utile. La liberté naturelle à l'esprit humain le fit adopter dans sa naissance, comme elle l'a fait souvent rejetter dans sa vieillesse. Cette indépendance, moins amoureuse de la vérité que de la nouveauté, devoit lui donner des sectateurs, quand il n'auroit pas eu tous les caractères propres à le faire respecter.

Dans une bourgade obscure de la Judée, au fond de l'atelier d'un pauvre charpentier, s'élevoit un homme d'un caractère austère. L'hypocrisie des prêtres de son temps révoltoit sa candeur, il avoit reconnu la vanité des cérémonies légales & le vice des expiations; à l'âge de trente ans ce vertueux personnage quitte les instrumens de son métier & se met à prêcher ses opinions. La populace des bourgs & des campagnes s'attroupe autour de lui, l'écoute & le suit; il s'associe un petit nombre de coopérateurs ignorans,

pusillanimes & tirés de conditions abjectes, il erre quelque-temps autour de la capitale, il ose enfin s'y montrer; un des siens le trahit, un autre le renie; il est pris, accusé de blasphême & supplicié entre deux voleurs. Après sa mort ses disciples paroissent sur les places publiques, dans les grandes villes, à Antioche, à Alexandrie, à Rome; ils annoncent aux barbares & aux Peuples policés, dans Athènes, à Corinthe, la résurrection de leur Maître. Par-tout on croit à une doctrine qui révolte la raison, par-tout des hommes corrompus embrassent une morale austère dans ses principes, insociable dans ses conseils. La persécution s'élève, les prédicateurs & leurs prosélites sont empriſonnés, flagellés, égorgés. Plus on verse de sang, plus la secte s'étend; en moins de trois siècles les Temples de l'idolâtrie sont renversés ou déserts, & malgré les haines, les hérésies, les schismes & les querelles sanglantes qui ont déchiré le Christianisme depuis son origine jusqu'à nos derniers temps, il ne reste presque d'autres autels élevés qu'à l'homme-Dieu mort sur une croix.

Le clergé n'est qu'une profession au moins stérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe à prier; mais quand avec des mœurs scandaleuses, il prêche une doctrine que son exemple & son ignorance rendent doublement incroyable, impraticable; quand après avoir déshonoré, décrié, renversé la Religion par un tissu d'abus, de sophismes, d'injustices & d'usurpations, il veut l'étayer par la persécution: alors ce corps privilégié, paresseux & turbulent, devient le plus cruel ennemi de l'Etat & de la Nation; il ne lui reste de

sain & de respectable que cette classe de pasteurs la plus avilie & la plus surchargée qui, placée parmi les Peuples de la campagne, travaille, édifie, conseille, console & soulage une multitude de malheureux.

Il est facile & naturel d'être dévot, quand c'est pour ne rien faire.

Si les fonctions du sacerdoce semblent interdire au prêtre les soins d'une famille & d'une terre, les fonctions de la société proscrivent encore plus hautement le célibat. Si le clergé a vécu des aumônes du Peuple, il réduit à son tour les Peuples à l'aumône. Parmi les classes oiseuses de la société, la plus nuisible est celle qui, par ses principes, doit porter tous les hommes à l'oisiveté, qui consume à l'autel & les ouvrages des abeilles & les salaires des ouvriers; qui allume durant le jour, les lumières de la nuit, & fait perdre dans les temples le tems que l'homme doit aux soins de sa maison, qui fait demander au ciel une subsistance que la terre seule donne ou vend au travail.

Tel étoit l'aveuglement dans ces siècles, que les débauches scandaleuses du clergé n'affoiblissoient point son autorité; c'est que la Religion étoit dès-lors sûre de grandes richesses. Aussi-tôt qu'on eût prêché que la Religion qui vivoit de sacrifices, exigeoit avant tous, celui de la fortune & des biens de la terre, la Noblesse, qui avoit concentré dans ses mains toutes les propriétés, employa les bras de ses esclaves à édifier des Temples, & ses terres à doter des fondations. Les Rois donnèrent à l'eglise, tout ce qu'ils avoient ravi au Peuple; se dépouillèrent jusqu'à ne con-

ſerver ni de quoi payer les ſervices militaires, ni de quoi ſoutenir les autres charges du Gouvernement. Cette impuiſſance n'étoit jamais ſoulagée par ceux qui l'avoient cauſée. Le maintien de la ſociété ne les touchoit point. Contribuer aux impôts avec les biens de l'Egliſe, c'étoit un ſacrilège, une proſtitution des choſes ſaintes à des uſages profanes. Ainſi parloient les clercs; ainſi le croyoient les laïcs. La poſſeſſion du tiers des fiefs du Royaume; les offrandes volontaires d'un Peuple aveuglé, le prix auquel étoient taxées toutes les fonctions ſacerdotales, ne raſſaſioient pas l'avidité, toujours active d'un clergé ſavant dans ſes intérêts. Il trouva dans l'ancien teſtament que la dîme de toutes les productions lui appartenoit de droit divin & inconteſtable. La facilité avec laquelle s'établit cette prétention, la lui fit étendre au dixieme de l'induſtrie, des gains du commerce, des gages des laboureurs, de la paie des ſoldats, quelquefois même du revenu des charges de la Cour.

DE ROME ET DES PAPES.

Dès le huitième siècle, & au commencement du neuvième, Rome qui n'étoit plus la ville des maîtres du Monde, prétendit, comme autrefois, ôter & donner des Couronnes. Sans citoyens, sans soldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aspirer à la Monarchie universelle. Elle arma les Princes les uns contre les autres, les Peuples contre les Rois, les Rois contre les Peuples. On ne connoissoit d'autre mérite que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'Eglise. La dignité des Souverains étoit avilie par les prétentions de Rome, qui apprennoit à mépriser les Princes, sans inspirer l'amour de la liberté. Quelques romans absurdes & quelques fables mélancoliques, nées de l'oisiveté des cloîtres, étoient alors la seule littérature. Ces ouvrages contribuoient à entretenir cette tristesse & cet amour du merveilleux qui servent si bien à la superstition.

Tandis que les Papes désabusoient les esprits de leur autorité, par l'abus même qu'ils en faisoient, la lumière vint d'Orient en Occident. Dès que les chefs-d'œuvre de l'antiquité eurent ramené le goût des bonnes études, la raison recouvra quelques-uns des droits qu'elle avoit perdus. L'histoire de l'Eglise fut approfondie & l'on y découvrit les faux titres de la cour de Rome. Une partie de l'Europe en secoua le joug. Un Moine lui fit perdre presque toute l'Allemagne,

presque tout le Nord; un Chanoine quelques Provinces de France, & un Roi pour une femme l'Angleterre entière. Si d'autres Souverains maintinrent avec fermeté la Religion Catholique dans leurs possessions, ce fut peut-être parce qu'elle étoit plus favorable à cette obéissance aveugle & passive, qu'ils exigent des Peuples & que le clergé Romain a toujours prêché pour ses intérêts.

Les Papes, riches & paisibles Souverains de la voluptueuse Italie, perdirent de leur austérité. Leur Cour devint aimable. Ils regarderent la culture des lettres, comme un moyen nouveau de règner sur les esprits. Ils protégèrent les talens; ils honorèrent les grands artistes. Raphaël alloit être Cardinal, lorsqu'il mourut. Pétrarque eut les honneurs du triomphe. Ce bon goût, ces plaisirs nouveaux, pouvoient n'être pas conformes à l'esprit de l'Evangile, mais il paroissent l'être aux intérêts des pontifes. Les arts & les lettres décorent l'édifice de la Religion; c'est la philosophie qui le détruit. Ainsi l'Eglise Romaine, favorable aux belles-lettres & aux beaux-arts, fut-elle opposée aux sciences exactes. On couronna les poëtes, on persécuta les philosophes. Galilée eût vu de sa prison le Tasse monter au capitole, si ces deux grands génies eussent été contemporains.

L'Eglise Romaine avoit détruit, autant qu'il est possible, les principes de justice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce seul dogme, qu'au Pape appartient la souveraineté de tous les Empires, renversoit les fondemens de toute société, de toute vertu politique. Cependant cette maxime avoit règné long-temps avant le dogme affreux

affreux qui permettoit, qui ordonnoit même de haïr, de persécuter tous les hommes, dont les opinions sur la religion ne sont pas conformes à celles de l'Eglise Romaine. Les indulgences, espèce d'expiations vendues pour tous les crimes, & si vous voulez quelque chose de plus monstrueux, des expiations pour les crimes à venir; la dispense de tenir sa parole aux ennemis du Pontife, fussent-ils de sa religion; cet article de croyance, où l'on enseigne que le mérite du juste peut être appliqué au méchant; les exemples de tous les vices dans la personne des Pontifes, & dans les hommes sacrés, destinés à servir de modèle au Peuple; enfin le plus grand des outrages fait à l'humanité, l'inquisition; toutes ces horreurs devoient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de serpens, plutôt qu'une vaste contrée habitée ou cultivée par des hommes.

Et c'est le chef de la plus sainte des religions qui donne à autrui ce qui ne lui appartient pas! (le Nouveau-Monde) & c'est un Souverain Chrétien qui accepte ce don! Et les conditions stipulées entr'eux sont la soumission au Monarque Européen, ou l'esclavage, le baptême ou la mort. Sur le simple exposé de ce contrat inoui, on est saisi d'une telle horreur que l'on prononce que celui qui ne la partage pas, est un homme étranger à toute morale, à tout sentiment d'humanité, à toute notion de justice, qui ne mérite pas qu'on raisonne avec lui. Pontife abominable! & si ces contrées dont tu disposes, ont un légitime propriétaire, ton avis est donc qu'on l'en dépouille? Si elles ont un légitime Souverain, ton avis est donc que ses sujets lui soient

TAYLOR INST. OXFORD

infidèles? Si elles ont des Dieux, ton avis est donc qu'elles soient impies? Prince stupide! tu ne sens pas que les droits qu'on te confère, on se les arroge; & qu'en les acceptant, tu abandonnes ton pays, ton sceptre & ta religion à la merci d'un ambitieux sophiste, du machiavéliste le plus dangereux?

Les écrivains de la religion réformée ont fait voir l'absurdité qu'il y auroit à croire un seul homme continuellement inspiré du ciel, sur un Trône ou dans une chaire qui fut le siège des vices les plus monstrueux; où la dissolution se vit assise à côté de l'inspiration; où l'adultère & le concubinage profanèrent les idoles revêtues du caractère & du nom de la sainteté, où l'esprit de mensonge & d'artifice dirigea les prétendus oracles de la divinité; ils ont démontré que l'Eglise, assemblée en Concile & composée de Prélats intrigans, sous les Empereurs de la primitive Eglise, ignorans & débauchés dans les temps de barbarie, ambitieux & fastueux dans les siècles de schisme, qu'une telle Eglise ne devoit pas être plus éclairée de lumières surnaturelles que le Vicaire de Jesus; que l'esprit de Dieu ne se communiquoit pas plus visiblement à deux cens Pères du Concile qu'au saint Père, souvent le plus méchant des hommes; que des Allemands & des Espagnols sans science, des François sans mœurs, des Italiens sans aucune vertu, n'étoient pas aussi disposés à l'esprit de révélation, qu'un simple troupeau de paysans qui cherchent Dieu de bonne-foi dans la prière & le travail; enfin, s'ils n'ont pu soutenir leur nouveau système aux yeux de

la raison, ils ont très-bien détruit celui de l'ancienne Eglise.

Quelle énorme distance de Pierre, pauvre pêcheur sur les bords du lac de Génézareth & serviteur des serviteurs de Dieu, à quelques-uns de ses orgueilleux successeurs, le front ceint d'un triple diadême, maîtres de Rome, d'une grande partie de l'Italie, & se disant les Rois des Rois de la terre!

Sous Innocent III il n'y avoit plus qu'un Tribunal au monde, & c'étoit à Rome; il n'y avoit plus qu'un maître, & c'étoit à Rome où il règnoit sur l'Europe par ses légats. La hiérarchie ecclésiastique s'étendit d'un degré par la création des Cardinaux: il ne manquoit plus au Despote que des Janissaires; il en eut par la création d'une multitude d'ordres monastiques. Rome, autrefois la maîtresse du monde par les armes, l'est devenue par l'opinion. Eh! pourquoi les Papes tout-puissans sur les esprits, oublieroient-ils de conserver aux foudres spirituelles leur terreur, en ne les lançant que contre les Souverains ambitieux & injustes? Qui sait si ce Tribunal tant desiré, où les têtes couronnées pussent être citées, n'auroit pas existé dans Rome, & si la menace d'un père commun, appuyée d'une superstition générale, n'auroit pas amené la fin des guerres?

Rome, qui s'étoit d'abord contentée de contempler avec une orgueilleuse satisfaction, les succès qu'avoient en Angleterre les riches & superbes Apôtres d'un Dieu né dans la misère, & mort dans l'ignominie, ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ce malheureux pays: elle commença par y ouvrir un commerce de re-

liques, toujours accréditées par de grands miracles, & toujours vendues à proportion du prix qu'y mettoit la crédulité. Les Grands, les Monarques mêmes, furent invités à venir en pélérinage dans la capitale du monde, y acheter une place dans le ciel, assortie au rang qu'ils tenoient sur la terre. Les Papes s'attribuerent insensiblement la collation des bénéfices, & les vendirent après les avoir donnés. Par cette voie, leur Tribunal évoqua toutes les causes eccléfiastiques; & leur fisc s'accrut avec le temps du dixieme de tous les biens du Royaume.

Lorsque ces pieuses vexations eurent été portées en Angleterre, aussi loin qu'elles pouvoient aller, Rome chrétienne, y aspira au pouvoir suprême. Les fraudes de son ambition étoient couvertes d'un voile sacré : elle ne sappoit les fondemens de la liberté, qu'avec les armes de l'opinion, c'étoit opposer l'homme à lui-même & subjuguer ses droits par ses préjugés. On la vit s'établir arbitre despotisque entre l'hôtel & le trône entre le Prince & les sujets, entre un Monarque & les Rois ses voisins : elle allumoit l'incendie de la guerre avec les foudres spirituelles. Mais il lui fallo:t des émissaires pour répandre la terreur de ses armes; elle appella les Moines à son secours. Le clergé séculier, malgré le célibat qui le séparoit des attachemens du monde, y tenoit par les liens de l'intérêt, souvent plus forts que ceux du sang; il falloit une classe d'hommes isolés de la société, par des institutions singulieres qui devoient les porter au fanatisme, par une soumission, par un dévouement propres à seconder

les vues de ce Souverain. Ces vils & malheureux instrumens de la superstition, remplirent leur vocation funeste par leurs intrigues, secondées de la faveur des événemens, & l'Angleterre, que les anciens Romains avoient eu tant de peine à conquérir, devint feudataire de Rome moderne.

DU JEUNE ET DE L'ABSTINENCE.

Quoi! vous ne concevez pas que la providence qui veille à votre conservation, en vous présentant les alimens qui vous sont propres & en perpétuant sans interruption le besoin que vous en avez, vous en permet un libre usage: que si le ciel se courroucoit lorsque vous en mangez dans un temps prohibé, il n'y a sur la terre aucune autorité qui pût vous dispenser de lui obéir: qu'on abuse de votre stupide crédulité, quand par un trafic infâme, un être qui n'est pas plus que vous, une créature qui n'est rien aux yeux de son maître & du vôtre, s'arroge le droit de commander en son nom, ou de vous affranchir de ses ordres pour une pièce d'argent! Cette pièce d'argent, la prend-il pour lui ou la donne-t-il à son Dieu? Son Dieu est-il indigent? Vit-il de ressources? thésauriſe-t-il? Que s'il est dans une autre vie un juge rémunérateur des vertus & vengeur des crimes, ni l'or que vous avez donné, ni les pardons que vous auriez acquis avec cet or ne feront pas incliner sa balance. Que si sa justice vénale se laissoit corrompre, il seroit aussi vil, aussi mépriſable que ceux qui siègent dans vos tribunaux. Que si son représentant avoit pour lui-même le pouvoir qu'il vous a persuadé qu'il a pour vous, il seroit impunément le plus méchant des hommes, puisqu'il n'y auroit aucun forfait dont il ne possédât l'absolution. Je ne m'adresserai pas non-plus aux Ministres subalternes

de ce chef orgueilleux, parce qu'ils ont un intérêt commun avec lui; & qu'au lieu de me répondre, ils allumeroient un bucher sous mes pieds. Mais je m'adresserai à ce chef & à tout le corps qu'il préside, & je lui dirai:

Renoncez, il est temps, renoncez à cet indigne monopole qui vous dégrade, & qui déshonore le Dieu que vous prêchez, & le culte que vous professez. Simplifiez votre doctrine. Purgez-là d'absurdités. Abandonnez de bonne grace tous ces postes, ou vous y serez forcés. Le Monde est trop éclairé pour se répaître plus long-temps d'incompréhensibilités qui répugnent à la raison, ou pour donner dans des mensonges merveilleux qui, communs à toutes les Religions, ne prouvent pour aucune. Revenez à une morale pratiquable & sociale, passez de la réforme de votre théologie à celle des mœurs. Puisque vous jouissez des prérogatives de la société, partagez-en le fardeau. N'objectez plus vos immunités aux tentatives d'un ministère équitable qui se proposeroit de vous ramener à la condition générale des citoyens. Votre intolérance & les voies odieuses par lesquelles vous avez acquis, & vous entassez encore richesse sur richesse, ont fait plus de mal à vos opinions que tous les raisonnemens de l'incrédulité. Si vous eussiez été les pacificateurs des troubles publics & domestiques, les avocats du pauvre, les appuis du persécuté, les médiateurs entre l'époux & l'épouse, entre les pères & les enfans, entre les citoyens & les organes de la loi, les amis du trône, les coopérateurs du Magistrat. Quelques absurdes qu'eussent été vos dogmes, on se seroit tu; personne n'eût osé atta-

quer une classe d'hommes, si utiles & si respectables. Vous avez divisé l'Europe pour des futilités Toutes les contrées ont fumé de sang, & pourquoi ? On rougit à présent d'y penser. Voulez-vous restituer à votre ministère sa dignité ? Soyez humbles, soyez indulgens, soyez même pauvres s'il le faut. Votre fondateur le fut. Ses Apôtres ses disciples, les disciples de ceux-ci qui convertirent tout le monde connu, le furent aussi. Ne soyez ni charlatans, ni hypocrites, ni simoniaques, ni marchands de choses que vous donnez pour saintes. Tâchez de redevenir prêtres, c'est-à-dire les envoyés du très-haut, pour prêcher aux hommes les vertus, & pour leur en montrer les exemples Et vous, Pontife de Rome, ne vous appellez plus le serviteur des serviteurs de Dieu, ou soyez-le. Songez que le siècle de vos bulles, de vos indulgences, de vos pardons, de vos dispenses est passé. C'est inutilement que vous voudriez vendre le Saint-Esprit, si l'on ne veut pas l'acheter ; votre revenu spirituel va toujours en diminuant, il faut qu'un peu plutôt, un peu plus tard, il se réduise à rien. Quels que soient les subsides, les Nations qui les paient, tendent naturellement à s'en délivrer. Le prétexte le plus léger leur suffit. Puisque de pêcheur, vous vous êtes fait Prince temporel, devenez comme tous les bons Souverains le promoteur de l'agriculture, des ars, des manufactures, du commerce, de la population ; alors, vous n'aurez plus besoin d'un trafic scandaleux. Vous restituerez aux travaux de l'homme les jours précieux que vous leur dérobez & vous recouvrerez notre vénération que vous avez perdue.

DES MOINES.

Les Moines dans leur institution n'étoient pas des hommes corrompus par l'oisiveté, par l'intrigue & par la débauche. Des soins utiles rempliſſoient tous les instans d'une vie édifiante & retirée. Les plus humbles, les plus robustes d'entre-eux, partageoient avec leurs serfs les travaux de l'agriculture, ceux à qui la nature avoit donné ou moins de force, ou plus d'intelligence, recueilloient dans des atteliers les arts fugitifs & abandonnés. Les uns & les autres servoient dans le silence, & la retraite, une patrie dont leurs successeurs n'ont jamais cessé de dévorer la substance, & de troubler la tranquillité.

Quand ces solitaires n'auroient employés aucune des voies iniques qui les ont conduits au dégré d'opulence que nous leur voyons & qui nous indigne, il falloit qu'ils y arrivassent avec le temps. C'étoit une des suites nécessaires de leur régime. Les fondateurs des monastères ne pensèrent point à une conséquence assez simple de l'austérité qu'ils imposoient aux moines: je veux dire à un accroissement de richesse, dont il est impossible de fixer la limite, du moment où le revenu excède la dépense d'une année commune. Cette dépense restant toujours la même, & ne subissant de variation que celle des circonstances qui font hausser ou baisser le prix des denrées, ce surplus de revenu s'entassant continuellement, quelque foible qu'on le suppose, doit, à la lon-

gue former une grande masse; les loix prohibitives, publiées contre les gens de main-morte, peuvent donc rallentir, mais ne peuvent jamais arrêter les progrès de l'opulence monastique. Il n'est est pas ainsi des familles des citoyens, qui ne sont assujettis à aucune règle. Un fils dissipateur succède à un père avare. Les dépenses ne sont jamais les mêmes, ou la fortune s'éboule, ou elle se refait. Ceux qui dictèrent les constitutions religieuses, ne se proposèrent que de faire des saints; & ils tendirent, & plus directement & plus sûrement, à faire des riches.

En Amérique, les moines sont sans lumières, & sans mœurs; leur indépendance y foule aux pieds leurs constitutions & leurs vœux; leur conduite est scandaleuse; leurs maisons sont autant de mauvais lieux, & leurs tribunaux de pénitence autant de boutiques de commerce. C'est là que pour une pièce d'argent, ils tranquilisent la conscience du scélérat; c'est là qu'ils insinuent la corruption au fond des ames innocentes, & qu'ils entraînent les femmes & les filles dans la débauche; ce sont autant de simoniaques qui trafiquent publiquement des choses saintes. Le Christianisme qu'ils enseignent est souillé de toutes sortes d'absurdités. Captateurs d'héritages, ils trompent, ils volent, ils se parjurent. Ils avilissent les Magistrats; ils les croisent dans leurs opérations. Il n'y a point de forfaits qu'ils ne puissent commettre impunément. Ils inspirent aux Peuples l'esprit de la révolte. Ce sont autant de fauteurs de la superstition. Ils sont la cause de tous les troubles qui ont agité ces contrées lointaines. Tant qu'il y subsisteront, ils y entretiendront l'anarchie, par la

confiance aussi aveugle qu'illimitée qu'ils ont obtenue des Peuples, & par la pusillanimité qu'ils ont inspiré aux dépositaires de l'autorité, dont ils disposent par leurs intrigues. De quelle si grande utilité sont-ils donc ? seroient-ils délateurs ? Une sage administration n'a pas besoin de ce moyen. Les ménageroit-on comme un contre-poids à la puissance des Vice-Rois ? C'est une terreur panique. Seroient-ils tributaires des grands ? C'est un vice qu'il faut faire cesser. Sous quelque face qu'on considere les choses, les Moines sont des misérables qui scandalisent & qui fatiguent trop le Mexique, pour les y laisser subsister plus longtemps.

Il n'y a pas peut-être un Moine qui n'ait quelquefois détesté son habit.

Une foule d'êtres vivans dans une sorte de société qui sépare à jamais les deux sexes. L'un & l'autre isolés dans des cellules, où pour être heureux, ils n'auroient qu'à se réunir, consument les plus beaux jours de leur vie à étouffer, à détester le penchant qui les attire à travers les prisons & les portes de fer, que la peur a élevées entre des cœurs tendres & des ames innocentes. Où est l'impiété, sinon dans l'inhumanité de ces institutions sombres & féroces qui dénaturent l'homme pour le diviniser, qui le rendent stupide, imbécile & muet, comme les bêtes, pour qu'il devienne semblable aux anges ? Dieu de la nature, c'est à ton tribunal qu'il faut en appeller de tous les crimes qui violent le plus beau de tes ouvrages, en le condamnant à une stérilité que ton exemple désavoue ! N'es-tu pas essentiellement fécond & productif ? Toi qui fais sans cesse sortir & renaître

la vie du sein de la mort même! Qui est-ce qui chante le mieux tes louanges, ou l'être solitaire qui trouble le silence de la nuit, pour te célébrer parmi les tombeaux; ou le Peuple heureux, qui, sans se vanter de l'instinct de te connoître, te glorifie dans ses amours, en perpétuant la suite & la merveille de tes créatures vivantes.

L'opinion fit les Moines, l'opinion les détruira. Leurs biens resteront dans la société, pour y nourrir des familles. Toutes les heures perdues à des prières sans ferveur, seront consacrées à leur destination primitive, qui est le travail. Le clergé se souviendra que dans ses livres sacrés Dieu dit à l'homme innocent : *croissez & multipliez*; que Dieu dit à l'homme pécheur : *laboure & travaille.*

Si les Moines défrichèrent autrefois les déserts qu'ils habitoient, ils dépeuplent aujourd'hui les villes où ils fourmillent.

La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur. Avec une ame tendre, on pourroit souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans, comme on peut desirer d'être belle femme jusqu'à vingt-cinq ans : mais après cet âge il faut être homme.

DES THÉOLOGIENS.

LA Théologie, qui s'eſt emparée de l'eſprit humain par l'opinion, qui a profité des premières frayeurs de l'enfance pour en inſpirer d'éternelles à la raiſon; qui a tout dénaturé, géographie, aſtronomie, phyſique, hiſtoire; qui a voulu que tout fût myſtère & merveille, pour avoir le droit de tout expliquer: la Théologie, après avoir fait une race d'hommes coupables & malheureux par la faute d'Adam, fait une race d'hommes noirs, pour punir le fratricide de ſon fils. C'eſt de Cam que ſont deſcendus les Nègres. Si leur père étoit aſſaſſin, il faut convenir que ſon crime eſt cruellement expié par ſes enfans; & que les deſcendans du pacifique Abel ont bien vengé le ſang innocent de leur père.

Grand Dieu! quelles extravagances atroces t'imputent des êtres qui ne parlent & n'agiſſent que par un bienfait continuel de ta puiſſance, & qui te font agir & parler, ſuivant les ridicules caprices de leur ignorance préſomptueuſe! Sont-ce les démons qui te blaſphêment, ou les hommes, qui ſe diſent tes Miniſtres? Si pourtant, à ton égard, on peut appeller blaſphême les diſcours de ces foibles créatures, dont l'exiſtence eſt ſi loin de toi, & dont la voix t'inſulte ſans être entendue, comme l'inſecte murmure dans l'herbe ſous les pieds de l'homme qui paſſe & ne l'entend pas.

DES JÉSUITES.

SI ces hommes actifs & courageux avoient eu un esprit moins infecté de celui de Rome; si, formés en société dans la Cour la plus intriguante & la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits dans les autres Cours pour influer sur tous les événemens politiques; s'ils n'avoient révolté, par leur intolérance, tous les gens modérés, & tous les tribunaux par leur passion pour le despotisme. Si un zèle outré pour la Religion, ne les eût rendus les ennemis secrets du progrès des connoissances & les persécuteurs de la philosophie; s'ils avoient employé autant d'art à se faire aimer qu'à se faire craindre; s'ils avoient été aussi jaloux d'accroître la splendeur de la société que d'en augmenter la puissance; si leurs chefs n'avoient pas abusé des vertus mêmes de la plupart des membres; l'ancien & le Nouveau-Monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être nécessaire. Le dix-huitieme siècle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné son anéantissement. L'univers continueroit à être arrosé de leurs sueurs & fécondé par leurs entreprises.

Les Portugais avoient formé l'établissement de St. Vincent sur la côte de la Mer au 24me. dégré de latitude australe. Là ils commerçoient paisiblement avec les Cariges, la Nation la plus douce & la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaison, n'empêcha pas qu'on n'en-

levât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avoit pris, & à faire les excuses qu'exigeoit une si grande insulte. Deux Jésuites, chargés de faire recevoir les réparations, que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Faraneaha, l'homme le plus accrédité de sa Nation. Il vint au devant d'eux, & les embrassant avec des larmes de joie : « mes » pères, leur dit-il, nous consentons à oublier » le passé, & à faire une nouvelle alliance avec » les Portugais : mais qu'ils soient désormais plus » modérés & plus fidèles aux droits de Nation, » qu'ils ne l'ont été. Notre attachement mérite » au moins de l'équité, on nous traite de bar- » bares, cependant nous respectons la Justice & » nos amis ». Les missionnaires ayant promis que leur Nation observeroit désormais plus religieusement les loix de la paix & de l'union, Faraneaha reprit : « si vous doutez de la bonne foi » des Cariges, je vais vous en donner une preuve. » J'ai un neveu que j'aime tendrement, il est » l'espérance de ma maison, & fait les délices » de sa mère. Elle mouroit de douleur, si elle » perdoit son fils. Je veux bien cependant vous le » donner en ôtage. Emmenez-le avec vous, cul- » tivez sa jeunesse, prenez soin de son éduca- » tion, instruisez-le de votre Religion. Que ses » mœurs soient douces ; qu'elles soient pures. » J'espère qu'à votre retour, vous m'instruirez » aussi, & que vous me rendrez à la lumière.

DES MISSIONNAIRES.

IL eſt impoſſible qu'un lecteur qui réfléchit ne ſe demande pas à lui-même par quelle étrange manie un individu, qui jouit dans ſa patrie de toutes les commodités de la vie, peut ſe réſoudre à la fonction pénible & malheureuſe de miſſionnaire; s'éloigner de ſes concitoyens, de ſes amis, de ſes proches; traverſer les mers pour aller s'enfoncer dans les forêts, s'expoſer aux horreurs de la plus extrême misère, courir à chaque pas, le péril d'être dévoré des bêtes féroces, à chaque inſtant celui d'être maſſacré par des hommes barbares, s'établir au milieu d'eux, ſe prêter à leurs mœurs, partager leur indigence & leurs fatigues, reſter à la merci de leurs paſſions ou de leurs caprices, auſſi long-temps au moins qu'il le faut pour apprendre leur langue & s'en faire entendre?

Si c'eſt par enthouſiaſme de religion, quel plus terrible reſſort peut-on imaginer que celui-là? Si c'eſt par reſpect pour un vœu d'obiſſance à des ſupérieurs qui vous diſent: va, & auxquels on ne ſauroit ſans parjure & ſans apoſtaſie, demander raiſon de leurs ordres: que ne peuvent point, ſoit pour ſervir, ſoit pour nuire, des maîtres hypocrites ou ambitieux qui commandent ſi deſpotiquement, & qui ſont ſi aveuglément obéis? Si c'eſt par un ſentiment profond de commiſération pour une portion de l'eſpèce humaine que l'on s'eſt propoſé d'arracher à l'ignorance, à la ſtupidité & à la misère, je ne connois pas une

vertu

vertu plus héroïque. Quant à la constance avec laquelle ces hommes rares persévèrent dans une carrière aussi rebutante, j'aurois pensé qu'à force de vivre avec des sauvages, ils le devenoient eux-mêmes ; & je me ferois trompé dans ma conjecture. C'est de toutes les vanités humaines la plus louable qui les soutient.

Mon ami, me disoit un vieux missionnaire qui avoit vécu 30 ans au milieu des forêts, mais qui étoit tombé dans un ennui profond, depuis qu'il étoit rentré dans son pays, & qui soupiroit sans cesse après ses chers sauvages : « *mon ami ; vous ne savez pas ce que c'est que d'être le Roi, presque le Dieu d'une multitude d'hommes qui vous doivent le peu de bonheur dont ils jouissent & dont l'application assidue est de vous en témoigner leur reconnoissance. Ils ont parcouru des forêts immenses ; ils reviennent tombant de lassitude & d'inanition ; ils n'ont tué qu'une pièce de gibier, & pour qui croyez vous qu'ils l'aient réservée ? C'est pour le père, car c'est ainsi qu'ils nous appellent ; & en effet ce sont nos enfans. Notre présence suspend leurs querelles. Un Souverain ne dort pas plus sûrement au milieu de ses gardes que nous au milieu de nos sauvages. C'est à côté d'eux que je veux aller finir mes jours* ».

DU CÉLIBAT.

Chez les Peuples demi-civilisés ou tout-à-fait policés, c'eſt la jeuneſſe & la beauté qui ſervent d'inſtrument & de ſoutien au culte religieux, en s'y dévouant par un ſacrifice public & ſolemnel. Mais combien ce dévouement, même volontaire, outrage la raiſon, l'humanité & la Religion !

Quoi qu'il en ſoit des raiſons, ſoit religieuſes ou politiques, qui ont introduit & cimenté le Célibat monaſtique en Europe; on ne doit point juger du moins avec rigueur les inſtitutions contraires que le climat a dû ſans doute établir en des régions où le Ciel & le ſol parlent ſi puiſſamment en faveur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'eſt une vertu ſous la Zone tempérée, d'étouffer les déſirs qui portent les deux ſexes à s'aimer, à s'unir ; céder à ce penchant, c'eſt un devoir plus cher & plus ſacré, ſous le climat brûlant du Japon.

DU FANATISME ET DE LA SUPERSTITION.

LE fanatisme perpétue & peut-être même expie les horreurs dont ils se sont souillés dans le cours de leurs conquêtes (les Espagnols). Car telle est la nature des opinions religieuses, qu'elles sanctifient le crime qu'elles inspirent, & que le crime efface les autres forfaits qu'on a commis. Le fanatique dit à Dieu : il est vrai, Seigneur, que j'ai empoisonné, que j'ai assassiné, que j'ai violé; mais tu me pardonneras, car j'ai exterminé de ma propre main cinquante de tes ennemis.

La superstition, & la ruse ont usurpé l'empire. Quand l'une a tout conquis, tout soumis; l'autre vient, en lui donnant des loix à son tour. Elles traitent, ensemble; les hommes baissent la tête, & se laissent lier les mains. S'il arrive que ces deux puissances mécontentes se soulèvent l'une contre l'autre; c'est alors qu'on voit ruisseler dans les rues le sang des citoyens. Une partie se range sous l'étendard de la superstition; l'autre marche sous les drapeaux du Souverain. Les pères égorgent les enfans; les enfans enfoncent, sans hésiter, le poignard dans le sein des pères. Toute idée de justice cesse; tout sentiment d'humanité s'anéantit. L'homme semble tout-à-coup métamorphosé en bête féroce. L'on crit d'un côté : *rebelles obéissez à votre Monarque.* On crie de l'autre : *sacrileges, impies, obéissez à Dieu, le maître de votre Roi, ou mourez.* Je m'adresserai donc à tous les Souve-

rains de la Terre, & j'oserai leur révéler la pensée secrete du sacerdoce. Qu'ils sachent que si le prêtre s'expliquoit franchement, il diroit : si le Souverain n'est pas mon licteur ; il est mon ennemi. Je lui ai mis la hache à la main, mais c'est à condition que je lui désignerois les têtes qu'il faudroit abattre. Les brâmes, dépositaires de la Religion & des sciences dans tout l'Indostan, sont employés comme Ministres dans la plûpart des Etats, & disposent de tout à leur gré ; mais les affaires n'en sont pas mieux conduites.

Il n'y a aucun crime, que l'intervention des Dieux ne consacre, aucune vertu qu'elle n'avilisse. La notion d'un être absolu, est entre les mains des prêtres qui en abusent, une destruction de toute morale. Une chose ne plaît pas aux Dieux, parce qu'elle n'est pas bonne ; mais elle est bonne parce qu'elle plaît aux Dieux.

Chez un Peuple plongé dans la superstition, tous les événemens sont miraculeux.

Il n'y a rien que la superstition ne dénature, point d'usage si monstrueux qu'elles n'établissent, point de forfaits auxquels elle ne détermine ; point de sacrifices qu'elle n'obtienne. Si elle dit à l'homme, Dieu veut que tu te mutiles, il se mutilera. Si elle lui dit, Dieu veut que tu assassine ton fils, il l'assassinera. Si elle lui a dit, aux îles marianes, Dieu veut que tu rampes devant la femme, il rampera devant la femme.

Si nous avons une idée juste de la superstition, elle arrête les progrès de la population ; elle consacre à des pratiques inutiles les temps destinés aux travaux de la société, elle dépouille l'homme laborieux pour enrichir le solitaire oi-

ſif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des ſujets frivoles; elle donne au nom du ciel le ſignal de la révolte; elle ſouſtrait ſes Miniſtres aux loix, aux devoirs de la ſociété; en un mot, elle rend les Peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juſte.

La ſuperſtition, quelle qu'en ſoit la cauſe, eſt répandue chez tous les Peuples ſauvages ou policés: elle eſt née ſans doute de la crainte du mal, de l'ignorance de ſes cauſes & de ſes remèdes. C'en eſt aſſez du moins pour l'enraciner dans l'eſprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomènes deſtructeurs, toutes les cauſes cachées de la douleur & de la mort, ſont ſi univerſelles ſur la terre, qu'il ſeroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été, dans tous les temps & dans tous les pays, vivement affecté.

Autant les grands écarts de la nature donnent de reſſort aux eſprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance & de la ſuperſtition.

La ſuperſtition, cette plante funeſte, eſt donc de tous les climats; elle croît donc également dans les plaines & ſur les rochers, ſous les feux de la ligne, ſous les frimats du pôle, & dans l'intervalle tempéré qui les ſépare. La généralité de ce phénomène déſigneroit-elle par-tout un élan de l'homme ignorant & peureux vers l'auteur de ſon exiſtence & le diſpenſateur des biens & des maux. C'eſt l'inquiétude d'un enfant qui cherche ſon père dans les ténèbres?

La navigation & les longs voyages ont insensiblement détourné une grande partie du Peuple des folles idées de la superstition. La différence des cultes & des Nations a familiarisé les esprits les plus grossiers avec une sorte d'indifférence pour l'objet qui avoit le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les sectes les plus opposées a refroidi la haine religieuse qui les divisoit. On a vu qu'il y avoit par-tout de la morale & de la bonne-foi dans les opinions, par-tout du déréglement dans les mœurs & de l'avarice dans les ames, & l'on en a conclu que c'étoit le climat, le gouvernement & l'intérêt social ou national qui modifioient les hommes.

La superstition explique tout ce que la raison trouve inconcevable : elle seule pouvoit ôter la liberté à des hommes qui n'avoient guère à perdre que la liberté.

Tel est l'indélébile & funeste caractère des malheurs engendrés par la superstition, qu'ils ne cessent jamais que pour se renouveller. Tous les cultes partent d'un tronc commun, qui subsiste & qui subsistera à jamais, sans qu'on ose l'attaquer, sans qu'on puisse prévoir la nature des branches qu'il repoussera, sans qu'il soit permis d'espérer d'en arracher une seule, qu'avec effusion de sang. Il y auroit peut-être un remède, ce seroit une parfaite indifférence des gouvernemens. Que sans aucun égard à la diversité des cultes, les talens & la vertu conduisent seuls aux places de l'Etat & aux faveurs du Souverain ; alors, peut-être, les différentes Eglises se réconcilieront. Les Catholiques & les Protestans vivroient aussi paisiblement l'un à côté

de l'autre, que le Cartéſien & le Newtonien. Nous diſons, *peut-être*, parce qu'il n'en eſt pas des matières de religion, ainſi que des matières de philoſophie; le défenſeur du plein ou du vuide ne croit ni offenſer, ni honorer Dieu par ſon ſyſtême. Le plus zélé ne compromettroit pour ſa défenſe ou ſa propagation, ni ſon repos, ni ſon honneur, ni ſa fortune, ni ſa vie; qu'il perſiſte dans ſon opinion ou qu'il l'abandonne, on ne l'appellera point apoſtat : ſes leçons ne ſeront point traitées d'impiétés & de blaſphêmes; comme il arrive dans les diſputes de religion, où l'on croit la gloire de Dieu intéreſſée, où l'on tremble pour ſon ſalut à venir & pour la condamnation éternelle des ſiens; où ces conſidérations ſanctifient les forfaits & répugnent à tous les ſacrifices.

DU TOLÉRANTISME.

NULLE Puiſſance n'eſt en droit de preſcrire aux hommes ce qu'ils doivent penſer; la ſociété n'a pas beſoin pour ſe ſoutenir, d'ôter aux ames toute eſpèce de liberté, & d'exiger par la force une formule de foi; c'eſt impoſer un faux ſerment qui rend un homme traître à ſa conſcience, pour en faire un ſujet infidèle; la politique doit préférer tout citoyen qui ſert la patrie, à celui qui eſt inutilement orthodoxe.

Les bons gouvernemens ne ſont pas troublés par la diverſité des opinions, & un Chriſtianiſme bien entendu ne proſcrit pas la liberté de conſcience. Ces vérités ont été portées à un tel degré d'évidence, qu'elles ne doivent pas tarder de ſervir de règle à toutes les Nations un peu éclairées.

Combien l'intolérance qui exiſte eſt funeſte! Quel fond de richeſſe on appelle chez ſoi par la tolérance; & combien il eſt indifférent à la valeur des denrées, qu'elles doivent leur naiſſance à des mains orthodoxes, ou à des mains hérétiques, à des mains Eſpagnoles ou à des mains Hollandoiſes!

Un Roi ne peut rien ſur les opinions religieuſes, les conſciences ne ſe forcent point, la fortune, la vie, les dignités ne comparent point avec les peines éternelles; & s'il eſt bon de fermer l'entrée d'un pays où l'on n'obſerve qu'un culte à toute ſuperſtition étrangère, la force n'en excluera jamais celle qui y eſt établie.

Souverains! vous qui êtes chargés de conduire les hommes, apprenez à les connoître, étudiez leurs passions, pour les régir par leurs passions! Sachez qu'un Prince qui dit à ses sujets : votre religion me déplaît; vous l'abjurerez, je le veux, peut faire dresser des potences & des roues. Que les boureaux se tiennent prêts.

Louis XIV chargea de l'expédition de son projet impie en religion, absurde en politique, deux Ministres impérieux comme lui; deux hommes qui haïssoient les protestans, parce que Colbert s'en étoit servi; un le Thelier, homme dur & fanatique; un Louvois, homme cruél & sanguinaire; c'est celui-ci qui opinoit à submerger la Hollande, & qui depuis fit réduire le Palatinat en cendres Sur le moindre prétexte on ferme au Calviniste son Temple, on l'exclut des fermes du Roi, il ne peut être admis dans aucune corporation, on inscrit ses Ministres sur le rôle de la taille, on prive ses membres de la noblesse, on applique aux hôpitaux les legs faits à ses consistoires, les Officiers de la maison du Prince, les Secrétaires du Roi, les Notaires, les Avocats, les Procureurs, ont ordre de quitter leurs fonctions ou leur croyance. L'absurdité succède à la violence; une déclaration du Conseil de 1681, autorise les enfans à l'âge de sept ans de renoncer à leur foi. Des enfans de sept ans qui ont une foi! qui ont une volonté civile! qui en font des actes publics! Ainsi donc le Souverain & le Prêtre peuvent également & des enfans en faire des hommes, & des hommes en faire des enfans?

Mais il falloit soustraire les enfans à l'autorité de leurs parens. La force y pourvoit. Des soldats

les enlèvent de la maison paternelle & s'installent à leur place. Le cri de la désolation retentit d'un bout du Royaume à l'autre. On songe à s'éloigner de l'oppresseur. Des familles entières désertent leurs foyers transformés en corps-de-garde. Les puissances rivales de la France, leur offrent des asyles. Amsterdam s'agrandit de mille maisons qui les attendent. Les Provinces se dépeuplent. Le Gouvernement voit ces émigrations, & il en est troublé. Les galères sont décernées contre l'artisan & le matelot fugitif. On ferme ses passages. On n'oublie rien de ce qui pouvoit accroître le mérite du sacrifice, & plus de cinq cens mille citoyens utiles s'échappèrent, au hasard de recevoir en chemin la couronne du martyre.

C'est en 1685, au milieu de ses horreurs que paroit la fatale révocation de l'Edit de Nantes. Il est ordonné aux Ministres opiniâtres de sortir du Royaume dans l'intervalle de 15 jours, sous peine de mort. Les enfans sont arrachés d'entre les bras de leurs pères & de leurs mères. Et se sont des hommes réfléchis, une assemblée de graves personnages; une Cour suprême qui légitime de pareilles horreurs! ils étoient pères & ils ne frémirent pas en ordonnant l'infraction des loix les plus sacrées de la nature!

Cependant les esprits s'échauffent. Les protestans s'assemblent. On les attaque. Ils se défendent. On envoye contre eux des dragons, & voilà les hameaux, les villages, les champs, les grands chemins, les entrées des villes hérissées d'échaffauds & trempées de sang. Les intendans des Provinces disputent de barbarie. Quelques Ministres osent prêcher, osent écrire. Ils sont saisis

& mis à mort. Bientôt le nombre des cachots ne suffit plus au nombre des persécutés, & c'est la volonté d'un seul qui peut faire tant de malheureux! il parle, & les liens civils & moraux se brisent. Il parle! & mille concitoyons révérés par leurs vertus, leurs dignités, leurs talens, sont dévoués à la mort & à l'infâmie. O Peuple! ô troupeau d'imbécilles & de lâches!

Et toi tyran aveugle! parce que tes prêtres n'ont pas l'art persuasif qui feroit triompher leurs raisons, parce qu'ils ne peuvent effacer de l'esprit de ces innocens, les traces profondes que l'éducation y a gravées; parce que ceux-ci ne veulent être ni lâches, ni hypocrites, ni des infâmes; parce qu'ils aiment mieux obéir à leur Dieu qu'à toi, il faut que tu les spolies, que tu les enchaînes, que tu les brûles, que tu les pendes, que tu traînes leurs cadavres sur une claie. Lorsque tu retires d'eux ta protection, parce qu'ils ne pensent pas comme toi; pourquoi ne retirent-ils pas de toi leur obéissance, parce que tu ne pense pas comme eux? c'est toi qui romps le pacte.

Les Temples des protestans sont détruits. Leurs Ministres ont été mis à mort ou se sont enfuis. La désertion des persécutés s'est-elle arrêtée? Non. Quel parti prendra-t-on? On imaginera que la fuite sera moins funeste lorsque la sortie sera libre. L'on se trompe; & après avoir ouvert les passages, on les renferme une seconde fois avec aussi peu de succès que la première.

L'horrible plaie que le fanatisme fit alors à la Nation, a saigné jusqu'à nos jours & saignera encore. Des armées détruites se refont, des Pro-

vinces envahies se reprennent. Mais l'émigration d'hommes utiles qui emportent chez des Nations étrangères leur industrie & leurs talens, les élève tout-à-coup au niveau de la Nation qu'ils ont abandonnées, c'est un mal qui ne se répare point. Le cosmopolite, dont l'ame vaste embrasse les intérêts de l'espèce humaine s'en consolera peut-être : pour le patriote il ne cessera jamais de s'en affliger.

Ce patriote, c'est lui qui dit aux Rois dans ce moment : Maîtres de la terre, lorsqu'un homme sous le nom de prêtre, aura su lier ses intérêts aux prétendus intérêts d'un Dieu, quand sa haine ombrageuse pourra faire tout sous le nom de ce Dieu qu'il ne manquera pas de peindre jaloux & cruel, pour allumer la persécution contre celui qui ne pensera pas comme lui, ou pour parler plus exactement, qui ne pensera pas comme il veut que l'on pense : malheur à vous & à vos sujets, si vous l'écoutez.

Quel rapport y a-t-il entre les dogmes de la religion & les spéculations du ministère ? pas plus, ce me semble, qu'entre l'ordonnance du médecin & les dogmes qu'il professe. Le malade s'est il jamais avisé de demander à Dumoulin s'il alloit au sermon ou au prêche, s'il croyoit en Dieu ou s'il n'y croyoit pas ? Maîtres de la terre ! celui qui fait luire indistinctement son soleil sur les contrées orthodoxes & sur les contrées hérétiques ; celui qui laisse également tomber la rosée féconde sur les champs, ne vous dit-il pas avec assez d'évidence & de force, combien il doit vous être indifferent par quels hommes elles soient peuplées, par quels bras elles soient cultivées ? C'est à vous de les protéger

tous; c'est à vous à aimer leurs travaux; c'est à vous à encourager leur industrie & leurs vertus; c'est à lui à lire au fond de leurs cœurs & à les juger! Rend-il les mères des Calvinistes stériles, ou étouffe-t-il l'enfant dans le sein des mères Luthériennes, lorsqu'elles sont fécondes? Comment osez-vous donc condamner à l'exil, à la mort, à la misère, pire qu'elle, celui à qui le Souverain des Souverains, votre père & le leur, permet de vivre & de prospérer? Parce qu'on n'auroit pas célébré la messe à la Louysianne, les productions du sol en auroient-elles été moins abondantes, moins précieuses & moins utiles? Si cette contrée eût été peuplée d'orthodoxes, & que quelques raisons d'État vous en eussent fait tenter la conquête, vous les eussiez tous égorgés sans scrupule, & vous en avez à confier sa culture à l'hérétique? De quelle étrange manie êtes-vous donc tourmentés? La conformité du culte n'arrête point votre férocité; la diversité l'excite. Est-il de la dignité du chef d'un Etat de régler sa conduite sur l'esprit fanatique & les vues étroites d'un directeur de séminaire? Est-il de sa sagesse de n'admettre au nombre de ses sujets que les esclaves des Prêtres? Qu'après avoir déterminé un vieux Monarque pusillanime, & humilié par une longue suite de calamités, à y mettre le comble en révoquant un édit salutaire, les superstitieux & les hypocrites qui l'environnoient, l'aient amené de conséquence en conséquence, à rejetter les propositions avantageuses des religionaires du Nouveau-Monde, je n'en ferai point étonné : mais que des considérations qu'on peut appeller monacales, aient eu la même

autorité sur le Prince éclairé, qui tenoit les rênes de l'Empire après le vieux Monarque, & qui certes ne fut jamais soupçonné de bigotterie, c'est ce que je ne saurois expliquer.

L'intolérance, toute affreuse qu'elle nous paroît, est une conséquence nécessaire de l'esprit superstitieux. Ne convient-on pas que les châtimens doivent être proportionnés aux délits? Or, quel crime plus grand aux yeux de celui qui regarde la religion comme la base fondamentale de la morale que l'incrédulité? D'après ces principes, l'irréligieux est l'ennemi commun de toute société; l'infracteur du seul lien qui lie les hommes entr'eux; le promoteur de tous les crimes qui peuvent échapper à la sévérité des loix. C'est lui qui étouffe les remords; c'est lui qui rompt le frein des consciences; c'est lui qui tient école de la scélératesse. Quoi! nous conduisons au gibet un malheureux que l'indigence embusque sur un grand chemin, qui s'élance sur le passant un pistolet à la main, & qui demande un écu dont il a besoin pour la subsistance de sa femme & de ses enfans expirans de misère; & l'on fera grace à un brigand infiniment plus dangereux! Nous traitons comme un lâche celui qui souffre qu'en sa présence on parle mal de son ami; & nous exigerons que l'homme religieux laisse l'incrédule blasphémer à son aise de son maître, de son père, de son créateur! Il faut ou dire que toute croyance est absurde, ou gémir sur l'intolérance, comme sur un mal nécessaire. St. Louis raisonnoit très-conséquemment, lorsqu'il disoit à Joinville: *si tu entends jamais quelqu'un mal parler de Dieu, tires ton épée & perce lui en le cœur, je te là*

permets. Tant il eſt important, que dans toutes les contrées, ainſi qu'on l'aſſure de la Chine, les Souverains & les dépoſitaires de leur autorité ne ſoient attachés à aucun dogme, à aucune ſecte, & à aucun culte religieux.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

LA tribu des Artisans se subdivise en autant de classes qu'il y a de métiers, on ne peut jamais (à la Chine) quitter le métier de ses parens. Voilà pourquoi l'industrie & l'esclavage s'y sont perpétués ensemble & de concert & y ont conduit les arts au degré où ils peuvent atteindre, lorsqu'ils n'ont pas le secours du gout & de l'imagination, qui ne naissent guère que de l'émulation & de la liberté.

Lorsque chez un Peuple (les Chinois) la première étude est celle des loix; que la récompense de l'étude est une place dans l'administration, au lieu d'une place d'académie; que l'occupation des lettres est de veiller à l'observation de la morale, ou à la manutention de la politique. Si cette Nation est infiniment nombreuse; s'il y faut une vigilance continuelle des savans sur la population & la subsistance; si chacun, outre les devoirs publics, dont la connoissance même est une longue science, a des devoirs particuliers, soit de famille ou de profession. Chez un tel Peuple les sciences spéculatives & de pur ornement, ne doivent pas s'élever à cette hauteur, à cet état où nous les voyons en Europe.

Malgré tous les efforts du génie, il faut plusieurs siècles à une science avant qu'elle puisse être réduite à des principes simples. Il en est des théories, comme des machines qui commencent toujours à être très-compliquées, & qu'on ne dégage

dégage qu'avec le temps, par l'obſervation & l'expérience, des roues paraſytes qui en multiplioient le frottement.

Peut-être le génie, enfant de l'imagination qui crée, appartient-il aux pays chauds, féconds en productions, en ſpectacles, en événemens merveilleux, qui excitent l'enthouſiaſme, tandis que le goût, qui moiſſonne dans les champs où le génie a ſemé, ſemble convenir davantage à des Peuples ſobres, doux & modérés, qui vivent ſous un ciel heureuſement tempéré. Peut-être auſſi ce même goût, qui ne peut être que le fruit d'une raiſon épurée & mûrie par le temps, demande-t-il une certaine ſtabilité dans le gouvernement, mêlé d'une certaine liberté dans les eſprits; un progrès inſenſible de lumières, qui, donnant une plus grande étendue au génie, lui fait ſaiſir des rapports plus juſtes entre les objets, & une plus heureuſe combinaiſon de ſes ſenſations mixtes, qui ſont les délices des ames délicates.

L'induſtrie ne ſe plaît qu'à l'ombre de la paix: elle craint ſur-tout la ſervitude. Le génie s'éteint lorſqu'il eſt ſans eſpérance, ſans émulation; & il n'y a ni eſpérance, ni émulation où il n'y a point de propriété. Rien ne fait mieux l'éloge de la liberté, & ne prouve mieux les droits de l'homme, que l'impoſſibilité de travailler avec ſuccès pour enrichir des maîtres barbares.

Les artiſtes reſtent toujours médiocres dans tous les pays où ils ne ſont pas éclairés par les ſavans. Les ſciences & les arts languiſſent enſemble, par-tout où n'eſt point établie la liberté de penſer.

L'étude des Nations eſt de toutes les études la plus intéreſſante. L'obſervateur ſe plaît à ſaiſir le trait particulier qui caractériſe chaque Peuple, & a démêler de la foule les traits généraux qui l'accompagnent. Inutilement il a pris la teinte des événemens. Inutilement les cauſes phyſiques ou morales en ont changé les nuances. Un œil pénétrant le ſuit à travers de ſes déguiſemens, & le fixe malgré ſes variations. Plus même le champ de l'obſervation eſt étendu, plus il préſente de ſiècles à meſurer, d'époques à parcourir; plus auſſi le problême eſt aiſé à déterminer. Chaque ſiècle, chaque époque donne, s'il eſt permis de parler ainſi, ſon équation, & l'on ne peut les réſoudre toutes, ſans découvrir la vérité qui y étoit comme enveloppée.

En tout, il faut commencer par le commencement; & le commencement eſt de mettre en vigueur les arts méchaniques & les claſſes baſſes. Sachez cultiver la terre, travailler des peaux, fabriquer des laines, & vous verrez s'élever rapidement des familles riches: de leur ſein ſortiront des enfans qui, dégoûtés de la profeſſion pénible de leur père, ſe mettront à penſer, à diſcourir, à arranger des ſyllabes, à imiter la nature; & alors vous aurez des poëtes, des philoſophes, des orateurs, des ſtatuaires & des peintres; leurs productions deviendront néceſſaires aux hommes opulens, & ils les acheteront. Tant qu'on eſt dans le beſoin on travaille; on ne ceſſe de travailler que quand le beſoin ceſſe: alors naît la pareſſe; avec la pareſſe l'ennui. Et partout les beaux arts ſont les enfans du génie, de la pareſſe & de l'ennui.

Etudiez les progrès de la ſociété & vous ver-

rez des agriculteurs dépouillés par des brigands: ces agriculteurs oppoſer à ces brigands une portion d'entr'eux, & voilà des ſoldats. Tandis que les uns récoltent, & que les autres font ſentinelle, une poignée d'autres citoyens dit au laboureur & au ſoldat, vous faites un métier pénible & laborieux; ſi vous vouliez, vous ſoldats, nous défendre; vous laboureurs nous nourir, nous vous délaſſerions de vos fatigues par nos danſes & nos chanſons; voilà le troubadour & l'homme de lettres. Avec le temps cet homme de lettres s'eſt ligué, tantôt avec le chef contre les Peuples, & il a chanté la tyrannie, tantôt avec le Peuple contre le tyran, & il a chanté la liberté. Dans l'un & l'autre cas, il eſt devenu un citoyen important.

Suivez la marche conſtante de la nature; auſſi-bien chercheriez-vous inutilement à vous en écarter. Vous verrez vos efforts & vos dépenſes s'épuiſer ſans fruits; vous verrez tout périr autour de vous; vous vous retrouverez preſque au même point de barbarie dont vous avez voulu vous tirer, & vous y reſterez juſqu'à ce que les circonſtances faſſent ſortir de votre propre ſol une police indigène, dont les lumières étrangères peuvent tout au plus accélérer les progrès. N'en eſpérez pas davantage & cultivez votre ſol.

Un autre avantage que vous y trouverez, c'eſt que les ſciences & les arts, nés ſur votre ſol, s'avanceront peu-à-peu à leur perfection, & que vous ſerez des originaux; au lieu que ſi vous empruntez des modèles étrangers, vous ignorerez la raiſon de leur perfection, & vous vous condamnerez à n'être jamais que de foibles copies.

Les travaux des hommes ont toujours été proportionnés à leurs forces & aux instrumens dont ils se servoient. Sans la science de la méchanique & l'invention de ses machines, point de grands monumens. Sans quart de cercle & sans télescope, point de progrès merveilleux en astronomie; nulle précision dans les observations. Sans fer point de marteaux, point de tenailles, point d'enclumes, point de forges, point de scies, point de hâches, point de coignées, aucun ouvrage en métaux qui mérite d'être regardé, nulle maçonnerie, nulle charpente, nulle ménuiserie, nulle architecture, nulle gravure, nulle sculpture. Avec ces moyens quel temps ne faut-il pas à nos ouvriers pour séparer de la carrière, enlever & transporter un bloc de pierre? Quel temps pour l'équarrir! Sans nos ressources, comment en viendroit-on à bout?

Que ne peuvent point les Nations actives & industrieuses? Par elles des régions qu'on croyoit inhabitables, sont peuplées. Les terres les plus ingrates sont fécondées; les eaux repoussées, & la fertilité s'élève sur le limon. Les marais portent des maisons à travers les monts entr'ouverts; l'homme se fait des chemins, il sépare à son gré ou lie les rochers par des ponts qui restent comme suspendus sur la profondeur obscure de l'abîme, au fonds duquel le torrent courroucé semble murmurer de son audace; il oppose des digues à la mer, & dort tranquillement dans le domicile qu'il a fondé au-dessous des flots; il assemble quelques planches sur lesquelles il s'assied; il dit aux vents de le porter à l'extrémité du globe, & les vents lui obéissent. Homme!

quelquefois si pusillanime & si petit, que tu te montres grand & dans tes projets & dans tes œuvres! Avec deux foibles léviers de chair, aidés de ton intelligence, tu attaques la nature entière & tu la subjugues, tu affrontes les élémens conjurés, & tu les asservis; rien ne te résiste, si ton ame est tourmentée par l'amour ou le désir de posséder une belle femme que tu haïras un jour, par l'intérêt ou la fureur de remplir tes coffres d'une richesse qui te promette des jouissances que tu te refuseras; par la gloire ou l'ambition d'être loué par tes contemporains que tu mépriseras, ou d'une postérité que tu ne dois pas estimer davantage. Si tu fais de grandes choses par passion, tu n'en fais pas de moindres par ennui: tu ne connoissois qu'un monde; tu soupçonnas qu'il en étoit un autre; tu l'allas chercher, & tu le trouvas. Je te suis pas à pas dans ce monde nouveau. Si la hardiesse de tes entreprises m'en dérobe quelquefois l'atrocité, je suis toujours également confondu, soit que tes forfaits me glacent d'horreur, soit que tes vertus me transportent d'admiration.

Le progrès des sciences dépend du progrès des arts, & ceux-ci des hasards qui ne sont produits de la nature, que dans la suite des siècles, & dont la plupart sont perdus pour les Peuples qui restent sans communication avec les Peuples éclairés.

Tout Peuple qui cultive les arts, sans en communiquer les procédés & la pratique, aura une supériorité réelle sur ceux auxquels il en vend les productions.

Tout se tient dans la nature & dans la poli-

tique. Il eſt difficile, impoſſible peut-être, qu'une Nation perde ſon agriculture, ſon induſtrie, ſans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les ſciences, tous les bons principes de police & d'adminiſtration. Le Portugal eſt une triſte preuve de cette vérité.

Entre les qualités phyſiques des corps, il n'y en a pas une ſeule qui ne laiſſe une quantité d'expériences à faire : ces expériences mêmes ſont-elles toutes poſſibles? Combien de temps en ſerons-nous réduits à des conjectures qu'un jour fera éclore & que le lendemain verra détruites? Qui donnera un frein à ce penchant preſque invincible à l'analogie, manière de juger ſi ſéduiſante, ſi commode & ſi trompeuſe? A peine avons-nous quelques faits, que nous bâtiſſons un ſyſtême qui entraîne la multitude & ſuſpend la recherche de la vérité. Le temps employé à former une hypothèſe, & le temps employé à la détruire, ſont preſque également perdus. Les ſciences de calcul, ſatisfaiſantes pour l'amour-propre, qui ſe plaît à vaincre les difficultés, & pour l'eſprit juſte qui aime les réſultats rigoureux, dureront; mais avec peu d'utilité pour les uſages de la vie. La religion qui jette du dédain ſur les travaux d'un être en chryſalide, & qui redoute ſecrétement les progrès de la raiſon, multipliera les oiſifs & retardera l'homme laborieux par la crainte ou par le ſcrupule. A meſure qu'une ſcience s'avance, les pas deviennent plus difficiles; la généralité ſe dégoûte, & elle n'eſt plus cultivée que par quelques hommes opiniâtres qui s'en occupent, ſoit par habitude, ſoit par l'eſpérance, bien ou mal fondée, de ſe faire un

nom, jusqu'au moment où le ridicule s'en mêle, & où l'on montre au doigt, ou comme un fou, ou comme un sot, celui qui se promet de vaincre une difficulté contre laquelle quelques hommes célèbres ont échoué. C'est ainsi qu'on masque la crainte qu'il ne réussisse.

On a vu dans tous les siècles & chez toutes les Nations, les études naître, tomber & succéder dans un certain ordre réglé. Cette inconstance, cette lassitude ne sont pas d'un homme seulement. C'est un vice des sociétés les plus nombreuses & les plus éclairées. Il semble que les sciences & les arts aient un temps de mode.

Nous avons commencé par avoir des érudits. Après les érudits, des Poëtes & des Orateurs. Après les Orateurs & les Poëtes, des Métaphysiciens qui ont fait place aux géomêtres, qui ont fait place aux physiciens, qui ont fait place aux naturalistes. Le goût de l'histoire naturelle est sur son déclin. Nous sommes tout-entiers aux questions de Gouvernement, de législation, de morale, de politique & de commerce. S'il m'étoit permis de hasarder une prédiction, j'annoncerois qu'incessamment les esprits tourneront du côté de l'histoire, carrière immense où la philosophie n'a pas encore mis le pied.

En effet, si de cette multitude infinie de volumes, on arrachoit les pages accordées aux grands assassins qu'on appelle conquérans, ou qu'on les réduisit au petit nombre de pages qui méritent qu'on les lise, qu'en resteroit-il? Qui est-ce qui nous a parlé du climat, du sol, des productions, des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des plantes, des fruits, des minéraux, des mœurs,

des usages, des superstitions, des préjugés, des sciences, des arts, du commerce, du gouvernement & des loix? Leurs annales ne nous instruisent jamais sur ce qu'il nous importe le plus de connoître, sur la vraie gloire d'un Souverain, sur la vraie base de la force des Nations, sur la félicité des Peuples, sur la durée des empires. Que ces beaux discours d'un Général à ses soldats, au moment d'une action, servent de modèles d'éloquence à un rhéteur, j'y consens; mais quand je le saurois par cœur, je n'en deviendrai ni plus équitable, ni plus ferme, ni plus instruit, ni meilleur. Le moment approche où la raison, la justice & la vérité vont arracher des mains de l'ignorance & de la flatterie, une plume qu'elles n'ont tenue que trop long-temps. Tremblez! vous repaissez les hommes de mensonges, ou les faites gémir sous l'oppression. Vous allés être jugés.

Il est douteux si la nature n'embellit pas mieux son ouvrage que la main de l'homme qui change tout pour lui.

Presque tout ce que l'esprit humain a inventé d'utile & d'important, a été le fruit d'une inquiétude vague, plutôt que d'une industrie raisonnée. Le hasard, qui est le cours inapperçu de la nature, ne se repose jamais, & sert indistinctement tous les hommes. Le génie se fatigue, se rebute, & n'appartient qu'à très-peu d'êtres, pour quelques momens. Ses efforts même ne le menent souvent qu'à se trouver sur la route du hasard, pour le saisir. La différence entre les hommes de génie & le vulgaire, c'est que ceux-là savent

preſſentir & chercher ce que celui-ci trouve quelquefois ; plus ſouvent encore ce que le haſard a jetté ſous la main. C'eſt le lapidaire qui met le prix au diamant que le laboureur a déterré ſans le connoître.

Les arts naiſſent de l'agriculture, lorſqu'elle eſt portée à ce degré d'abondance & de perfection qui laiſſe aux hommes le loiſir d'imaginer & de ſe procurer des commodités; lorſqu'elle produit une population aſſez nombreuſe pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre.

Toute Nation agricole doit avoir des arts pour employer ſes matières & doit augmenter ſes productions pour entretenir ſes artiſans, ſi elle ne connoiſſoit que les travaux de la terre, ſon induſtrie ſeroit bornée dans ſes cauſes, ſes moyens & ſes effets. Avec peu de déſirs & de beſoins elle feroit peu d'efforts, elle employeroit moins de bras & travailleroit moins de temps. Elle ne ſauroit accroître ni perfectionner la culture. Si cette Nation avoit à proportion plus d'arts que de matières, elle tomberoit à la merci des étrangers qui ruineroient ſes manufactures en faiſant baiſſer le prix de ſon luxe & monter le prix de ſa ſubſiſtance. Mais quand un Peuple agricole réunit l'induſtrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de ſon exiſtence & de ſa conſervation, tous les germes de ſa grandeur & de ſa proſpérité. C'eſt à ce Peuple qu'il eſt donné de pouvoir tout ce qu'il veut & de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'eſt plus favorable à la liberté que les

arts. Elle eſt leur élément, & ils ſont par leur nature coſmopolites. Un habile Artiſte peut travailler dans tous les Pays du Monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talens fuient par-tout l'eſclavage que des ſoldats trouvent partout.

Si vous cherchez le génie, entrez dans les ateliers, & vous l'y trouverez ſous mille formes diverſes. Si un ſeul homme avoit été l'inventeur du métier à figurer les étoffes, il eût montré plus d'intelligence que Leibnitz ou Newton, & j'oſe aſſurer que dans les principes mathématiques du dernier, il n'y a aucun problême plus difficile à réſoudre que celui d'exécuter une maille à l'aide d'une machine.

N'eſt-il pas honteux de voir les objets dont on eſt environné ſe répéter dans une glace, & d'ignorer comment la glace ſe coule & ſe met au teint; de ſe garantir des rigueurs du froid par le velours, & de ne pas ſavoir comment il ſe fabrique? Hommes inſtruits allez aider de vos lumières ce malheureux artiſan condamné à ſuivre aveuglement ſa routine, & ſoyez sûrs d'en être dédommagés par les ſecrets qu'il vous confiera.

Le flambeau de l'induſtrie éclaire à la fois un vaſte horiſon; aucun art n'eſt iſolé, la plupart ont des formes, des modes, des inſtrumens, des élémens qui leur ſont communs. La méchanique ſeule a dû prodigieuſement étendre l'étude des mathématiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des ſciences ſe ſont développées avec les progrès des arts & des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures, ont agran-

de la sphere de la physique & de l'histoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornemens au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La sculpture & la peinture travaillent aussi-tôt à l'embellissement, à l'agrément des édifices. L'art du dessein s'empare des habits & des meubles.

C'est alors que les arts enfantent cet esprit de société qui fait le bonheur de la vie civile, qui délasse des travaux sérieux par des repas, des spectacles, des concerts, des entretiens, par toutes sortes de divertissemens agréables. L'aisance donne à toutes les jouissances honnêtes, un air de liberté qui lie & mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaisirs qui sont sa récompense. Chaque citoyen assuré de sa subsistance par le produit de son industrie, vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie, avec ce repos de l'ame qui mene au doux sommeil. Ce n'est pas que la cupidité ne fasse beaucoup de victimes : mais encore moins que la guerre ou que la superstition, fléaux cont nuels des Peuples oisifs.

Après la culture des terres, celle des arts convient le plus à l'homme, l'une & l'autre font aujourd'hui la force des états policés. Si les arts ont affoibli les hommes ce sont donc les Peuples foibles qui subjuguent les forts, car la balance de l'Europe est dans les mains des Nations artistes.

Depuis que l'Europe est couverte de manufactures, l'esprit & le cœur humain semblent

avoir changé de pente ; le desir des richesses est né par-tout de l'amour du plaisir. On ne voit plus de Peuple qui consente à être pauvre, parce que la pauvreté n'est plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire ? Les arts tiennent lieu de vertus sur la terre, l'industrie peut enfanter des vices mais du moins elle bannit ceux de l'oisiveté qui sont mille fois plus dangereux, les lumières étouffant par dégrés toute espèce de fanatisme, tandis qu'on travaille par besoin de luxe on ne s'égorge point par superstition ; les arts contiennent l'esprit de dissention, en assujettissant l'homme à des travaux assidus & réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens & des espérances de jouir, même aux plus basses une sorte de considération & d'importance par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier à l'âge de 40 ans a valu plus d'argent à l'état qu'une famille entière de serfs cultivateurs n'en rendit autrefois au Gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aisance dans un village que vingt châteaux de vieux Barons chasseurs ou guerriers n'en donnoient dans une Province.

Si les arts civilisent les Nations, un Etat doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Les arts, même les arts de luxe conviennent mieux peut-être aux républiques qu'aux Monarchies : car la pauvreté du Peuple dans un Etat Monarchique n'est pas toujours un vif aiguillon d'industrie. Le travail de la faim est toujours borné comme elle, mais le travail de l'ambition croit avec ce vice même.

La nature eſt le modèle des Beaux-Arts & des Belles-Lettres; la voir & la bien voir, la choiſir, la rendre ſcrupuleuſement, en corriger les défauts, l'embellir ou en rapprocher les beautés éparſes pour en former un tout merveilleux, ce ſont autant de talens infiniment rares. Quelques-uns peuvent naître avec l'homme de génie : d'autres ſont le produit de l'étude & des travaux de pluſieurs grands hommes. On eſt ſublime, mais on manque de goût, on a de l'imagination, de l'invention, mais on eſt fougueux, incorrect. Il ſe paſſe des ſiècles avant l'apparition d'un Orateur, d'un Poëte, d'un Peintre, d'un Statuaire en qui le jugement qui compte ſes pas tempere la chaleur qui veut courir.

C'eſt par les arts que l'homme jouit de ſon exiſtence & qu'il ſe ſurvit à lui-même. Les ſiècles d'ignorance ne ſortent jamais du néant. Il n'en reſte pas plus de traces après qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu & le temps où ils s'écoulèrent, ni graver ſur la terre d'un Peuple barbare : *c'eſt ici qu'il fut,* puiſqu'il ne laiſſe pas même des ruines pour annales. L'invention ſeule donne à l'homme de la puiſſance ſur la matière & ſur le temps. Le génie d'Homère a rendu les caractères de la langue Grecque ineffaçables. L'harmonie & la raiſon ont mis l'éloquence de Ciceron au-deſſus de tous les Orateurs ſacrés. Les Pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la lumière & le charme des arts, en les admirant & les protégeant, ont aidé l'eſprit humain à briſer les chaînes de la ſuperſtition. Le commerce a hâté le progrès de l'art par le luxe de richeſſes;

tous les efforts de l'esprit & de la main se sont réunis pour embellir & perfectionner la condition de l'espèce humaine. L'industrie & l'invention avec les jouissances du Nouveau-Monde, ont pénétré jusqu'au cercle polaire, & les beaux-arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

L'innocence & *l'inscience* gardent les mœurs plus sûrement que des préceptes & des controverses.

DE L'AGRICULTURE ET DU CULTIVATEUR.

Les cultivateurs dans l'Inde, ſont ce qu'ils ſeroient par-tout, les plus honnêtes & les plus vertueux des hommes; lorſqu'ils ne ſont ni corrompus, ni opprimés par le Gouvernement. Le commerce qui ſort naturellement de l'Agriculture, y revient par ſa pente & ſa circulation. Ainſi les fleuves retournent à la mer qui les a produit par l'exhalaiſon de ſes eaux en vapeurs, & par la chûte de ſes vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le tranſport & la conſommation des fruits de la terre retombe enfin ſur les campagnes pour y reproduire tous les alimens de la vie & les matières du commerce; ſans la culture des terres tout commerce eſt précaire, parce qu'il manque des premiers fonds, qui ſont les productions de la nature. Les Nations qui ne ſont que maritimes ou commerçantes, ont bien les fruits du commerce; mais l'arbre en appartient aux Peuples agricoles. L'Agriculture eſt donc la première & la véritable richeſſe d'un Etat.

On ne jouiſſoit pas de ſes bienfaits dans l'enfance du monde. Les premiers habitans du globe n'attendoient une nourriture incertaine que du haſard & de leur adreſſe; ils erroient de région en région. Sans ceſſe occupés de leurs beſoins ou de leurs craintes, ils ſe fuyoient, ils ſe détruiſoient réciproquement. La terre fut fouillée & les miſères d'une vie vagabonde furent adoucies. A

meſure que l'Agriculture s'étendit, les hommes ſe multiplièrent avec les ſubſiſtances; il ſe forma des Peuples, & de grands Peuples. Quelques-uns dédaignèrent les ſources de leur propriété, & ils furent punis de ce fol orgueil par l'invaſion.

L'éloge de l'Agriculture eſt dans ſa récompenſe, dans la ſatisfaction de nos beſoins. *Si j'avois un homme qui me produsit deux épis de bled au lieu d'un*, diſoit un Monarque, *je le préférerois à tous les génies politiques.*

Malgré cette émulation preſque univerſelle, qui règne maintenant dans l'Agriculture, on doit convenir que cet art n'a pas fait encore les mêmes progrès que les autres arts. Depuis la renaiſſance des lettres, le génie de l'homme a meſuré la terre, calculé le mouvement des aſtres, peſé l'air; il a percé les ténèbres qui lui cachoient le ſyſtême phyſique & moral du monde. La nature interrogée lui a découvert une infinité de ſecrets, dont toutes les ſciences ſe ſont enrichies. Son empire s'eſt étendu ſur mille objets néceſſaires au bonheur des Peuples. Dans cette fermentation des eſprits, la phyſique expérimentale, qui n'avoit que très imparfaitement éclairé l'ancienne philoſophie, a trop rarement tourné ſes obſervations vers la partie du règne végétal la plus importante. On ignore encore les différentes qualités des terres dont le nombre eſt infiniment varié. Quelles ſont les plus propres à chaque production, la quantité, la qualité des ſemences qu'il convient de leur confier; les temps propices pour les labourer, les enſemencer, les dépouiller; les eſpèces d'engrais qui doivent augmenter leur fertilité. On n'eſt pas mieux inſtruit ſur la manière

la plus avantageuse de multiplier les troupeaux, de les élever, de les nourir, de rendre leur toison meilleure. On n'a pas porté un plus grand jour sur ce qui peut concerner les arbres. Nous n'avons sur toutes ces matières de nécessité première que des notions imparfaites, telle qu'une routine tout-à-fait aveugle, ou une pratique peu réfléchie, ont dû nous les transmettre. L'Europe seroit encore plus reculée sans les méditations de quelques écrivains Anglois, qui ont réussi à déraciner un assez grand nombre de préjugés, à introduire plusieurs méthodes excellentes. Ce zèle pour le premier des arts s'est communiqué aux laboureurs de leur Nation. Fair Child, un d'entr'eux, a poussé l'enthousiasme jusqu'à ordonner que la dignité de la profession seroit annuellement célébrée par un discours public; sa volonté a été exécutée pour la premiere fois en 1760, dans l'Eglise de St. Léonard de Londres; & une cérémonie si utile n'a pas été interrompue depuis cette époque mémorable.

Il est singulier, & pourtant naturel, que les hommes ne soient revenus au premier des arts qu'après avoir parcouru tous les autres. C'est la marche de l'esprit humain, de ne rentrer dans le bon chemin que lorsqu'il s'est épuisé dans les fausses routes: il va toujours en avant, & comme il est parti de l'Agriculture pour suivre la carrière du commerce & du luxe, il fait rapidement le tour du cercle; & se retrouve enfin dans le berceau de tous les arts, où il s'attache par ce même esprit d'intérêt qui l'en avoit fait sortir. Tel l'homme avide & curieux qui s'expatrie, las

de courir le monde, revient vivre & mourir sous le toît de sa naissance.

Tout en effet dépend & résulte de la culture des terres : elle fait la force intérieure des Etats ; elle y attire les richesses du dehors ; toute puissance qui vient d'ailleurs que de la terre, est artificielle & précaire, soit dans la physique, soit dans la morale. Un Etat bien défriché, bien cultivé, produit les hommes par le fruit de la terre, & les richesses par les hommes. Ce ne sont pas les dents du dragon, semées pour enfanter des soldats qui se détruisent, c'est le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le Gouvernement doit donc sa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes sont des mères & des nourices toujours fécondes; les autres ne sont que des filles souvent ingrates & stériles. Les villes ne peuvent guère subsister que du superflu de la population & de la reproduction des campagnes. Les places mêmes & ports de commerce qui, par leurs vaisseaux, semblent tenir au monde entier, qui répandent plus de richesses qu'ils n'en possèdent, n'attirent cependant tous les trésors qu'ils versent, qu'avec les productions des campagnes qui les environnent. C'est donc à la racine qu'il faut arroser l'arbre. Les villes ne seront florissantes que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du sol que de ses habitans. Quelques contrées, quoique situées sous le climat le plus favorable à l'Agriculture, produisent moins que d'autres en tout inférieures, parce que le Gouvernement y

étouffe la nature de mille manières. Par-tout où la Nation est attachée à sa patrie par la propriété, par la sûreté de ses fonds & de ses revenus, les terres fleurissent & prospèrent. Par-tout où les privilèges ne seront pas pour les villes & les corvées pour les campagnes, on verra chaque propriétaire, amoureux de l'héritage de ses pères, l'accroître & l'embellir par une culture assidue, y multiplier ses enfans à proportion de ses biens, & ses biens à proportion de ses enfans.

L'intérêt du Gouvernement est donc de favoriser les cultivateurs avant toutes les classes oiseuses de la société. La noblesse n'est qu'une distinction odieuse, quand elle n'est pas fondée sur des services réels & vraiment utiles à l'Etat, comme celui de défendre la Nation contre les invasions de la conquête & contre les entreprises du despotisme.

Elle n'est que d'un secours précaire & souvent ruineux, quand après avoir mené une vie molle & licentieuse dans les villes, elle va prêter une foible défense à la patrie sur les flottes & dans les armées, revient à la Cour mendier pour récompense de ses lâchetés, des places & des honneurs outrageans pour les Peuples, autant qu'onéreux.

Les cultivateurs méritent la préférence du Gouvernement, même sur les manufactures & les arts, soit méchaniques, soit libéraux. Honorer & protéger les arts de luxe sans songer aux campagnes, source de l'industrie qui les a créés & les soutient, c'est oublier l'ordre des rapports de la nature & de la société. Favoriser les arts & négliger l'Agriculture, c'est ôter les pierres des

fondemens d'une pyramide pour enélever le sommet. Les arts méchaniques attirent assez de bras par les richesses qu'ils procurent aux entrepreneurs, par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers, par l'aisance, les plaisirs & les commodités qui naissent dans les cités où sont les rendez-vous de l'industrie. C'est le sejour des campagnes qui a besoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles, de dédommagement pour les ennuis & les privations. Le cultivateur est éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curiosité. Il vit séparé des honneurs & des agrémens de la société; il ne peut ni donner à ses enfans une éducation civile sans les perdre de vue, ni les mettre dans une route de fortune qui les distingue & les avance. Il ne jouit point des sacrifices qu'il fait pour eux lorsqu'ils sont élevés loin de ses yeux. En un mot, il a toutes les peines de la nature; mais en a-t-il les plaisirs, s'il n'est pas soutenu par les soins paternels du Gouvernement? Tout est onéreux & humiliant pour lui, jusqu'aux impôts, dont le nom seul rend quelquefois sa condition méprisable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même qui en fait une sorte de passion, par la considération qu'ils réfléchissent sur ceux qui s'y distinguent; mais l'homme champêtre, s'il ne jouit en paix de ce qu'il possède, & qu'il recueille, s'il ne peut cultiver les vertus de son état, parce qu'on lui en ôte les douceurs; si les milices, les corvées & les impôts viennent lui arracher son fils, ses bœufs & ses grains, que lui restera-t-il qu'à maudire le ciel & la terre qui l'affligent? Il abandonnera son champ & sa patrie.

Un Gouvernement ſage ne ſauroit donc, ſans ſe couper les veines, refuſer ſes premières attentions à l'Agriculture. Le moyen le plus prompt & le plus actif de la ſeconder, c'eſt de favoriſer la multiplication de toutes les eſpèces de productions, par la circulation la plus libre & la plus illimitée.

Une liberté infinie dans le commerce des denrées rend en même-temps un Peuple agricole & commerçant. La circulation des denrées amène vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait & de miel coulent dans les campagnes. Toutes les terres ſont miſes en valeur; les prés favoriſent le labourage par les beſtiaux qu'ils engraiſſent; la culture des bleds encourage celle des vins en fourniſſant une ſubſiſtance toujours aſſurée à celui qui ne ſeme ni ne moiſſonne, mais plante, taille & cueille.

Prenez un ſyſtême oppoſé; entreprenez de régler l'Agriculture & la circulation de ſes produits par des loix particulières: que de calamités! L'autorité voudra non-ſeulement tout voir, tout ſavoir, mais tout faire, & rien ne ſe fera. Les hommes ſeront conduits comme leurs troupeaux & leurs grains; ils ſeront ramaſſés en tas, & diſperſés au gré d'un Deſpote pour être égorgés dans les boucheries de la guerre, ou pour dépérir inutilement ſur les flottes & dans les colonies. La vie d'un Etat en deviendra la mort, ni les terres, ni les hommes ne pourront proſpérer; & les Etats marcheront promptement à leur diſſolution, à ce démembrement qui eſt toujours précédé du maſſacre des Peuples & des tyrans.

DE LA PHILOSOPHIE ET DES PHILOSOPHES.

L'IGNORANCE & la mauvaise foi corrompent tous les récits. La politique ne juge que d'après ses vues : le commerce que d'après ses intérêts. Il n'y a que le philosophe qui sache douter, qui se taise quand il manque de lumières, & qui dise la vérité, quand il se détermine à parler. En effet quelle récompense, assez importante à ses yeux, pourroit le déterminer à tromper les hommes & à renoncer à son caractère ? La fortune ? Il est assez riche, s'il a de quoi satisfaire à ses besoins singuliérement bornés. L'ambition ? S'il a le bonheur d'être sage, on peut lui porter envie ; mais il n'y a rien sous le Ciel qu'il puisse envier. Les dignités ? On les lui offriroit qu'il ne les accepteroit pas sans la certitude de faire le bien. La flatterie ? Il ignore l'art de flatter, & il en dédaigne les mépriſables avantages. La réputation ? En peut-il obtenir autrement que par la franchise ? La crainte ? Il ne craint rien, pas même de mourir ; s'il est jetté dans le fond d'un cachot, il sait bien que ce ne sera pas la première fois que des tyrans ou des fanatiques y ont conduit la vertu, & qu'elle n'en est sortie que pour aller sur un échaffaud. C'est lui qui échappe à la main du destin qui ne sait par où le prendre, parce qu'il a brisé, comme dit le Stoïcien, les anses par lesquelles le fort saisit le foible, pour en disposer à son gré.

Au char des lettres & des arts eſt attachée la Philoſophie, qui devroit ce ſemble, en tenir le timon, mais qui n'arrivant qu'après eux ne peut marcher qu'à leur ſuite. Les arts naiſſent des beſoins mêmes de la ſociété, dans l'enfance de l'eſprit humain. Les lettres ſont les fleurs de ſa jeuneſſe. Filles de l'imagination qui aime la parure elles ornent tout ce qu'elles touchent, & ce goût d'embéliſſement crée ce qu'on appelle proprement les beaux arts ou les arts de luxe & de décoration qui poliſſent les premiers arts, enfans du beſoin. Quand l'eſprit s'eſt exercé ſur les plaiſirs de l'imagination & des ſens, la raiſon vient avec la maturité des empires donner aux Nations une certaine gravité: c'eſt l'âge de la Philoſophie. Elle marche à pas lents & ſans bruit annonçant la vieilleſſe des empires qu'elle s'efforce envain de ſoutenir. C'eſt elle qui forma le dernier ſiècle des belles républiques de la Grèce & de Rome. Athène n'eût des philoſophes qu'à la veille de ſa ruine qu'ils ſemblerent prédire. Ciceron & Lucrece n'écrivirent ſur la nature des Dieux & du monde qu'au bruit des guerres civiles qui creuſerent le tombeau de la liberté. Cependant Thalés, Anaximandre, Anaximène, Anaxagore avoient jetté les germes de la phyſique dans leurs théories ſur les élémens de la matière; mais la manie des ſyſtêmes les détruiſit les uns par les autres. Socrate vint qui ramena la Philoſophie à la vraie ſageſſe, à la vertu; il n'aima, n'enſeigna, ne pratiqua qu'elle, perſuadé que l'homme n'a pas beſoin des ſciences mais des mœurs pour être heureux.

Il ne faut pas croire que les Philoſophes ſeuls

aient tout découvert & tout imaginé; c'eſt le cours des événemens qui a donné une certaine pente aux actions & aux penſées de l'homme. Une communication de cauſes phyſiques ou morales un enchaînement des progrès de la politique avec les progrès des études & des ſciences, un mélange de circonſtances impoſſibles à hâter comme à prévoir a dû concourir à la révolution qui s'eſt faite dans les eſprits. Chez les Nations comme dans l'individu, le corps & l'ame agiſſent & réagiſſent tour-à-tour l'un ſur l'autre. Le Peuple entraîne les philoſophes & les philoſephes menent le Peuple. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du ſoleil, il devoit y avoir des antipôdes, & Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'égliſe ſe dit univerſelle; le Pape ſe diſoit le maître de la terre, & plus de deux tiers de ſes habitans ignoroient qu'il y eût une religion catholique & ſur-tout un Pape. Des Européens qui voyageoient par-tout & commerçoient par-tout apprirent à l'Europe qu'une partie de la Terre vivoit dans les viſions de Mahomet & une plus grande partie encore dans les ténèbres de l'idolâtrie, ou dans *l'inſcience* & *l'incurioſité* de l'athéiſme. Ainſi la Philoſophie étendoit l'empire des connoiſſances humaines par la découverte des erreurs de la ſuperſtition & des vérités de la nature.

L'Italie dont le génie impatient s'élançoit à travers les obſtacles qui l'environnoient fonda la première une Académie de phyſique. La France & l'Angleterre qui devoient s'aggrandir par leur rivalité même, élevèrent à la fois deux monumens éternels à l'accroiſſement de la Philoſophie; deux Académies où tous les ſavans de l'Europe

vont diffuser & verser leurs lumières. C'eſt de-là que ont émanés dans le Monde une foule de miracles de la nature, d'expériences & de phénomènes, des découvertes dans les arts & dans les ſciences; les ſecrets de l'électricité, les cauſes de l'aurore boréale. C'eſt de-là que ſont ſortis les inſtrumens, & les moyens pour purifier l'air dans les vaiſſeaux, pour rendre potable l'eau de la mer, pour déterminer la figure de la terre & fixer les longitudes; pour perfectionner l'agriculture & donner plus de grains avec moins de ſemence & de peine.

Ariſtote avoit regné dix ſiècles dans toutes les écoles de l'Europe, & les Chrétiens, après avoir perdu les traces de la raiſon, n'avoient pu la retrouver que ſur ſes pas. Long-temps même ils s'étoient égarés à la ſuite de ce philoſophe, parce qu'ils y marchoient à tâtons dans les ténèbres de la théologie; mais enfin Deſcartes avoit donné le fil & Newton des aîles pour ſortir de ce labyrinthe. Le doute avoit diſſipé les préjugés, & l'analyſe avoit trouvé la vérité. Après les deux Bâcons, Galilée, Deſcartes, Hobbes, Locke, Bayle, Leibnitz & Newton; après les mémoires des Académies de Florence, de Leipſick, de Paris, & de Londres, il reſtoit un grand ouvrage à faire pour la perfection des ſciences & de la philoſophie, il a paru. Ce livre, qui contient toutes les erreurs & les vérités qui ſont ſorties de l'eſprit humain depuis la théologie juſqu'à l'inſectologie; tous les ouvrages de la main de l'homme depuis le vaiſſeau juſqu'à l'épingle: ce dépôt des lumières des Nations qui auroit été moins imparfait s'il n'eut été exécuté au milieu de toutes

les sortes de persécutions & d'obstacles, ce dépôt caractérisera, dans les siècles à venir, le siècle de la Philosophie.

Après tant de bienfaits elle devroit tenir lieu de la divinité sur la terre. C'est elle qui lit, éclaire, aide & soulage les humains. Elle leur donne tout sans en exiger aucun culte. Elle leur demande non pas le sacrifice de leurs passions, mais un emploi juste, utile & modéré de toutes leurs facultés. Fille de la nature, dispensatrice de ses dons, interprête de ses droits, elle consacre ses lumieres & ses travaux à l'usage de l'homme, elle le rend meilleur pour qu'il soit plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie & l'imposture parce qu'elles foulent le Monde, elle ne veut point regner, mais elle exige que ceux qui regnent n'aiment à jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit & le nom des sectes, mais elle les tolere toutes. Les aveugles & les méchans la calomnient, les uns ont peur de voir, les autres d'être vus: ingrats qui se soulèvent contre une mère tendre, quand elle veut les guérir des erreurs & des vices qui font les calamités du genre humain.

Cependant la lumière gagne insensiblement un plus vaste horison une espèce d'empire s'est formé: celui de la littérature qui commence & prépare la république Européenne. Si jamais en effet la philosophie peut s'insinuer dans l'ame des Souverains ou de leurs Ministres, les systêmes de politique s'agrandiront & seront simplifiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets. Le bien public entrera dans les négociations non comme un mot, mais comme une chose utile même aux Rois.

Déjà l'imprimerie a fait des progrès qu'on ne

sauroit arrêter dans un Etat sans reculer la Nation pour vouloir avancer l'autorité du Gouvernement. Les livres éclairent la multitude, humanisent les hommes puissans, charment le loisir des riches, instruisent toutes les classes de la société. Les sciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs mêmes des esprits systêmatiques se dissipent au grand jour de l'impression, parce que le raisonnement & la discussion les mettent au creuset de la vérité.

Le commerce de lumières est devenu nécessaire à l'industrie, & la littérature seule entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du Monde a occasionné peut-être les autres tentatives en ce genre, car l'intérêt seul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre; aujourd'hui rien ne peut se cultiver sans quelqu'étude ou sans des connoissances transmises par la lecture. Les Princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits sur les usurpations du clergé, qu'à la faveur des lumières qui ont détrompé le Peuple des abus de toute puissance spirituelle. Mais la plus grande folie de l'esprit humain seroit d'avoir employé toutes ses forces à augmenter le pouvoir des Monarques, & à rompre plusieurs chaînes pour forger de leurs débris celle du despotisme. Le même courage que la religion inspire pour soustraire la conscience à la tyrannie exercée sur les opinions, l'homme de bien, le citoyen, l'ami du Peuple doit l'avoir, pour garantir les Nations de la tyrannie des Puissances conjurées contre la liberté du genre-humain. Malheur à l'Etat où il ne se trouveroit pas un seul défenseur du droit public! Bientôt ce Royaume

se précipiteroit avec sa fortune, son commerce, ses Princes & ses citoyens dans une anarchie inévitable. Les loix ! les loix pour sauver une Nation de sa perte, & la liberté des écrits pour sauver les loix !

On n'examine guère ce qu'on croit bien savoir ; & c'est ainsi qu'après avoir propagé les erreurs, les témoignages qui regardent l'observation en prolongent encore la durée. Un autre inconvénient, c'est que les Philosophes perdent un temps précieux à élever des systêmes qui nous en imposent, jusqu'à ce que les prétendus faits qui leur servoient de base aient été démentis.

Les vraies lumières sont dans les écrits publics, où la vérité se montre à découvert, où le mensonge craint d'être surpris. Les mémoires secrets, les projets particuliers, ne sont guère que l'ouvrage des esprits adroits & intéressés, qui s'insinuent dans les cabinets des administrateurs par des routes obscures, obliques & détournées. Quand un Prince, un Ministre s'est conduit par l'opinion publique des gens éclairés, s'il éprouve des malheurs, ni le ciel, ni la terre ne peuvent les lui reprocher. Mais des entreprises faites sans le conseil & le vœu de la Nation, des événemens amenés à l'insu de tous ceux dont on expose la vie & la fortune, qu'est-ce qu'autre chose qu'une ligue secrette, une conjuration de quelques individus contre la société entière ? Jusqu'à quand l'autorité se croira-t-elle humiliée, en s'entretenant avec les concitoyens ? Jusqu'à quand témoignera-t-elle aux hommes assez de mépris pour ne pas chercher même à se faire pardonner ses fautes ?

L'expérience qui marche à pas lents, demande

du temps; & le génie, qui ressemble aux courriers des Dieux, franchit un intervalle immense d'un saut, se fait attendre pendant des siècles. A-t-il paru? Il est repoussé ou persécuté; s'il parle on ne l'entend pas. Si par hasard, il est entendu, la jalousie traduit ses projets en rêves sublimes, & les fait échouer. L'intérêt général de la multitude suppléeroit peut-être à la pénétration du génie, si on le laissoit agir en liberté; mais il est sans cesse contrarié par l'autorité, dont les dépositaires ne s'entendent à rien, & prétendent ordonner de tout. Quel est celui qu'ils honorent de leur confiance & de leur intimité? C'est le flatteur imprudent qui, sans en rien croire, leur répete continuellement qu'ils sont des êtres merveilleux. Le mal se fait par leur sottise, & se perpétue par une mauvaise honte qui les empêchent de revenir sur leurs pas. Les fausses combinaisons s'épuisent avant qu'ils aient rencontré les vraies, ou qu'ils puissent se résoudre à les approuver, après les avoir rejettées. C'est ainsi que le désordre règne par l'enfance des Souverains, l'incapacité ou l'orgueil des Ministres, & la patience des victimes. On se consoleroit des maux passés & des maux présens, si l'avenir devoit changer cette destinée: mais c'est une espérance dont il est impossible de se bercer. Et si l'on demandoit au Philosophe à quoi servent les conseils qu'il s'opiniâtre d'adresser aux Nations & à ceux qui les gouvernent, & qu'il répondît avec sincérité, il diroit qu'il satisfait un penchant invincible à dire la vérité, au hasard d'exciter l'indignation, & même de boire dans la coupe de Socrate.

DE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE ET D'ÉCRIRE.

LA liberté de la presse produit sans doute des inconvéniens : mais ils sont si frivoles, si passagers en comparaison des avantages, que je ne daignerai pas m'y arrêter. La question se réduit à ces deux mots : *vaut-il mieux qu'un Peuple soit éternellement abruti, que d'être quelquefois turbulent ?* Souverains, voulez-vous être méchans ? Laissez écrire, il se trouvera des hommes pervers qui vous serviront selon votre mauvais génie, & qui vous perfectionneront dans l'art des Tibères. Voulez-vous être bons ? Laissez encore écrire ; il se trouvera des hommes honnêtes qui vous perfectionneront dans l'art des Trajans. Combien il vous reste de choses à savoir pour être grands, soit en bien, soit en mal !

En quels lieux du monde les Peuples n'ont-ils pas tiré les mêmes conséquences du silence qu'on leur imposoit ? Est-ce l'éloge ou le blâme qu'on redoute de celui à qui l'on ordonne de se taire. Ces défenses calomnient le Gouvernement, s'il est bon, puisqu'elles tendent à persuader qu'il est mauvais. Mais comment réussir à les faire observer ? Peut-on ignorer qu'il est dans la nature de l'homme de se porter aux actions, du moment où l'on y attache de la gloire en y attachant du péril ? L'opprimer & l'empêcher de gémir & de se plaindre, c'est une atrocité contre laquelle il ne manque jamais de se révolter. Com-

ment connoîtriez-vous le rebelle à vos ordres ? par l'espionage ; par les délations, par les voies les plus sûres à diviser les citoyens, & de susciter entr'eux la méfiance & les haines. Qui punirez-vous ? les hommes les plus honnêtes & les plus généreux, qui ne se tairont jamais, lorsqu'ils seront persuadés qu'il est de leur devoir de parler. N'en doutez pas ; ils braveront vos menaces, ou ils les éluderont. S'ils prenent le premier parti, oserez-vous les traîner dans une prison ? Si vous l'osez, croyez-vous qu'ils tardent long-temps à trouver des vengeurs ? Si vous ne l'osez pas, vous tomberez dans le mépris. S'ils avoient été libres de s'expliquer avec franchise, ils auroient mis de la dignité & de la modération dans leurs remontrances. La contrainte & le danger du châtiment les transformeront en libelles violens, amers & séditieux ; & c'est votre tyrannie qui les aura rendus coupables. Souverain, ou vous dépositaires de leur autorité, votre administration est-elle bonne ? Livrez-là à toute la sévérité de notre examen ; elle n'y peut gagner que du respect & de la soumission. Est-elle mauvaise ? corrigez-là, ou défendez-là par la force. Puisque vous êtes d'abominables tyrans, ayez du moins assez d'audace pour l'avouer ; si vous êtes justes, laissez dire & dormez en paix ; si vous êtes oppresseurs, le repos & le sommeil ne sont pas faits pour vous ; & malgré tous vos efforts, vous n'en jouirez pas. Souvenez-vous du sort de celui qui consentoit à être haï, pourvû qu'il fût craint.

Par-tout où le Souverain ne souffre pas qu'on s'explique librement sur les matières économiques & politiques, il donne l'attestation la plus authen-

tique de ſon penchant à la tyrannie, & du vice de ſes opérations. „ Je ſais, tout auſſi bien que „ vous, que ce que j'ai réſolu eſt contraire à la „ liberté, à votre tranquilité, à votre bonheur: „ mais il me déplaît que vous en murmuriez. „ Je ne ſouffrirai jamais qu'on vous éclaire; parce „ qu'il me convient que vous ſoyez aſſez ſtupides pour ne pas diſtinguer mes caprices, mon „ orgueil, mes folles diſſipations, mon faſte, „ les déprédations de mes courtiſans & de mes „ favoris, mes ruineux amuſemens, mes paſſions „ plus ruineuſes encore, de l'utilité publique qui „ ne fut, qui n'eſt & qui ne ſera jamais, autant qu'il dépendra de moi & de mes ſucceſſeurs, qu'un honnête prétexte. Tout ce que „ je fais eſt bien fait. Croyez-le, ne le croyez pas: „ mais laiſſez-vous conduire. Je veux vous prouver de toutes les manières les plus inſenſées & les „ plus atroces que je règne pour moi, & que „ je ne règne ni par vous, ni pour vous. Et ſi „ quelqu'un d'entre vous a la témérité de me „ contredire, qu'il périſſe dans l'obſcurité d'un „ cachot, ou qu'un lacet le prive à jamais de la „ faculté de commettre une ſeconde indiſcrétion: „ car tel eſt mon bon plaiſir ". En conſéquence voilà l'homme de génie réduit au ſilence ou étranglé, & une Nation tenue dans la barbarie de ſa religion, de ſes loix, de ſes mœurs, & de ſon gouvernement; dans l'ignorance des choſes les plus importantes à ſes vrais intérêts, à ſa puiſſance, à ſon commerce, à ſa ſplendeur & à ſa félicité; au milieu des Peuples qui s'éclairent autour d'elle, par leurs libres efforts & le concours

des

des bons esprits vers les seuls objets vraiment dignes de les occuper. La logique d'une administration prohibitive péche de tous les côtés. On n'arrête point les progrès des lumières ; on ne les rallentit qu'à son désavantage. La défense ne fait qu'irriter & donner aux ames un sentiment de révolte, & aux ouvrages le ton du libelle ; & l'on fait trop d'honneur à d'innocens sujets, lorsqu'on a sous ses ordres deux cens mille assassins, & que l'on redoute quelques pages d'écriture.

Les questions d'économie politique veulent être long-temps agitées, avant d'être éclaircies. J'avancerai, sans crainte d'être contredit, que la géométrie transcendante n'a ni la profondeur, ni la subtilité de cette espèce d'arithmétique, il n'y a rien de possible en mathématique, dont le génie de Newton ou de quelques-uns de ses successeurs n'ait pu se promettre de venir à bout. Je n'en dirai pas autant d'eux dans les matières qui nous occupent. On croit, au premier coup-d'œil, n'avoir qu'une difficulté à résoudre : mais bientôt cette difficulté en entraîne une autre ; celle-ci une troisieme ; & ainsi de suite jusqu'à l'infini ; & l'on s'apperçoit qu'il faut ou renoncer au travail, ou embrasser à-la-fois le système immense de l'ordre social, sous peine de n'obtenir qu'un résultat incomplet & défectueux. Les données & le calcul varient selon la nature du local, ses productions, son numéraire, ses ressources, ses liaisons, ses loix, ses usages, son goût, son commerce & ses mœurs Quel est l'homme assez instruit pour saisir tous ces élémens ? Quel est l'esprit assez juste pour ne les apprécier que ce qu'ils valent ? Toutes les connoissances des différentes

branches de la société ne sont que les branches de l'arbre qui constitue la science de l'homme public. Il est ecclésiastique, il est militaire, il est magistrat, il est financier, il est commerçant, il est agriculteur. Il a pesé les avantages & les obstacles qu'il doit attendre des passions, des rivalités, des intérêts particuliers. Avec toutes les lumières qu'on peut acquérir sans génie; avec tout le génie qu'on peut avoir reçu sans lumières, il ne fait que des fautes. Après cela est-il étonnant que tant d'erreurs se soient accréditées parmi le peuple, qui ne repete jamais que ce qu'il a entendu? Parmi les spéculateurs, qui se laissent entraîner par l'esprit systématique, & qui ne balancent pas à conclure une vérité générale de quelques succès particuliers; parmi les hommes d'affaires, tous plus ou moins asservis à la routine de leurs prédécesseurs, & plus ou moins retenus par les suites ruineuses d'une tentative hors d'usage; parmi les hommes d'état, que la naissance ou la protection conduit aux places importantes, où ils ne portent qu'une profonde ignorance qui les abandonne à la discrétion des subalternes corrompus qui les trompent ou qui les égarent. Dans toute société bien ordonnée, il ne doit y avoir aucune matière sur laquelle on ne puisse librement s'exercer. Plus elle est grave & difficile, plus il est important qu'elle soit discutée. Or, en est-il de plus importante & de plus compliquées que celle de Gouvernement? Qu'auroit donc de mieux à faire une Cour qui aimeroit la vérité, que d'encourager tous les esprits à s'en occuper? Et quel jugement feroit-on autorisé à porter de celle qui en interdiroit

l'étude, ſi ce n'eſt ou la méfiance de ſes opérations, ou la certitude qu'elles ſont mauvaiſes? Le vrai réſumé d'un édit prohibitif ſur ce grand objet, ſeroit : *le Souverain défend qu'on lui démontre que ſon Miniſtre eſt un imbécile ou un fripon, car telle eſt ſa volonté, qu'il ſoit l'un ou l'autre, ſans qu'on y faſſe aucune attention.*

Les Conſeils des Rois ſont un ſanctuaire, dont le temps ſeul ôte le voile d'une main lente. Leurs Miniſtres, fidèles au ſecret, ou intéreſſés à le cacher, ne parlent que pour égarer dans les recherches la curioſité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque ſagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaiſon des événemens, il eſt réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'eſt ſans le ſavoir, ou ſans oſer l'aſſurer; & cette incertitude ne ſatisfait guère plus qu'une ignorance entière. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt, diſpenſent du ſilence, & laiſſent éclore la vérité; que la mort lui rende, pour ainſi dire, le jour & la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive; & que les mémoires précieux & originaux, devenus publics, dévoilent enfin le jeu des reſſorts qui ont fait la deſtinée des Nations.

DES LANGUES.

La langue Italienne, avec du ſon, de l'accent & du nombre, a pris tous les caractères de la poëſie, & tous les charmes de la muſique : ces deux arts l'ont conſacrée aux délices de l'harmonie, comme ſon plus doux organe.

La langue Françoiſe règne dans la proſe, ſi ce n'eſt pas le langage des Dieux, c'eſt celui de la raiſon & de la vérité. La proſe parle ſur-tout à l'eſprit dans la philoſophie ; étude conſtante de ces ames privilégiées de la nature, qui ſemblent être placées entre les Rois & les Peuples pour inſtruire & diriger les hommes. Dans un temps où la liberté n'a plus de tribunes, ni d'amphithéâtres pour agiter de vaſtes aſſemblées, une langue qui ſe multiplie dans les livres, qui ſe fait lire chez toutes les Nations, qui ſert d'interprête commun à toutes les autres langues, & d'inſtrumens à toutes ſortes d'idées ; une langue qui, anoblie, épurée, adoucie, & ſur-tout fixée par le génie des écrivains & la politeſſe des courtiſans, devient enfin univerſelle & dominante.

La langue Angloiſe a produit auſſi ſes poëtes & ſes proſateurs, qui lui ont donné un caractère d'énergie & d'audace propre à l'immortaliſer. Qu'on l'apprenne chez tous les Peuples qui aſpirent à n'être pas eſclaves ; ils oſeront penſer agir & ſe gouverner eux-mêmes : elle n'eſt pas la langue des mots ; mais celle des idées, & les Anglois n'en ont eu que de fortes. Ce ſont eux

qui ont dit les premiers : *la majesté du Peuple*, & ce seul mot consacre une langue.

La langue Espagnole n'a proprement eu jusqu'à présent, ni poësie, ni prose, avec une langue organisée, pour exceller dans l'une & dans l'autre. Eclatante comme l'or pur, & sonore comme l'argent, sa marche est grave & mesurée comme la danse de sa Nation; elle est noble & décente comme les mœurs de l'antique Chevalerie. Cette langue pourra soutenir un rang, acquérir même de la supériorité lorsqu'elle aura beaucoup d'écrivains, tels que Cervantes & Mariana. Quand son Académie aura fait taire l'Inquisition avec ses Universités, cette langue s'élevera d'elle même aux grandes idées, aux sublimes vérités, où l'appelle la fierté naturelle du Peuple qui la parle.

La langue Allemande a été avant toutes nos autres langues vivantes; cette mère langue est indigène de l'Europe; c'est elle qui a formé l'Anglois, & même le François par son mêlange avec la langue Latine; mais peu faite, ce semble, pour les yeux & pour des organes polis, elle est restée dans la bouche du Peuple, sans oser entrer que bien tard dans les livres. Sa disette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux arts, la poësie & l'éloquence ne devoient pas fleurir; mais tout-à-coup le génie y a pris son essort, & des poëtes originaux, en plus d'un genre, y sont éclos en assez grand nombre, pour entrer en rivalité avec les autres Nations.

DU COMMERCE.

LE premier soin, le premier devoir, quand on traite des matières importantes au bonheur des hommes, ce doit être de purger son ame de toute crainte, de toute espérance. Elevé au-dessus de toutes les considérations humaines, c'est alors qu'on plane au-dessus de l'atmosphère, & qu'on voit le globe au-dessous de soi. C'est de-là qu'on laisse tomber des larmes sur le génie persécuté, sur le talent oublié, sur la vertu malheureuse. C'est de-là qu'on verse l'imprécation & l'ignominie sur ceux qui trompent les hommes, & sur ceux qui les oppriment. C'est de-là qu'on voit la tête orgueilleuse du tyran s'abaisser & se couvrir de fange, tandis que le front modeste du juste touche la voute des cieux. C'est-là que j'ai pu véritablement m'écrier : *je suis libre*, & me sentir au niveau de mon sujet. C'est-là enfin que, voyant à mes pieds ces belles contrées où fleurissent les sciences & les arts, & que les ténèbres de la barbarie avoient si long-temps occupées, je me suis demandé : qui est-ce qui a creusé ces canaux ? Qui est-ce qui a desséché ces plaines ? Qui est-ce qui a fondé ces villes ? Qui est-ce qui a rassemblé, vêtu, civilisé ces Peuples ? Et qu'alors toutes les voix des hommes éclairés qui sont parmi elles, m'ont répondu : c'est le commerce ! c'est le commerce !

Athènes aggrandit son commerce par ses victoires, & sa puissance par son commerce. Tous

les arts à-la-fois naquirent dans la Grèce avec le luxe de l'Asie.

Le commerce trouve à la fin sa ruine dans les richesses qu'il entasse, comme toute puissance la trouve dans ses conquêtes.

Si l'on fait attention que l'Europe jouit de toutes les connoissances des Grecs, que son commerce est infiniment plus étendu, que notre imagination se porte sur des objets plus grands & plus variés depuis les progrès de la navigation, on sera étonné que nous n'ayons pas sur eux la supériorité la plus décidée. Mais il faut observer que lorsque ce Peuple connut les arts & le commerce, il sortoit, pour ainsi dire, des mains de la nature; & avoit toute l'énergie nécessaire pour cultiver les dons qu'il en recevoit, au lieu que les Nations de l'Europe étoient asservies à des loix & des constitutions extravagantes. Dans la Grèce, le commerce trouva des hommes; en Europe, il trouva des esclaves. A mesure que nous avons ouvert les yeux sur les absurdités de nos institutions, nous nous sommes occupés à les corriger; mais sans oser jamais renverser entièrement l'édifice. Nous avons rémédié à des abus, par des abus nouveaux; & à force d'étayer, de réformer, nous avons mis dans nos mœurs plus de contradictions qu'il n'y en a chez les Peuples les plus barbares.

Demandez si dans un Etat qui admet une branche de commerce, tous les citoyens ont droit d'y prendre part; la réponse est si simple, qu'elle n'est pas même susceptible de discussion: il seroit affreux que des sujets qui partagent également le fardeau des chaînes sociales & des dépenses pu-

bliques, ne participaſſent pas également aux avantages du pacte qui les réunit; qu'ils euſſent à gémir, & de porter le joug de leurs inſtitutions, & d'avoir été trompé en s'y ſoumettant.

D'un autre côté les Nations politiques ſe concilient parfaitement avec ſes idées de juſtice. Tout le monde ſait que c'eſt la liberté qui eſt l'ame du commerce, & qu'elle eſt ſeule capable de le porter à ſon dernier terme. Tout le monde convient que c'eſt la concurrence qui développe l'induſtrie, & qui lui donne tout le reſſort dont elle eſt ſuſceptible : cependant depuis près d'un ſiècle, les faits n'ont ceſſé d'être en contradiction avec ſes principes.

Qu'eſt-ce qui conſtitue la nature des choſes en matière de commerce? Ce ſont les climats, les productions, la diſtance des lieux, la forme du Gouvernement, le génie & les mœurs des Peuplades qui y ſont ſoumis.

Ce ſont des gens qui ont des fortunes médiocres qui courent volontiers de grands riſques, pour faire de grands profits dans le commerce. Mais lorſqu'une fois la fortune d'un homme eſt parvenue à un certain dégré, il veut jouir, & jouir avec ſûreté. Ce n'eſt pas que les richeſſes éteignent la ſoif des richeſſes, au contraire elles l'allument ſouvent: mais elles fourniſſent en même temps mille moyens de la ſatisfaire, ſans peine & ſans danger.

Entre la vie ſauvage & l'état de ſociété, c'eſt un déſert immenſe à traverſer : mais de l'enfance de la civiliſation, à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire.

A meſure que les métaux ſe multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur, *ils repré-*

sentent moins de marchandises. Cet avilissement doit faire un jour négliger les meilleures mines, comme il a fait abandonner successivement les médiocres, à moins qu'on allége encore le fardeau de ceux qui les exploitent.

L'or & l'argent ne sont pas des richesses: ils représentent seulement des richesses. Ces signes sont très-durables, comme il convient à leur destination. Plus ils se multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils représentent moins de choses.

Le commerce s'établit sans trouble entre des hommes qui ont des besoins réciproques; & bientôt ils s'accoutument à regarder comme des amis, comme des frères, ceux que l'intérêt ou d'autres motifs conduisent dans leurs contrées.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont suivi les révolutions, savent qu'un Peuple actif, riche, intelligent, qui est parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur les concurrens, qu'il les dégoûte & se rend le maître des contrées qui servent de théâtre à son industrie

Tels sont les progrès de l'esprit du commerce, qu'il fait taire tous les préjugés de Nation ou de religion, devant l'intérêt général qui doit lier les hommes. Qu'est-ce que ces vaines dénominations de Juifs & de Chrétiens, François ou Hollandois? Malheureux habitans d'une terre si pénible à cultiver, n'êtes-vous pas frères? Pourquoi donc vous chasser d'un monde où vous n'avez qu'un jour à vivre? Et quelle vie encore que celle dont

vous avez la folle cruauté de vous disputer la jouissance! Tous les élémens, le ciel & la terre, n'ont-ils pas assez fait contre vous, sans ajouter à tous les fléaux, dont la nature vous environne, l'abus du peu de force qu'elle vous laisse pour y résister?

De tout temps la finance fut nuisible au commerce, & dévora le sein qui la nourit.

Ce n'est pas au fond des forêts, c'est au centre des sociétés policées qu'on apprend à mépriser l'homme & à s'en méfier. Si un de nos marchands, dans une de nos foires, distribuoit indistinctement ses effets sans garantie, sans sûreté à tous ceux qui tendroient leurs mains pour les recevoir, croyez-vous qu'il en parût un seul avec le prix de la chose qu'il auroit achetée? Ce que des hommes, sous l'empire de l'honneur & des loix religieuses & civiles, ne rougiroient pas de faire, un sauvage affranchi de toute espèce de contrainte, ne le fera pas. O honte de notre religion, de notre police & de nos mœurs!

Les caprices même de l'industrie méritent l'indulgence du Gouvernement. La moindre inquiétude du négotiant le mène à la défiance. Les raisonnemens politiques & militaires ne peuvent rien contre ceux de l'intérêt. Le commerce ne prospère que dans un terrein qu'il a choisi lui-même; tout genre de contrainte l'effraie.

C'est un inconvénient inévitable chez un Peuple commerçant: libre ou non, il vient à n'aimer, à n'estimer que les richesses. La soif de l'or étant plus l'ouvrage de l'imagination que du besoin, on ne se rassasie pas des trésors comme des alimens des autres passions: celles-ci sont so-

lées, & n'ont qu'un temps; elles se combattent ou se succèdent. La passion de l'argent nourit & satisfait toutes les autres, du moins elle y supplée à mesure qu'elle les use, par les moyens qu'elle fournit de les assouvir. Il n'est point d'habitude qui se fortifie plus par l'usage que celle d'amasser: elle semble s'irriter également par les jouissances de la vanité & par les privations de l'avarice. L'homme riche a toujours besoin de remplir ou de grossir son trésor; c'est une expérience constante qui s'étend des individus aux Nations.

Depuis que le commerce a élevé des fortunes considérables en Angleterre, la cupidité y est devenue le mobile universel & dominant. Les citoyens qui n'ont pas pu, ou qui n'ont pas voulu s'attacher à cette profession la plus lucrative, n'ont pas renoncé cependant au lucre, dont les mœurs & l'opinion leur faisoient un besoin. Même en aspirant à l'honneur, ils couroient aux richesses. Dans la carrière des loix & des vertus, qui doivent se chercher & s'appuyer mutuellement dans la gloire de siéger au Parlement, ils ont vu le moyen d'agrandir leur fortune. Pour se faire élire membres de ce corps puissant, ils ont corrompu les suffrages du Peuple, & n'ont pas plus rougi de les revendre à la Cour que de les avoir achetés. Chaque voix est devenue vénale dans le sénat de l'Empire. Un Ministre célèbre avoit le tarif des probités, & s'en vantoit publiquement, à la honte des Anglois. C'étoit, disoit-il, un devoir de sa place d'acheter les représentans de la Nation pour les faire voter, non pas contre, mais selon leur conscience. Elle

dit la conſcience où l'argent a parlé ? Si l'eſprit mercantile a pu répandre dans la métropole la contagion de l'intérêt perſonnel, comment n'auroit-il pas infecté les colonies dont il eſt le principe & le ſoutien ? Eſt-il bien vrai que chez la fière Albion un citoyen aſſez généreux pour ſervir la patrie par amour de la gloire, ſeroit un homme du monde & d'un ſiècle qui ne ſont plus ? Iſle ſuperbe ! puiſſent tes ennemis ne plus s'abandonner à ce vil eſprit d'intéret ? Tu leur rendras un jour tout ce qu'ils ont perdu.

Borner l'induſtrie par les prohibitions ou des privilèges excluſifs, c'eſt nuire tout-à la fois au travail que l'on permet & à celui que l'on défend.

Ce n'eſt pas uniquement la guerre qui décide de la prépondérance des Nations. Le commerce depuis un demi ſiècle y a beaucoup plus influé. Tandis que les Puiſſances du continent meſuroient & partageoient l'Europe en portions inégales, que la politique, par ſes ligues, ſes traités & ſes combinaiſons mettoit toujours en équilibre, un Peuple maritime formoit, pour ainſi dire, un nouveau ſyſtême, & ſoumettoit par ſon induſtrie la terre à la mer, comme la nature l'y a ſoumiſe elle-même par ſes loix. Elle créoit ou dévéloppoit ce vaſte commerce, qui a pour baſe une excellente agriculture, des manufactures floriſſantes, & les plus riches poſſeſſions des quatre parties du monde ; c'eſt cette eſpèce de Monarchie que l'Europe doit ôter à l'Angleterre en redonnant à chaque état maritime la liberté, la puiſſance qu'il a droit d'avoir ſur l'élément qui l'environne.

Le commerce ne produit rien de lui-même ; il n'eſt pas créateur, ſes fonctions ſe réduiſent à des échanges. Par ſon miniſtère, une ville, une province, une Nation, une partie du globe, ſont débarraſſées de ce qui leur eſt inutile, & reçoivent ce qui leur manque. Les beſoins reſpectifs de la ſociété des hommes l'occupent ſans ceſſe. Ses lumières, ſes fonds, ſes veilles, tout eſt conſacré à cet office honorable & néceſſaire. Son action n'éxiſteroit pas ſans les arts & la culture; mais ſans ſon action les arts & la culture ſeroient peu de choſe. En parcourant la terre, en franchiſſant les mers, en levant les obſtacles qui s'oppoſoient à la communication des Peuples, en étendant la ſphère des beſoins & le deſir des jouiſſances, il multiplie les travaux, il encourage l'induſtrie, il devient en quelque ſorte le moteur du monde.

L'Angleterre fut la première à s'appercevoir qu'on n'avoit pas beſoin de l'entremiſe des Hollandois pour trafiquer. Cette Nation, chez qui les attentats du deſpotiſme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précédèrent la corruption & la molleſſe, vouloit acheter les richeſſes par le travail qui en eſt le contre-poiſon. Ce fut elle qui la première enviſagea le commerce comme la ſcience & le ſoutien d'un Peuple éclairé, puiſſant & même vertueux. Elle y vit moins une acquiſition de jouiſſances qu'une augmentation d'induſtrie; plus d'encouragement & d'activité pour la population que de luxe & de magnificence pour la repréſentation ; appellée à commercer par ſa ſituation ce fut là l'eſprit de ſon Gouvernement & le lévier de ſon ambition.

En France, la mobilité naturelle du caractère national, sa frivolité même, ont valu des trésors à l'Etat, par l'heureuse contagion de ses modes; semblable à ce sexe, délicat & léger, qui nous montre & nous inspire le goût de la parure, le François domine sur toutes les Cours, dans toutes les régions pour ce qui est d'agrément ou de magnificence; & son art de plaire est un des secrets de sa fortune & de sa puissance. D'autres Peuples ont maîtrisé le monde par des mœurs simples & rustiques, qui font les vertus guerrières; lui seul y devoit règner par ses vices. Son empire durera jusqu'à ce qu'avili sous les pieds de ses maîtres & par des coups d'autorité, sans principes & sans bornes; il devienne mépriſable à ses propres yeux; alors avec sa confiance en lui-même, il perdra cette industrie qui est une des ressources de son opulence & un des ressorts de son activité.

Le commerce, cette nouvelle ame du Monde moral, s'est insinué de proche en proche, jusqu'à devenir comme essentiel à l'organisation ou à l'existence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail qui fait aujourd'hui la principale force des Etats. A la vérité les occupations sédentaires des arts méchaniques rendent les hommes plus sensibles aux injures des saisons, moins propres au grand air, qui est le premier aliment de la vie. Mais enfin on est encore plus heureux d'énerver l'espèce humaine sous les toits des atteliers que de l'aguerrir sous les tentes puisque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales

de la politique ont changé l'Europe. Ce n'eſt plus un Peuple pauvre qui devient redoutable à une Nation riche. La force eſt aujourd'hui du côté des richeſſes, parce qu'elles ne ſont pas le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux aſſidus & d'une vie entiérement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les ames oiſives qui jouiſſent des délices du luxe, au ſéjour des intrigues & des baſſeſſes qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du Peuple; mais ils excitent dans les campagnes, à reproduire; dans les villes maritimes à naviguer; dans le centre d'un Etat à la fabrique des armes, des habits, des meubles, des édifices; l'homme eſt aux priſes avec la nature: ſans ceſſe il la modifie & ſans ceſſe il en eſt modifié. Les Peuples ſont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amolliſſent & dégradent l'eſpèce, elle s'endurcit & ſe répare dans d'autres, s'il eſt vrai que l'art la dénature, du moins elle ne ſe repeuple pas pour ſe détruire, comme chez les Nations barbares des temps héroïques. Sans doute il eſt facile, il eſt beau de peindre les Romains avec le ſeul art de la guerre, ſubjuguant tous les autres arts, toutes les Nations oiſives ou commerçantes, policées ou féroces; briſant ou mépriſant les vaſes de Corinthe; plus heureux ſous des Dieux d'argile qu'avec les ſtatues d'or de leurs Empereurs de boue. Mais il eſt encore plus doux & plus beau peut-être de voir toute l'Europe peuplée de Nations laborieuſes, qui roulent ſans ceſſe autour du globe pour le défricher & l'aproprier à l'homme; agiter par le ſouffle vivifiant de l'induſtrie, tous les germes réproduc-

tifs de la nature ; demander aux abîmes de l'océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux soutiens ou de nouvelles jouissances ; remuer & soulever la terre avec tous les léviers du génie, établir entre les deux hémisphères, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volans de communication qui rejoignent un continent à l'autre ; suivre toutes les routes du soleil, franchir les barrières annuelles, & passer des tropiques aux pôles sous les ailes des vents ; ouvrir en un mot toutes les sources de la population & de la volupté, pour le verser par mille canaux sur la face du Monde. C'est alors peut-être que la Divinité contemple avec plaisir son ouvrage, & ne se repent pas d'avoir fait l'homme. Telle est l'image du commerce.

Le commerce est une science qui demande encore plus de connoissance des hommes que des choses. Sa difficulté vient moins de la multiplicité des affaires que de l'avidité de ceux qui les conduisent. Il faut donc traiter avec eux en apparence, comme si l'on étoit sûr de leur bonne foi, & prendre cependant des précautions comme s'ils étoient dénués de tous principes.

Presque tous les hommes sont honnêtes hors de leur état ; mais il y en a peu qui, dans l'exercice de leur profession, se conforment aux règles d'une probité scrupuleuse. Ce vice qui règne depuis la premiere jusqu'à la derniere des conditions naît des malversations introduites par le temps, excusées par l'usage. *Je fais*, dit-on, *comme font les autres* ; & l'on se plie à des actions contre lesquels la conscience cesse bientôt de réclamer.

Le mépris de la richesse est peut-être incompatible

patible avec l'esprit du commerce : mais malheur à celui en qui cet esprit seroit exclusif du sentiment de l'honneur.

Si le négociant ne se voit pas lui-même dans ce rang distingué des citoyens qui méritent la reconnoissance de leurs compatriotes, il ne s'estime pas assez; il oublie que dans sa matinée quelques traits de sa plume mettent en mouvement les quatre coins du Monde pour leur bonheur mutuel.

Le monopole est le privilège exclusif d'un citoyen sur tout autre de vendre ou d'acheter. A cette définition tout homme sensé s'arrête, & dit : entre des citoyens tous égaux, tous servans la société, tous contribuans à ses charges à proportion de leurs moyens, comment un d'entr'eux peut-il avoir un droit dont un autre soit légitimement privé ? Quelle est donc cette chose si sacrée par sa nature qu'un homme, quel qu'il soit, ne puisse l'acquérir si elle lui manque ou s'en défaire si elle lui appartient ?

Si quelqu'un pouvoit prétendre à ce privilège, ce seroit sans doute le Souverain; cependant il ne le peut pas, car il n'est que le premier des citoyens. Le corps de la Nation peut l'en gratifier; mais alors c'est un acte de déférence, & non la conséquence d'une prérogative qui seroit nécessairement tyrannique. Que si le Souverain ne peut se l'arroger à lui-même, bien moins encore le peut-il conférer à un autre. On ne donne point ce dont on n'a pas la propriété légitime.

Les obstacles que les divers Gouvernemens mettent au commerce que leurs sujets font ou devroient faire entr'eux, sont bien plus multi-

pliés encore dans celui d'un Etat avec les autres. On prendroit cette jalousie presque moderne des Puissances, pour une conspiration secrette de se ruiner toutes sans avantages pour aucune. Ceux qui conduisent les Peuples mettent la même adresse à se défendre de l'industrie des Nations qu'à se garantir des foiblesses des intrigans qui les entourent. Par-tout on repousse, par-tout on est repoussé. Quelques hommes ignorans, bas ou corrompus, ont rempli l'Europe, le Monde entier, de mille contraintes insoutenables, qui se sont de plus en plus étendues. La terre & l'eau ont été couvertes de guérites & de barrières. Le voyageur n'a point de repos, & le marchand point de propriété; l'un & l'autre sont exposés à tous les pièges d'une législation artificieuse qui ferme les crimes avec les défenses, les peines avec les crimes. On se trouve coupable sans le savoir ni le vouloir, & l'on est arrêté, taxé, dépouillé, sans avoir de reproche à se faire. Tel est le commerce en temps de paix; que reste-t-il à dire des guerres de commerce?

Des guerres de commerce! Quel mot contre la nature! Le commerce alimente & la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guerre; mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une Nation gagne sur une autre dans un commerce est un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux. Dans la guerre c'est une perte pour l'une & pour l'autre; car le pillage, le fer & le feu n'engraissent ni la terre, ni les hommes. Les guerres de commerce sont d'autant plus funestes, que par l'influence actuelle de la mer sur la terre, & de

l'Europe sur les trois autres parties du monde, l'embrasement devient général, & que les dissentions de deux Peuples maritimes répandent la discorde chez tous leurs alliés, & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Les privilèges exclusifs sont les ennemis des arts & du commerce que la concurrence seule peut encourager. N'établissez rien, n'ordonnez rien, laissez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'industrie: vous aurez des manufactures, vous aurez une grande population.

La tyrannie enfanta la contrebande. La transgression est le premier effet des loix injustes. En vain on répéta cent fois aux colonies que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établissement, à toute raison politique, aux vues expresses de la loi: en vain on établit dans les écrits publics que le citoyen qui payoit le droit, étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas; & que le marchand frauduleux volloit le marchand honnête, en le frustrant de son gain légitime: en vain on multiplia les précautions pour prévenir ces fraudes & les châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raison & de l'équité, prévalut sur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiscal. Les marchandises de l'étranger, clandestinement introduites dans le Nord de l'Amérique Angloise, montèrent au tiers ou plus de celles qui payoient les droits.

DE LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE.

IL n'y a point eu d'événement auſſi intéreſſant pour l'eſpèce humaine en général, & pour les Peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du Nouveau-Monde & le paſſage aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance. Alors a commencé une révolution dans le commerce, dans la puiſſance des Nations, dans les mœurs, l'induſtrie & le gouvernement de tous les Peuples. C'eſt à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées ſe ſont rapprochés par de nouveaux rapports & de nouveaux beſoins. Les productions des climats placés ſous l'équateur, ſe conſomment dans les climats voiſins du pôle; l'induſtrie du Nord eſt tranſportée au Sud; les étoffes de l'Orient ſont devenues le luxe des Occidentaux; & par-tout les hommes ont fait un échange mutuel de leurs opinions, de leurs loix, de leurs uſages, de leurs maladies, de leurs remèdes, de leurs vertus & de leurs vices.

Depuis qu'on connoît l'Amérique & la pointe du Cap, des Nations qui n'étoient rien ſont devenues puiſſantes; d'autres qui faiſoient trembler l'Europe ſe ſont affoiblies.

Barbares Européens! l'éclat de vos entrepriſes ne m'en a point impoſé. Leurs ſuccès ne m'en ont point dérobé l'injuſtice. Je me ſuis ſouvent embarqué par la penſée ſur les vaiſſeaux qui vous portoient dans ces contrées lointaines; mais deſ-

cendu à terre avec vous, & devenu témoin de vos forfaits, je me suis séparé de vous, je me suis précipité parmi vos ennemis, j'ai pris les armes contre vous, j'ai baigné mes mains dans votre sang; j'en fais ici la protestation solemnelle; & si je cesse un moment de vous voir, comme des nuées de vautours affamés & cruels, avec aussi peu de morale & de conscience que ces oiseaux de proie; périsse mon ouvrage, périsse ma mémoire, s'il m'est permis d'espérer d'en laisser une après moi! Puissai-je tomber dans le dernier mépris, être un objet d'exécration!

J'ai été surpris qu'aucun de ces farouches guerriers, qui ont découvert l'Amérique, n'ait pas préféré la voie sûre de la douceur & de l'humanité, & qu'ils aient tous mieux aimé se montrer comme des tyrans que comme de bienfaiteurs. Par quel aveuglement étrange n'ont-ils pas senti que dévastant les contrées, dont ils s'emparoient, ils se nuisoient à eux-mêmes & renonçoient par cruauté à une possession plus tranquille & plus lucrative? On assure que dans les contrées où l'homme n'avoit point encore paru, les animaux les plus timides s'approchèrent de lui sans frayeur. On ne me persuadera jamais qu'au premier aspect de l'Européen, l'homme sauvage ait été plus farouche que les animaux. Ce fût sûrement une fatale expérience qui l'instruisit du péril de cette familiarité.

Quoi donc! les Nations feront-elles plus cruelles entr'elles que les Souverains les plus oppresseurs envers leurs sujets? Les sociétés dévoreront donc les sociétés? L'homme sera plus méchant que le tigre; la raison ne lui aura été donnée

que pour lui tenir lieu de tous les instincts malfaisans, & ses annales ne seront que les annales de la perversité. O Dieu! pourquoi l'as-tu créé? Ignorois-tu que pour un instant où tu pourrois regarder ton ouvrage avec complaisance, cent fois tu en détournerois ton regard? Les atrocités que les Espagnols devoient commettre dans le Nouveau-Monde auroient elles échappé à ta prévoyance?

S'il arrive quelque heureuse révolution dans le Monde, ce sera par l'Amérique. Après avoir été dévasté, ce Monde nouveau doit fleurir à son tour, & peut être commander à l'ancien. Il sera l'asyle de nos Peuples foulés par la Politique, ou chassés par la guerre. Les habitans sauvages s'y policeront, & les étrangers opprimés y deviendront libres. Mais il faut que ce changement soit préparé par des fermentations, des secousses, des malheurs même; & qu'une éducation laborieuse & pénible dispose les esprits à souffrir & à agir.

Graces à l'esprit d'humanité que la philosophie a inspiré à tous les Peuples sensés, les conquérans, tant anciens que modernes, sont tombés dans la classe des hommes les plus abhorrés; & je ne doute pas que l'avenir qui jugera avec impartialité des découvertes du nouveau Monde, ne rabaisse nos barbares navigateurs encore au-dessous d'eux. En effet est-ce l'amour du genre humain ou la cupidité qui les a conduits? Et une entreprise, fût-elle bonne en elle-même, pouroit-elle être louable, lorsque le motif est vicieux?

Sans la découverte du nouveau Monde, la Hollande ne seroit rien; l'Angleterre seroit peu de chose; l'Espagne & le Portugal seroient puissans;

la France seroit ce qu'elle restera à jamais, sous quelque maître, sous quelque Gouvernement qu'elle passe. Une longue suite de calamités peut la plonger dans le malheur : mais ce malheur ne sera que momentané ; la nature travaillant perpétuellement à réparer ses désastres. Et voilà l'énorme différence entre la condition d'un Peuple indigent, & la condition d'un Peuple riche par son territoire. Ce dernier peut se passer de toutes les Nations qui ne peuvent guère se passer de lui. Il faut que sa population s'accroisse sans cesse, si une mauvaise administration n'en ralentit pas le progrès. Plusieurs années successives d'une disette générale ne le jetteront que dans un malaise passager, si la prudence du Souverain y pourvoit ; il n'a presque aucun besoin d'alliés. La politique combinée de toutes les autres puissances lui laisseroient ses denrées, qu'il n'éprouveroit que l'inconvénient du superflu & la diminution de son luxe ; effet qui tourneroit au profit de sa force qu'il énerve, & de ses mœurs qu'il a corrompues. La véritable richesse, il l'a ; il n'a pas besoin de l'aller chercher au loin. Que peut pour ou contre son bonheur la surabondance ou la rareté du métal qui la représente ? Rien.

Quand on pense à l'injustice des hostilités que les Européens ont commises dans toute l'Amérique, on est tenté de se réjouir de tous leurs désastres ; & de tous les fléaux qui suivent les pas de ces féroces oppresseurs. L'humanité, brisant alors tous les nœuds du sang & de la patrie qui nous attachent aux habitans de notre hémisphère, change de liens & va contracter au-de-là des mers, avec les sauvages Indiens, la parenté

qui unit tous les hommes, celle du malheur & de la pitié.

Dans le Nouveau-Monde, les hommes y ſont moins forts, moins courageux; ſans barbe & ſans poil, dégradés de tous les ſignes de la virilité; foiblement doués de ce ſentiment vif & puiſſant, de cet amour délicieux, qui eſt la ſource de tous les amours, qui eſt le principe de tous les attachemens, qui eſt le premier inſtinct, le premier nœud de la ſociété, ſans lequel tous les autres liens factices n'ont point de reſſort ni de durée. Les femmes plus foibles encore, y ſont maltraitées par la nature & par les hommes. Ceux-ci peu ſenſibles au bonheur de les aimer, ne voient en elles que les inſtrumens de tous leurs beſoins, ils les conſacrent beaucoup moins à leurs plaiſirs qu'ils ne les ſacrifient à leur pareſſe. C'eſt la ſuprême volupté, la ſouveraine félicité des Américains, que cette indolence dont leurs femmes ſont les victimes, par les travaux continuels dont on les charge. Cependant on peut dire qu'en Amérique, comme ſur toute la terre, les hommes ont eu l'équité, quand ils ont condamné les femmes au travail, de ſe réſerver les périls à la chaſſe, à la pêche, comme à la guerre: mais l'indifférence pour ce ſexe, auquel la nature a confié le dépot de la réproduction, ſuppoſe une imperfection dans les organes, une ſorte d'enfance dans les Peuples de l'Amérique, comme dans les individus de notre continent, qui n'ont pas atteint l'âge de puberté. C'eſt un vice radical dans l'autre hémiſphère, dont la nouveauté ſe décèle par cette ſorte d'impuiſſance.

La découverte du Nouveau-Monde a perfec-

donné la construction des vaisseaux, la navigation, la géographie, l'astronomie, la médecine, l'histoire naturelle, quelques autres connoissances; & ces avantages n'ont été accompagnés d'aucun inconvénient connu. Elle a procuré à quelques empires de vastes domaines qui ont donné aux états fondateurs de l'éclat, de la puissance & des richesses. Mais que n'en a-t-il pas couté pour mettre en valeur, pour gouverner ou pour défendre ces possessions lointaines? Lorsque ces colonies seront arrivées au dégré de culture, de lumière & de population qui leur convient, ne se détacheront-elles pas d'une patrie qui avoit fondé sa splendeur sur leur prospérité? Quelle sera l'époque de cette révolution? On l'ignore, mais il faut qu'elle se fasse.

L'Europe doit au Nouveau-Monde quelques commodités, quelques voluptés. Mais avant d'avoir obtenu ces jouissances, étions-nous moins sains, moins robustes, moins intelligens, moins heureux? Ces frivoles avantages si cruellement obtenus, si inégalement partagés, si opiniâtrement disputés, valent-ils une goûte du sang qu'on a versé & qu'on versera? Sont-ils à comparer à la vie d'un seul homme? Combien n'en a-t-on pas sacrifié, n'en sacrifie-t-on pas, n'en sacrifiera-t-on pas encore pour fournir à des besoins chimériques, dont ni l'autorité, ni la raison ne nous délivreront jamais?

Le nouvel hémisphère doit se détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement est préparé en Europe, par la fermentation & le choc de nos opinions; par le renversement de nos droits qui faisoient notre courage; par le luxe

de nos Cours & la misère de nos campagnes; par la haine, à jamais durable, entre des hommes lâches qui possèdent tout, & des hommes robustes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il est préparé en Amérique par l'accroissement de la population, des cultures, de l'industrie & des lumières. Tout achemine à cette succession, & les progrès d'un mal dans un monde, & les progrès du bien dans un autre.

Par un contraste singulier avec l'ancien Monde, où les arts sont allés du Midi vers le Nord, on verra dans le nouveau, le Nord éclairer le Midi. Jusqu'à nos jours l'esprit a paru s'énerver comme le corps dans les Indes Orientales. Vifs & pénétrans de bonne heure, les hommes y conçoivent promptement, mais n'y résistent pas, ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Presque tous ont de la facilité pour tout, aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils sont bien loin de la carrière quand nous touchons au terme.

DES COLONIES.

S'il importe au citoyen de se faire un caractère dans la société, il importe tout autrement encore à une Nation de s'en faire un chez les Nations au milieu desquelles son projet est de s'établir & de prospérer.

Un Peuple sage ne se permettra aucun attentat, ni sur la propriété, ni sur la liberté : il respectera le lien conjugal : il se conformera aux usages, il attendra du temps le changement des mœurs. s'il ne fléchit pas le genoux devant les Dieux du Pays, il se gardera bien d'en briser les autels. Il faut qu'ils tombent de vétusté ; c'est ainsi qu'il se naturalisera.

A quoi le massacre de tant de Portugais, de tant de Hollandois, de tant d'Anglois, de tant de François, nous aura-t-il servi, s'il ne nous apprend pas à ménager les indigènes ? Si vous en usez avec eux comme vos prédécesseurs ont fait, n'en doutez pas, vous serez massacré comme eux.

Cessez donc d'être fourbes quand vous vous présenterez, rampans quand vous serez reçus, insolens lorsque vous vous croirez en force, & cruels lorsque vous serez devenus tout-puissans.

Il n'y a que l'amour des habitans & d'une contrée qui puissent rendre solides vos établissemens. Faites que ces habitans vous défendent, s'il arrive qu'on vous attaque. Si vous n'en êtes pas défendus, vous en serez traîtis.

Les Nations subjuguées soupirent après un si-

de nos Cours & la misère de nos campagnes; par la haine, à jamais durable, entre des hommes lâches qui possèdent tout, & des hommes robustes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il est préparé en Amérique par l'accroissement de la population, des cultures, de l'industrie & des lumières. Tout achemine à cette succession, & les progrès d'un mal dans un monde, & les progrès du bien dans un autre.

Par un contraste singulier avec l'ancien Monde, où les arts sont allés du Midi vers le Nord, on verra dans le nouveau, le Nord éclairer le Midi. Jusqu'à nos jours l'esprit a paru s'énerver comme le corps dans les Indes Orientales. Vifs & pénétrans de bonne heure, les hommes y conçoivent promptement, mais n'y résistent pas, ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Presque tous ont de la facilité pour tout, aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils sont bien loin de la carrière quand nous touchons au terme.

DES COLONIES.

S'il importe au citoyen de se faire un caractère dans la société, il importe tout autrement encore à une Nation de s'en faire un chez les Nations au milieu desquelles son projet est de s'établir & de prospérer.

Un Peuple sage ne se permettra aucun attentat, ni sur la propriété, ni sur la liberté : il respectera le lien conjugal : il se conformera aux usages, il attendra du temps le changement des mœurs. s'il ne fléchit pas le genoux devant les Dieux du Pays, il se gardera bien d'en briser les autels. Il faut qu'ils tombent de vétusté ; c'est ainsi qu'il se naturalisera.

A quoi le massacre de tant de Portugais, de tant de Hollandois, de tant d'Anglois, de tant de François, nous aura-t-il servi, s'il ne nous apprend pas à ménager les indigènes ? Si vous en usez avec eux comme vos prédécesseurs ont fait, n'en doutez pas, vous serez massacré comme eux.

Cessez donc d'être fourbes quand vous vous présenterez ! rampans quand vous serez reçus, insolens lorsque vous vous croirez en force, & cruels lorsque vous serez devenus tout-puissans.

Il n'y a que l'amour des habitans & d'une contrée qui puissent rendre solides vos établissemens. Faites que ces habitans vous défendent, s'il arrive qu'on vous attaque. Si vous n'en êtes pas défendus, vous en serez traîtis.

Les Nations subjuguées soupirent après un li-

bérateur; les Nations vexées soupirent après un vengeur; & ce vengeur elles ne tarderont pas à le trouver.

Serez-vous toujours assez insensés pour préférer des esclaves à des hommes libres; des sujets mécontens à des sujets affectionnés; des ennemis à des amis; des ennemis à des freres.

S'il vous arrive de prendre parti entre des Princes divisés, n'écoutez pas légérement la voix de l'intérêt contre le cri de la justice. Quel peut être l'équivalent de la perte du nom de juste? Soyez plutôt médiateurs qu'auxiliaires. Le rôle de médiateur est toujours honoré; celui d'auxiliaire toujours périlleux.

Continuerez-vous à massacrer, empriſonner, dépouiller ceux qui se sont mis sous votre protection? Fiers Européens, vous n'avez pas toujours vaincu par les armes. Ne rougirez-vous pas enfin de vous être tant de fois abaissés au rôle de corrupteurs des braves chefs de vos ennemis?

Qu'attestent ces forts dont vous avez hérissé toutes les plages? Votre terreur & la haine profonde de ceux qui vous entourent. Vous ne craindrez plus quand vous ne serez plus haïs; vous ne serez plus haïs quand vous serez bienfaisans. Le barbare, ainsi que l'homme civilisé, veut être heureux.

Les avantages de la population & les moyens de l'accélérer, sont les mêmes sous l'un & sous l'autre hémisphère.

En quelque endroit que vous vous fixiez, si vous vous considérez, si vous agissez comme des fondateurs de cités, bientôt vous y jouirez d'une puissance inébranlable. Multipliez-y donc les con-

ditions de toutes les espèces; je n'en excepte que le sacerdoce. Point de religion dominante. Que chacun chante à Dieu l'hymne qu'il lui croit le plus agréable; que la morale s'établisse sur le globe; c'est l'ouvrage de la tolérance.

Le vaisseau qui transporteroit dans vos Colonies de jeunes hommes sains & vigoureux, de jeunes filles laborieuses & sages, seroit de tous vos bâtimens le plus richement chargé; ce seroit le germe d'une paix éternelle entre vous & les indigènes.

Ne multipliez pas seulement les productions, multipliez les Agriculteurs, les consommateurs, & avec eux toutes les sortes d'industrie, toutes les branches de commerce. Il vous restera beaucoup à faire, tant que vos colons ne vous croiseront pas sur les mers, tant qu'ils ne seront pas aussi communs sur vos rivages que vos commerçans sur les leurs.

Punissez les délits des vôtres plus sévérement encore que les délits des indigènes. C'est ainsi que vous inspirerez à ceux-ci le respect de l'autorité des loix.

Que tout agent, je ne dis pas convaincu, mais soupçonné de la plus légère vexation, soit rappellé sur le champ. Punissez sur les lieux la vénalité prouvée, afin que les uns ne soient pas tentés d'offrir ce qu'il seroit infâme aux autres de recevoir.

Tout est perdu tant que vos agens ne seront que des protégés, dont il s'agira de répéter la fortune par un brigandage éloigné; des hommes mal fâmés qui iront cacher leur ignominie dans vos comptoirs ou vos factoreries. Il n'y a point

de probité assez confirmée pour qu'on puisse, sans incertitude, l'exposer au passage de la ligne.

Si vous êtes justes, si vous êtes humains, on restera parmi vous; on fera plus, on quittera des contrées éloignées pour vous aller trouver.

Instituez quelques jours de repos, ayez des fêtes, mais purement civiles. Soyez bénis à jamais, si de ces fêtes, la plus gaie se célèbre en mémoire de votre première descente dans la contrée.

Soyez fidèles aux traités que vous aurez conclus; que votre allié y trouve son avantage, le seul garant légitime de leur durée. Si je fais léte ou par mon ignorance, ou par votre subtilité, c'est en vain que j'aurai juré. Le ciel & la terre me releveront de mon ferment.

Tant que vous séparerez le bien de la Nation qui vous aura reçu, de votre propre utilité, vous serez oppresseurs, vous serez tyrans; & ce n'est que par le seul titre de bienfaiteur qu'on se fait aimer.

Si celui qui habite à côté de vous enfouit son or, soyez sûr que vous en êtes maudit.

A quoi bon vous opposer à une révolution éloignée, sans doute, mais qui s'exécutera malgré vos efforts? Il faut que le monde que vous avez envahi s'affranchisse de celui que vous habitez, alors les mers ne sépareront plus que deux amis, que deux frères. Quel si grand malheur voyez-vous donc à cela, injustes, cruels, inflexibles tyrans?

L'ouvrage de la sagesse est éternel: mais celui de la folie s'ébranle sans cesse, & ne tarde pas à crouler. La première grave ses caractères du-

rables sur le rocher; la seconde trace les siens sur le sable.

Des établissemens ont été formés & renversés; des ruines se sont entassées sur des ruines; des espaces peuplés sont devenus déserts; des ports remplis de bâtimens ont été abandonnés; des masses que le sang avoit mal cimentées, se sont dissoutes, ont mis à découvert les ossemens confondus des meurtriers & des tyrans. Il semble que de contrée en contrée la prospérité soit poursuivie par un mauvais génie qui parle nos différentes langues, mais qui ordonne par-tout les mêmes désastres.

Que le spectacle des fureurs, que nous exerçons les uns contre les autres, cesse enfin d'en venger & d'en réjouir les premières victimes!

Puissent ces idées jettées sans art & dans l'ordre où elles se sont présentées, faire une impression profonde & durable! Veuille le ciel que je n'aie plus qu'à célébrer votre modération & votre sagesse; car la louange est douce, & le blâme est amer à mon cœur.

Toute Colonie, supposant l'autorité dans une contrée, & l'obéissance dans une autre contrée éloignée, est un établissement vicieux dans son principe. C'est une machine dont les ressorts se relâchent, se brisent sans cesse, & qu'il faut réparer continuellement.

La mer, les voyages, les risques, & les vicissitudes de la fortune: tout lui inspire (à la Colonie), l'amour de l'indépendance, c'est-là son ame & sa vie: dans les entraves, elle languit, elle meurt.

La raison & l'équité permettent les Colonies:

mais elles tracent les principes dont il ne devroit pas être permis de s'écarter dans leur fondation.

Un nombre d'hommes, quel qu'il soit, qui descend dans une terre étrangère & inconnue, doit être considéré comme un seul homme. La force s'accroît par la multitude, mais le droit reste le même. Si cent, si deux cens hommes peuvent dire: *ce pays nous appartient;* un seul homme peut le dire aussi.

Ou la contrée est déserte, ou elle est en partie déserte & en partie habitée, ou elle est toute peuplée; si elle est toute peuplée je ne puis légitimement prétendre qu'à l'hospitalité & aux secours que l'homme doit à l'homme.

Si l'on m'expose à mourir de froid ou de faim sur un rivage, je tirerai mon arme, je prendrai de force ce dont j'aurai besoin, & je tuerai celui qui s'y opposera. Mais lorsqu'on m'aura accordé l'asyle, le feu & l'eau, le pain & le sel, on aura rempli ses obligations envers moi. Si j'exige au-delà je deviens voleur & assassin. On m'a souffert, j'ai pris connoissance des loix & des mœurs, elles me conviennent. Je desire de me fixer dans le pays: si l'on y consent, c'est une grace que l'on me fait, & dont le refus ne sauroit m'offenser. Les Chinois sont peut-être mauvais politiques, lorsqu'ils nous ferment la porte de leur empire: mais ils ne sont pas injustes. Leur contrée est assez peuplée, & nous sommes des hôtes trop dangereux.

Le propre des colonies bien administrées, est d'augmenter la population de la métropôle, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue, intéressant à

la

la fois pour l'humanité, & pour la politique, que les Nations éclairées de l'ancien hémisphère ont envisagé leur établissement du Nouveau-Monde: le succès a par-tout couronné un si sage & si noble dessein. Il n'y a que l'Espagne qui avoit formé son système, avant que la lumière fût répandue, qui ait vu sa population diminuer en Europe, à mesure que ses possessions augmentoient en Amérique.

On se demande si l'homme une fois affranchi, par quelque cause que ce soit, de la contrainte des loix, n'est pas plus méchant que l'homme qui n'a jamais rien senti. Des êtres assez mécontens de leur sort, assez dénués de ressources dans leur propre contrée, assez indigens ou assez ambitieux pour dédaigner la vie & s'exposer à des dangers, à des travaux infinis sur l'espérance vague d'une fortune rapide, ne portoient-ils pas au fond de leur cœur le germe fatal d'une dépravation qui dut se développer avec une célérité & une fureur inconcevables, lorsque sous un autre ciel, loin de toute vindicte publique, & des regards imposans de leurs concitoyens; ni la pudeur, ni la crainte n'en arrêtèrent pas les effets? L'histoire de toutes les sociétés ne nous apprend-elle pas que l'homme, à qui la nature a accordé une grande énergie, est communément un scélérat? Le péril d'un long séjour, la nécessité d'un prompt retour se joignant au desir de justifier les dépenses de l'entreprise par l'étalage de la richesse des contrées découvertes, n'en durent-ils pas, occasionner & accélérer la dépouille violente? Les chefs de l'entreprise & leurs compagnons, tous également effrayés des dangers qu'ils avoient courus,

de ceux qui leur reſtoient à courir, des miſères qu'ils avoient ſouffert, ne penſèrent-ils à s'en dédommager comme des gens réſolus à ne s'y pas expoſer une ſeconde fois ? L'idée de fonder des Colonies dans ces régions éloignées, & d'en accroître le domaine de leur Souverain, ſe préſentera-t-elle jamais bien autrement à l'eſprit d'aucun de ces premiers avanturiers ? Et le Nouveau-Monde ne leur parut-il pas plutôt une riche proie qu'il falloit dévorer, qu'une conquête qu'il falloit ménager ? Le mal, commencé par cet atroce motif, ne ſe perpétua-t-il pas tantôt par l'indifférence des Miniſtres, tantôt par les diviſions des Peuples de l'Europe ; & n'étoit-il pas conſommé, lorſque le temps du calme amena nos Gouvernemens à des vues plus ſolides ? Les premiers députés à qui l'on confia l'inſpection & l'autorité ſur ces contrées, avoient-ils, pouvoient-ils avoir les lumières & les vertus propres à s'y faire aimer, à s'y concilier la confiance & le reſpect, & y établir la police & les loix ; & n'y paſsèrent-ils pas auſſi avec la ſoif de l'or qui les avoit dévaſtées ? Falloit-il ſe promettre à l'origine des choſes ce que l'expérience de pluſieurs n'a pas encore amenée ? Eſt-il poſſible, même de nos jours, de régir des Peuples ſéparés de la métropôle par des mers immenſes, comme des ſujets placés ſous le ſcèptre des Deſpotes lointains, ne devant jamais être ſollicités & remplis que par des hommes indigens & avides, ſans talent & ſans mœurs, étrangers à tout ſentiment d'honneur & à toute notion d'équité, le rebut des hautes conditions de l'Etat : la ſplendeur de ces Colonies dans l'avenir, n'eſt-elle pas

une chimère, & le bonheur futur de ces régions ne seroit-il pas un phénomène plus surprenant encore que leur première dévastation ?

Maudit soit donc le moment de leur découverte ! Et vous, Souverains Européens, quel peut être le motif de votre ambition jalouse pour des possessions dont vous ne pouvez qu'éterniser la misère ? Et que ne les restituez-vous à elles-mêmes, si vous désespérez de les rendre heureuses !

Tous les étrangers, sans exception, y trouvent une hospitalité prévenante & généreuse. Cette utile vertu se pratique avec une ostentation qui prouve au moins l'honneur qu'on y attache. Ce penchant naturel à la bienfaisance, exclut l'avarice : les créoles sont faciles en affaires : la dissimulation, les ruses, les soupçons, n'entrent jamais dans leur ame : glorieux de leur franchise, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & leur extrême vivacité, écartent de leur commerce ces mystères & ces réserves qui étouffent la bonté du caractère, éteignent l'esprit social & retrécissent la sensibilité.

Les Empires se sont tous convaincus un peu plutôt, un peu plus tard, de l'inconvénient de laisser les provinces qu'ils ont envahies dans l'autre hémisphère à des compagnies privilégiées, dont les intérêts s'accordoient rarement avec les intérêts du public. Ils ont enfin compris que la distance ne changeoit point la nature du pacte exprès ou tacite entre le ministère & les sujets ; que quand les sujets ont dit, nous obéirons, nous servirons, nous contribuerons à la formation, à l'entretien de la force publique, & que

le miniſtère a répondu, nous vous protégerons au-dedans par la police & par les loix; au dehors par les négociations & par les armes; ces conditions doivent également s'accomplir de part & d'autre, de la rive d'un fleuve à la rive oppoſée, du rivage d'une mer à l'autre rivage; que la protection ſtipulée venant à ceſſer, l'obéiſſance & les ſecours promis étoient ſuſpendus de droit; que ſi les ſecours étoient exigés, lorſque la protection ceſſoit, l'adminiſtration ceſſoit, l'adminiſtration dégénéreroit en brigandage tyrannique, qu'on étoit diſpenſé du ſerment de fidélité envers elle, qu'on étoit libre de s'affranchir d'un mauvais maître & de s'en donner un autre; qu'on rentroit dans l'état de liberté abſolue, & qu'on recouvroit la prérogative d'inſtituer telle ſorte de gouvernement qu'on jugeroit le plus convenable.

L'hiſtoire ne nous entretient que de conquérans qui ſe ſont occupés au mépris du ſang & du bonheur de leurs ſujets, à étendre leur domination : mais elle ne nous préſente l'exemple d'aucun Souverain qui ſe ſoit aviſé de la reſtreindre. L'un cependant n'auroit-il pas été auſſi ſage que l'autre a été funeſte ? Et n'en ſeroit-il pas de l'étendue des Empires ainſi que de la population ? Un grand Empire & une grande population peuvent être deux grands maux. Peu d'hommes, mais heureux; peu d'eſpace, mais bien gouvernée. Le ſort des petits Etats eſt de s'étendre; celui des grands de ſe démembrer.

L'accroiſſement de puiſſance que la plupart des Gouvernemens de l'Europe ſe ſont promis de leurs poſſeſſions dans le Nouveau-Monde, m'oc-

cupe depuis trop long-temps, pour que je ne me ſoit pas demandé ſouvent à moi-même, pour que je n'aie pas quelquefois demandé à des hommes plus éclairés que moi, ce qu'on devoit penſer d'établiſſemens formés à ſi grands frais & avec tant de travaux dans un autre hémiſphère.

Notre véritable bonheur exige-t-il la jouiſſance des choſes que nous allons chercher ſi loin? Sommes-nous deſtinés à conſerver des goûts auſſi factices? L'homme eſt-il né pour errer continuellement entre le ciel & les eaux? Eſt-il un oiſeau de paſſage, ou reſſemble-t-il aux autres animaux, dont la plus grande excurſion eſt très-limitée? Ce qu'on retire des denrées peut-il compenſer avec avantage la perte des citoyens qui s'éloignent de leur patrie pour être détruit, ou par les maladies qui les attaquent dans la traverſé, ou par le climat à leur arrivée? A des diſtances auſſi grandes, quelle peut être l'énergie des loix de la métropole ſur les ſujets, & l'obéiſſance des ſujets à ces loix? L'éloignement des témoins & des juges de nos actions, ne doit-il pas amener la corruption des mœurs, & avec le temps le déclin des inſtitutions les plus ſages, lorſque les vertus & la juſtice, les baſes fondamentales, ne ſubſiſtent plus? Par quel lien ſolide une poſſeſſion, dont un intervalle immenſe nous ſépare, nous ſera-t-elle attachée? L'individu dont la vie ſe paſſe à voyager, a-t-il quelque eſprit de patriotiſme; & de tant de contrées qu'il parcourt, en eſt-il une qu'il continue à regarder comme la ſienne? Des colonies peuvent-elles s'intéreſſer à un certain point aux malheurs ou à la proſpérité de la métropole, & la métropole

se réjouir ou s'affliger bien sincérement sur le sort des colonies? Les Peuples ne se sentent-ils pas un penchant violent à se gouverner eux-mêmes, ou à s'abandonner à la premiere puissance assez forte pour s'en emparer? Les administrateurs qu'on envoie pour les gouverner, ne sont-ils pas regardés comme des tyrans qu'on égorgeroit, sans le respect pour la personne qu'ils représentent? Cet agrandissement n'est-il pas contre nature, & tout ce qui est contre nature ne doit-il pas finir?

O Souverain! vous avez rassemblé de nombreuses armées au centre de votre royaume? Pourquoi vos Palais sont-ils environnés de gardes? C'est que la ménace toujours instante de vos voisins, la soumission de vos Peuples & la sûreté de vos personnes sacrées exigent ces précautions. Qui vous répondra de la fidélité de vos sujets au loin? Votre scèptre ne peut atteindre à des milliers de lieues, & vos vaisseaux ne peuvent y suppleer qu'imparfaitement. Voici l'arrêt que le destin a prononcé sur vos Colonies. Ou vous renoncerez à elles, ou elles renonceront à vous. Songez que votre puissance cesse d'elle-même, sur la limite naturelle de vos états.

Les agens des colons de St. Pierre n'étoient dans les commencemens de ces Colonies que des maîtres de bâteau, qui s'étant fait connoître par leur navigation continuelle, autour de l'île, furent déterminés par l'appat du gain, à prendre une demeure fixe. La bonne foi seule étoit l'ame de ces liaisons. La plupart de ces commissionnaires ne savoient pas lire. Aucun d'eux n'avoit ni livres, ni régistres. Ils tenoient dans un coffre

un sac pour chaque habitant, dont ils géroient les affaires. Ils y mettoient le produit des ventes; ils en tiroient l'argent nécessaire pour les achats. Quand le sac étoit épuisé, le commissionnaire ne fournissoit plus, & le compte se trouvoit rendu. Cette confiance, qui doit paroître une fable dans nos mœurs & dans nos jours de fraude & de corruption, étoit encore en usage au commencement du siècle : il existe des hommes qui ont pratiqué ce commerce, où la fidélité n'avoit pour garant que son utilité même.

S'il est sur-tout dans le caractère de l'impétuosité Françoise, d'attaquer plutôt que de se défendre, c'est à elle de détruire des fortereſſes & non d'en construire; ou plutôt il ne lui convient d'élever que de ces remparts ailés & mobiles qui vont porter la guerre au lieu de l'attendre. Toute puissance qui aspire au commerce, aux Colonies, doit avoir des vaisseaux qui enfantent des hommes & des richesses, qui augmentent la population & la circulation, tandis que des soldats & des bastions ne servent qu'à consumer des forces & des vivres.

Estimons-nous beaucoup les productions des Colonies ? Je crois qu'on n'en sauroit douter. Pourquoi donc prennons-nous si peu d'intérêt à leur prospérité & à la conservation des colons : que la fureur d'un ouragan ait enseveli des milliers de ces malheureux sous la ruine de leurs habitations, & le dégât de leurs possessions, nous nous en occupons moins que d'un duël, ou d'un assassinat commis à notre porte. Qu'une vaste contrée de ce continent éloigné continue d'être dévastée par quelque épidémie, on s'en entretient ici plus

froidement que du retour incertain d'une petite-vérole inoculée. Que les horreurs de la disette réduisent les habitans de St. Domingue ou de la Martinique à chercher leur nourriture dans les campagnes ou à se dévorer les uns les autres, nous y prendrons moins de part qu'au fléau d'une grêle qui auroit hâché les moissons de quelques-uns de nos villages. Il est assez naturel de penser que cette indifférence est un effet de l'éloignement & que les colons ne sont pas plus sensibles à nos malheurs que nous aux leurs.

L'exemple n'apprendra-t-il pas aux Nations que la fondation d'une Colonie demande plus de sagesse que de dépenses.

L'écume & le rebut des sociétés policées peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix, c'est l'injuste répartition des biens, ce sont les supplices & les fardeaux de la misère, c'est l'insolence & l'impunité des richesses, c'est l'abus du pouvoir qui fait souvent des rebelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux qu'une rigueur souvent outrée a bannis de leurs foyers; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé, vous ferez de ces brigands un Peuple honnête, docile, raisonnable. Si ses besoins le rend guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidèle observateur des loix envers lui-même, il violera les droits des Nations : tels furent les Romains. Si faute du conducteur habile, il est abandonné à la merci des hasards & des événemens, il sera inquiet, avide, sans stabilité, toujours dans un état de division, ou avec lui-même ou avec ses voisins : tels furent les Pauliſtes. En-

fin, s'il peut vivre plus aiſément des fruits naturels de la terre, ou de la culture ou du commerce que de pillage, il prendra les vertus de ſa ſituation, & les doux penchans qu'inſpire l'intérêt raiſonné du bien-être. Civiliſé par le bonheur & la ſécurité d'une vie paiſible, il reſpectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la ſurabondance de ſes productions avec les commodités des autres Peuples : tels furent les réfugiés de Sainte-Catherine.

Deux ſiècles perdus dans des eſſais, des expériences, des combinaiſons, doivent avoir convaincu le miniſtère de France que la calamité qu'on déplore ne trouvera ſon terme que dans des réglemens clairs, ſimples, d'une exécution facile. Lorſque les créanciers pourront ſaiſir ſans délai, ſans frais, ſans formalités génantes, toutes les propriétés de leur débiteur, alors ſeulement l'ordre s'établira. Les tempéramens qui pouvoient convenir au premier âge des Colonies, ſeroient de nos jours une foibleſſe impardonnable. Jamais ces établiſſemens ne proſpéreront convenablement que les moyens d'exploitation ne ſe multiplient, & ils ne ſe multiplieront que lorſque le créancier poura prendre une confiance entière à ſon débiteur. Renverſez le ſyſtême favorable à l'impéritie, à la témérité, à la mauvaiſe foi, bientôt tout changera de face. Le négociant de l'Europe, qui ne fait aujourd'hui qu'en tremblant de foibles avances au cultivateur de l'Amérique, ne verra pas un meilleur emploi de ſes capitaux. Avec de plus grands ſecours, il ſe formera d'autres plantations. Les anciennes acquéreront une valeur nouvelle.

Les Isles Françoises atteindront enfin au degré de fortune où la richesse de leur sol les appelle vainement depuis si long-temps. Si malgré les progrès des connoissances, la Cour de Versailles n'imaginoit pas une législation plus savante & plus parfaite que celle qui est établie dans les possessions Angloises & Hollandoises, il ne faudroit pas balancer à l'adopter. Déjà ces trois Puissances ont d'autres traits de conformités dans leurs principes : elles ont également concentré les liaisons de leurs établissemens du Nouveau-Monde dans la métropole.

Tout respire l'opulence dans les établissemens Anglois des Indes Occidentales ; c'est que les actes d'une autorité arbitraire qui désolent tant d'autres contrées, n'y sont pas connus ; c'est que ces vils instrumens du fisc qui ruine le fonds pour rétablir la forme, ne s'y trouvent pas ; c'est que la culture du sucre y a été substituée aux productions de peu de valeur ; c'est que les plantations appartiennent généralement à des hommes riches ou à des associations puissantes qui ne laissent jamais manquer les moyens nécessaires pour la meilleure exploitation ; c'est que si des hasards malheureux réduisent un colon à faire des emprunts, il les obtient facilement & à bon marché, parce que ses possessions restent hypothéquées à son créancier, & que le paiement est assuré aux époques convenues ; c'est que ces Isles sont moins exposées au dégât & à l'invasion que les possessions des Puissances riches en productions & foibles en vaisseaux ; c'est que les événemens des guerres les plus opiniâtres & les plus meurtrières, n'empêchent jamais & ne retardent que rarement

exportation de leurs denrées; c'eſt que les ports
ritanniques ouvrent toujours à leurs principales
écoltes un débouché plus avantageux que les
vaux n'en peuvent eſpérer ailleurs, auſſi les
archandiſes ſe vendent elles conſtamment à
ès-haut prix dans les Iſles Angloiſes. On voit un
gal empreſſement parmi les Européens, parmi
s Américains pour en acheter,

DES NEGRES ET DE L'ESCLAVAGE.

LE Préſident de Monteſquieu fait honneur à la religion Chrétienne, de l'abolition de l'eſclavage. Nous oſerons n'être pas de ſon avis. C'eſt quand il y eut de l'induſtrie & des richeſſes dans le Peuple, que les Princes le comptèrent pour quelque choſe. C'eſt quand les richeſſes du Peuple purent être utiles aux Rois contre les Barons, que les loix rendirent meilleure la condition du Peuple. Ce fut une ſaine politique que le commerce amène toujours, & non l'eſprit de la religion Chrétienne, qui engagea les Rois à déclarer libres les eſclaves de leurs vaſſaux; parce que ces eſclaves, en ceſſant de l'être, devenoient des ſujets. Il eſt vrai que le Pape Alexandre III, déclare que les chrétiens devoient être exempts de ſervitude: mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux Rois de France & d'Angleterre, qui vouloient abaiſſer leurs vaſſaux. S'il eût été inſpiré par l'amour de la juſtice & de l'humanité, il n'eût pas dit que le Chrétien, mais il eût dit que l'homme n'étoit pas né pour la ſervitude; que l'eſclave volontaire eſt un lâche; qu'aucun lien n'enchaîne licitement l'eſclave involontaire; que celui qui ne peut le briſer par ſa force eſt innocent, s'il s'en délivre par la fuite; & que ſon prétendu maître eſt un aſſaſſin, s'il punit de mort une action autoriſée par la nature. Mais la religion Chrétienne défend ſi peu la ſervitude, que l'Allemagne catholique, en Bo-

hême, en Pologne, Pays très-catholiques, le Peuple est encore esclave, & que les possessions ecclésiastiques y ont elles-mêmes des serfs, comme elles en avoient autrefois parmi nous, sans que l'Eglise le trouve mauvais.

Il y a des barbares qui regardent la pitié comme une foiblesse, & se plaisent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée sur les nègres. Graces au ciel; ils en sont punis par la négligence, par l'infidélité, par la désertion, par les suicides des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés, terminer fièrement, leur vie, avec la persuasion qu'après leur mort ils renaîtront dans leur patrie, qu'ils croient le plus beau pays du Monde. L'esprit de vengeance fournit à d'autres des ressources plus destructives encore. Instruits dès l'enfance, dans l'art des poisons, qui naissent pour ainsi dire sous leurs mains, ils les emploient à faire périr les bœufs, les chevaux, les mulets, les compagnons de leur esclavage, tous les êtres qui servent à l'exploitation des terres de leur oppresseur, pour écarter loin d'eux tous les soupçons, ils essaient leur cruauté sur leurs femmes, leurs enfans, leurs maitresses, sur-tout ce qu'ils ont de plus cher. Et goûtent dans ce projet affreux de désespoir, le double plaisir de délivrer leur espèce d'un joug plus horrible que la mort, & de laisser leurs tyrans dans un état de misère qui le rapproche de leur état. La crainte des supplices ne les arrête point: il entre rarement dans leur caractère de prévoir l'avenir, & d'ailleurs ils sont bien assurés de tenir le secret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du cœur

humain, mais communes aux Peuples éclairés & sauvages, on voit les nègres allier à leur poltronerie naturelle, une fermeté inébranlable. La même organisation qui les soumet à la servitude, par la paresse de l'esprit, & le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage inouis, pour un effort extraordinaire : lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux se couper le poignet d'un coup de hâche, plutôt que de racheter sa liberté par le vil ministère du bourreau. Un autre avoit été mis légérement à la torture pour une faute de peu d'importance, dont même il n'étoit pas coupable; son ressentiment le décide à se saisir de la famille entière de son oppresseur, & à la porter sur les toits. Le tyran veut rentrer dans l'habitation, & est lancé à ses pieds le plus jeune de ses enfans. Il lève la tête & c'est pour voir tomber le second. A genoux & désespéré, il demande en tremblant la vie du troisieme. La chûte de ce dernier rejetton de son sang, accompagnée de celle du nègre, lui apprend qu'il n'est plus père, ni digne de l'être.

Cependant, rien n'est plus affreux que la condition du noir dans tout l'archipel Américain : on commence par le flétrir du sceau ineffaçable de l'esclavage, en imprimant avec un fer chaud sur ses bras ou sur ses mamelles, le nom ou la marque de son oppresseur. Une cabane étroite, mal-saine, sans commodités, lui sert de demeure, son lit est une classe plus propre à briser le corps qu'à le reposer; quelques pots de terre, quelques plats de bois, forment son ameublement. La toile grossière, qui cache une partie

de sa nudité, ne le garantit ni des chaleurs insuportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuses de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de bœuf salé, de morue, de fruits & de racines, ne soutient qu'à peine sa misérable existence. Privé de tout, il est condamné à un travail continuel, dans un climat brûlant, sous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'état de ces esclaves, quoique par-tout déplorable, éprouve quelques variations dans les Colonies. Celles qui jouissent d'un sol étendu leur donne communément une portion de terre qui doit fournir à tous leurs besoins : ils peuvent employer à son exploitation une partie du Dimanche, & le peu de moment qu'ils dérobent les autres jours au temps de leur repas. Dans les Isles plus resserrées, le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a passé les mers. L'ignorance, l'avarice ou la pauvreté, ont introduit dans quelques-unes un moyen de pourvoir à la subsistance des nègres, également destructeur pour les hommes & pour la culture, on leur accorde le Samedi ou un autre jour pour gagner de quoi vivre pendant la semaine.

Outre ces différences, tirées de la situation locale des établissemens dans les Isles de l'Amérique, chaque Nation Européenne a une manière de traiter ses esclaves qui lui est propre. L'espagnol en fait les compagnons de son insolence ; le Portugais, les instrumens de ses débauches ; le Hollandois, les victimes de son avarice : aux yeux de l'Anglois ce sont des êtres purement physiques, qu'il ne faut pas user ou détruire sans nécessité ; mais jamais il ne se familiarise avec eux,

jamais il ne leur sourit, jamais il ne leur parle: on diroit qu'il craint de leur laisser soupçonner que la nature ait pu mettre entr'eux & lui quelque trait de ressemblance. Aussi en est-il haï. Le François moins fier, moins dédaigneux, accorde aux Africains une sorte de moralité, & ces malheureux, touchés de l'honneur de se voir traités comme des créatures presque intelligentes, paroissent oublier qu'un maître impatient de faire fortune, outre presque toujours la mesure de leurs travaux, & les laisse manquer souvent de subsistance.

Les opinions meme des Européens influent sur le sort des nègres de l'Amérique. Les protestans qui n'ont pas l'esprit de Prosélytisme, les laissent vivre dans le Mahométisme, ou dans l'idolâtrie où ils sont nés, sous prétexte qu'il seroit indigne de tenir *ses frères en Christ* dans la servitude. Les Catholiques se croient obligés de leur donner quelques instructions, de les baptiser: mais leur charité ne s'étend pas plus loin que les cérémonies d'un baptême, nul & vain pour des hommes qui ne craignent pas les peines d'un enfer, auquel ils sont, disent-ils, accoutumés dès cette vie.

L'histoire de tous les Peuples démontre que pour rendre l'esclavage utile, il faut du moins le rendre doux; que la force ne prévient point les révoltes de l'ame; qu'il est de l'intérêt du maître, que l'esclave aime à vivre; & qu'il n'en faut plus rien attendre, dès qu'il ne craint plus de mourir.

Ce trait de lumière puisé dans le sentiment, meneroit à beaucoup de réformes. On se rendroit

à

à la néceſſité de vêtir, de loger, de nourrir convenablement des êtres condamnés à la plus pénible ſervitude qui ait exiſté depuis l'infâme origine de l'eſclavage. On ſentiroit qu'il n'eſt pas dans la nature, que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs ſueurs, qui n'agiſſent que par des impulſions étangères, puiſſent avoir la même intelligence, la même économie, la même activité, la même force, que l'homme qui jouit du produit entier de ſes peines, qui ne ſuit d'autre direction que celle de ſa volonté. Par dégré on arriveroit à cette modération politique, qui conſiſte à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de ſes droits, pour en retirer plus ſûrement le tribut des devoirs qu'on lui impoſe. Le réſultat de cette ſage économie ſeroit la conſervation d'un grand nombre d'eſclaves, que les maladies, cauſées par le chagrin ou l'ennui, enlèvent aux Colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable, on chercheroit à en adoucir, à en diſſiper même l'idée, en favoriſant un goût naturel qui ſemble particulier aux nègres.

Leurs organes ſont ſingulièrement ſenſibles à la puiſſance de la muſique. Leur oreille eſt ſi juſte que, dans leurs danſes, la meſure d'une chanſon les fait ſauter & retomber cent à la fois, frappant la terre d'un ſeul coup, ſuſpendus, pour ainſi dire, à la voix du chanteur, à la corde d'un inſtrument : une vibration de l'air eſt l'ame de tous ces corps; un ſon les agite, les enlève & les précipite. Dans leurs travaux, les mouvemens de leurs bras ou de leurs pieds eſt toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant, rien

ſans avoir l'air de danſer. La muſique, chez eux, anime le courage, éveille l'indolence; on voit ſur tous les muſcles de leurs corps toujours nus, l'expreſſion de cette extrême ſenſibilité pour l'harmonie. Poëtes & muſiciens, ils ſubordonnent toujours la parole au chant, & ils ſe réſervent d'alonger ou d'abréger les mots pour les appliquer à un air qui leur plaît. Un objet, un événement frappe un nègre, il en fait auſſi-tôt le ſujet d'une chanſon. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poëſie. Trois ou quatre paroles qui ſe répétent alternativement entre le chanteur & les aſſiſtans en chœur, forment quelquefois tout le poëme: cinq ou ſix meſures ſont toute l'étendue de la chanſon. Ce qui paroît ſingulier, c'eſt que le même air, quoiqu'il ne ſoit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe, les fait travailler ou danſer pendant des heures entières: il n'entraîne pas pour eux, ni même pour les blancs, l'ennui que devroit cauſer l'uniformité de ces répétitions. Cette eſpèce d'intérêt eſt dû à la chaleur & à l'expreſſion qu'ils mettent dans leurs chants. Leurs airs ſont preſque toujours à deux temps; aucun n'excite la fierté. Ceux qui ſont faits pour la tendreſſe, inſpirent plutôt une ſorte de langueur. Ceux mêmes qui ſont les plus gais, portent une certaine empreinte de mélancolie. C'eſt la manière la plus profonde de jouir pour les ames ſenſibles.

L'eſclavage eſt l'état d'un homme, qui, par la force, ou des conventions, a perdu la propriété de ſa perſonne, & dont un maître peut diſpoſer comme de ſa choſe.

Les nègres ſont bornés, parce que l'eſclavage

brise tous les ressorts de l'ame. Ils sont méchans, mais pas assez avec nous. Ils sont fourbes, parce qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. Ils reconnoissent la supériorité de notre esprit, parce que nous avons perpétué leur ignorance; la justice de notre empire, parce que nous avons abusé de leur foiblesse. Dans l'impossibilité de maintenir notre supériorité par la force, une criminelle politique s'est rejettée sur la ruse. Vous êtes presque parvenus à leur persuader qu'ils étoient une espèce singulière, née pour l'abjection & l'indépendance, pour le travail & le châtiment. Vous n'avez rien négligé pour dégrader ces malheureux, & vous leur reprochez ensuite d'être vils.

Mais ces nègres étoient nés esclaves. A qui, barbares, ferez-vous croire qu'un homme peut être la propriété d'un Souverain; un fils la propriété d'un père; une femme, la propriété d'un mari; un domestique, la propriété d'un maître; un nègre, la propriété d'un colon? Etre superbe & dédaigneux qui méconnois tes frères, ne verras-tu jamais que ce mépris réjaillit sur toi? Ah! si tu veux que ton orgueil soit noble, aies assez d'élévation pour le placer dans les rapports nécessaires avec ces malheureux que tu avilis.

Mais c'est le Gouvernement lui-même qui vend les esclaves.

D'où vient à l'Etat ce droit? Le Magistrat, quelqu'absolu qu'il soit, est-il propriétaire des sujets soumis à son empire? A-t-il d'autre autorité que celle qu'il tient du citoyen? Et jamais un Peuple a-t-il pu donner le privilège de disposer de sa liberté?

Mais l'esclave a voulu se vendre. S'il appartient à lui-même, il a le droit de disposer de lui. S'il est le maître de sa vie, pourquoi ne le seroit-il pas de sa liberté? C'est à lui à se bien apprécier; c'est à lui à stipuler ce qu'il croit valoir. Celui dont il aura reçu le prix convenu, l'aura légitimement acquis.

L'homme n'a pas le droit de se vendre, parce qu'il n'a pas celui d'accéder à tout ce qu'un maître injuste, violent, dépravé, pourroit exiger de lui. Il appartient à son premier maître, Dieu, dont il n'est jamais affranchi. Celui qui se vend fait avec son acquéreur un pacte illusoire : car il perd la valeur de lui-même. Au moment qu'il la touche, lui & son argent rentrent dans la possession de celui qui l'achète. Que possède celui qui a renoncé à toute possession? Que peut avoir à soi celui qui s'est soumis à ne rien avoir? Pas même de la vertu, pas même de l'honnêteté, pas même une volonté. Celui qui s'est réduit à la condition d'une arme meurtrière, est un fou & non pas un esclave. L'homme peut vendre sa vie comme le soldat; mais il n'en peut consentir l'abus comme l'esclave; & c'est la différence de ces deux états.

Pour renverser l'édifice de l'esclavage, étayé par des passions si universelles, par des loix si authentiques, par la rivalité des Nations si puissantes, par des préjugés plus puissans encore, à quel tribunal porterons-nous la cause de l'humanité, que tant d'hommes trahissent de concert? Rois de la terre! vous seuls pouvez faire cette révolution. Si vous ne vous jouez pas du reste des humains; si vous ne regardez pas la

puiſſance des Souverains comme le droit d'un brigandage heureux, & l'obéiſſance des ſujets comme une ſurpriſe faite à l'ignorance, penſez à vos devoirs Refuſez le ſceau de votre autorité au trafic infâme & criminel d'hommes convertis en vils troupeaux, & ce commerce diſparoîtra. Réuniſſez une fois pour le bonheur du monde, vos forces & vos projets ſi ſouvent concertés pour ſa ruine. Que ſi quelqu'un d'entre vous oſoit fonder ſur la généroſité de tous les autres l'eſpérance de ſa richeſſe & de ſa grandeur, c'eſt un ennemi du genre-humain qu'il faut détruire Portez chez lui le fer & le feu; vos armées ſe rempliront du ſaint enthouſiaſme de l'humanité. Vous verrez alors quelle différence met la vertu entre des hommes que ſécourent des opprimés, & des mercénaires qui ſervent des tyrans.

DES JUIFS.

Puisse ce Peuple (les Juifs) d'abord esclave, puis conquérant, & ensuite avili pendant vingt siècles, posséder un jour légitimement la Jamaïque, ou quelqu'autre Isle riche du Nouveau-Monde! Puisse-t-il y rassembler tous ses enfans, & les élever en paix dans la culture du commerce, à l'abri du fanatisme qui le rendit odieux à la terre; & de la persécution qui l'a trop rigoureusement puni de ses erreurs! Que les Juifs vivent enfin libres, tranquilles & heureux dans un coin de l'Univers, puisqu'ils sont nos frères par les liens de l'humanité, & nos pères par les dogmes de la religion!

DE L'EMPIRE DES GRECS.

L'EMPIRE des Grecs avoit dû à ſes armes, à des vertus & à des mœurs frugales, ſa force & ſa conſtitution : mais tout ce qui conſerve la proſpérité lui manquoit. Corrompus par les richeſſes prodigieuſes qu'un commerce excluſif leur aſſuroit, preſque ſans effort & ſans vigilance, les Grecs s'abandonnèrent à cette vie oiſive & molle qu'amène le luxe, aux frivoles jouiſſances des arts brillans & voluptueux, aux vaines diſcuſſions d'un jargon ſophiſtique ſur les matières de goût, de ſentiment, & même de religion & de politique. Ils ne ſavoient que ſe laiſſer opprimer, & non ſe faire gouverner; careſſer tour-à-tour la tyrannie par une lâche adulation, ou l'irriter par une molle réſiſtance. Quand les Empereurs eurent acheté ce Peuple, ils le vendirent à tous les monopoleurs qui voulurent s'enrichir des ruines de l'Etat. Le Gouvernement, toujours plutôt corrompu que les citoyens, laiſſa tomber ſa marine, & ne compta plus pour ſa défenſe, que ſur les traités qu'il faiſoit avec les étrangers, dont les vaiſſeaux rempliſſoient ſes ports. Les Italiens s'étoient inſenſiblement emparé de la navigation de tranſport, que les Grecs avoient long-temps retenu dans leurs mains. Cette branche d'induſtrie plus active encore que lucrative, étoit doublement utile à une Nation commerçante, dont la principale richeſſe eſt celle qui entretient la vigueur par le travail. L'inaction précipita la perte de Conſtantinople, preſſée, in-

veſtie de tous les côtés par les conquêtes des Turcs.

Le Grec fut un Peuple frivole, plaiſant, menteur & inégal; le Grec fut le ſeul Peuple original qu'on ait vu & qu'on verra peut-être ſur la terre.

DES ROMAINS.

Les Romains instítués pour conquérir, n'ont pas avancé, comme les Grecs, la raison & l'industrie. Ils ont donné au Monde un grand spectacle : mais ils n'ont rien ajouté aux connoissances & aux arts des Grecs. C'est en attachant les Nations au même joug, & non les unissant par le commerce, qu'ils ont augmenté la communication des hommes. Ils ravagèrent le monde, & lorsqu'ils l'eurent soumis, le repos qu'ils lui donnèrent fut une léthargie. Leur despotisme, leur Gouvernement militaire opprimèrent les Peuples, éteignirent le génie, & dégradèrent l'espèce humaine.

Rome, dit-on, fut cimentée des débris échappés aux flammes de Troie, ou ne fut qu'une caverne de bandits de la Grèce & de l'Italie; mais de cette écume du genre-humain sortit un Peuple de héros, fléau de toutes les Nations, vautour de lui-même; un Peuple plus étonnant qu'admirable, grand par ses qualités, digne d'exécration par l'usage qu'il en fit aux temps de la république; le Peuple le plus lâche, le plus corrompu sous ses Empereurs; un Peuple dont un des hommes les plus vertueux de son siècle disoit : *si les Rois sont des bêtes féroces qui dévorent les Nations, quelle bête est-ce donc que le Peuple Romain qui dévore les Rois ?*

DE L'EUROPE.

L'EUROPE, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paroit avoir pris une assiette solide & durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses dans un dégré presqu'égal. Elles se presseront les unes les autres; & au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, & la balance penchera alternativement d'un côté & de l'autre, sans être jamais renversée. Le fanatisme de religion & l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ne sont plus ce qu'elles étoient. Le levier sacré, dont l'extrémité est sur la terre, & le point d'appui dans le ciel, est rompu ou très-affoibli. Les Souverains commencent à s'appercevoir, non pour le bonheur de leurs Peuples, qui les touche peu, mais pour leur propre interêt, que l'objet important est de réunir la sûreté & les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortifie les frontières & l'on commerce.

Il s'établit en Europe un esprit de trocs & d'échanges, qui peut donner lieu à de vastes spéculations dans les têtes des particuliers : mais cet esprit est ami de la tranquillité & de la paix. Une guerre au milieu des Nations commerçante, est un incendie qui les ravage toutes. Le temps n'est pas loin, où la sanction des Gouvernemens s'étendra aux engagemens particuliers des sujets d'un autre, & où ces banqueroutes, dont les contre-

coups se font sentir à des distances immenses, deviendront des considérations d'Etat. Dans ces sociétés mercantilles la découverte d'une Isle, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes; & les annales des Peuples demanderont à être écrites par des commerçans philosophes, comme elles l'étoient autrefois par des historiens orateurs.

DE L'ALLEMAGNE.

C'est à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de sa législation dans tous les États; des règles & des procédés dans la vengeance des Nations, une certaine équité dans l'abus de la force, la modération au sein de la victoire; un frein à l'ambition de tous les potentats; enfin de nouveaux obstacles à la guerre & de nouvelles facilités à la paix.

Rien ne contribue à la décadence de l'Empire autant que l'agrandissement démesuré de quelques uns de ses membres. Ces Souverains, devenus trop puissans, détachent leur intérêt particulier de l'intérêt général. Cette désunion mutuelle des Etats, fait que dans les dangers communs chaque Province reste abandonnée à elle-même: elle est obligée de plier sous la loi du plus fort, quel qu'il soit, & la constitution allemande dégénérera infailliblement en esclavage ou en tyrannie.

DE LA POLOGNE.

Qu'est-ce qu'une constitution qui s'honore du nom de République & qui le profane? Qu'est-elle autre chose qu'une ligue de petits Despotes contre le Peuple? Là tout le monde a de la force pour empêcher & personne pour agir. Là le vœu de chacun peut s'opposer au vœu général, & là seulement un sot, un méchant, un insensé est sûr de prévaloir sur une Nation entière.

Dans cette Anarchie s'établit une lutte perpétuelle entre les Grands & le Monarque. Les premiers tourmentent le chef de l'Etat par leur avidité, leur ambition & leurs défiances; ils l'irritent contre la liberté, ils le réduisent à l intrigue. De son côté le Prince divise pour commander, séduit pour se défendre, oppose la ruse à la ruse pour se maintenir. Les factions s'aigrissent, la discorde met par-tout le trouble, & les Provinces sont livrées au fer, au feu, à la dévastation. Si la confédération triomphe, celui qui devoit conduire la Nation est renversé du trône ou réduit à la plus honteuse dépendance; si elle succombe, le Souverain ne règne que sur des cadavres. Quoiqu'il arrive, le sort de la multitude n'éprouve aucune révolution heureuse: ceux de ces malheureux qui ont échappé à la famine & au carnage, continuent à porter les fers qui les écrasoient. Parcourez ces vastes régions, qu'y verrez-vous? La dignité royale avec le nom de Ré-

publique, le faste du trône avec l'impuissance de se faire obéir. L'amour, outré de l'indépendance avec toutes les bassesses de la servitude; la liberté avec la cupidité, les loix avec l'Anarchie, le luxe le plus outré avec la plus grande indigence, un sol fertile avec des campagnes en friche, le goût pour tous les arts sans aucun art. Voilà les contrastes étonnans que vous offrira la Pologne. Vous la trouverez exposée à tous les périls; le plus foible de ses ennemis peut impunément & sans précaution entrer sur son territoire, y lever des contributions sans argent, sans Généraux, sans connoissance des principes militaires; quelle résistance pourroit-elle songer à faire? Avec une population suffisante, assez de génie & de ressources pour jouer un rôle, la Pologne est devenue l'opprobre & le jouet des Nations.

DE LA SUEDE.

QUELLE sera la suite de la révolution arrivée *en Suede!* on l'ignore. Si le maître veut user des circonstances, jamais la Suede n'aura été gouvernée par un Despote plus absolu; s'il est sage, s'il conçoit que la Souveraineté illimitée ne peut avoir des sujets parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires; qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque chose, & que l'autorité cesse sur ceux qui ne possèdent rien, la Nation reprendra peut-être son premier esprit. Quels que soient son projet & son caractère, la Suede ne sera jamais plus malheureuse qu'elle ne l'étoit.

DE LA FRANCE ET DES FRANÇOIS.

Voyagez beaucoup, & vous ne trouverez pas un Peuple auſſi doux, auſſi affable, auſſi franc, auſſi poli, auſſi ſpirituel, auſſi galant que le François. Il l'eſt quelquefois trop: mais ce défaut eſt-il donc ſi grand? Il s'affecte avec vivacité & promptitude, & quelquefois pour des choſes très frivoles, tandis que des objets importans, ou le touchent peu, ou n'excitent que ſa plaiſanterie. Le ridicule eſt ſon arme favorite, & la plus redoutable pour les autres & pour lui-même. Il paſſe rapidement du plaiſir à la peine & de la peine au plaiſir. Le même bonheur le fatigue. Il n'éprouve guère de ſenſations profondes. Il s'engoue, mais il n'eſt ni fantaſque, ni intolérant, ni enthouſiaſte. Il ſe ſoucie fort peu de la religion. Il reſpecte le ſacerdoce ſans l'eſtimer, ni le révérer. Il ne ſe mêle jamais d'affaires d'Etat que pour chanſonner ou dire ſon épigramme ſur les Miniſtres. Cette légèreté eſt la ſource d'une eſpèce d'égalité dont il n'exiſte aucune trace ailleurs; elle met de temps-en-temps l'homme du commun qui a de l'eſprit, au niveau du grand Seigneur. C'eſt en quelque ſorte, un Peuple de femmes: car c'eſt parmi les femmes qu'on découvre, qu'on entend, qu'on apperçoit à côté de l'inconſéquence, de la folie & du caprice, un mouvement, un mot, une action forte & ſublime. Il a le tact exquis, le goût très fin; ce qui tient au ſentiment de l'honneur dont la nuance ſe répand

pand sur toutes les conditions & sur tous les objets; il est brave. Il est plutôt indiscret que confiant, & plus libertin que voluptueux. La sociabilité qui le rassemble en cercles nombreux, & qui le promène en un jour en vingt cercles différens, use tout pour lui. En un clin-d'œil il voit ouvrages, nouvelles, modes, vices, vertus Chaque semaine a son héros, en bien comme en mal. C'est la contrée où il est le plus facile de faire parler long-temps. Il aime les talens en tout genre; & c'est moins par les récompenses du Gouvernement que par la considération populaire, qu'ils se soutiennent dans son pays. Il honore le génie; il se familiarise trop aisément, ce qui n'est pas sans inconvénient pour lui-même, & pour ceux qui veullent se faire respecter. Le François est avec vous ce que vous desirez qu'il soit, mais il faut se tenir avec lui sur ses gardes. Il perfectionne tout ce que les autres inventent Tels sont les traits dont il porte l'empreinte, plus ou moins marquée, dans les contrées qu'il visite plutôt pour satisfaire sa curiosité que pour ajouter à son instruction. Aussi n'en rapporte-t-il que des prétentions. Il est plus fait pour l'amusement que pour l'amitié. Il a des connoissances sans nombre, & souvent il meurt seul. C'est l'être de la terre qui a le plus de jouissances & le moins de régrets. Comme il ne s'attache à rien fortement, il a bientôt oublié ce qu'il a perdu. Il possède supérieurement l'art de remplacer, & il est secondé dans cet art par tout ce qui l'environne. Si vous en exceptez cette prédilection offensante qu'il a pour sa Nation, & qu'il n'est pas en lui de dissimuler, il me semble que le jeune François gai,

léger, plaisant & frivole, est l'homme aimable de sa Nation; & que le François mûr, instruit & sage, est l'homme aimable & estimable de tous les pays.

Les François, toujours imbu de cet esprit de chevalerie, qui a été si long-temps la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur sang comme payé, lorsqu'il a reculé les frontières de leur patrie, c'est-à-dire, lors qu'ils ont mis leur Prince dans la nécessité de les gouverner plus mal; & ils croient leur honneur perdu, si leurs possessions sont restées ce qu'elles étoient. Cette fureur des conquêtes, qu'il faut pardonner à des temps barbares, mais dont les siècles éclairés ne devroient pas avoir à rougir, fit reprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui restituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La Nation, trop frivole, trop légère pour être politique, ne voulut pas voir qu'en formant en Italie un établissement, quel qu'il fût, à l'Infant Dom Philippe, on s'assuroit de l'alliance de l'Espagne, à qui on donnoit de grands intérêts à discuter avec la Cour de Vienne; qu'en garantissant au Roi de Prusse la Silésie, on établissoit en Allemagne deux Puissances rivales, fruit précieux de deux siècles de méditation & de travaux; qu'en rendant Fribourg & les places de Flandre détruites, on se procuroit des conquêtes aisées, si les fureurs de la guerre commençoient, & la facilité de diminuer de cinquante mille hommes les troupes de terre, économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

On dit même alors en Angleterre, que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes; qu'ils réunissoient des vertus & des vices,

des traits de foiblesse & de force qui avoient toujours été jugés incompatibles ; qu'ils étoient efféminés, mais braves ; également amoureux du plaisir & de l'honneur, sérieux dans la bagatelle & enjoués dans les choses graves, toujours prêts à la guerre & prompts à l'attaque ; en un mot, des enfans comme les Athéniens, se laissant agiter & passionner pour des intérêts vrais ou faux, aimant à entreprendre & à marcher, quels que soient leurs guides, & se consolant de toutes leurs disgraces pour le moindre succès.

Comment ce Peuple frivole perdroit-il dans ces contrées éloignées, le ton de plaisanterie qu'il garde dans son pays, au milieu des plus grandes calamités ? Il n'est point cruel, mais une gaieté indigène le suit sous des tentes au milieu des camps, sur un champ de bataille, sur un matelas d'hôpital, où on l'a déposé couvert de blessures dont il expirera dans un moment ; elle lui suggère un mot bisarre qui fait sourire ses camarades, aussi maltraités que lui ; & la disparate du caractère avec les circonstances se manifeste de la même manière dans tous les François, & dans quelques originaux, chez tous les Peuples de la terre.

Les guerres civiles qui mènent les Peuples libres à l'esclavage & les Peuples esclaves à la liberté, n'ont fait en France qu'abaisser les Grands sans relever le Peuple. Les Ministres qui feront toujours les hommes du Prince, tant que la Nation n'influera pas dans le Gouvernement, ont tous vendu leurs concitoyens à leur maître, & comme le Peuple qui n'avoit rien, ne pouvoit rien perdre, à cet asservissement, les Rois y ont trouvé d'autant plus de facilité qu'il

a toujours été coloré d'un prétexte de police ou même de soulagement. L'antipathie que produit une excessive inégalité des conditions & des fortunes, a favorisé tous les projets qui devoient agrandir l'autorité royale. Les Princes ont eu la politique d'occuper la Nation, tantôt de guerres au-dehors, tantôt de disputes religieuses au-dedans ; de laisser diviser les esprits par les opinions, & les cœurs par les intérêts, de semer & d'entretenir des rivalités entre les divers ordres de l'Etat, de caresser tour-à-tour chaque ambition par une apparence de faveur, & de consoler l'envie naturelle du Peuple par l'humiliation de toutes. La multitude pauvre, dédaignée, en voyant successivement abattre tous les corps puissans, a du moins aimé dans le Monarque, l'ennemi de ses de ses ennemis.

L'inconséquence naturelle à l'esprit d'une Nation gaie & vive comme les enfans, a heureusement prévalu sur les systêmes de quelques Ministres Despotes. Les Rois ont trop aimé les plaisirs & en ont trop bien connu la source, pour ne pas dépoſer souvent ce scèptre de fer qui auroit effrayé la société & dissipé les frivoles amusemens dont ils étoient idolâtres.

Ce sont les François qui savent souffrir avec une patience infinie, les plus longues & les plus cruelles vexations, & montrent les plus sincères, les plus éclatans transports de la reconnoissance au moindre signe de la clémence de leur Souverain. Ils l'aiment, ils le chérissent ; il ne tient qu'à lui d'en être adoré. Le Souverain qu'ils mépriseroient seroit le plus méprisable des hommes ; le Souverain qu'ils haïroient seroit le plus mé-

chant des Souverains. Malgré tous les efforts que l'on a fait, pendant des siécles, pour éteindre dans nos ames le sentiment patriotique, il n'existe peut-être chez aucune Nation, plus vif & plus énergique. J'en atteste notre allegresse dans les événemens glorieux, qui ne soulageront point notre misère. Que ne ferions-nous point, si la félicité publique devoit succéder à la gloire de nos armes.

Enfin si l'on considère l'esprit de la Nation Françoise, opposé à celui de la Nation qu'elle combat, on verra que l'ardeur du François est peut-être également prompte à s'allumer & à s'éteindre; qu'il espère tout lorsqu'il commence, qu'il désespère de tout lorsqu'il est arrêté par un obstacle; que par son caractère, il a besoin de l'enthousiasme des succès pour obtenir des succès nouveaux : que l'Anglois, au contraire, moins présomptueux d'abord, malgré sa hardiesse naturelle, sait, quand il le faut, s'affermir par la disgrace. Semblable à ce chêne robuste auquel Horace compare les Romains, qui, frappé par la hâche & mutilé par le fer, renaît sous les coups qu'on lui porte, & tire une vigueur nouvelle de ses blessures mêmes.

Que n'eût pas fait le génie en France, sous la seule influence des loix, s'il osa de si grandes choses sous l'empire du plus absolu des Rois? En voyant ce que le patriotisme a donné d'énergie aux Anglois malgré l'inactivité du climat, jugez de ce qu'il auroit produit chez les François où le ciel le plus doux invite un Peuple vif & sensible à créer & à jouir? Un pays où l'on trouve comme autrefois en Grèce des esprits ar-

ardens & propres à l'invention ; sous un ciel qui les échauffe de ses plus beaux rayons ; des bras nerveux sous un climat où le fond même excite au travail, des Provinces tempérées entre le Nord & le Midi, des ports de Mer secondés par des fleuves navigables, de vastes plaines abondantes en grains, des côteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les espèces : des salines qu'on peut multiplier à son gré, des prairies couvertes de chevaux, des montagnes où croissent les plus beaux arbres, par-tout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premières ressources pour la subsistance ; les matières communes des arts & les superfluités du luxe : en un mot le commerce d'Athènes, l'industrie de Corinthe, les soldats de Sparte & les troupeaux d'Arcadie. Avec tous ces avantages de la Grèce, la France auroit porté les beaux arts aussi loin que cette mère du génie, si elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raison & de la liberté, créatrices des grands hommes, souveraines des grands Peuples.

Beaucoup de maladies ne sont dans l'état & dans l'animal que des espèces de remèdes qui dissipent les vapeurs vicieuses, & restituent une vigueur nouvelle à un tempérament robuste. Les indispositions funestes à l'un & à l'autre, ce sont celles qui, étant lentes, les tiennent dans un malaise habituel, & les conduisent imperceptiblement au tombeau. Mais après que celles qui sont vives ont causé une crise violente, le délire cesse, la foiblesse se passe, & il s'établit avec le recouvrement de la force un mouvément uniforme & régulier qui promet à la machine une longue durée. Ainsi la guerre semble renforcer & soute-

air le caractère National, chez plusieurs Peuples de l'Europe, que la prospérité du commerce & la jouissance du luxe, pourroient énerver & corrompre. Les pertes énormes qui suivent presque également la victoire & les défaites, laissent place à l'industrie & raniment le travail. Les Nations refleurissent pourvû que le Gouvernement veuille seconder leur pente, plutôt que diriger leur marche. Ce principe est sur-tout applicable à la France, qui ne demande pour prospérer qu'un champ ouvert à l'activité de ses habitans. Partout où la nature leur laisse une libre carrière, ils réussissent à lui donner son essort.

DE L'ANGLETERRE ET DES ANGLOIS.

Les Anglois, plus portés à s'affliger de la prospérité d'au rui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas seulement être riches : ils veulent être les seuls riches. Leur ambition est d'acquérir comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce; & le desir de le rendre exclusif, leur a fait faire de grandes choses & de grandes injustices Les Nations ne se lasseront-elles jamais de cette espèce de tyrannie qui les brave & les avilit ? Resteront elles éternellement dans cet état de foiblesse qui les contraint à supporter un despotisme qu'elles ne demanderoient pas mieux que d'anéantir ? Si jamais il se formoit une alliance entr'elles, comment une seule Nation pourroit-elle résister, à moins d'une faveur constante du destin, sur laquelle il seroit imprudent de compter ? Qui est-ce qui a promis aux Anglois une prospérité continue ? Quand elle leur seroit assurée, ne seroit-elle pas trop payée, par la perte d'une tranquillité dont ils ne jouiront jamais, & trop punie par les larmes d'une jalousie qui tiendroit leurs yeux inquiets perpétuellement ouverts sur les mouvemens les plus légers des autres puissances ? Est-il bien glorieux, est-il bien doux, est-il bien avantageux & bien sûr à un Peuple de regner au milieu des autres Peuples, comme un Sultan au milieu de ses esclaves ? Un accroissement dangereux

de la haine au dehors, eſt-il ſuffiſamment compenſé par le corrupteur accroiſſement de l'opulence au dedans ? Anglois ! l'avidité n'a point de terme, & la patience a la ſienne preſque toujours funeſte à celui qui la pouſſe à bout: mais la paſſion du commerce eſt ſi forte en vous, qu'elle a ſubjugué juſqu'à vos Philoſophes. Le célèbre Bayle diſoit *qu'il étoit bon de prêcher l'Evangile aux ſauvages; parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de Chriſtianiſme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce ſeroit un grand bien pour les manufactures Angloiſes.*

La diſſipation, le plaiſir, le déſœuvrement, ſouvent le crime & la corruption des mœurs forment des liaiſons vives & fréquentes dans la plupart des Etats de l'Europe. Les Anglois ſe communiquent moins, vivent moins enſemble, ont moins, ſi l'on veut, le goût de la ſociété que les autres Peuples; mais l'idée d'un point utile à leur pays les raſſemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, toutes les parties, toutes les ſectes concourent à ſon ſuccès, avec une généroſité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à ſoi. En effet, pourquoi s'occuperoit-on de la gloire d'une Nation, lors qu'on ne peut ſe promettre de ſes ſacrifices qu'un accroiſſement de miſère ? Lorſque les victoires & les défaites ſont également funeſtes; les victoires par des impôts qui les préparent, les défaites par des impôts qui les réparent. Sans un reſte d'honneur, qui ſubſiſte au fonds des ames, malgré tous les efforts qu'on emploie pour l'étouffer, & qui montre que ſous les vexations de toute eſpèce, le Peuple ne perd pas toute

sensibilité à l'avilissement national, s'aigriroit également des succès & des revers. Que le Souverain soit victorieux ou vaincu; qu'il acquierre ou qu'il perde une Province; que le commerce tombe ou prospère, en sera-t-il traité avec moins de dureté?

L'ardeur des Anglois est sur-tout remarquable, lorsque la Nation a une confiance entière dans le Ministre qui est à la tête des affaires.

Le génie Anglois va lentement dans les sièges; il marche toujours en règle. Rien ne le détourne d'achever les ouvrages d'où dépend la sûreté des assaillans. La vie du soldat lui est plus précieuse que le temps. Peut-être cette maxime si sensée en elle-même, n'est-elle pas bien appliquée dans le climat dévorant de l'Amérique: mais c'est la maxime d'un Peuple chez lequel le soldat est un homme au service de l'Etat, & non pas un mercenaire aux gages du Prince.

L'Angleterre est dans l'histoire moderne, la contrée des grands phénomènes politiques. C'est-là qu'on a vu la liberté le plus violemment aux prises avec le despotisme, tantôt foulée sous ses pieds, & tantôt l'écrasant à son tour. C'est-là qu'elle a fini par triompher, & que, jusqu'au fanatisme de religion, tout a concouru à son triomphe. C'est-là qu'un Roi, traîné juridiquement sur l'échaffaud, & qu'un autre, dépossé avec toute sa race par un arrêt de la Nation, ont donné une grande leçon à la terre. C'est-là qu'au milieu des convulsions civiles, & dans les intervalles d'un calme momentané, on a vu les sciences exactes & profondes, portées le plus au loin, & les esprits s'accoutumer à raisonner, à réfléchir, à s'occuper sur-tout du Gouvernement.

C'eſt-là enfin qu'après de longues & violentes ſecouſſes, s'eſt formée cette conſtitution, ſinon parfaite, ſinon exempte d'inconvéniens, du moins la plus heureſement aſſortie à la ſituation du pays; la plus favorable à ſon commerce, la plus propre à développer le génie, l'éloquence, toutes les facultés de l'eſprit humain; la ſeule, peut-être, où, depuis que l'homme vit en ſociété, les loix lui aient aſſuré ſa dignité, ſa liberté de penſer; où elles l'aient fait, en un mot, citoyen, c'eſt-à-dire, partie conſtituante & intégrante de l'Etat & de la Nation.

Le Gouvernement, placé entre la Monarchie abſolue, qui eſt une tyrannie, & la démocratie qui penche à l'anarchie, & l'ariſtocratie qui, flottant de l'une à l'autre, tombe dans les écueils de toutes les deux: le Gouvernement mixte des Anglois ſaiſiſſant les avantages de ces trois pouvoirs, qui s'obſervent, ſe tempèrent, s'entr'aident & ſe répriment, va de lui-même au bien national par leur action & leur réaction, ſes différens reſſorts formant un équilibre d'où naît la liberté. Cette conſtitution, qui ſans exemple, dans l'antiquité devroit ſervir de modèle à tous les peuples, auxquels leur poſition géographique la permettroit, durera long-temps; parce qu'à ſon origine, ouvrage des troubles, des mœurs & des opinions paſſagères, elle eſt devenue celui de la raiſon & de l'expérience.

Un plus grand appui encore pour la liberté Angloiſe, c'eſt le partage du pouvoir légiſlatif. Par-tout où le Monarque n'a beſoin que de ſa volonté pour établir des loix, que de ſa volonté

pour les abolir, il n'y a point de Gouvernement, le Prince eſt Deſpote & le Peuple eſclave.

En Angleterre, la marche intérieure, la marche extérieure du Gouvernement ſont à découvert. Tout y eſt expoſé au grand jour. Qu'il eſt noble & sûr d'admettre l'Univers à ſes délibérations! Qu'il eſt honnête & utile d'y admettre tous les citoyens! Jamais on n'a dit à l'Europe d'une manière plus énergique : *nous ne te craignons pas.* Jamais avec plus de confiance & de juſtice on n'a dit à ſa Nation : *jugez-nous, & voyez ſi nous ſommes de fidèles dépoſitaires de vos intérêts, de notre gloire & de votre bonheur.* L'Empire eſt aſſez fortement conſtitué pour réſiſter aux ſecouſſes inſéparables de cet uſage, & pour donner cet avantage à des voiſins peu favorablement diſpoſés.

Les Anglois qui ont tant d'impétuoſité dans leurs factions, portent par-tout ailleurs un caractère froid & calme; il leur faut des paſſions violentes pour les agiter. Quand ce reſſort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens. Alors ils ſe gouvernent par la trempe de leur eſprit, qui en général, ſi on excepte les arts de l'imagination & du goût, eſt par-tout ailleurs méthodique & ſage. A la guerre leur valeur ne perd jamais les principes, & accorde peu au haſard. Rarement laiſſent-ils ſur leurs flancs ou derrière eux quelque choſe qui puiſſe leur donner de l'inquiétude.

Loin, & à jamais loin de nous, toute idée qui tendroit à rallumer les flambeaux de la diſcorde. Que plutôt la voix de la philoſophie & de la raiſon ſe faſſe entendre des maîtres du mon-

de! Puissent tous les Souverains, après tant de siècles d'erreur, préférer la vertueuse gloire de faire un petit nombre d'heureux, à l'ambition frénétique de dominer sur des régions dévastées & des cœurs ulcérés! Puissent tous les hommes, devenus frères, s'accoutumer à regarder l'Univers comme une seule famille rassemblée sous les yeux d'un Père commun! Mais ces vœux de toutes les ames éclairées & sensibles, paroîtront des rêves dignes de pitié, aux Ministres ambitieux qui tiennent les rênes des Empires. Leur inquiette activité continuera à faire répandre des torrens de sang.

Ce seront de misérables intérêts de commerce, qui mettront de nouveau les armes à la main des François & des Anglois. Quoique la grande Bretagne, dans la plupart des guerres, ait pour but principal de détruire l'industrie de ses voisins, & que la supériorité de ses forces navales nourrisse cette espérance tant de fois trompée, on peut prédire qu'elle chercheroit à éloigner les foudres & les ravages des mers d'Asie, où elle auroit si peu à gagner, & tant à perdre. Cette Puissance n'ignore pas les vœux secrets qui se forment de toutes parts pour le renversement d'un édifice qui offusque toutes les autres de son ombre. Le Souba du Bengale est dans un désespoir secret de n'avoir pas même une apparence d'autorité. Celui du Décan ne se désole pas moins de voir tout son commerce dans la dépendance d'une Nation étrangère. Le Nabab d'Arcate n'est occupé qu'à dissiper les finances de ses tyrans. Les Marattes s'indignent de trouver par-tout des obstacles à leurs rapines. Toutes les Puissances

de ces contrées ou portent des fers, ou se croient à la veille d'en recevoir. L'Angleterre voudroit-elle que les François devinssent le centre de tant de haines, & se mîssent à la tête d'une ligue universelle? Ne peut-on pas prédire au contraire, qu'une exacte neutralité pour l'Inde seroit le parti qui lui conviendroit le mieux, & qu'elle embrasseroit avec le plus de joie?

Il n'y a pas une seule Nation qui ne soit jalouse de la prospérité d'une autre Nation; pourquoi faut-il que cette jalousie se perpétue, malgré l'expérience de ses funestes suites?

Il n'y a qu'un moyen légitime de l'emporter sur ses concurrens : c'est la douceur dans le régime, la fidélité dans les engagemens, la qualité supérieure dans les marchandises, & la modération dans le gain. A quoi bon en employer d'autres qui nuisent plus à la longue qu'ils ne servent dans le moment?

Que le commerçant soit humain, qu'il soit juste; & s'il a des possessions, qu'elles ne soient pas usurpées. L'usurpation ne se concilie pas avec une jouissance tranquille.

User de politique ou tromper adroitement, c'est la même chose. Qu'en résulte-t-il? une méfiance qui naît au moment où la duplicité se manifeste, & qui ne finit plus.

Dans les autres Gouvernemens, les fautes des Ministres ne sont que leurs fautes, ou celles des Rois qui les en punissent. En Angleterre, les fautes du Gouvernement sont presque toujours celles de la Nation, qui veut qu'on suive ses volontés, ne fussent-elles que ses caprices.

La plaie se referme bientôt ; lorsque la constitution n'est pas altérée.

Londres est le plus beau port de l'Angleterre. Londres construit des vaisseaux & fabrique des marchandises ; Londres fournit des matelots à la navigation & des bras au commerce ; Londres est dans une Province tempérée, féconde & centrale. Tout peut y arriver, tout peut en sortir ; elle est vraiment le cœur du corps politique par sa situation locale. Cette cité n'est pas remplie de superbes oisifs, qui ne font qu'embarasser & surcharger un Peuple laborieux. C'est le siège de la Nation assemblée. Là le Palais du Prince n'est ni vaste, ni vuide. Il y règne par sa présence, qui vivifie tout. Le sénat y dicte des loix au gré du Peuple qu'il représente. Il n'y craint pas l'aspect du Monarque, ni les attentats du ministère. Londres n'est point parvenue à sa grandeur par l'influence du Gouvernement, qui force & subordonne toutes les causes physiques : mais par l'impulsion naturelle des hommes & des choses, par une sorte d'attraction de commerce. C'est la mer, c'est l'Angleterre, c'est le monde entier, qui veulent que Londres soit riche & peuplée.

DE LA HOLLANDE ET DES HOLLANDOIS.

LA république de Hollande offre en naissant un grand spectacle aux Nations, & doit rester un puissant objet d'intérêt pour nous, & de curiosité pour notre postérité la plus reculée.

On ne vit pas pourtant durant cette guerre (aux Indes) dans les Hollandois, cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable, qui avoit signalé les entreprises des Portugais: mais on leur vit une suite, une persévérence immuable dans leurs desseins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenoient faire de nouvelles tentatives, avec de nouvelles forces & des mesures plus sages. Ils ne s'exposoient jamais à une défaite entière, si, dans un combat, ils avoient plusieurs vaisseaux maltraités, ils se retiroient & comme ils ne pouvoient jamais se résoudre à perdre de vue leur commerce, la flotte vaincue, en se réparant chez quelques Princes de l'Inde, y achetoit des marchandises, & retournoit en Hollande. Elle y portoit à la compagnie de nouveaux fonds, qui étoient employés à de nouvelles entreprises. Les Hollandois ne faisoient pas toujours de grandes choses; mais ils n'en faisoient pas d'inutiles. Ils n'avoient pas cette fierté, cette vaine gloire des Portugais, qui avoient fait plus de guerres peut-être pour s'illustrer que pour s'aggrandir.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au dedans, la paix au dehors. Aucune Nation excepté les Suisses, ne cherchera plus que la Hol-

lande

lande à se maintenir en bonne intelligence avec ses voisins ; & plus que les Suisses elle cherchera à maintenir ses voisins en paix.

La République s'étoit proposée de maintenir l'union entre les citoyens, par de très-belles loix qui indiquassent à chaque corps ses devoirs, par une administration prompte & désintéressée de la justice, par des réglemens admirables pour les négocians; elle sentit la nécessité de la bonne foi : elle en montra dans ses traités, & elle chercha à la faire règner entre les particuliers.

Enfin nous ne voyons en Europe aucune Nation qui eût mieux combiné ce que sa situation, ses forces, sa population lui permettoient d'entreprendre, & qui eût mieux connu ou suivi les moyens d'augmenter sa population & ses forces. Nous n'en voyons aucune, dont l'objet étant le commerce & la liberté, qui s'appellent, s'allient, & se soutiennent, se soit mieux coudite pour conserver l'un & l'autre.

Hommes indignes du Gouvernement où vous vivez, frémissez du moins des dangers qui vous environnent! avec l'ame des esclaves, on n'est pas loin de la servitude. Le feu sacré de la liberté ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n'êtes pas dans ces temps d'anarchie où tous les Souverains de l'Europe également contrariés par la noblesse de leurs Etats, ne pouvoient mettre dans leurs opérations ni secret, ni union, ni célérité; où l'équilibre des Puissances ne pouvoit-être que l'effet de leur foiblesse mutuelle. Aujourd'hui l'autorité, devenue plus indépendante, assure aux Monarchies des avantages dont un Etat libre ne jouira jamais. Que peuvent oppo-

ſer des républicains à cette ſupériorité redoutable? Des vertus; & vous n'en avez plus. La corruption de vos mœurs & de vos Magiſtrats, enhardit par-tout les calomniateurs de la liberté; & votre exemple funeſte reſſerre peut-être les chaînes des autres Nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes, qui, par préjugé d'éducation ou par mauvaiſe foi, nous diſent tous les jours : le voilà ce Gouvernement que vous exaltiez ſi fort dans vos écrits; voilà les ſuites heureuſes de ce ſyſtême de liberté qui vous eſt ſi cher. Aux vices que vous reprochiez au deſpotiſme, ils ont ajouté un vice qui les ſurpaſſe tous, l'impuiſſance de réprimer le mal. Que répondre à cette ſatyre amère de la démocratie?

Induſtrieux Bataves, autrefois ſi pauvres, ſi braves & ſi redoutés, aujourd'hui ſi opulens & ſi foibles, craignez de retomber ſous le joug d'un pouvoir arbitraire que vous avez briſés & qui vous menace encore. Ce n'eſt pas moi qui vous le dis; ce ſont vos généreux ancêtres qui vous crient du fond de leurs tombeaux.

DES ESPAGNOLS.

JAMAIS peut-être aucune Nation ne fut idolâtre de ses préjugés au point que le sont les Espagnols. Ces préjugés sont le fond de toutes leurs pensées, ils influent sur leurs jugemens, forment leur caractère. Ils n'employent le génie ardent & vigoureux, que leur donne la nature, qu'à inventer une foule de sophismes, pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus subtile. Ils sont attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne connoissent qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux.

L'Espagnol fut despote & cruel; ses succès sont flétris par l'injustice de ses projets. C'est un assassin couvert de sang innocent : mais ses vices sont de son temps & de sa Nation, & ses vertus sont à lui. Placez cet homme chez les Peuples anciens; donnez-lui une autre patrie, une autre religion, une autre éducation, un autre esprit, d'autres mœurs; mettez-le à la tête de la flotte qui s'avança contre Xercès; comptez-le parmi les Spartiates qui se présentèrent au détroit des Thermopiles, ou supposez-le parmi ces généreux Bataves, qui s'affranchirent de la tyrannie de ses compatriotes, & l'Espagnol sera un grand homme. Ses qualités seront héroïques, sa mémoire sera sans reproche. César, né dans le quinzième siècle & Général du Mexique, eût été plus méchant que l'Espagnol. Pour excuser

les fautes qui lui ont été reprochées, il faut se demander à soi-même ce qu'on peut attendre de mieux d'un homme qui fait les premiers pas dans des régions inconnues, & qui est pressé de pourvoir à sa sûreté. Il seroit bien injuste de le confonde avec le fondateur paisible qui connoît la contrée & qui dispose à son gré des moyens, de l'espace & du temps.

Le sort des Espagnols, dans tous les pays du monde, est d'être un sang mêlé, celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des sauvages dans l'autre hémisphère. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mêlange, s'il est vrai que les hommes gagnent, comme les animaux à croiser leurs races. Et plût au ciel qu'elles se fussent déjà toutes confondues en une seule qui ne conservât aucun de ces germes d'antipathie nationale, qui éternisent les guerres & toutes les passions destructives! Mais la discorde semble naître d'elle-même entre des frères. Comment espérer que le genre humain devienne jamais une famille, dont les enfans suçant à-peu-près le même lait, ne respirent plus la soif, du sang? Elle s'engendre cette cruelle soif, elle croît & se perpétue avec la soif de l'or.

L'Espagnol, né avec l'esprit de méditation, avec une sagacité ardente, pouvoit découvrir des vérités importantes à sa prospérité. Ce génie se porta & se fixa malheureusement sur des contemplations qui ne pouvoient que l'égarer davantage.

Il nous est doux de pouvoir penser, de pouvoir écrire que la condition de l'Espagne devient tous les jours meilleure. La noblesse n'affecte plus ces airs d'indépendance qui embarrassoient quel-

quefois le Gouvernement. On a vu arriver des hommes nouveaux, mais habiles au maniment des affaires publiques, lesquelles furent trop long-tems l'apanage de la naissance seule. Les campagnes, mieux peuplées & mieux cultivées, offrent moins de ronces & plus de récoltes. Il sort des ateliers de Grenade, de Malaga, de Séville, de Piégo, de Tolède, de Talavera, & sur-tout de Valence, des soieries qui ont de la réputation & qui la méritent. Ceux de Saint-Ildephonce donnent de très-belles glaces; ceux de Guadalaxara & d'Escaray, des draps fins & des écarlates; ceux de Madrid des chapeaux, des rubans, des tapisseries, de la porcelaine. La Catalogne seule est couverte de manufactures d'armes & de quinquaillerie, de bas & de mouchoirs de soie, de toiles peintes, de coton, de lainages, de galons & de dentelles. Les communications des Provinces à la capitale commencent à s'ouvrir, & ces magnifiques voies sont plantées d'arbres utiles ou agréables. On creuse des canaux d'arrosement ou de navigation, dont le projet, conçu par des étrangers, avoit si long-temps révolté l'orgueil du ministère & celui du Peuple. D'excellentes fabriques de papiers, des Imprimeries de très-bon goût, des sociétés consacrées aux beaux arts, aux arts utiles & aux sciences, étoufferont tôt ou tard les préjugés & l'ignorance. Ces sages établissemens seront secondés par les jeunes gens que le ministère fait instruire dans des contrées dont les connoissances ont étendu la gloire ou les prospérités. Le vice des tributs, si difficile à corriger, a déjà subi des réformes très-avantageuses. Le revenu national, anciennement si borné, s'est élevé, dit-on, à

1,404,000, livres. Si le cadastre, dont la confection occupe la Cour de Madrid depuis 1749, est fait sur de bons principes, & qu'il soit exécuté, le fisc verra encore croître ses ressources, & les contribuables seront soulagés.

L'indolence de l'Espagnol n'est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au temps où ce préjugé défavorable s'établissoit, on verra que cet engourdissement ne s'étendoit pas à tout; & que si l'Espagne étoit dans l'inaction au-dedans, elle portoit son inquiétude chez les voisins, dont elle troubloit sans cesse la tranquillité. Son oisiveté ne vient en partie que d'un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le Peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Espagnol décharné, demi-nu, nonchalamment assis à terre, regarde avec pitié ses voisins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent & rient de sa folie. L'un mépriſe par orgueil ce que les autres recherchent par vanité, les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Espagnol sobre, & il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal qui le gouverne depuis long-temps, lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices: comme il n'a rien, il ne desire rien; mais il mépriſe encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractère il n'est resté à ce Peuple, pauvre & superbe, qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimères, une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne

plus relever que du trône depuis l'abaissement des Grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la Cour avec respect & avec confiance. Qu'on dirige à son honneur son puissant ressort; qu'on recherche les moyens, plus aisés qu'on ne croit, de lui faire trouver le travail honorable; & l'on verra la Nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du Nouveau-Monde, dans ces temps brillans, où, sans secours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Les Espagnols n'eurent jamais ni la délicatesse du goût, ni la sensibilité, ni la grace, qui furent le partage des Grecs: mais la nature les dédommagea par une fierté de caractère, une élévation d'ame, une imagination aussi féconde & plus ardente qu'elle ne l'avoit accordé à aucune autre Nation.

DE MAHOMET ET DES TURCS.

Celui qui perfectionnera le Turc dans l'art militaire, sera l'ennemi commun de toutes les Nations.

Sans la découverte de Vasco de Gama, le flambeau de la liberté s'éteignoit de nouveau, & peut-être pour toujours. Les Turcs alloient remplacer ces Nations féroces, qui, des extrêmités de la terre, étoient venues remplacer les Romains, pour devenir, comme eux, le fléau du genre-humain; & à nos barbares institutions, auroit succédé un joug plus pesant encore. Cet événement étoit inévitable si les farouches vainqueurs de l'Egypte n'eussent été repoussés par les Portugais, dans les différentes expéditions qu'ils tentèrent dans l'Inde. Les richesses de l'Asie leur assuroient celles de l'Europe, maîtres de tout le commerce du Monde, ils auroient eu nécessairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obstacles auroient pu arrêter sur notre continent, ce Peuple qui étoit conquérant par la nature de sa religion & de sa politique.

La Mecque fut toujours chère aux Arabes. Ils pensoient qu'elle avoit été la demeure d'Abraham; & ils accouroient de toutes parts dans un Temple dont on le croyoit le fondateur.

Mahomet trop habile pour entreprendre d'abolir une dévotion si généralement établie, se contenta d'en rectifier l'objet. Il bannit les Idoles de ce lieu révéré, & il le dédia à l'unité de Dieu :

sublime & puissante idée que toutes les religions doivent à la philosophie, & non au judaïsme, comme on l'imagine. Le Dieu des Juifs, colère, jaloux, vindicatif, ne fut qu'un Dieu local, tel que ceux des autres Nations. Mahomet ne fut pas l'envoyé du ciel; mais un adroit politique & un grand conquérant. Pour augmenter même le concours d'étrangers dans une cité qu'il destinoit à être la capitale de son Empire, il ordonna que tous ceux qui suivroient sa loi, s'y rendissent une fois dans leur vie, sous peine de mourir réprouvés. Ce précepte étoit accompagné d'un autre qui doit faire sentir que la superstition seule ne le guidoit pas. Il exigea que chaque pélérin, de quelque pays qu'il fût, achetât, & fît bénir 5 pièces de toiles de coton, pour servir de suaire, tant à lui qu'à tous ceux de sa famille, que des raisons auroient empêché d'entreprendre ce St. Voyage.

DES PUISSANCES BARBARESQUES.

Mais à quel Peuple eſt-il réſervé de briſer les fers que l'Afrique nous forge lentement, & d'arracher ces épouventails qui glacent d'effroi nos navigateurs? Aucune Nation ne peut le tenter ſeule; & ſi elle l'oſoit, peut-être la jalouſie de toutes les autres y mettroit-elle des obſtacles ſecrets ou publics. Ce doit donc être l'ouvrage d'une ligue univerſelle. Il faut que toutes les puiſſances maritimes concourent à l'exécution d'un deſſein qui les intéreſſe toutes également. Ces Etats que tout invite à s'allier, à s'aimer, à ſe défendre, doivent être fatigués des malheurs qu'ils ſe cauſent réciproquement. Qu'après s'être ſi ſouvent unis pour leur deſtruction mutuelle, ils prennent les armes pour leur conſervation; la guerre aura été, du moins une fois, utile & juſte.

On oſe préſumer qu'elle ne ſeroit pas longue, ſi elle étoit conduite avec l'intelligence & l'harmonie convenables. Chaque membre de la confédération, attaquant dans le même temps l'ennemi qu'il auroit à réduire, n'éprouveroit qu'une foible réſiſtance. Qui ſait même s'il en trouveroit aucune? Peut-être la plus noble, la plus grande des entrepriſes, coûteroit-elle moins de ſang & de tréſors à l'Europe, que la moindre des querelles dont elle eſt continuellement déchirée.

On ne fera pas aux politiques, qui formeroient ce plan, l'injure de ſoupçonner qu'ils borneroient leur ambition à combler des rades, à démolir

des ports, à ravager des côtes; des idées si étroites seroient trop au-dessous du progrès de la raison humaine. Les pays subjugués resteroient aux conquérans, & chacun des alliés auroit des possessions proportionnées aux moyens qu'ils auroient fournis à la cause commune. Ces conquêtes deviendroient d'autant plus sûres, que le bonheur des vaincus en devroit être la suite. Ce Peuple de pirates, ces monstres de la mer, seroient changés en hommes par de bonnes loix & des exemples d'humanité. Elevés insensiblement jusqu'à nous par la communication de nos lumières, ils abjureroient avec le temps un fanatisme que l'ignorance & la misère ont nourris dans leurs ames; ils se souviendroient toujours avec attendrissement de l'époque mémorable qui nous auroit amenés sur leurs rivages.

On ne verroit plus en friche une terre autrefois si fertile. Des grains & des fruits variés couvriroient cette plage immense : ces productions seroient échangées contre les ouvrages de notre industrie & de nos manufactures. Les négocians d'Europe, établis en Afrique, deviendroient les agens de ce commerce, réciproquement utile aux deux contrées. Une communication si naturelle entre des côtes qui se regardent, entre des Peuples qui se rencontrent nécessairement, reculeroit, pour ainsi dire, les barrières du monde. Ce nouveau genre de conquêtes, qui s'offre à nos premiers regards, deviendroit un dédommagement précieux de celles qui, depuis tant de siècles, font le malheur de l'humanité.

DE L'INDOSTAN.

EN général, ne peut-on pas dire que le climat le plus favorable à l'espèce humaine, est le plus anciennement peuplé? Un climat doux, un air pur, un sol fertile, & qui produit presque sans culture, ont dû rassembler les premiers hommes. Si le genre-humain a pu se multiplier & s'étendre dans des régions affreuses, où il a fallu lutter sans cesse contre la nature; si des sables brûlans & arrides, des marais impraticables, des glaces éternelles, ont reçu des habitans; si nous avons peuplé des déserts & des forêts où il falloit se défendre contre les élémens & les bêtes féroces, avec quelle facilité n'a-t-on pas dû se réunir dans ces contrées délicieuses, où l'homme, exempt de besoins, n'avoit que des plaisirs à desirer; où jouissant, sans travail & sans inquiétude, des meilleures productions & du plus beau spectacle de l'Univers, il pouvoit s'appeller, à juste titre, l'Etre par excellence & le Roi de la nature? Telles étoient & sont encore les rives du Gange & les belles contrées de l'Indostan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air & fournissent une nourriture saine & rafraîchissante; des arbres y présentent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les espèces vivantes qui couvrent le globe, ne peuvent subsister ailleurs qu'à force de se détruire, dans l'Inde elles partagent avec leur maître l'abondance & la sûreté. Aujourd'hui même, que la terre de-

vroit y être épuisée par les productions de tant de siècles, & par leur consommation dans des régions éloignées, l'Indostan, si l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats & sabloneux, est encore le pays le plus fertile du monde.

Le moral n'y est pas moins extraordinaire que le physique. Lorsqu'on arrête ses regards sur cette vaste contrée, on ne peut voir sans douleur que la nature y a fait tout pour le bonheur de l'homme, & que l'homme y a tout fait contre elle. La fureur des conquêtes & un autre fléau qui n'est guère moins destructeur, l'avidité des commerçans, ont ravagé tour-à-tour & opprimé le plus beau pays de l'Univers.

Au milieu des brigands féroces & de ce ramas d'étrangers, que la guerre & l'avidité ont attirés dans l'Inde, on démêle aisément les anciens habitans. La couleur de leur teint & leur forme extérieure, les distinguent encore moins que les traits particuliers de leur caractère. Ce Peuple, écrasé sous le joug du despotisme, ou plutôt de l'anarchie la plus extravagante, n'a pris ni les mœurs, ni les loix, ni la religion de ses tyrans. Le spectacle continuel de toutes les fureurs de la guerre, de tous les excès & de tous les vices dont la nature humaine est capable, n'a pu corrompre son caractère. Doux, humain, timide, rien n'a pu familiariser un Indien avec la vue du sang, ni lui inspirer le courage & le sentiment de la révolte. Il n'a que les vices de la foiblesse.

DES CHINOIS ET DES JAPONOIS.

L'ÉDUCATION des Chinois règle l'ame, la dispose à l'ordre : celle des Japonois l'enflame & la porte à l'héroïsme : on les conduit toute leur vie par le sentiment ; & les Chinois par la raison & les usages. Tandis que le Chinois ne cherchant que la vérité dans ses livres, se contente du bonheur qui naît de la tranquillité; le Japonois, avide de jouissances, aime mieux souffrir que de ne rien sentir. Il semble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence & l'impétuosité de l'ame; les Japonois, son engourdissement & sa foiblesse.

Le Japonois, ardent comme son climat, agité comme la mer qui l'environne, avoit besoin de la plus grande activité, que le commerce le plus vif pouvoit seul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les supplices, il falloit l'exercer par les travaux. Son inquiétude devoit avoir une carrière libre au-dehors ; si on ne craignoit qu'elle n'allumât un feu séditieux au-dedans. Cette énergie de l'ame, qui est dégénérée en fanatisme, se seroit exaltée en industrie. La contemplation se seroit changée en action ; la crainte des peines en amour du plaisir. Cette haine de la vie qui tourmente le Japonois enchaîné, gourmandé, effarouché par le frein des loix qu'il ronge dans sa rage, auroit cédé, dans son ame, à la curiosité de courir les mers & de voir les Nations. En changeant souvent de place & de climat, il

eût insensiblement changé de mœurs, d'opinions, de caractère ; & ce changement eût été un bien pour lui, comme il l'est pour la plupart des Peuples. Par le commerce, on est moins citoyen peut-être, mais on devient plus homme, & le Japonois est devenu tigre sous la verge de ses tyrans.

DES INDIENS ET DES SAUVOGES DE L'AMERIQUE.

PEUT-ON douter qu'une autorité abſolue, arbitraire, tyrannique, qui envéloppe pour ainſi dire, l'Indien de tous les côtés, ne briſe tous les reſſorts de ſon ame, & ne le rende incapable des ſacrifices qu'exige le courage?

Les Indiens ſont naturellement doux & humains, malgré le caractère atroce du deſpotiſme qui les écraſe. Les Peuples anciens qui trafiquoient avec eux, ſe louèrent toujours de leur candeur, de leur bonne foi. Cette partie de la terre eſt actuellement dans une poſition orageuſe pour elle & pour nous. Notre ambition y a ſemé par-tout la diſcorde; & notre cupidité y a inſpiré de la haîne, de la crainte, du mépris pour notre continent. Conquérans uſurpateurs, oppreſſeurs auſſi prodigues du ſang qu'avides de richeſſes, voilà ce que nous avons paru dans l'Orient. Nos exemples y ont multiplié les vices nationaux; & nous y avons enſeigné à ſe défier des nôtres.

Si nous avions porté chez les Indiens des procédés établis ſur la bonne foi; ſi nous leur avions fait connoître que l'utilité réciproque eſt la baſe du commerce; ſi nous avions encouragé leur culture & leur induſtrie, par des échanges également avantageux pour eux & pour nous, inſenſiblement on ſe ſeroit concilié l'eſprit, de ces Peuples. L'heureuſe habitude de traiter ſûrement avec nous, auroit fait tomber leurs préjugés

jugés & changé peut-être leur Gouvernement. Nous en serions venus jusqu'au point de vivre au milieu d'eux, de former autour de nous des Nations stables & solidement policées, dont les forces auroient protégé nos établissemens par une réciprocité d'intérêt. Chacun de nos comptoirs fût devenu pour chaque Peuple de l'Europe une nouvelle patrie, où nous aurions trouvé une sûreté entière. Notre situation dans l'Inde est une suite de nos déréglemens, des systêmes homicides que nous y avons portés. Les Indiens pensent ne nous rien devoir, parce que toutes nos actions leur ont prouvé que nous ne nous croyons tenus à rien envers eux.

Cet état violent déplaît à la plupart des Peuples de l'Asie, & ils font des vœux ardens pour une heureuse révolution. Le désordre de nos affaires doit nous avoir mis dans les mêmes dispositions. Pour qu'il résultât un rapprochement solide de cet intérêt à la paix & à la bonne intelligence, il suffiroit peut-être que les Nations Européennes qui trafiquent aux Indes, convinssent entr'elles, pour ces mers éloignées, d'une neutralité que les orages, si fréquens dans leur continent, ne dussent jamais altérer. Si elles pouvoient se regarder comme membres d'une même république, elles seroient dispensées d'entretenir des forces qui les rendent odieuses & qui les ruinent.

Les sauvages ont une pénétration & une sagacité qui étonne tout homme qui ne sait pas combien nos arts & nos méthodes ont rendu notre esprit paresseux, parce que nous n'avons presque jamais la peine d'apprendre, & très-rarement le

besoin de penser. S ils n'ont cependant rien perfectionné, non plus que les animaux à qui on remarque le plus d'adresse, c'est peut-être que ces Peuples n ayant que des idées relatives aux premiers besoins, l'égalité qui règne entre eux met chaque sauvage dans la nécessité de les acquérir & de passer toute sa vie à faire son cours de connoissances usuelles ; d'où il résulte que la somme des idées de chaque société de sauvages n'est pas plus grande que la somme des idées de chaque individu.

Tout est grand chez des Peuples qui ne sont pas asservis. C'est le sublime de la nature dans ses horreurs & ses beautés.

Il est sans doute important aux générations futures, de ne pas perdre de vue le tableau de la vie & des mœurs des sauvages. C'est peut-être à cette connoissance que nous devons tous les progrès que la philosophie morale a faits parmi nous. Jusqu'ici les moralistes avoient les fondemens de la société dans les sociétés qu'ils avoient sous leurs yeux. Supposant à l'homme des crimes pour lui donner des expiateurs, le jettant dans l'aveuglement pour devenir ses guides & ses maîtres, ils appelloient mystérieux, surnaturel & céleste, ce qui n'est que l'ouvrage du temps, de l'ignorance, de la foiblesse ou de la fourberie. Mais depuis qu'on a vu que les institutions sociales ne dérivoient ni des besoins de la nature, ni des dogmes de la religion, puisque des Peuples innombrables vivoient indépendans & sans culte, on a découvert les vices de la morale & de la législation dans l'établissement des sociétés. On a senti que ces maux originels

venoient des fondateurs & des législateurs, qui, la plupart, avoient créé la police pour leur utilité propre, ou dont les sages vues de justice & de bien public avoient été perverties par l'ambition de leurs successeurs, & par l'altération des temps & des mœurs. Cette découverte a déjà répandu de grandes lumières : mais elle n'est encore pour l'humanité que l'aurore d'un beau jour. Trop contraire aux préjugés établis, pour avoir pu sitôt produire de grands biens, elle en fera jouir, sans doute, les races futures; & pour la génération présente, cette perspective riante doit être une consolation. Quoiqu'il en soit, nous pouvons dire que c'est l'ignorance des sauvages qui a éclairé, en quelque sorte, les Peuples policés.

Tous les hommes parlent de la liberté; les sauvages seuls la possèdent. Ce n'est pas simplement la Nation entière, c'est l'individu qui est vraiment libre. Le sentiment de son indépendance agit sur toutes ses pensées, sur toutes ses actions. Il entreroit dans le Palais d'un Despote de l'Asie, comme dans la cabane d'un laboureur, sans être ébloui ni des richesses, ni de la puissance. C'est l'espèce, c'est l'homme, c'est son égal qu'il aime & qu'il respecte Il ne pourroit que haïr un maître & le tuer.

Si nous préférons notre état à celui des Peuples sauvages, c'est par l'impuissance où la vie civile nous a réduits de supporter certains maux de la nature où le sauvage est plus exposé que nous; c'est par l'attachement à certaines douceurs, dont l'habitude nous a fait un besoin. Encore, dans la force de l'âge, un homme civilisé s'ac-

coutumeroit, avec des sauvages, à rentrer même dans l'état de nature? Temoin, cet Ecossois qui, jetté & abandonné seul dans l'Isle Fernandez, ne fut malheureux que jusqu'au temps où les besoins physiques l'occupèrent assez pour lui faire oublier sa patrie, sa langue, son nom, & jusqu'à l'articulation des mots. Après quatre ans, cet Européen se sentit soulagé du grand fardeau de la vie sociale, quand il eut le bonheur d'avoir perdu l'usage de la réflexion & de la pensée, qui le ramenoient vers le passé, ou le tourmentoient sur l'avenir.

Enfin, le sentiment de l'indépendance étant un des premiers instincts de l'homme, celui qui joint à la jouissance de ce droit primitif, la sûreté morale d'une subsistance suffisante, est incomparablement plus heureux que l'homme riche environné de loix, de maîtres, de préjugés & de modes, qui lui font sentir à chaque instant la perte de la liberté. Comparer l'état des sauvages à celui des enfans, n'est pas décider la question, si fortement débattue entre les Philosophes, sur les avantages de l'état de nature & de l'état social? Les enfans, malgré les gênes de l'éducation, ne sont-ils pas dans l'âge le plus heureux de la vie humaine? Leur gaieté habituelle, tant qu'ils ne sont pas sous la verge du pédantisme, n'est-elle pas le plus sûr indice du bonheur qui leur est propre? Après tout, un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l'homme civil s'il est heureux. Demandez à l'homme sauvage s'il est malheureux? Si tous deux vous répondent non, la dispute est finie.

Les Peuples sauvages, quand ils se sont réunis

en société, voulurent, ainsi que les enfans, être menés par la douceur & réprimés par la force. Faute de l'expérience, qui seule forme la raison, incapables de se gouverner eux mêmes, dans la vicissitude des événemens & des rapports qui amène l'état d'une société naissante : le Gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité jusqu'à l'âge des lumières. Aussi les Peuples barbares se trouvent-ils naturellement sous les lisières & la verge du despotisme, jusqu'à ce que les progrès de la société leur aient appris à se conduire par leurs intérêts.

Les Peuples policés, semblables aux adolescens, plus ou moins avancés, non en raison de leurs facultés, mais du régime de leur première institution, dès qu'ils sentent leurs forces & leurs droits, veulent être ménagés & même respectés par ceux qui les gouvernent. Un fils, bien élevé, ne doit rien entreprendre sans consulter son père : un Prince, au contraire, ne doit rien établir sans consulter son Peuple. Il y a plus : le fils, dans les résolutions où il prend conseil de son père, souvent ne hasarde que son propre bonheur : un Prince compromet toujours l'intérêt du Peuple dans tout ce qu'il statue. L'opinion publique chez une Nation qui pense & qui parle, est la règle du Gouvernement : jamais il ne la doit heurter sans des raisons publiques, ni la contrarier sans l'avoir désabusée. C'est d'après cette opinion que le Gouvernement doit modifier toutes ses formes. L'opinion, comme on le sait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumières. Ainsi tel Prince pourra faire, sans trouver la moindre résistance, un acte d'autorité que son successeur

ne renouvelleroit point sans exciter l'indignation. D'où vient cette différence ? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui ne sera pas encore née ; le second l'aura blessée ouvertement un siècle plus tard. L'un aura fait, pour ainsi dire, à l'insu du Peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence, par les succès heureux de son gouvernement : l'autre aura, peut-être, comblé les malheurs publics par des volontés injustes, qui devoient perpétuer les premiers abus de son autorité. La réclamation publique est constamment le cri de l'opinion ; & l'opinion générale est la règle du Gouvernement ; c'est parce qu'elle est la Reine du monde, que les Rois sont les maîtres des hommes. Les Gouvernemens doivent donc s'améliorer & se perfectionner comme les opinions ? Mais quelle est la règle des opinions chez les Peuples éclairés ? L'intérêt permanent de la société, le salut & l'utilité de la Nation. Cet intérêt se modifie au gré des événemens & des situations ; l'opinion publique & la forme du Gouvernement suivent ces différentes modifications.

DES FLIBUSTIERS.

Ces hommes, d'une trempe peu commune, n'avoient en Europe pour toute fortune que leur épée & leur audace, dont ils firent un si terrible usage en Amérique. Là, ennemis de tous, redoutés de tous, sans cesse exposés à des périls extrêmes, ils devoient regarder chaque jour comme le dernier de leur vie, & dissiper la richesse comme ils l'avoient acquise; s'abandonner à tous les excès de la débauche & de la profusion; au retour d'un combat, porter dans leurs bras sanglans leurs maîtresses; s'assoupir un moment dans le sein de la volupté, & ne se réveiller que pour aller à de nouveaux massacres. Indifférens où ils laisseroient leur cadavres, sur la terre ou dans le sein des eaux, ils devoient regarder d'un œil également froid la vie & le trépas. Avec un cœur féroce & une conscience égarée, sans liaisons, sans parens, sans amis, sans concitoyens, sans patrie, sans asyle, sans aucuns motifs qui tempèrent la bravoure par le prix qu'ils attachent à l'existence, ils devoient se livrer en aveugles aux tentatives les plus desespérées. Incapables de supporter l'indigence & le repos; trop fiers pour s'occuper des travaux communs, s'ils n'avoient pas été les fléaux du Nouveau-Monde, ils l'auroient été de celui-ci. S'ils n'étoient pas allés ravager des contrées éloignées, ils auroient ravagé nos Provinces, & laissé un nom fameux dans la liste des grands scélérats.

DES INSULAIRES.

LA nature a placé certains Peuples au milieu de la Mer, comme des lions dans les déserts, pour être libres. Les tempêtes, les sables, les forêts, les montagnes, & les cavernes, sont l'asyle & les remparts de tous êtres indépendans. Malheur aux Nations policées, qui voudront s'élever contre les forces & les droits des Peuples insulaires & sauvages! Elles deviendront cruelles & barbares sans fruit; elles sèmeront la haîne dans la dévastation, & ne recueilleront que l'opprobre & la vengeance.

A ne consulter qu'une spéculation vague, on seroit porté à penser que les insulaires ont été les premiers hommes policés. Rien n'emprisonne les habitans du continent: ils peuvent en même tems aller chercher au loin leur subsistance, & s'éloigner des combats. Dans les Isles, la guerre & les maux d'une société trop resserrée, devroient amener plus vîte la nécessité des loix & des conventions. On voit cependant leurs mœurs & leur Gouvernement formés plus tard & plus imparfaitement. C'est dans leur sein qu'est née cette foule d'institutions bisarres qui mettent des obstacles à la population: l'antropophagie, la castration des mâles, l'infibulation des femelles, les mariages tardifs, la consécration de la virginité, l'estime du célibat; les châtimens exercés contre les filles qui se hâtoient d'être mères, les sacrifices humains; peut-être les jeunes, les macér-

tions & toutes les extravagances qui naîtroient dans les couvens, s'il y avoit un monastère d'hommes ou de femmes, surabondant en moines, sans aucune possibilité d'émigration.

Lorsque ces hommes eurent découvert le moyen de s'échapper de l'enceinte étroite où des causes physiques les avoient tenus renfermés pendant des siècles, ils portèrent leurs usages sur le continent où ils se sont perpétués d'âge en âge, & où encore aujourd'hui ils mettent quelquefois à la torture les philosophes qui en cherchent la raison. La surabondance de la population dans les îles, fut celle de la lenteur de la civilisation dans leurs habitans. Il fallut y remédier continuellement par des moyens violens. Le lieu où les membres d'une même famille sont contraints de s'exterminer les uns les autres, est le séjour de l'extrême barbarie. C'est le commerce des Peuples entr'eux qui diminue leur férocité. C'est leur séparation qui la fait durer. Les insulaires de nos jours n'ont pas entièrement perdu leur caractère primitif; & peut-être qu'un observateur attentif en trouveroit quelques vestiges dans la Grande-Bretagne même.

Les insulaires séparés des autres Peuples, ne doivent avoir que peu de lumières. Les sociétés isolées s'éclairent lentement, difficilement; elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le temps & l'expérience font naître chez les autres Peuples; le nombre des hasards qui mènent à l'instruction est plus borné pour elles.

TABLEAUX.

I.

En France, Louis XI. venoit d'abaiſſer les grands vaſſaux, de relever la Magiſtrature, & de ſoumettre la Nobleſſe aux Loix. Le Peuple François moins dépendant de ſes Seigneurs, devoit dans peu devenir plus induſtrieux, plus actif & plus eſtimable; mais l'induſtrie & le commerce ne pouvoient fleurir ſubitement. Les progrès de la raiſon devoient être lents au milieu des troubles que les grands excitoient encore, & ſous le règne d'un Prince livré à la plus vile ſuperſtition. Les Barons n'avoient qu'un faſte barbare. Leurs revenus ſuffiſoient à peine pour entretenir à leur ſuite une foule de gentils-hommes déſœuvrés, qui les défendoient contre les Souverains & contre les loix. La dépenſe de leur table étoit exceſſive; & ce luxe ſauvage, dont il reſte encore trop de veſtiges, n'encourageoit aucun des arts utiles. Il n'y avoit ni dans les mœurs, ni dans le langage, cette ſorte de décence qui diſtingue les premières claſſes des citoyens, & apprend aux autres à les reſpecter. Malgré la courtoiſie preſcrite aux chevaliers, il régnoit parmi les Grands de la groſſièreté & de la rudeſſe. La Nation avoit alors ce caractère d'inconſéquence, qu'elle a eu depuis, & qu'aura toujours un Peuple dont les mœurs & les manières ne ſeront pas d'accord avec ſes loix. Les conſeils du Prince donnoient des édits ſans nombre, & ſouvent contradictoire

mais le Prince diſpenſoit aiſément d'obéir. Ce caractère de facilité des Souverains, a été ſouvent le remède à la légéreté avec laquelle les Miniſtres de France ont donné & multiplié les loix.

II.

L'Angleterre, moins riche & moins induſtrieuſe que la France, avoit des Barons inſolens, des Evêques deſpotes, & un Peuple qui ſe laſſoit de leur joug. La Nation avoit déjà cet eſprit d'inquiétude, qui devoit tôt ou tard, la conduire à la liberté: elle devoit ce caractère à la tyrannie abſurde de Guillaume le Conquérant, & au génie atroce de pluſieurs de ſes ſucceſſeurs. L'abus exceſſif de l'autorité avoit donné aux Anglois une extrême défiance de leurs Souverains. On ne prononçoit chez eux le nom de Roi qu'avec crainte; & ces ſentimens, tranſmis de race en race, ont ſervi depuis à leur faire établir le Gouvernement ſous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres entre les maiſons de Lancaſtre & d'Yorck, avoient nourri le courage guerrier & l'impatience de la ſervitude; mais elles avoient entretenu le déſordre & la pauvreté. C'étoit les Flamands qui mettoient alors en œuvre les laines de l'Angleterre. Ses laines, ſon plomb, ſon étain, étoient tranſportés ſur les vaiſſeaux des villes anſéatiques. Elle n'avoit ni marine, ni police intérieure, ni juriſprudence, ni luxe, ni beaux arts; elle étoit d'ailleurs ſurchargée d'une multitude de riches couvens & d'hôpitaux. Les nobles, ſans aiſance, alloient de couvent en couvent, & le Peuple d'hôpitaux en hôpitaux: ces

établiſſemens ſuperſtitieux maintenoient la pareſſe & la barbarie.

III.

Sous Jacques premier tout s'agitoit au-dehors. La naiſſance de l'Amérique avoit hâté la maturité de l'Europe. La navigation embraſſoit le globe entier, la communication entre les Peuples alloit être le fléau des préjugés: elle ouvroit une porte à l'induſtrie & aux lumières, les arts méchaniques & libéraux s'étendoient & marchoient à leur perfection par le luxe. La littérature prenoit les ornemens du goût; la ſcience acquéroit la ſolidité que donne l'eſprit calculateur du commerce; la politique aggrandiſſoit la ſphère de ſes vues. Cette fermentation univerſelle élevoit, exaltoit les idées des hommes. Bientôt tous les corps qui formoient le coloſſe monſtrueux du Gouvernement Gothique, endormis depuis pluſieurs ſiècles dans la léthargie de l'ignorance, commencèrent de toutes parts à ſe remuer à former des entrepriſes. Dans le continent, où ſous prétexte de la diſcipline, on avoit levé des armées mercénaires, la plupart des Princes acquirent une autorité ſans bornes, opprimant leurs Peuples par la force ou par l'intrigue. En Angleterre, l'amour de la liberté, ſi naturel à l'homme qui ſe ſent ou qui penſe, excité dans le Peuple par les novateurs en matière de religion, réveillé dans les eſprits par un commerce familier avec les grands écrivains de l'antiquité, qui puiſèrent dans la démocratie le ſublime de la raiſon & du ſentiment: cet amour de la liberté alluma dans les cœurs généreux la haine

excessive d'une autorité sans limites. L'ascendant que sut prendre & conserver Elisabeth par une prospérité de quarante ans, retint cette inquiétude, ou la détourna vers des entreprises utiles à l'Etat. Mais on ne vit pas plutôt une branche étrangère sur le trône, & le sceptre dans les mains d'un Monarque peu redoutable par la violence même de ses prétentions, que la Nation révendiqua ses droits, & conçut l'ambition de se gouverner.

Alors éclatèrent les disputes vives entre la Cour & le Parlement. Les deux pouvoirs sembloient essayer leurs forces, en se choquant continuellement. Le Prince prétendoit qu'on lui devoit une obéissance purement passive, & que les assemblées nationales ne servoient que d'ornement, & non de base à la constitution. Les citoyens réclamoient avec chaleur contre ces principes toujours foibles, dès qu'ils sont discutés, & soutenoient que le Peuple faisoit l'essence du Gouvernement, autant & plus que le Monarque. L'un est la matière, l'autre la forme : or, la matière peut & doit changer de forme pour sa conservation. La loi suprême est le salut du Peuple, & non du Prince. Le Roi peut mourir, la Monarchie périr, & la société subsister sans Monarque & sans trône ; ainsi raisonnoient les Anglois dès l'aurore de la liberté. On se chicanoit, on se contrarioit, on se menaçoit. Jacques finit sa carrière au milieu de ces débats, laissant à son fils ses droits à discuter avec la résolution de les étendre.

IV.

L'Allemagne, longtemps agitée par les querelles des Empereurs & des Papes, & par des guerres intestines, venoit de prendre une assiette plus tranquille. L'ordre avoit succédé à l'anarchie, & les Peuples de cette vaste contrée, sans richesse, sans commerce, mais guerriers & cultivateurs, n'avoient rien à craindre de leurs voisins, & ne pouvoient leur être redoutables. Le Gouvernement féodal y étoit moins funeste à la nature humaine, qu'il ne l'avoit été dans d'autres pays. En général, les différens Princes de cette grande portion de l'Europe gouvernoient assez sagement leurs Etats. Ils abusoient peu de leur autorité ; & si la possession paisible de son héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le Peuple d'Allemagne étoit heureux. C'étoit dans les seules villes libres & alliées de la Grande-Anse qu'il y avoit du commerce & de l'industrie ; les mines d'Hanovre & de Saxe n'étoient pas connues : l'argent étoit rare. Le cultivateur vendoit à l'étranger quelques chevaux. Les Princes ne vendoient pas encore des hommes. La table, & de nombreux équipages étoient le seul luxe. Les Grands & le Clergé s'enivroient sans troubler l'Etat. On avoit de la peine à dégoûter les gentilshommes de voler sur les grands chemins. Les mœurs étoient féroces ; & jusques dans les deux siècles suivans, les troupes Allemandes furent plus célèbres par leurs cruautés, que par leur discipline & leur courage.

V.

Le Nord étoit encore moins avancé que l'Allemagne. Il étoit opprimé par les nobles & par les prêtres. Aucun des Peuples qui l'habitoient, n'avoit conservé cet enthousiasme de gloire que leur avoit autrefois inspiré la religion d'Odin, & ils n'avoient encore reçu aucune des loix sages, que de meilleurs Gouvernemens ont données depuis à quelques-uns d'entr'eux. Leur puissance n'étoit rien; une seule ville de la Grande-Anse faisoit trembler les trois Couronnes du Nord. Elles redevinrent des Nations après la réforme de la religion, & sous les loix de Frédéric & de Gustave Vasa.

VI.

L'Angleterre se déchiroit pour les intérêts de sa liberté; la France, pour les intérêts de ses maîtres; l'Allemagne pour ceux de la religion; l'Italie pour les prétentions réciproques d'un tyran & d'un imposteur. Couverte de fanatiques & de combattans, l'Europe entière ressembloit à un malade, qui, tombé dans le délire, s'ouvre les veines, & perd dans sa fureur son sang & ses forces. Dans cet état d'épuisement & d'anarchie, elle n'auroit opposé aux Turcs qu'une foible résistance. Plus le calme, qui succède aux guerres civiles, rend les Peuples redoutables à leurs voisins, plus les troubles de la dissension qui les divise les exposent à l'invasion & à l'oppression. La conduite dépravée du clergé auroit encore favorisé les progrès d'un culte étranger, & nous serions sans retour dans les chaî-

nes de l'esclavage. En effet, de tous les systêmes politiques & religieux qui affligent l'espèce humaine, il n'en est point qui laissent moins de carrière à la liberté que celui des Musulmans. Dans presque toute l'Europe, une religion étrangère au Gouvernement, & dont les progrès se sont presque toujours faits à son insu; une morale répandue sans ordre, sans précision dans des livres obscurs & susceptibles d'une seule bonne interprétation entre une infinité de mauvaises; une autorité en proie aux prêtres & aux Souverains qui se disputent tour-à-tour le droit de commander aux hommes; des loix politiques & civiles sans cesse en contradiction avec la religion dominante, qui condamne l'inégalité & l'ambition, qui, pour dominer avec plus d'empire, oppose continuellement une partie de l'Etat à l'autre partie: tous ces germes de trouble doivent entretenir dans les esprits une fermentation violente. Est-il surprenant qu'au milieu de ces mouvemens, la nature s'éveille & s'écrie aux fonds des cœurs, *l'homme est né libre?*

Mais sous le joug d'une religion qui consacre la tyrannie, en fondant le trône sur l'autel; qui semble imposer silence à l'ambition, en permettant la volupté qui favorise la paresse naturelle, en interdisant les opérations de l'esprit: il n'y a point d'espérance pour les grandes révolutions. Aussi les Turcs, qui égorgent si souvent leurs maîtres, n'ont-ils jamais pensé à changer leur Gouvernement. Cette idée est au-dessus de leurs ames énervées & corrompues. C'en étoit donc fait de la liberté du monde entier; elle étoit perdue, si le Peuple de la Chrétienté, le plus superstitieux

tieux, & peut-être le plus èsclave, n'eût arrêté le progrès du fanatisme des Musulmans, & brisé le cours impétueux de leurs conquêtes, en leur coupant le nerf des richesses. Albuquerque fit plus: après avoir pris des mesures efficaces pour qu'aucun vaisseau ne pût passer de la mér d'Arabie dans les mers des Indes, il chercha à se donner l'empire du Golfe persique.

VII.

Un Gouvernement est toujours une machine très-compliquée qui a son commencement, ses progrès & son moment de perfection, lorsqu'il est bien conçu; son commencement, ses progrès & son moment d'extrême corruption, lorsqu'il est vicieux à son origine. Dans l'un & l'autre cas, il embrasse un si grand nombre d'objets, tant au-dedans qu'au-dehors, que sa dissolution amenée soit par l'imbécilité du chef, soit par l'impatience des sujets, ne peut avoir que les suites les plus effrayantes. Si l'impatience des sujets vient à briser un joug sous lequel ils sont las de gémir, une Nation s'avance plus ou moins rapidement à l'anarchie, à travers des flots de sang. Si elle arrive insensiblement à ce terme fatal, par l'indolence ou la foiblesse d'un Souverain incapable de tenir les rênes de l'Empire; le sang est égargné, mais la Nation tombe dans un état de mort. Ce n'est plus qu'un cadavre dont toutes les parties entrent en putréfaction, se séparent & se transforment en un amas de vers qui pourissent eux-mêmes après avoir tout dévoré. Cependant les Nations adjacentes tournent autour, comme on voit dans

les campagnes les animaux voraces. Elles s'emparent sans efforts d'une contrée sans défence. Alors les Peuples passent sous un Etat pire qu'au sortir de la barbarie. Les loix du conquérant luttent contre les loix du Peuple conquis; les usages de l'un contre les usages de l'autre; ses mœurs contre ses mœurs; sa religion contre sa religion; sa langue se confond avec un idiome étranger. C'est un cahos dont il est difficile de présager la fin; un cahos qui ne se débrouille qu'après le laps de plusieurs siècles, & dont il reste des traces que les événemens les plus heureux n'effacent jamais entiérement.

Telle est l'image du Portugal à la mort du Roi Sébastien.

VIII.

Les sauvages de Saint-Domingue étoient accouplés au travail comme des bêtes. On faisoit relever, à force de coups, ceux qui plioient sous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux sexes qu'à la dérobée. Les hommes périssoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal saine, insuffisante, achevoit d'épuiser leurs corps excédés de fatigues. Le lait tarrissoit dans le sein des mères : elles expiroient de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées leurs enfans morts ou mourans. Les pères s'empoisonnoient; quelques-uns se pendirent aux arbres, après y avoir pendus leurs fils & leurs épouses. Leur race n'est plus. Il faut que je m'arrête ici un moment; mes yeux se remplissent de larmes & je ne vois plus ce que j'écris.

IX.

Les François, (en 1567) égarés dans un cahos de dogmes inconcevables, perdirent la raison & l'humanité. Le Peuple le plus doux & le plus sociable, devint le plus barbare & le plus sanguinaire des Peuples. Ce n'étoit pas assez des bûchers & des échaffauds; criminels les uns aux yeux des autres, tous furent boureaux, tous furent victimes. Après s'être condamnés mutuellement aux flammes de l'enfer, ils s'égorgèrent à la voix des Prêtres qui ne crioient que sang & que vengeance. Enfin, le généreux Henri toucha l'ame de ses sujets; en pleurant sur leurs maux, il leur apprit à les sentir; il leur rendit les doux penchans de la vie sociale, leur ôta les armes des mains, & les fit consentir à vivre heureux sous ses loix paternelles.

DESCRIPTIONS.

I.

Les anciennes pagodes étonnent, il eſt vrai, par leur ſolidité & leur étendue; mais la ſtructure & les ornemens en ſont du plus mauvais genre. Toutes ſont abſolument ſans fenêtres, & la plupart ont une forme pyramidale. Des animaux & des miracles, groſſièrement ſculptés dans la brique, couvrent les murs extérieurs & les murs interieurs. Au milieu du temple, ſur un autel richement orné, eſt une Divinité coloſſale, noircie par la fumée des flambeaux qu'on fait continuellement brûler autour d'elle, & toujours tournée vers la porte principale, afin que ceux de ſes adorateurs, auxquels l'entrée du ſanctuaire eſt interdite, puiſſent jouir de l'objet de leur culte.

II.

Dans cette diſette, les malheureux habitans du Bengale, ſans moyens, ſans reſſource, périſſoient tous les jours par milliers, faute de pouvoir ſe procurer la moindre nourriture. On les voyoit dans leurs allées, le long des chemins, au milieu de nos colonies Européennes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim, les uns couchés par terre & attendant la mort, les autres ſe traînant avec peine, pour chercher quelques alimens autour d'eux, & embraſſant les pieds des

Européens, en les ſuppliant de les recevoir pour eſclaves.

Qu'à ce tableau qui fait frémir l'humanité, l'on ajoute des objets également affligeans pour elle; que l'imagination ſe les exagère, s'il eſt poſſible; que l'on ſe repréſente encore des enfans abandonnés, d'autres expirans ſur le ſein de leur mère. Par-tout des morts & des mourans: par-tout les gémiſſemens de la douleur & les larmes du déſeſpoir; & l'on aura une foible idée du ſpectacle horrible qu'offrit le Bengale pendant ſix mois.

Durant tout ce temps, le Gange fut couvert de cadavres; les campagnes & les chemins en furent jonchés; des exhalaiſons infectes remplirent l'air; les maladies ſe multiplièrent. Peu s'en fallut qu'un fléau ſuccédant à l'autre, la peſte n'enlevât le reſte des habitans de ce malheureux Royaume. Il paroit ſuivant les calculs, aſſez généralement avoués, que la famine en fit périr un quart, c'eſt-à-dire environ 3,000,000.

III.

L'habitant du Quito a ſans ceſſe ſous les yeux l'agréable tableau des trois belles ſaiſons de l'année. A meſure que l'herbe ſe deſsèche, il en revient d'autre; l'émail des prairies eſt à peine tombé qu'on le voit renaître. Les arbres ſont ſans ceſſe couverts de feuilles vertes, & ornés de fleurs odoriférantes; ſans ceſſe chargés de fruits dont la couleur, la forme, la beauté varient par-tout; les degrès de développement vont de la

naissance à la maturité. Les grains s'élèvent dans la même progression d'une fécondité toujours renaissante. On voit d'un coup-d'œil germer les semences nouvelles; d'autres grandir & se hérisser d'épis; d'autres jaunir; d'autres enfin tomber sous la faucille du moissonneur. Toute l'année se passe à semer & à recueillir dans l'enceinte du même horison : cette variété constante tient uniquement à la variété des expositions.

IV.

Ce phénomène, (le tremblement de terre) toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air, dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie qui tombe d'un nuage dissous & crévé tout-à-coup : ce bruit paroît l'effet d'une vibration dans l'air qui s'agite en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancement : leur queue ni leurs ailes ne leur servent plus de rames ou de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers: soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouissemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent la faculté de maîtriser leurs mouvemens.

A ce fracas des airs se joint le murmure de la terre, dont les cavités & les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent par des hurlemens extraordinaires à ce pressentiment d'un désordre général. Les ani-

maux s'arrêtent, & par un instinct naturel écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices les hommes fuient de leurs maisons & courent chercher dans l'enceinte des places ou dans la campagne un asyle contre la chûte de leurs toîts. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les ténèbres subites d'une nuit inattendue : tout se réunit pour aggrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond & perd dans la contemplation de ce désordre, l'idée & le courage d'y remedier.

V.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblemens de terre, & toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout-à-coup, au jour vif & brillant de la Zone-Torride, succède une nuit universelle & profonde ; à la parure du printemps éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés ou leurs débris dispersés. Les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisoit à regarder des coteaux riches & verdoyans, on ne voit plus que des plantations bouleversées & des cavernes hideuses. Des malheureux, dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres ou cherchent leurs parens sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & se brisent contre les rochers ébranlés & fra-

cassés; les cris & les hurlemens des hommes & des animaux pêle-mêle, emportés dans un tourbillon de sable, de pierres & de débris : tout semble annoncer les dernières convulsions & l'agonie de la nature.

MŒURS, USAGES ET COUTUMES.

LA vanité, le menſonge, la honte, toutes les ſortes de préjugés civils ou religieux peuvent donc élever l'homme juſqu'au mépris de la vie, le plus grand des biens, de la mort, la plus grande des terreurs, & de la douleur, le plus grand des maux. Légiſlateurs imbécilles, pourquoi n'avez-vous pas ſu démêler ce terrible reſſort? Ou ſi vous l'avez connu, pourquoi n'en avez-vous pas ſu tirer parti, pour nous attacher à tous nos devoirs? Quels pères, quels enfans, quels amis, quels citoyens n'euſſiez-vous pas fait de nous, par la ſeule diſpenſation de l'honneur & de la honte? Si la crainte du mépris précipite au Malabar une femme dans un braſier ardent, en quel endroit du monde ne réſoudroit-elle pas une mère à alaiter ſon enfant, une épouſe à garder la fidélité à ſon époux?

Les Indiens ſont foibles, doux & humains. Ils connoiſſent à peine pluſieurs des paſſions qui nous agitent. Quelle ambition pourroient avoir des hommes deſtinés à reſter toujours dans le même état? Les pratiques répétées de la religion ſont le ſeul plaiſir de la plupart d'entr'eux, ce ſont les travaux paiſibles & l'oiſiveté qu'ils aiment. On leur entend citer ſouvent ce paſſage d'un de leurs auteurs favoris; *il vaut mieux être aſſis que marcher: il vaut mieux dormir que veiller: mais la mort eſt au-deſſus de tout.*

Leur tempérament & la chaleur exceſſive du

climat ne répriment pas en eux la fougue des sens pour les plaisirs de l'amour, comme on ne cesse de le répéter. La multitude des courtisans & l'attention des pères pour marier leurs enfans, avant que les deux sexes puissent se rapprocher, attestent la vivacité de ce penchant. Ils ont de plus l'avarice, passion des corps foibles & des petites ames.

Les Chingulois entendent la guerre. Ils ont su faire usage de la nature de leur pays de montagnes, pour se défendre contre les Européens, qu'ils ont souvent vaincus. Ils sont fourbes, intéressés, complimenteurs, comme tous les Peuples esclaves. Ils ont deux langues, celle du Peuple & celle des sayans : par-tout où cet usage est établi, il a donné aux prêtres & au Gouvernement un moyen de plus pour tromper les hommes.

Une éducation austère rend les habitans de Célèbes ou les Macassarais agiles, industrieux, robustes. A toutes les heures du jour, les nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède. Ces onctions répétées, aident la nature à se développer avec liberté. On les sevre un an après leur naissance, dans l'idée qu'ils auroient moins d'intelligence, s'ils continuoient d'être nourris plus long-temps du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, les enfans mâles de quelque distinction, sont mis comme en dépôt chez un parent ou chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs mères, & par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier.

Voilà certes des esclaves bien civilisés sur le

point le plus important de la vie humaine. Quel eſt le Peuple civiliſé de l'Europe, qui ait pouſſé auſſi-loin le ſoin de l'éducation ? Qui, de nous, s'eſt encore aviſé de garantir ſa poſtérité, de la ſéduction paternelle & maternelle ? Les précautions priſes à Célèbes, utiles dans toutes les conditions, ſeroient ſur-tout néceſſaires pour les enfans des Rois.

L'inſtitution de la Chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine; cet amour de la gloire ſubſtitué à celui de la patrie; cet eſprit épuré de la lie des ſiècles barbares, né des vices même du Gouvernement féodal, pour en réparer ou tempérer les maux : la Chevalerie reparut alors ſur les bords du Tage, avec tout l'éclat qu'elle avoit eu dans ſa naiſſance en France & en Angleterre. Les Rois cherchèrent à la conſerver, à l'étendre, par l'établiſſement de pluſieurs ordres formés ſur le modèle des anciens, & dont l'eſprit étoit le même; c'eſt-à-dire, un mêlange d'héroïſme, de galanterie, & de dévotion.

La première ſource de l'économie rurale des Chinois, eſt le caractère de la Nation la plus laborieuſe que l'on connoiſſe, & l'une de celles dont la conſtitution phyſique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année ſont pour elle des jours de travail, excepté le premier deſtiné aux viſites réciproques des familles, & le dernier conſacré à la mémoire des ancêtres. L'un eſt un devoir de ſociété, l'autre un culte domeſtique. Chez ce Peuple de ſages, tout ce qui lie & civiliſe les hommes eſt religion, & la religion elle-même n'eſt que la pratique des vertus ſociales. C'eſt un Peu-

ple mûr & raisonnable, qui n'a besoin que du frein des loix civiles pour être juste. Le culte intérieur est l'amour de ses pères, vivants ou morts: le culte public est l'amour du travail; & le travail le plus religieusement honoré, c'est l'agriculture.

Une des fonctions publiques des Empereurs de la Chine, est d'ouvrir la terre au printemps, avec un appareil de fête & de magnificence qui attire des environs de la capitale tous les cultivateurs. Ils courent en foule, pour être témoins de l'honneur solemnel que le Prince rend au premier de tous les arts. Ce n'est plus comme dans les fables de la Grèce, un Dieu qui garde les troupeaux d'un Roi: c'est le père des Peuples, qui, la main appésantie sur le soc, montre à ses enfans les véritables trésors de l'état. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même, y jetter les semences que la terre demande. L'exemple du Prince est suivi dans toutes les Provinces, & dans la même saison, les Vice-Rois y répètent les mêmes cérémonies en présence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de ces solemnités à Canton, ne peuvent en parler sans attendrissement. Ils nous font regretter que cette fête politique, dont le but est d'encourager au travail, ne soit pas substituée dans nos climats à tant de fêtes religieuses, qui semblent inventées par la fainéantise pour la stérilité des campagnes.

La manière de lever des contributions à la Chine, est aussi paternelle que les contributions mêmes; l'unique peine qu'on impose aux contribuables trop lents à s'acquitter des charges publiques de

l'impôt, eſt qu'on envoye chez eux des vieillards, des infirmes & des pauvres, pour y vivre à leurs dépens, juſqu'à ce qu'ils aient payé leur dette à l'Etat. C'eſt la commiſération, c'eſt l'humanité qu'on va ſolliciter dans le cœur du citoyen, par le ſpectacle de la misère, par les cris & les pleurs de la faim, & non pas révolter ſon ame, & ſoulever ſon indignation par les recherches & les viſites importunes de la finance Européenne, par la violence des ſaiſies, par les menaces d'une ſoldateſque inſolente, qui vient s'établir, à diſcrétion, dans une maiſon ouverte aux cent bouches du fiſc.

Le Chinois, à demi civiliſé, eſt à nos yeux un barbare à prétentions, un Peuple profondément corrompu, une condition plus malheureuſe que la barbarie pure & naturelle. Le germe de la vertu peut ſe développer dans la barbarie, par un enchaînement de circonſtances favorables; mais nous n'en connoiſſons pas, nous n'en imaginons point qui puiſſent rendre ce grand ſervice au Chinois, en qui ce germe eſt non-pas étouffé, mais totalement détruit.

C'eſt un uſage à Java, que les épouſes diſputent à leurs époux les premières faveurs de l'amour. Cette eſpèce de guerre, que les hommes ſe font honneur de terminer au plutôt, & les femmes de prolonger le plus qu'il leur eſt poſſible, dure quelquefois des ſemaines entières. D'où vient ce bizarre rafinement de coquetterie, qui n'eſt ni dans la nature de l'homme, ni dans celle de l'animal? La Javanoiſe ſe propoſeroit-elle d'inſpirer à ſon époux de la confiance ſur ſes mœurs, avant & après le mariage; d'irriter la

passion toujours plus violente dans un ravisseur que dans un amant; ou d'accroître le prix qu'elle met à ses charmes, à ses faveurs, & au sacrifice de sa liberté?

C'est des Arabes dit-on, que plusieurs Nations de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe même, ont emprunté les viles précautions que la jalousie inspire, contre un sexe qui doit être le dépositaire, & non le tributaire de nos plaisirs. Aussi-tôt que les filles des Arabes sont nées, ils rapprochent par une sorte de couture les parties que la nature a séparées, & ni laissent libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulemens naturels. Les chairs adhèrent peu-à-peu à mesure que l'enfant prend son accroissement, de sorte qu'on est obligé de les séparer par une incision, lorsque le temps du mariage est arrivé. On se contente quelquefois d'y passer un anneau. Les femmes sont soumises, comme les filles, à cet usage outrageant pour la vertu. La seule différence est que l'anneau des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes a une espèce de serrure, dont le mari seul a la clef. Cette pratique connue dans toutes les parties de l'Arabie, est presque généralement reçue dans celle qui porte le nom de Pétrée.

Les Arabes qui se vouent au brigandage, s'associent avec les chameaux, pour un commerce ou une guerre, dont l'homme a tout le profit, & l'animal la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre ensemble, ils sont élevés l'un pour l'autre. L'Arabe forme son chameau dès la naissance, aux exercices & aux rigueurs qu'il doit supporter toute sa vie. Il l'accoutume à travailler beaucoup & à consommer peu. L'animal

passe de bonne heure les jours sans boire, & les nuits sans dormir. On l'exerce à plier ses jambes sous le ventre, pour laisser charger son dos de fardeaux qu'on augmente insensiblement, à mesure que ses forces croissent par l'âge & par la fatigue. Dans cette éducation singulière, dont il paroît que les Rois se servent quelquefois pour mieux dompter les Peuples, à proportion qu'on double ses travaux, on diminue sa substance. On le forme à la course par l'émulation. Un cheval Arabe est le rival qu'on présente au chameau. Celui-ci, moins prompt & moins léger, lasse à la fin son vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître & le chameau sont prêts & dressés pour le brigandage, ils partent ensemble, traversent les sables du désert, & vont attendre sur les confins, le marchand ou le voyageur pour les piller. L'homme dévaste, massacre, enlève, & le chameau porte le butin. Si ses compagnons de fortune sont poursuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître voleur monte son chameau favori, pousse la troupe, fait jusqu'à 300 lieues en huit jours, sans décharger ses chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture. Souvent ils passent tout ce temps-là sans boire, à moins qu'ils ne sentent par hasard une source à quelque distance de leur route : alors, ils doublent le pas & courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire, en une seule fois, pour la soif passée & pour la soif à venir. Tel est cet animal si souvent célébré dans la Bible, dans l'Alcoran & dans les romans orientaux.

La liberté & la propriété sont sacrées dans le

Bisnapore. On n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il soit, n'y est pas plutôt entré qu'il fixe l'attention des loix qui se chargent de sa sûreté. On lui donne gratuitement des guides, qui le conduisent d'un lieu à un autre, & qui répondent de sa personne & de ses effets. Lorsqu'il change de conducteur, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relèvent, une attestation de conduite, qui est enrégistrée & envoyée ensuite au Raja. Tout le temps qu'il est sur le territoire, il est nourri & voituré avec ses marchandises aux dépens de l'Etat, à moins qu'il ne demande de séjourner plus de trois jours dans la même place. Il est alors obligé de payer sa dépense, s'il n'est pas retenu par quelque maladie, ou par un autre accident forcé. Cette bienfaisance pour les étrangers, est la suite du vif intérêt que les citoyens prenent les uns aux autres. Ils sont si éloignés de se nuire, que celui qui trouve une bourse ou quelqu'autre effet de prix, les suspend au premier arbre & en avertit le corps-de-garde le plus prochain, qui l'annonce au public au son du tambour. Ces principes de probité sont si généralement reçus, qu'ils dirigent jusqu'aux opérations du Gouvernement. De sept à huit millions qu'il reçoit annuellement, sans que la culture ni l'industrie en souffrent, ce qui n'est pas consommé par les dépenses indispensables de l'Etat, est employé à son amélioration.

Les Balliaderes sont réunies en troupes dans des séminaires de volupté. Leur destination est de danser dans les pagodes aux grandes solemnités, & de servir aux plaisirs des Brames.

Ces

Ces Prêtres, qui n'ont pas fait le vœu artificieux & imposteur de renoncer à tout, pour mieux jouir de tout; aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent, que de corrompre à la fois le célibat & le mariage. Ils n'attentent pas aux droits d'autrui par l'adultère : mais ils sont jaloux des danseuses dont ils partagent & le culte & les vœux avec leurs Dieux, jusqu'à ne permettre jamais sans répugnance qu'elles aillent amuser les Rois & les Grands.

On ignore comment cette institution singulière s'est formée. Il est vraisemblable qu'un Brame qui avoit sa concubine ou sa femme, s'associa d'abord avec un autre Brame qui avoit aussi sa concubine ou sa femme ; mais qu'à la longue le mêlange d'un grand nombre de Brames & de femmes, occasionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces Prêtres. Réunissez dans un seul cloître des célibataires des deux sexes, & vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes & des femmes.

Rien n'égale l'attention des Balliadères à conserver leur sein, comme un des trésors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de se grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints ensemble & bouclés par derrière. Ces étuis sont si polis & si souples qu'ils se prêtent à tous les mouvemens du corps, sans applatir ; sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or parsemée de brillans. C'est-là, sans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chère à la beauté. On la quitte ;

TAYLOR INST. OXFORD

on la reprend avec une légéreté singulière. Ce voile qui couvre le sein, n'en cache point les palpitations, les soupirs, les molles ondulations; il n'ôte rien à la volupté.

En Amérique, les hommes se livroient généralement à cette débauche honteuse qui choque la nature & pervertit l'instinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la foiblesse physique, qui cependant devroit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cause dans la chaleur du climat; dans le mépris pour un sexe foible; dans l'insipidité du plaisir entre les bras d'une femme harrassée de fatigues; dans l'inconstance du goût; dans la bisarerie qui pousse en tout à des jouissances moins communes; dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chasses qui séparoient quelquefois, pendant des mois entiers, l'homme de la femme, ne tendoient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme? Le reste n'est plus que la suite d'une passion générale & violente, qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les loix du sang, le sentiment patriotique: sans compter qu'il est des actions auxquelles les Peuples policés ont attaché avec raison des idées de moralité tout-à-fait étrangères à des sauvages.

Les sauvages du Darien ont une pratique bien extraordinaire: c'est que les maris, à la mort de leurs femmes, les femmes à la mort de leurs maris, se coupent le bout du doigt; la seule inspection de leurs mains indique s'ils sont veufs & combien de fois ils l'ont été.

Lorsqu'une veuve Darienne mouroit, on enterroit avec elle ceux de ses enfans que la foiblesse de leur âge mettoit dans l'impossibilité de pourvoir à leur subsistance. Comme personne ne vouloit se charger de ces orphelins, la Nation les faisoit périr pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'est la plus grande atrocité où la déplorable constitution de la vie sauvage ait jamais pu pousser les hommes.

La superstition qui règne sur toute l'étendue de la domination Espagnole, tient au Pérou deux scèptres dans ses mains; l'un d'or pour la Nation usurpatrice & triomphante, l'autre de fer pour ses habitans esclaves & dépouillés. Le scapulaire & le rosaire sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols Péruviens. C'est sur la forme & la couleur de ces espèces de talismans, que le Peuple & les Grands fondent la prospérité de leurs entreprises, le succès de leurs intrigues amoureuses, l'espérance de leur salut. L'habit monacal fait au dernier moment la sécurité des riches malversateurs. Ils sont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon, cet être vengeur du crime n'osera descendre dans leurs tombeaux & s'emparer de leur ame. Si leurs cendres reposent près de l'autel, ils espèrent participer aux sacrifices des Pontifes, beaucoup plus que les pauvres & les esclaves.

D'après d'aussi funestes erreurs, que ne se permet-on pas pour acquérir des richesses qui assurent le bonheur dans l'un & l'autre monde? La vanité d'éterniser son nom & la promesse d'une

vie éternelle, transmettent à des cénobites une fortune dont on ne sauroit plus jouir; & les familles sont frustrées d'un héritage bien ou mal acquis, par des legs qui vont enrichir ces hommes, qui ont trouvé le secret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainsi l'ordre des sentimens, des idées & des choses est renversé; & les enfans des pères opulens sont condamnés à une misère forcée par la pieuse rapacité d'une foule de mendians volontaires. L'Anglois, le Hollandois, le François perdent leurs préjugés nationaux en voyageant. L'Espagnol traîne avec lui les siens par-tout l'univers; & telle est la manie de léguer à l'Eglise, qu'au Pérou tous les biens fonds appartiennent au sacerdoce ou lui doivent des redevances. Le monachisme y a fait ce que la loi du *Vacuf* fera tôt ou tard à Constantinople; ici l'on attache sa fortune à un *Minaret*, pour l'assurer à son héritier; là on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastère par la crainte d'être damné. Les motifs sont un peu divers, mais à la longue l'effet est le même. Dans l'une & l'autre contrée, l'Eglise est le gouffre où toute la richesse va se précipiter; & ces Castillans, autrefois si redoutés, sont aussi petits devant la superstition, que des esclaves Asiatiques en présence de leur despote.

La danse & le chant sont deux arts chez les Peuples policés. Au fond des forêts ce sont presque des signes naturels de la concorde, de l'amitié, de la tendresse & du plaisir. Nous apprenons sous des maîtres à déployer notre voix, à mouvoir nos membres en cadence. Le sauvage n'a d'autre maître que sa passion, son cœur &

la nature. Ce qu'il sent, nous le simulons. Aussi le sauvage qui chante ou qui danse, est-il toujours heureux.

Le défaut de société que la séparation des deux sexes entraîne nécessairement, n'est pas le seul inconvénient qui trouble à Bahia les jouissances & les douceurs de la vie. L'hypocrisie des uns, la superstition des autres; l'avarice au-dedans, le faste au-dehors; une extrême molesse qui tient à l'extrême cruauté dans un climat où toutes les sensations sont promptes & impétueuses, les défiances qui accompagnent les foiblesses, une indolence qui se repose entièrement sur des esclaves du soin des plaisirs & des affaires: tous les vices, qui sont épars ou rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractère des Portugais de Bahia. Cependant, la dépravation des mœurs semble diminuer depuis que l'ignorance n'est plus tout-à-fait la même. Les lumières, dont l'abus corrompt quelquefois des Peuples vertueux, peuvent sinon épurer & réformer une Nation dégénérée, du moins rendre le crime plus rare, jetter un vernis d'élégance sur la corruption, y introduire une hypocrite urbanité, & le mépris du vice grossier.

Dans tous les temps les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses, soit parce que dans l'origine elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir, soit parce qu'elles ont obtenu la considération due aux talens & aux vertus. Le desir de fixer le regard sur soi invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus brillant & de plus rare. Les Peuples sauvages & les Nations civilisées ont à cet égard la même va-

nité. De toutes les matières qui repréſentent l'éclat de l'opulence, le diamant eſt la plus précieuſe. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, aucune qui ait été d'un ſi grand ornement dans la ſociété. Nos femmes en ſont quelquefois éblouiſſantes; on diroit qu'elles ſont plus jalouſes de ſe montrer riches que belles. Ignoreroient-elles donc qu'un cou, que des bras d'une forme élégante, ont mille fois plus d'attraits nuds, qu'entourés de pierres précieuſes; que le poids de leurs girandoles déforme leurs oreilles; que l'éclat du diamant ne fait qu'affoiblir l'éclat de leurs yeux; que cette diſpendieuſe parure fait mieux la ſatyre de leurs époux ou de leurs amans, que l'éloge de leurs charmes; que la Vénus de Médicis n'a qu'un ſimple bracelet; & que celui qui ne voit dans une belle femme que la richeſſe de ſon écrin, eſt un homme ſans goût.

Quand on demande aux Peuples de Guinée pourquoi ils ont laiſſé perdre le ſouvenir de ce qu'ont fait leurs pères, ils répondent qu'ils leur importe peu de ſavoir comment ont vécu les morts, que l'eſſentiel des vivans eſt d'avoir de la vertu. Le paſſé les touche ſi peu, qu'ils ne comptent pas même le nombre de leurs années. Ce ſeroit, diſent-ils, ſe charger la mémoire d'un calcul inutile, puiſqu'il n'empêcheroit pas de mourir, & qu'il ne donneroit aucune lumière ſur le terme de la vie.

Le Roi d'Angole ne peut ni poſſéder, ni toucher rien de ce qui vient d'Europe, à l'exception des métaux, des armes, des ouvrages en bois & en ivoire. Il eſt vraiſemblable que quel-

ques-uns de ſes prédéceſſeurs ſe ſeront condamnés à cette privation, afin de diminuer la paſſion effrénée de leurs ſujets pour les marchandiſes étrangères. Si tel a été le motif de cette inſtitution, le ſuccès n'a pas répondu à l'attente. Les dernières claſſes de citoyens s'enivrent de nos liqueurs lorſqu'ils ont des moyens pour s'en procurer; & les riches, les Grands, les Miniſtres mêmes, s'habillent généralement de nos toiles & de nos étoffes. Seulement ils ont l'attention de quitter ces parures, lorſqu'ils vont à la Cour, où il n'eſt pas permis d'étaler un luxe interdit aux ſeuls deſpotes.

L'homme (le Caraïbe de la Guyanne) qui ſe deſtinoit à marcher le premier devant *les hommes*, devoit connoître d'avance tous les lieux propres à la chaſſe, à la pêche, toutes les fontaines & toutes les routes. Il ſoutenoit d'abord des jeûnes longs & rigoureux, on lui faiſoit porter enſuite des fardeaux d'une peſanteur énorme; il paſſoit la plupart des nuits en ſentinelle; on l'enterroit juſqu'à la ceinture dans une fourmillière ou il reſtoit expoſé un temps conſidérable à des piquures vives & ſanglantes. S'il montroit dans toutes ces ſituations une force de corps & d'ame à l'épreuve des dangers, ou des fléaux où la nature expoſe la vie des ſauvages; s'il étoit *l'homme* qui pouvoit tout endurer & ne rien craindre, les ſuffrages s'arrêtoient ſur lui. Cependant, comme s'il eût ſenti ce qu'impoſe l'honneur de commander à des hommes, il ſe déroboit ſous d'épais feuillages, la Nation alloit le chercher dans une retraite qui le rendoit plus digne du poſte qu'il fuyoit. Chacun des aſſiſtans lui mettoit le pied

sur la tête, pour lui faire connoître qu'étant tiré de la poussière par ses égaux, ils pouvoient l'y faire rentrer, s'il oublioit les devoirs de sa place. C'étoit la cérémonie de son couronnement. Voilà des sauvages qui avoient des notions plus justes de la souveraineté, & qui connoissoient mieux leurs prérogatives que la plupart des Peuples civilisés. Après cette leçon politique, tous les arcs, toutes les flèches tomboient à ses pieds, & la Nation obéissoit à ses loix, ou plutôt à ses exemples.

Les premiers voyageurs qui ont pénétré les premiers dans l'intérieur des terres d'Afrique, ont apperçu l'oppression des femmes; des superstitions qui empêchent la multiplication des hommes; des haînes qui ne s'éteignent que par la destruction des familles & des Peuplades; l'abandon révoltant des vieillards & des malades; l'usage habituel des poisons les plus variés & les plus subtils; cent autres désordres, dont la nature brute offre trop généralement l'hideux tableau. Cependant, le voyageur y est accueilli avec respect, secouru avec la générosité la plus illimitée & la plus touchante simplicité: il entre dans la cabane du sauvage, il s'assied à côté de sa femme & de ses filles nues & il partage leurs repas. La nuit il prend son repos sur un même lit. Au jour on le charge de provisions, on l'accompagne assez loin sur sa route, & l'on s'en sépare avec les démonstrations de l'amitié. Mais cette scène d'hospitalité peut devenir sanglante en un moment. Ce sauvage est jaloux à l'extrême; & au moindre signe de familiarité qui l'alarmeroit, on seroit égorgé-

Les habitans des villes du Canada, sur-tout de la capitale, passoient l'hiver comme l'été, dans une dissipation générale & continuelle. On ne leur trouvoit aucune sensibilité pour le spectacle de la nature, ni pour les plaisirs de l'imagination; nul goût pour les sciences, pour les arts, pour la lecture, pour l'instruction. L'amusement étoit l'unique passion, & la danse faisoit dans les assemblées, les délices de tous les âges. Ce genre de vie donnoit le plus grand empire aux femmes, qui avoient tous les appas, excepté ces douces émotions de l'ame, qui seules font le prix & le charme de la beauté. Vives, gaies, coquêtes & galantes, elles étoient plus heureuses d'inspirer une passion que de la sentir. On remarquoit dans les deux sexes plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur que de véritable honnêteté. La superstition y affoiblissoit le sens moral, comme il arrive par-tout où l'on se persuade que les cérémonies tiennent lieu de bonnes œuvres, & que les crimes s'effacent par des prières.

Gens de Cour! votre grandeur est dans vos terres, & non pas aux pieds d'un maître; soyez moins ambitieux & vous serez plus riches. Allez rendre justice à vos vassaux, & vous augmenterez votre fortune en augmentant la masse du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du despotisme sur les ruines de toute espèce de liberté, de vertu, de sentiment, de propriété? Songez qu'il vous écrasera tous. Autour de ce colosse de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze qui représentez les Nations enchaînées aux pieds d'une statue.

Les bonnes loix se maintiennent par les bonnes mœurs; mais les bonnes mœurs s'établissent par les bonnes loix. Les hommes sont ce que le Gouvernement les fait : pour les modifier, il est toujours armé d'une force irrésistible, celle de l'opinion publique; & le Gouvernement deviendra toujours corrupteur, quand, par sa nature, il sera corrompu. Voilà le mot, les Nations de l'Europe auront de bonnes mœurs lorsqu'elles auront de bons Gouvernemens.

En général, les Peuples simples, vertueux, sauvages mêmes & pauvres, sont attachés au soin de la sépulture. C'est qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du sentiment d'amour, qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voisin de la nature. Ce n'est pas l'amour qui exige ces honneurs; ce sont les parens, une épouse, des enfans, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un père ou d'un époux digne d'être pleuré. Les convois funèbres sont toujours plus nombreux dans les petites sociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de familles, elles sont beaucoup plus étendues. Il y règne plus d'union, plus de force; tous les moyens, tous les ressorts y sont plus actifs. C'est la raison pourquoi de petits Peuples ont vaincu de grandes Nations, pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perses, pourquoi les Corses chasseront tôt ou tard les François de leur Isle.

Politiques nouveaux, qui, avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence sur le sort des Etats; que pour eux, la mésure de la grandeur est celle de la richesse; que le

luxe de la paix, & les voluptés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machine qu'on nomme des armées; & dont la discipline Européenne a tant perfectionné, selon vous, le jeu sûr & terrible : vous qui, pour soutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome : sur le récit que je vous fais, suspendez du moins votre jugement, & croyez que peut-être il est des occasions de succès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes mêmes braves, l'indépendance des besoins fut souvent le premier ressort de la victoire. Il est trop aisé peut-être de n'affronter que la mort. Aux Nations corrompues par l'opulence, est réservée une épreuve plus difficile; celle de supporter la perte de leurs plaisirs.

PORTRAITS ET CARACTÈRES.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs & vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable. Ce contraste de traits & de qualités, qui paroissent incompatibles, semblent s'être réunis dans cette race d'hommes, pour en faire une Nation singulière, dont la figure & le caractère tranchent assez fortement entre les Turcs, les Africains & les Persans, dont ils sont environnés. Graves & sérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions; ils se piquent entr'eux de la plus exacte probité, par une suite de cet amour-propre & de cet esprit patriotique, qui, joints ensemble, font qu'une Nation, une horde, un corps, s'estime, se ménage, se préfère à tout le reste de la terre. Plus ils conservent leur caractère flegmatique, plus ils sont redoutables dans la colère qui les en fait sortir. Ce Peuple a de l'intelligence & même de l'ouverture pour les sciences; mais il les cultive peu, soit par défaut de secours ou même de besoins: aimant mieux souffrir, sans doute, les maux de la nature que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune production de leur industrie, qui les rende recommandables dans l'histoire de l'esprit humain.

Jacques I. étoit un Prince foible, infecté de la fauſſe Philoſophie de ſon ſiècle, bel eſprit, ſubtil & pédant, plus fait pour être à la tête d'une Univerſité que d'un empire. Ce Prince théologien, croyoit tenir tout de Dieu, rien des hommes; il voyoit en lui ſeul l'eſprit de raiſon, de ſageſſe, de conſeil; il ſembloit s'attribuer l'infaillibilité, que la réformation, dont il ſuivoit les dogmes ſans les aimer, avoit ôtée aux Papes. Ces faux principes, qui feroient du Gouvernement un myſtère de religion d'autant plus révoltant, qu'il porteroit à la fois ſur les opinions, ſur les volontés & ſur les actions, s'étoient ſi fort enracinés dans ſon eſprit, avec tous les autres préjugés d'une mauvaiſe éducation, qu'il ne penſoit pas même à les appuyer d'aucune des reſſources humaines, de la prudence ou de la force.

Charles II. n'étoit ſur le trône qu'un particulier, un voluptueux diſſipateur. Ce Prince étoit un de ces voluptueux délicats, que l'amour du plaiſir ſenſuel rend quelquefois humains & ſenſibles à la pitié.

Si Louis XIV, qu'on doit peut-être moins regarder comme le plus grand Monarque de ſon ſiècle, que comme celui qui repréſenta ſur le trône avec le plus de dignité, eût voulu modérer l'uſage de ſa puiſſance & le ſentiment de ſa ſupériorité, il eſt difficile de prévoir juſqu'où il auroit pouſſé la fortune. Sa vanité nuiſit à ſon ambition. Après avoir plié ſes ſujets à ſes volontés, il voulut y aſſujettir ſes voiſins. Son orgueil lui ſuſcita plus d'ennemis, que ſon aſcendant & ſon génie ne pouvoient lui procurer d'alliés & de reſſources. Le goût qu'il ſembloit prendre aux

flatteries de ses panégyristes & de ses courtisans, qui lui promettoient l'empire universel, servoit plus que l'étendue même de son pouvoir, à faire naître la crainte du conquérant & d'une servitude générale. Les pleurs & les satyres de ses sujets protestans, dispersés par un fanatisme tyrannique, mirent le comble à la haine que ses succès & l'abus de ses prospérités avoient inspirée.

Le Duc d'Orléans, Régent, avoit reçu de la nature une pénétration vive, une mémoire rare, un sens droit & juste. Il dut au travail une éloquence noble, un discernement exquis, le goût & la pratique des Arts. A la guerre, il montra une valeur brillante, & dans les affaires une dextérité pleine de franchise. Son caractère & les circonstances le placèrent dans des situations délicates, où il acquit une grande connoissance des hommes & une expérience prématurée. L'espèce de disgrace où il vécut long-temps, lui donna des mœurs sociables : il étoit d'un accès facile. On n'avoit ni humeur, ni hauteur à craindre de son commerce. Sa conversation étoit insinuante, & ses manières remplies de graces. Il avoit de la bonté, ou du moins il en prenoit le masque. Jamais il ne put prendre sur lui de rien refuser à ses amis, à ses ennemis, à ses maîtresses, surtout à Dubois, le plus corrompu, & le plus corrupteur des hommes.

Colombe avoit, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesses de l'avarice, les délais de la paresse. Son ame ferme, élevée,

courageuse, sa prudence & son adresse, le firent enfin triompher de tous les obstacles.

Guillaume Pitt avoit la passion des grandes choses, une éloquence sûre d'entraîner les esprits, le caractère entreprenant & ferme; il avoit l'ambition d'élever sa patrie au-dessus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthousiasme transporta une Nation, qu'au défaut de son climat sa liberté passionnera toujours.

Les Anglois, également fatigués, & avilis par l'empire de Pitt, cherchoient à rétablir cet esprit d'égalité, qui est l'ame du Gouvernement républicain. Le désespoir de s'élever à la hauteur d'un homme si accrédité, ou de le faire descendre jusqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contre eux; ils s'attachèrent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir, son caractère ardent s'offrit à ce piège: il y tomba. Si Pitt quitta sa place par humeur, il est blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtrisée. Si ce fut dans l'espérance de mettre ses ennemis à ses pieds, il montra qu'il avoit plus de connoissance des affaires que des hommes. Si, comme on l'a dit, il se retira parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger; il est permis de croire qu'il tenoit plus à sa gloire personnelle qu'aux intérêts de son pays.

L'Amiral de Coligny fut un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs qui aient jamais illustré la France. Ce grand politique étoit citoyen jusques dans les horreurs des guerres civiles.

Le bien général est un doux rêve des ames

débonnaires. O tendre Pasteur de Cambray, ô bon Abbé de St. Pierre! vos ouvrages sont faits pour peupler les déserts non pas de solitaires qui fuient les malheurs & les vices du monde, mais de familles heureuses qui chanteroient la magnificence de Dieu sur la terre, comme les astres l'annoncent dans le firmament. C'est dans vos écrits vraiment inspirés, puisque l'humanité est un présent du ciel, que se trouvent la vie & l'humanité. Soyez aimez des Rois, & les Rois seront aimés des Peuples.

Montesquieu ne s'est point apperçu qu'il faisoit des hommes pour les Gouvernemens, au lieu de faire des Gouvernemens pour les hommes.

Le Roi de Prusse, en cessant de combattre ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes Peuples, dont il avoit été la terreur. Il appella tous les arts à lui, & les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice, & dicta lui-même des loix pleines de sagesse. Un ordre simple, invariable, s'établit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du Souverain est un bien commun à tous les sujets, une protection dont ils doivent tous également jouir. Il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher & de lui écrire. Tous les instans de sa vie étoient consacrés au bien de ses Peuples. Ses délassemens même leur étoient utiles. Ses ouvrages d'histoire, de morale, de politique étoient remplis de vérités pratiques. On vit règner jusques dans ses poësies des idées profondes propres à répandre la lumière.

O Frédéric, Frédéric! tu reçus de la nature une imagination vive & hardie, une curiosité sans bornes,

bornes, du goût pour le travail, des forces pour le supporter. L'étude du Gouvernement, de la politique, de la législation, occupa ta jeunesse. L'humanité par-tout abbattue, essuya ses larmes à la vue de tes premiers travaux, & sembla se consoler de ses malheurs, dans l'espérance de trouver en toi son vengeur. Elle augura & bénit d'avance tes succès. L'Europe te donna le nom de Roi Philosophe.

Lorsque tu parus sur le théâtre de la guerre, la célérité de tes marches, l'art de tes campemens, l'ordre de tes batailles étonnèrent toutes les Nations. On ne cessoit d'exalter cette discipline inviolable de tes troupes, qui leur assuroit la victoire; cette subordination méchanique, qui ne fait de plusieurs armées qu'un corps dont tous les mouvemens dirigés par une impulsion unique, frappent au même but. Les philosophes même, prévenus par l'espoir dont tu les avoit remplis, enorgueillis de voir un ami des arts & des hommes parmi les Rois, applaudissoient peut-être à tes succès sanglans. Tu fus regardé comme le modèle des Rois guerriers.

Il existe un titre plus glorieux, c'est celui du Roi citoyen. On ne l'accorde pas aux Princes qui, confondant les erreurs & les vérités, la justice & les préjugés, les sources du bien & du mal, enviſageant les principes de la morale comme des hipothèses de métaphysique, ne voient dans la raison qu'un orateur gagné par l'intérêt. O si l'amour de la gloire s'étoit éteint au fond de ton cœur! Si ton ame, épuisée par tes grandes actions, avoit perdue son ressort & son énergie! Si les foibles passions de la vieillesse vouloient te

faire rentrer dans la foule des Rois! Que deviendroit ta mémoire? Que deviendroient tous les éloges que toutes les bouches de la renommée, que la voix immortelle des lettres & des arts t'ont prodigués? Mais non : ton règne & ta vie ne feront pas un problême dans l'hiſtoire. Rouvres ton cœur aux ſentimens nobles & vertueux qui firent tes premiers délices. Occupes tes derniers jours du bonheur de tes Peuples. Prépares la félicité de la génération actuelle. La puiſſance de la Pruſſe appartient à ton génie. C'eſt toi qui l'a créée, c'eſt toi qui la ſoutiens. Il faut la rendre propre à l'Etat qui te doit ſa gloire.

Que ces innombrables métaux, enfouis dans tes coffres, en rentrant dans la circulation, rendent la vie au corps politique : que tes richeſſes perſonnelles, qu'un revers peut diſſiper, n'aient déſormais pour baſe que la richeſſe nationale, qui ne tarira jamais : que tes ſujets, courbés ſous le joug intolérable d'une adminiſtration violente & arbitraire, retrouvent les tendreſſes d'un père, au lieu des vexations d'un oppreſſeur : que des droits exorbitans ſur les perſonnes & les conſommations, ceſſent d'étouffer également la culture & l'induſtrie : que les habitans de la campagne, ſortis de l'eſclavage, que ceux des villes véritablement libres, ſe multiplient au gré de leurs penchans & de leurs efforts. Ainſi tu parviendras à donner de la ſtabilité à l'empire, que tes qualités brillantes ont illuſtré, ont étendu; tu ſeras placé dans la liſte reſpectable & peu nombreuſe des Rois citoyens.

Oſes davantage ; donne le repos à la terre.

Que l'autorité de la médiation, que le pouvoir de tes armes force à la paix des Nations inquiètes. L'Univers eſt la patrie d'un grand homme ; c'eſt le théâtre qui convient à ſes talens : deviens le bienfaiteur de tous les Peuples.

ANECDOTES.

LA veûve d'un Bramine, jeune, belle & intéreſſante, vouloit renouveller à Surate la tragédie de ſe brûler. On ſe refuſoit à ſes ſollicitations. Cette femme indignée prit des charbons ardens dans ſes mains, & paroiſſant ſupérieure à la douleur, elle dit d'un ton ferme au Nabab : *ne conſidères pas ſeulement les foibleſſes de mon âge & de mon ſexe. Vois avec quelle inſenſibilité je tiens ce feu dans mes mains. Saches que c'eſt avec la même conſtance que je me précipiterai au milieu des flammes.*

Albuquerque vouloit aſſiéger Malaca; (en 1511) les habitans avoient en leur puiſſance Araujo ſon ami ; ils menaçoient de le faire périr, au moment où commenceroit le ſiège. Albuquerque étoit ſenſible, & il étoit arrêté par le danger de ſon ami, lorſqu'il en reçut ce billet : *Ne penſez qu'à la gloire & à l'avantage du Portugal ; ſi je ne puis être un inſtrument de votre victoire, que je n'y ſois pas au moins un obſtacle.*

Un Européen, arrivé pour la première fois dans l'Empire de la Chine, acheta des marchandiſes d'un Chinois, qui le trompa ſur la qualité & ſur le prix. Les marchandiſes avoient été portées au bord du vaiſſeau, & le marché étoit conſommé. L'Européen ſe flatta que peut-être il toucheroit le Chinois par des repréſentations modérées, & il lui dit : *Chinois, tu m'as vendu de mauvaiſes marchandiſes... cela ſe peut*, lui répondit le

Chinois, *mais il faut payer... Tu as bleſſé les loix de la juſtice & abuſé de ma confiance.... Cela ſe peut, mais il faut payer... Mais tu n'es donc qu'un fripon, un malheureux ? ... Cela ſe peut, mais il faut payer.... Quelle opinion veux-tu donc que je porte dans mon pays de ces Chinois ſi renommés par leur ſageſſe ? Je dirai que vous n'êtes que de la canaille.... Cela ſe peut, mais il faut payer....* L'Européen, après avoir renchéri ſur ces injures, de toutes celles que la fureur lui dicta, ſans n'en avoir arraché que ces mots froids & froidement prononcés : *cela ſe peut, mais il faut payer*, délia ſa bourſe & paya. Alors le Chinois, prenant ſon argent, lui dit : *Européen, au lieu de tempêter comme tu viens de faire, ne valloit-il pas mieux te taire & commencer par où tu as fini ? car qu'y as-tu gagné.*

Un ſeul vaiſſeau, commandé par Lopès-Caraſco, ſe battit pendant trois jours contre la flotte entière du Roi d'Achem. Au milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que ſon père avoit été tué : *c'eſt*, dit-il, *un brave homme de moins ; il faut vaincre ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaiſſeau ; & traverſant en vainqueur la flotte ennemie, ſe rendit devant Malaca.

Thomas de Souza venoit de faire eſclave une belle femme, promiſe depuis peu à un jeune homme qui l'aimoit. Celui-ci, inſtruit du malheur de ſa maîtreſſe, alla ſe jetter à ſes pieds, & partager ſes fers. Souza fut témoin de leur entrevue : ils s'embraſſoient ; ils fondoient en larmes : *je vous affranchis*, leur dit le Général Portugais, *allez vivre heureux où vous voudrez.*

Un Roi de Perse, ayant demandé à un Ambassadeur de Portugal, arrivé à Goa, combien de Gouverneurs son maître avoit fait décapiter, depuis qu'il avoit introduit sa domination dans les Indes, *aucun*, répondit l'Ambassadeur. *Tant pis*, répliqua le Monarque : *sa puissance dans un pays où il se commet tant de vexations & de barbaries, ne durera pas long-temps.*

Le Pirate Equam s'étant emparé de l'Isle Formose, envoya un Ministre Hollandois, nommé Hambroeck, au fort de Zélande, pour qu'il en engageât ses compatriotes à capituler. La mort de Hambroeck étoit certaine, si ses compatriotes ne capituloient pas. Loin de les y engager, Hambroeck les exhorta à tenir ferme, & tacha de leur persuader, qu'avec beaucoup de constance ils forceroient l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doutoit pas que cet homme généreux ne payât sa magnanimité de sa tête, de retour au camp, fit les plus grands efforts pour le retenir. Ces instances furent tendrement appuyées par deux de ses filles qui étoient dans la place. *J'ai promis*, dit-il, *d'aller reprendre mes fers ; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire, que, pour me mettre à couvert, j'aie appésanti le joug, &, peut-être, causé la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots héroïques, il reprit tranquillement la route du camp Chinois, & le siège commença.

Il y a environ deux siècles que quelques Chrétiens & quelques Mahométans, ayant apporté à Célèbes leurs idées, le principal Roi du pays se dégoûta entièrement du culte national. Frappé de l'avenir terrible, dont les deux nouvelles reli-

gions le menaçoient également, il convoqua une assemblée générale. Au jour indiqué, il monta sur un endroit élevé; & là, tendant ses mains vers le ciel, & se tenant debout, il adressa cette prière à l'Etre suprême.

» Grand Dieu! je ne me prosterne point à tes » pieds, en ce moment, parce que je n'implore » point ta clémence. Je n'ai à te demander qu'une » chose juste, & tu me la dois. Deux Nations » étrangères, opposées dans leur culte, sont ve- » nues porter la terreur dans mon ame, & dans » celle de mes sujets. Elles m'assurent que tu me » puniras à jamais, si je n'obéis à tes loix. J'ai » donc le droit d'exiger de toi, que tu me les » fasses connoître. Je ne demande point que tu » me revèles les mystères impénétrables qui en- » veloppent ton être, & qui me sont inutiles. » Je suis venu pour t'interoger avec mon Peu- » ple, sur les devoirs que tu veux nous imposer. » Parles, ô mon Dieu! puisque tu es l'auteur » de la nature, tu connois le fonds de nos cœurs, » & tu sais qu'il leur est impossible de concevoir » un projet de désobéissance. Mais si tu dédai- » gnes de te faire entendre à des mortels, si tu » trouves indigne de ton essence d'employer le » langage de l'homme pour dicter les devoirs à » l'homme; je prends à témoin ma Nation en- » tière, le soleil qui m'éclaire, la terre qui me » porte, les eaux qui environnent mon Empire, » & toi même, que je cherche dans la sincérité » de mon cœur, à connoître ta volonté: & je » préviens aujourd'hui que je reconnoîtrai, pour » les dépositaires de tes oracles, les premiers Mi- » nistres de l'une ou de l'autre religion que tu

„ feras arriver dans nos ports. Les vents & les „ eaux ſont les miniſtres de ta puiſſance, qu'ils „ ſoient le ſignal de ta volonté. Si dans la bonne- „ foi qui me guide, je venois à embraſſer l'er- „ reur, ma conſcience ſeroit tranquille, & c'eſt „ toi qui ſeroit le méchant „.

Le Peuple ſe ſépara en attendant les ordres du ciel, & réſolut de ſe livrer aux premiers miſſionnaires qui arriveroient à Célèbes. Les Apôtres de l'Alcoran furent les plus actifs; & le Souverain ſe fit circoncire avec ſon Peuple. Le reſte de l'Iſle ne tarda pas à ſuivre cet exemple.

Vers l'an 1426, les Hollandois préſentèrent quelques pièces de tapiſſeries au Souverain de Bornéo; ce Prince imbécille prit les figures qu'elles repréſentoient, pour des hommes enchaînés qui l'étrangleroient pendant la nuit, s'il les admettoit auprès de ſa perſonne. Les explications qu'on donna pour diſſiper ces vaines terreurs, ne le raſſurèrent pas; il refuſa opiniâtrément de recevoir les préſens dans ſon Palais, & d'admettre dans ſa capitale ceux qui les avoient apportés.

Un Hottentot fut pris au berceau : on l'éleva dans nos mœurs & dans notre croyance; il fut envoyé aux Indes, & utilement employé dans le commerce. Les circonſtances l'ayant ramené dans ſa patrie, il alla viſiter ſes parens dans leur cabane. La ſingularité de ce qu'il vit le frappa. Il ſe couvrit d'une peau de brébis, & alla rapporter au fort ſes habillemens Européens. „ Je „ viens, dit-il, au Gouverneur, je viens renon- „ cer pour toujours au genre de vie que vous „ m'aviez fait embraſſer. Ma réſolution eſt de ſui-

„ vre jusqu'à la mort, la religion & les usages
„ de mes ancêtres. Je garderai pour l'amour de
„ vous le collier & l'épée que vous m'avez don-
„ nés. Trouvez bon que j'abandonne tout le res-
„ te". Il n'attendit point de réponse & se déroba par la fuite, on ne le revit jamais.

Un Perse disoit que toutes les fois qu'il sortoit de la chambre du Roi, il tâtoit sa tête avec ses deux mains, pour voir si elle étoit encore sur ses épaules.

Durant le siège de Bombay, la mère du Nabab n'avoit pas quitté son fils; bravant, comme lui le ravage du canon & des bombes. Ils sortirent ensemble de la place lorsqu'elle ne fut plus tenable. On les poursuivoit. *Allez*, dit cette héroïque femme au compagnon de sa fuite, *allez chercher un azyle & des secours chez vos alliés, je retarderai la marche de nos ennemis, & leur échapperai peut-être.* Se voyant serré de trop prés, on lui vit prendre le parti si ordinaire dans l'Indostan aux personnes de son sexe, qui ont conservé leur poignard : elle se perça le cœur pour éviter de porter des fers. Son fils ne lui survécu que peu.

Un des directeurs de la compagnie des Indes de France demandoit un jour à la Bourdonnois comment il avoit si mal fait les affaires de la compagnie, & si bien les siennes. *C'est*, répondit-il, *que j'ai fait mes affaires selon mes lumières, & celles de la compagnie selon vos instructions.*

Pierre I. se promettoit le plus grand succès du retour des jeunes gens qu'il avoit envoyé puiser des lumières dans les contrées les plus éclairées de l'Europe. Son bouffon, qui l'écoutoit, plia,

le plus fortement qu'il put, une feuille de papier, la lui présenta, & le défia d'effacer ce pli.

Un pilotte de l'ancien monde qui avoit enfin observé les vents, n'employa qu'un mois de Ceilan au Pérou, au lieu d'un an qu'on y mettoit. Il passa pour sorcier; l'Inquisition qui est ridicule par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal le justifia. On reconnu que, pour avoir le même succès, il ne falloit que s'éloigner des côtes; & cette méthode fut adoptée généralement.

Un Espagnol qui revenoit du Nouveau-Monde, où il avoit rempli un emploi important, se plaignoit à quelqu'un des bruits qu'il trouvoit semés contre l'honnêteté de son administration..... » Si » l'on vous calomnie, lui dit son ami, vous êtes » perdu sans ressources, mais si l'on n'exagère pas » vos brigandages, vous en serez quitte pour en » sacrifier une partie; vous jouirez paisiblement » & même glorieusement du reste ».

Lopès d'Agnirre étant tombé entre les mains des Espagnols, & ne voyant pas moyen de s'échapper, dit à sa fille unique, qui le suivoit dans ses voyages, » j'espérois te placer sur le trône; » les événemens trompent mon attente. Mon » honneur & le tien ne permettent pas que tu vives » pour devenir l'esclave de mes ennemis: meurs » de la main d'un père ». A l'instant, il lui tire un coup de fusil à travers du corps, & l'achève tout de suite, en plongeant un poignard dans son cœur encore palpitant. Après ces actes dénaturés, les forces l'abandonnent; il est pris, & écartelé.

Le Flibustier Morgan devint amoureux, au milieu des horreurs qui se commettoient à Pa-

nama. Son caractère féroce n'étoit pas propre à inspirer de tendres desirs. Il voulut triompher, par la violence, de la belle Espagnole, qui tourmentoit son cœur farouche. *Arrêtes*, lui cria-t-elle, en s'arrachant de ses bras avec précipitation, *Arrêtes, crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis mourir & me venger.* A ces mots, elle tire de dessous sa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Les Flibustiers s'étoient chargés, pour une somme, d'escorter un vaisseau Espagnol très-richement chargé. Un d'entr'eux osa proposer à ses camarades de faire tout-d'un-coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Montaubant qui commandoit la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer sa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi! nous quitter lui dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur? On délibéra sur le champ. On arrêta que le coupable seroit jetté sur la première côte qui se présenteroit. On jura que cet homme sans foi ne seroit jamais reçu dans aucun armement où se trouveroit un seul des braves gens que sa société déshonoroit. Si ce n'est pas là de l'héroïsme, seras-ce dans un siècle, où tout ce qu'il y a de grand est tourné en ridicule sous le nom d'enthousiasme, qu'il faudra chercher des héros?

Schilderop, agent de la traite des nègres Danois, s'étoit acquis une si grande réputation d'humanité & de bonté, qu'un Souverain d'une contrée éloignée lui envoya sa fille avec de

l'or & des esclaves pour obtenir un petit fils de Schilderop. O vertu! tu respires encore dans l'ame de ces misérables, condamnés à habiter parmi les tigres ou à gémir sous la tyrannie des hommes? Ils peuvent donc avoir un cœur pour sentir les doux attraits de l'humanité bienfaisante! juste & magnanime Danois! Quel Monarque reçut jamais un tel hommage, aussi pur, aussi glorieux, que celui dont ta Nation t'a vu jouir! & dans quels lieux encore? Sur une mer, sur une terre que trois siècles ont à jamais souillée d'un infâme trafic de crimes & de malheurs, d'hommes échangés pour des armes, d'enfans vendus par leurs pères. On n'a pas assez de larmes pour déplorer de pareilles horreurs, & ces larmes sont inutiles.

Un bâtiment Anglois, qui en 1752, commerçoit en Guinée, fut obligé d'y laisser son chirurgien, auquel le mauvais état de sa santé ne permettoit plus de soutenir la mer. Murrai s'occupoit du soin de se rétablir, lorsqu'un vaisseau Hollandois s'approcha de la côte, mit aux fers des noirs que la curiosité avoit attirés sur son bord, & s'éloignât rapidement avec sa proie.

Ceux qui s'intéressoient à ces malheureux, indignés d'une trahison si noire, accoururent à l'instant chez Cudjod, qui les arrête à sa porte, & leur demande ce qu'ils cherchent. *Le Blanc qui est chez vous*, s'écrient-ils; *il doit être mis à mort, puisque ses frères ont enlevé nos frères. Les Européens qui ont ravi nos concitoyens sont des barbares*, répond l'hôte généreux de Murrai, *tuez-les quand vous les rencontrerez. Mais celui qui loge chez moi est un être bon, il est mon ami; ma maison lui sert de fort; je suis son soldat, & je le*

défendrai. Avant d'arriver à lui vous marcherez sur moi. O mes fils ! quel homme juste voudroit entrer chez moi, si j'avois souffert que mon habitation, fût souillée du sang d'un innocent? Ce discours calma le courroux des noirs; ils se retirèrent tout honteux du dessein qui les avoit conduits; & quelques jours après ils témoignèrent à Murrai lui-même, combien ils se trouvoient heureux de n'avoir pas consommé un crime qui leur auroit causé d'éternels remords.

Un esclave Portugais, qui avoit déserté dans les bois, ayant appris que son ancien maître étoit arrêté pour un assassinât, vint s'en accuser lui-même en justice, se mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fausses, mais juridiques, de son prétendu crime, & subit le dernier supplice. Des actes d'une nature si sublime doivent être rares.

On reprochoit à un Gouverneur de la Virginie de saluer un nègre qui l'avoit prévenu : *je serois bien fâché*, répondit-il, *qu'un esclave fût plus honnête que moi.*

Le Cacique Hatuey, attaché par les Espagnols sur un bûcher, n'attendoit que la flamme qui devoit le consumer, lorsqu'un prêtre barbare vint lui proposer le baptême, & lui parler du Paradis. *Dans ce lieu de délices*, dit le Cacique, *y a-t-il des Espagnols ? Oui*, répondit le missionnaire, *mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien*, reprit Hatuey, *& je ne veux point aller dans un lieu où je craindrois d'en trouver un seul. Ne me parlez plus de votre religion & laissez-moi mourir.*

Les Hollandois ayant été obligés plusieurs fois

de traiter avec leurs nègres fugitifs, de Surinam, pour donner la ſanction à ces différens traités, les plénipotentiaires des parties contractantes ſe ſe ſont fait faire une inciſion au bras. Le ſang qui en a coulé a été reçu dans des vaſes remplis d'eau & de terre. Cette mixtion révoltante a été bue des deux côtés en ſigne de fidélité. S'ils ſe fuſſent refuſé à cet excès d'humiliation, jamais des maîtres oppreſſeurs n'auroient obtenu la paix de leurs anciens eſclaves.

Un jeune Anglois, long-temps pourſuivi par les Caraïbes, ſe jetta dans un bois. Une Indienne l'ayant rencontré, ſauva ſes jours, le nourrit ſecrétement, & le conduiſit, après quelque temps, ſur les bords de la mer. Ses compagnons y attendoient à l'ancre ceux qui s'étoient égarés : la chaloupe vint le prendre. Sa libératrice voulut le ſuivre. Dès qu'ils furent arrivés à la Barbade, le monſtre vendit celle qui lui avoit conſervé la vie, qui lui avoit donné ſon cœur avec tous les ſentimens & tous les tréſors de l'amour.

Un nègre de St. Chriſtophe (en 1756) fut aſſocié dès l'enfance aux jeux de ſon maître. Cette familiarité, communément ſi dangereuſe, étendit les idées de l'eſclave, ſans altérer ſon caractère. Quazy mérita bientôt d'être choiſi pour être directeur des travaux de la plantation; & il montra dans ce poſte important, une intelligence rare & un zèle infatiguable. Sa conduite & ſes talens augmentèrent encore ſa faveur. Elle paroiſſoit hors de toute atteinte, lorſque ce chef des ateliers, juſqu'alors ſi chéri & ſi diſtingué, fût ſoupçonné d'avoir manqué à la police établie, & publiquement menacé d'une punition humiliante.

Un esclave qui a long-temps échappé aux châtimens, infligés trop facilement & trop souvent à ses pareils, est infiniment jaloux de cette distinction. Quazy qui craignoit l'opprobre plus que le tombeau, & qui ne se flattoit pas de faire révoquer, par les supplications, l'arrêt prononcé contre lui, sortit à l'entrée de la nuit pour aller invoquer une médiation puissante. Son maître s'en apperçut malheureusement & voulut l'arrêter. On se prend corps à corps. Les deux champions, adroits & vigoureux, luttent quelques momens avec des succès variés. L'esclave terrasse à la fin son inflexible ennemi, le met hors d'état de sortir de cette situation fâcheuse, & lui portant un poignard sur le sein, lui tient ce discours : » Maître, j'ai été élevé avec vous ; vos » plaisirs ont été les miens. Jamais mon cœur » ne connut d'autres intérêts que les vôtres. Je » suis innocent de la petite faute dont on m'ac- » cuse ; & quand j'en aurois été coupable, vous » auriez dû me la pardonner. Tous mes sens » s'indignent de l'affront que vous me préparez ; » & voici par quels moyens je veux l'éviter ». En disant ces mots, il se coupe la gorge & tombe mort sans maudire un tyran qu'il baigne de son sang.

Dans la même Isle, l'amour & l'amitié se sont signalés par une tragédie, dont la fable & l'histoire n'ont point encore fournit d'exemple.

Deux nègres jeunes, bienfaits, robustes, courageux, nés avec une ame rare, s'aimoient depuis l'enfance. Associés aux mêmes travaux, ils s'étoient unis par leurs peines, qui, dans les cœurs sensibles, attachent plus que les plaisirs. S'ils n'é-

toient pas heureux, ils se consoloient au moins dans leurs infortunes. L'amour, qui les fait toutes oublier, vint y mettre le comble. Une négresse, esclave comme eux, avec des regards plus vifs sans doute & plus brûlans à travers un tein d'ébène que sous un front d'albâtre, aluma dans ces deux amis une égale fureur. Plus faite pour inspirer que pour sentir une grande passion, leur amante auroit accepté l'un ou l'autre pour époux: mais aucun des deux ne vouloit la ravir, ne pouvoit la céder à son ami. Le temps ne fit qu'accroître les tourmens qui dévoroient leur ame, sans affoiblir ni leur amitié, ni leur amour. Souvent leurs larmes amères & cuisantes couloient dans les embrassemens qu'ils se prodiguoient à la vue de l'objet trop chéri, qui les désespéroit. Ils se juroient quelquefois de ne plus l'aimer, de renoncer à la vie plutôt qu'à l'amitié. Toute l'habitation étoit attendrie par le spectacle de ces combats déchirans. On ne parloit que de l'amour des deux amis pour la belle négresse.

Un jour ils la suivirent au fond d'un bois. Là chacun des deux l'embrasse à l'envie, la serre mille fois contre son cœur, lui fait tous les sermens, lui donne tous les noms qu'inventa la tendresse; & tout-à-coup sans se parler, sans se regarder, ils lui plongent un poignard dans le sein. Elle expire; & leurs larmes, leurs sanglots, se confondent avec ses derniers soupirs, ils rugissent. Le bois retentit de leurs cris forcenés. Un esclave accourt. Il les voit de loin qu'ils couvrent de leurs baisers, la victime de leur amour. Il appelle; on vient, & l'on trouve ces deux amis qui, le poignard à la main, se tenant embrassés

sur

sur le corps de leur malheureuse amante, baignés dans leur sang, expiroient eux-mêmes dans les flots qui ruisseloient de leurs propres blessures.

L'Elisabeth, vaisseau de guerre Anglois, alloit infailliblement périr dans les écueils de la Floride, lorsqu'il aima mieux entrer dans la Havane. C'étoit un port ennemi & dans le feu de la guerre. » Je » viens, dit le Capitaine Edward, au Gouverneur » de la place, je viens vous livrer mon navire, » mes matelots, mes soldats, & moi-même. Je » ne commettrai point, dit le commandant Espagnol, une action déshonorante. Si nous vous » avions pris dans le combat, en pleine mer, ou » sur nos côtes, votre vaisseau seroit à nous, » & vous seriez nos prisonniers. Mais, battus par » la tempête, & poussés dans ce port par la crainte » du naufrage, j'oublie & je dois oublier que » ma Nation est en guerre avec la vôtre. Vous » êtes des hommes & nous le sommes aussi. » Vous êtes malheureux, nous vous devons de » la pitié. Déchargez donc avec assurance, & » radoubez votre vaisseau. Trafiquez s'il le faut, » dans ce port, pour les frais que vous devez » payer, vous partirez ensuite, & vous aurez un » passe-port jusqu'au de-là des Bermudes. Si vous » êtes pris après ce terme, le droit de la guerre » vous aura mis dans nos mains; mais, en ce moment, je ne vois dans des Anglois que des étrangers pour qui l'humanité reclame du secours ».

Les habitans de la Grénade s'étant révoltés contre leur Gouverneur, le condamnèrent au dernier supplice. Dans toute la Cour de justice, qui fit authentiquement le procès à ce brigand, un seul homme, nommé Archangéli, savoit écrire;

Un Maréchal ferrant fit les informations. Au lieu de sa signature, il avoit pour sceau un fer à cheval, autour duquel Archangéli, qui remplissoit l'office de greffier, écrivit gravement : *marque de Monsieur de la Brie, Conseiller rapporteur.*

Eh quoi! dit plaisamment François I, *le Roi d'Espagne & le Roi de Portugal partagent tranquillement entre eux toute l'Amérique, sans souffrir que j'y prenne part comme leur frère! je voudrois bien voir l'article du testament d'Adam, qui leur legue ce vaste héritage.*

Un sauvage qu'on vouloit éloigner de sa patrie, disoit : *nous sommes nés sur cette terre, nos pères y sont ensévelis. Dirons-nous aux ossemens de nos pères levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère ?*

Un bâtiment François s'étoit brisé, à l'entrée de l'hiver, sur les rochers d'Anticosti. Ceux des matelots qui, dans cette Isle déserte & sauvage, avoient échappés aux rigueurs des frimats & de la famine, formèrent, des débris de leur navire, un radeau qui, au printemps, les conduisit dans le continent. Une cabane de sauvages s'offrit à leurs regards expirans. *Mes frères*, leur dit affectueusement le chef de cette famille solitaire, *les malheureux ont droit à notre commisération & à notre assistance; nous sommes hommes, & les misères de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes.* Ces expressions d'une ame tendre furent suivies de tous les secours qui étoient au pouvoir de ces généreux sauvages.

Un Miamis tenoit ce discours à un de nos commissaires. *Nous ne pouvons plus bien vivre ensemble, ma femme & moi. Mon voisin n'étoit pas mieux*

avec la ſienne. Nous avons changé de femme, & nous ſommes tous contens.

Un Orateur chrétien, prêchant devant les chefs de la république de Veniſe, crut devoir ouvrir ſon diſcours par un éloge du Gouvernement : auſſi-tôt un ſatellite le fait deſcendre de la chaire, & le tribunal des inquiſiteurs d'Etat, devant lequel il fut appellé le lendemain, lui dit. *qu'avons-nous beſoin de ton panégyrique ? Sois plus réſervé.* On ſavoit là qu'on ne tarde pas à cenſurer l'adminiſtration lorſqu'il eſt permis de l'exalter.

A Veniſe, le Peuple en général eſt perſuadé que les diables voltigent au-deſſus du gibet pour ſe ſaiſir de l'ame du ſupplicié. Un capucin s'aviſa de dire, que *de cent noyés aucun ne ſeroit ſauvé, & que de cent pendus aucun ne ſeroit damné.* Comme il importe aux Vénitiens qu'on ne craigne pas d'être noyé & qu'on craigne d'être pendu, le prédicateur eût ordre de prêcher le contraire, malgré l'autorité de St. Auguſtin.

La fureur étoit ſi exaltée parmi les ſauvages du Canada, qu'un priſonnier Anglois ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme lui coupa auſſi-tôt un bras, & fit boire à ſa famille le ſang qui en dégoûtoit. *Je veux*, répondit-elle à un miſſionnaire Jéſuite, qui lui reprochoit l'atrocité de cette action, *je veux que mes enfans ſoient guerriers ; il faut donc qu'ils ſoient nourris de la chair de leurs ennemis.*

Dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, nommée Salem, vivoient deux filles ſujettes à des convulſions, qui étoient accompagnées de ſymptômes extraordinaires. Leur père, Paſteur de cette Egliſe, les crut enſorcelées. Soupçonnant

une Indienne qu'il avoit chez lui, d'avoir jetté quelque sort sur sa famille, à force de mauvais traitemens, il lui fit avouer qu'elle étoit sorcière. D'autres femmes, séduites par le plaisir d'intéresser le public, crurent que des convulsions, qu'elles ne doivent qu'à la nature de leur sexe, avoient la même origine. Trois citoyens, qu'on nomme au hasard, sont aussi-tôt mis en prison, accusés de sortilège, comdamnés à être pendus, & leurs cadavres sont abandonnés aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie. Peu de jours après, seize personnes subissent le même sort avec un Jurisconsulte, qui, refusant de plaider contr'elles, est dès-lors, convaincu d'être leur complice.

En 1774, Logan, chef des Shaweneses, sauvages de la Virginie, tint à Dunmore, Gouverneur de cette province, le discours suivant. » Je » demande aujourd'hui à tout homme blanc, si » pressé par la faim, il est jamais entré dans la » cabane de Logan, sans qu'il lui ait donné à » manger; si, venant nud ou transi de froid, Logan » ne lui a pas donné de quoi se couvrir? Pendant » le cours de la dernière guerre, si longue & si » sanglante, Logan est resté tranquille sur sa » natte, desirant d'être l'Avocat de la paix. Oui, » tel étoit mon attachement pour les blancs, que » ceux mêmes de ma Nation, lorsqu'ils passoient » près de moi, me montroient au doigt, & di- » soient: *Logan est ami des blancs.* J'avois mê- » me pensé à vivre parmi vous: mais c'étoit » avant l'injure que m'avoit faite l'un de vous. » Le printemps dernier, le Colonel Cressop, de » sang froid & sans être provoqué, a massacré » tous les parens de Logan, sans épagner ni fe

» femme, ni ſes enfans. Il ne coule plus au-
» cune goute de mon ſang dans les veines d'au-
» cune créature humaine. C'eſt ce qui a excité
» ma vengeance. Je t'ai cherché; j'ai tué beau-
» coup des vôtres. Ma haine eſt aſſouvie; je
» me réjouis de voir luire les rayons de la paix
» ſur mon pays. Mais n'allez point penſer que
» ma joie ſoit la joie de la peur. Logan n'a ja-
» mais ſenti la crainte. Il ne tournera pas le dos
» pour ſauver ſa vie. Qui reſtera-t-il pour pleu-
» rer Logan quand il ne ſera plus? Perſonne ».

Le guerrier & terrible Pontheack étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le Major Robers, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois, qui entouroient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur, ne doutant pas qu'elle ne fût empoiſonnée, ils vouloient abſolument qu'on rejettât un préſent ſi ſuſpect: *comment ſe pourroit-il*, leur dit leur général, *qu'un homme qui eſt sûr de mon eſtime, & auquel j'ai rendu des ſervices ſignalés, pût ſonger à m'ôter le jour?* Et il avala la boiſſon d'un air auſſi aſſuré que l'auroient pu faire les Héros les plus vantés de l'antiquité.

Les ſauvages Maſphis parurent ſeuls s'intéreſſer au ſort des Américains. » Voilà ſeize ſche-
» lings, leur dirent ces bons ſauvages, c'eſt tout
» ce que nous poſſédons. Nous comptions en
» acheter du rhum; nous boirons de l'eau; nous
» irons chaſſer. Si quelques bêtes tombent ſous
» nos flêches, nous en vendrons les peaux, &
» nous vous en porterons le prix ».

PENSÉES, MAXIMES ET RÉFLEXIONS.

TANT que la bonne foi règne sur la terre, la simple promesse suffit pour inspirer la confiance. Le serment naquit de la perfidie. On n'exigea de l'homme qu'il prît le Dieu qui l'entendoit, à témoin de sa véracité, que lorsqu'il ne mérita plus d'être cru. Magistrats, Souverains, que faites-vous donc? Ou vous faites attester le ciel & lever la main à l'homme de bien, & c'est une injure inutile; ou celui à qui vous ordonnez le serment est un méchant. Et de quel prix peut-être à vos yeux le serment d'un méchant? Mon serment est-il contraire à ma sécurité? Il devient absurde. Est-il conforme à mon intérêt? Il est superflu. Est-ce connoître le cœur humain que de placer le débiteur entre sa ruine & le mensonge; le criminel entre la mort & le parjure? Celui que la vengeance, l'intérêt & la scélératesse auront déterminé au faux témoignage, sera-t-il arrêté par la crainte d'un crime de plus? Craindra-t-il en approchant du tribunal de la loi, qu'on exige de lui cette formalité? Et ne l'a-t-il pas méprisé au fond de son cœur avant que de s'y soumettre? N'est-ce pas une espèce d'impiété que d'introduire le nom de Dieu, dans nos misérables débats? N'est-ce pas un moyen bisarre de rendre le ciel complice d'un forfait, que de souffrir l'interpellation de ce ciel qui n'a jamais réclamé & qui ne réclamera pas d'avantage? Quelle ne doit donc pas être l'intrépidité du faux témoin, lorsqu'il a impunément appellé sur sa tête la ven-

geance divine, sans crainte d'être convaincu ? Le serment paroît tellement avili & prostitué par sa fréquence, que les faux témoins sont aussi communs que les voleurs.

Par-tout l'âge présent est le plus corrompu. Par-tout son siècle est la lie des siècles : comme si le vice & la vertu n'étoient pas aussi vieux que l'homme & le monde.

Quel laps de temps ne suppose pas une langue (la Chinoise), aussi difficile & aussi perfectionnée ? Que les folies modernes sont vieilles ! il est parlé dans le Samskret des jugemens de Dieu par l'eau & par le feu : combien les mêmes erreurs & les mêmes vérités ont fait de fois le tour du globe !

C'est la guerre, le fanatisme, le malheur de notre situation, qu'il faut accuser de la briéveté de notre histoire & de la petitesse de nos Nations qui se sont succédées & détruites avec rapidité.

Les méchans veulent jouir sans délai, & c'est ce qui les distingue des bons administrateurs. Ceux-ci se contentent de méditer des projets, & de répandre des vérités utiles, sans espérance de les voir eux-mêmes prospérer ; mais ils aiment la génération à naître, comme la génération vivante.

Il n'est pas difficile de persuader à des hommes nés égaux qu'ils sont tous frères. Il y a tout à gagner pour eux dans cette opinion ; il y auroit tout à perdre dans l'opinion contraire.

Quand on soumet ses conquérans par les mœurs, on n'a pas besoin de dompter ses ennemis par les armes.

L'expérience générale, nous apprend que les

vices de société sont en proportion du nombre des individus qui la composent.

L'ascendant d'un grand homme, est tout-puissant, même sur les Nations les plus corrompues.

Une injustice, une cruauté de plus, ne doivent rien coûter à des Peuples policés, qui ont foulés aux pieds tous les droits, tous les sentimens de la nature, pour s'approprier l'univers. Il n'y a pas une seule Nation en Europe, qui ne pense avoir les plus légitimes raisons pour s'emparer des richesses de l'Inde. Au défaut de la relion, qu'il n'est plus honnête d'invoquer, depuis que ses Ministres l'ont eux-mêmes décréditée, par une cupidité & une ambition sans bornes, combien ne reste-t-il pas encore de prétextes à la fureur d'envahir? Un Peuple Monarchiste veut étendre au-de-là des mers la gloire & l'empire de son maître. Ce Peuple, si heureux, veut bien aller exposer sa vie au bout d'un d'autre monde, pour tacher d'augmenter le nombre des fortunés sujets qui vivent sous les loix du meilleur des Princes. Un Peuple libre, & maître de lui-même, est né sur l'Océan pour y règner. Il ne peut s'assurer de l'empire de la mer qu'en s'emparant de la terre: elle est au premier occupant, c'est-à-dire à celui qui peut en chasser les plus anciens habitans; il faut les subjuguer par la force ou par la ruse, & les exterminer pour avoir leurs biens. L'intérêt du commerce, la dette Nationale, la Majesté du Peuple, l'exigent ainsi. Des républicains ont heureusement secoué le joug d'une tyrannie étrangère, il faut qu'ils l'imposent à leur tour. S'ils ont brisés des fers c'est pour en forger d'autres. Ils haïssent la Monarchie; mais ils ont besoin

d'esclaves. Ils n'ont point de terres chez eux ; il faut qu'ils en prennent chez les autres.

Européens, vous êtes fiers de vos lumières ; mais à quoi vous servent-elles ? De quelle utilité seroient-elles à l'Hottentot ? Est-il donc si important de savoir parler de la vertu sans la pratiquer ? Quelle obligation vous aura le sauvage lorsque vous lui aurez porté des arts, sans lesquels il est satisfait ; des industries qui ne feroient que multiplir ses besoins & ses travaux ; des loix dont il ne peut se promettre plus de sécurité que vous n'en avez ?

La jalousie du commerce est un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité.

L'unité si nécessaire dans les arts, est également précieuse dans les affaires.

Seroit-il donc vrai que la modération est une vertu uniquement attachée à la médiocrité ?

Telle est la puissance de l'or, lorsqu'il est devenu le Dieu d'une Nation, qu'il supplée à tout talent, qu'il remplace toute vertu, qu'il faut avoir des richesses ou faire croire qu'on en a.

La gloire n'appartient qu'à la vertu, & non à des actions qui sont éclatantes sans être utiles aux hommes.

Il vaut mieux avoir à lutter contre la nature que contre les hommes, & s'exposer aux secousses de la terre qu'aux insultes des Nations.

Jetté chez des sauvages, je ne leur dirois pas construisez une cabane qui vous assure contre l'inclémence des saisons ; ils se mocqueroient de moi : mais je la bâtirois. Le temps rigoureux arriveroit, je jouirois de ma prévoyance ; le sauvage le verroit, & l'année suivante il m'imite-

roit. Je ne dirois pas à un Peuple esclave, fois libre, mais je lui mettrois devant les yeux les avantages de la liberté, & il la desireroit.

Il y a moins d'héroïsme à exposer sa vie qu'à la consacrer à de longues fatigues.

Rarement les résolutions desespérées sont-elles heureuses.

Les noms du Mexique, du Pérou, du Potosi, ne nous font pas frissonner; & nous sommes des hommes! Aujourd'hui même que l'esprit de justice & le sentiment de l'humanité, sont devenus l'ame de nos écrits, la règle invariable de nos jugemens; un navigateur qui descendroit dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses, notoirement acquises par des moyens aussi barbares, ne passeroit-il pas de son bord dans sa maison, au milieu du bruit général de nos acclamations? Quelle est donc cette sagesse dont notre siècle s'enorgueillit si fort? Qu'est-ce donc que cet or, qui nous ôte l'idée du crime & l'horreur du sang? Sans doute qu'un moyen d'échange entre les Nations, un signe représentatif de toutes les sortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux; a quelques avantages. Mais ne faudroit-il pas mieux que les Nations fussent demeurées sédentaires, isolées ignorantes & hospitalières, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions?

Il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec de la douceur, & par la bienfaisance, puisque ces vertus peuvent éteindre le ressentiment dans l'ame même du sauvage.

L'obéissance filiale est, sinon plus vive, du

moins plus vraie dans l'état de nature que dans celui de société.

La peur est fille de l'ignorance & de l'étonnement.

Tout est lié dans le système du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, soit journalières, soit annuelles de la terre.

La vue du désordre ne déplaît pas toujours; elle étonne quelquefois : celle de la destruction afflige.

L'attention des hommes d'Etat doit être éclairée par la philosophie dans toutes leurs démarches.

La force de l'habitude étouffe souvent le cri de la raison, & gouverne encore plus absolument les états que les individus.

L'homme sans passions n'existe ni dans le fond d'un bois, ni dans la société, ni dans une cellule.

L'opprobre brise tous les ressorts de l'ame. L'expérience de tous les âges prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'après lui avoir beaucoup donné.

Il n'y a presque pas une seule circonstance dans ce monde où le bien ne se trouve entre deux inconvéniens. Le courage consiste à s'y conformer, au hasard de ce qui peut en arriver: mais le courage est-il bien commun?

Faut-il que les soupirs de l'homme vertueux pour la prospérité du monde, périssent; tandis que ceux de l'ambitieux, de l'insensé, sont si souvent exaucés ou secondés par la fatalité!

On se fait souvent un grand nom en occasionnant de grands malheurs.

On pardonne à l'aveugle multitude de se borner à jouir, sans connoître les sources de la prospérité qu'elle goûte : mais la philosophie & la politique doivent perpétuer la gloire des bienfaiteurs de l'humanité, & suivre, s'il est possible, la marche de leur bienfaisance.

Le génie, sur-tout le génie impatient de jouir, ne prévoit pas tout.

Le monopole se détruit par son avidité même : c'est un torrent qui se perd dans les gouffres qu'il creuse.

Le partage des terres amena la division entre les hommes.

La chimère de l'immortalité fut toujours la passion des hommes, & la consolation du dernier âge.

L'histoire offre plus d'un exemple où l'on peut soupçonner que ce n'est pas la chose qui a fait le mot, mais le mot qui a fait la chose.

Peut-on introduire de bonnes mœurs malgré le climat ? Est-il possible que des Peuples barbares se civilisent sans avoir des mœurs ?

Parcourez toutes les contrées de la terre & par-tout où vous ne trouverez aucune facilité de commerce d'une cité à un bourg, d'un bourg à un village, d'un village à un hameau, prononcez que les Peuples sont barbares & vous ne vous tromperez que du plus ou moins.

Les sauvages sans loix, les vertueux spartiates, les religieux Hébreux, les Grecs & les Romains, éclairés & belliqueux ; tous les Peuples brutes ou policés, ont toujours composé ce qu'on appelle le droit des gens, de la ruse & de la force.

Le Hollandois est par état un citoyen du monde ;

le Suisse est par état un destructeur de l'Europe.

Plus on cultive, plus on consomme de denrées plus la Hollande gagne; plus il y a de batailles & de carnage, *plus la Suisse* prospère.

I. L'Etat n'est point fait pour la religion, mais la religion est faite pour l'Etat.

II. L'intérêt général est la règle de tout ce qui doit subsister dans l'Etat.

III. Le Peuple, ou l'autorité Souveraine dépositaire de la sienne, a seule le droit de juger de la conformité de quelque institution que ce soit avec l'intérêt général.

Ces trois principes paroissent d'*une évidence* inconteſtable.

L'aumône est le devoir commun de tous ceux qui ont au-de-là du besoin absolu. Le soulagement des vieillards & des infirmes indigens est un devoir pour l'Etat qu'ils ont servi.

Point d'autres Apôtres que le législateur & les Magistrats.

Point d'autres livres sacrés que ceux qu'ils auront reconnu pour tels.

Rien de droit divin que le bien de la république.

Un Etat est une machine très-compliquée qu'on ne peut montrer, ni faire agir sans en connoître toutes les pièces. On n'en sauroit presser ou rélâcher une seule que toutes les autres n'en soient dérangées.

Toute puissance forte qui se met en défense, projette d'attaquer.

Le vice ne peuple point, ne travaille point, ne se fixe point.

Où règne une aisance honnête fruit du travail

& de l'industrie, là sont ordinairement les bonnes mœurs.

Les économies mesquines qui sont la ressource essentielle de quelques professions, abaissent l'ame, l'avilissent, y éteignent tout sentiment de dignité; & il n'y a rien de vraiment louable à recommander ni à attendre d'une espèce d'hommes conduite à ce point de dégradation.

L'amour de la patrie doit être subordonné aux loix de l'honneur & de la justice.

Le crédit d'un commerçant renaît plus difficilement encore que l'honneur d'une femme.

Le commerçant ne doit pas être moins jaloux de son crédit, que le militaire de son honneur.

Quand celui qui n'a que de la richesse vient à mourir il n'y a rien de perdu.

Les arts & les talens agréables, en polissant la société la corrompent; les sexes venant à se rapprocher, à se séduire mutuellement, le plus foible entraîne le plus fort dans ses goûts frivoles de parure & d'amusement. La femme devient enfant & l'homme devient femme. On ne parle, on ne s'occupe que de jouir.

Il ne s'agit pas de multiplier les hommes pour les rendre heureux; mais il suffit de les rendre heureux pour qu'ils se multiplient.

Tous les moyens qui concourent à la prospérité d'un Etat aboutissent d'eux-mêmes à la propagation de ses citoyens.

L'empire de l'opinion est le plus puissant de tous & le plus constant.

Il y a peut-être moins de séduction au pied du trône que dans l'anti-chambre d'un Ministre, & moins encore au pied du trône & dans l'anti-

chambre des autres Miniſtres qu'à l'entrée du cabinet du Miniſtre de la Finance.

Le génie appartient à l'imagination, & l'imagination au climat.

S'il n'y a point de bonheur ſans vertu, jamais auſſi la vertu ne ſe ſoutiendra ſans un fond de bonheur.

L'enthouſiaſme, qui eſt fondé ſur l'erreur ou ſur la vérité, fait toujours de grandes choſes.

FIN.

Nous nous propoſons de donner ſucceſſivement l'Eſprit & le Génie des Auteurs célèbres de ce ſiècle. Nous avons mis ſous preſſe l'Eſprit & le Génie de J. J. Rouſſeau, extrait de la dernière Edition de ſes Ouvrages. Ces diverſes compilations ſeront imprimées ſur même papier & de même format.

53645322